

[Extrait de *Folia Electronica Classica*, t. 29, janvier-juin 2015]

<<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/29/TM29.html>>

**LES « MARQUEURS » DE LA NATIVITÉ DU CHRIST DANS LA
LITTÉRATURE MÉDIÉVALE.**

LA CHRISTIANISATION DU MATÉRIEL ROMAIN

par

Jacques Poucet

Membre de l'Académie royale de Belgique
Professeur émérite de l'Université de Louvain

<jacques.poucet@skynet.be>

Bruxelles, 25 juin 2014

INTRODUCTION

« *Che gli scrittori cristiani dei primi secoli volsero spesso in beneficio della propria causa certe narrazioni e certe testimonianze degli scrittori pagani è noto a tutti.* »

« Il est bien connu que les écrivains chrétiens des premiers siècles transformèrent souvent au profit de leur propre cause des récits et des témoignages d'écrivains païens. »

(A. Graf, *Roma nella memoria et nelle immaginazioni del Medio Evo*, Turin, éd. 1923, p. 250, n. 23)

Comme le montre le texte d'Arturo Graf repris en exergue, on sait depuis longtemps que les chrétiens des premiers siècles ont utilisé le matériel païen pour le mettre au service de leur religion, le modifiant si nécessaire pour mieux y parvenir. La citation en exergue ne mentionne que les récits et les témoignages antiques, mais l'opération de christianisation touche bien d'autres réalités que les textes. Qu'on songe aux lieux, aux fêtes, aux rites, et à tant d'autres choses.

La Nativité du Christ représentait pour les chrétiens un événement d'une importance exceptionnelle, qu'ils ont tenu à souligner en racontant qu'il avait été annoncé ou accompagné par des faits extraordinaires. Il n'est pas rare que les littératures anciennes marquent de cette manière l'importance exceptionnelle d'un événement. C'est le cas dans le monde païen antique, c'est le cas aussi dans le monde chrétien.

*

La mort du Christ par exemple a été marquée par des événements extraordinaires, comme le prouvent les citations suivantes extraites des *Évangiles* canoniques :

Matthieu, XXVII, 51-55

Et voilà que le voile du sanctuaire se fendit en deux, du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent et les corps de beaucoup de saints défunts ressuscitèrent. Et, sortis des sépulcres, après sa résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à beaucoup.

Le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, voyant le tremblement de terre et ce qui se passait, furent saisis d'une grande frayeur et dirent : « Vraiment, c'était le Fils de Dieu. » (trad. A. Crampon)

Marc, XV, 33-39 (passim)

La sixième heure arrivée, il se fit des ténèbres sur la terre entière jusqu'à la neuvième heure. Et à la neuvième heure, Jésus [...] jeta un grand cri et expira. Et le voile du sanctuaire se fendit en deux, de haut en bas. Le centurion qui se tenait en face de lui, ayant vu qu'il avait expiré ainsi, dit : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu. » (trad. A. Crampon)

Luc, XXIII, 44-45

Il était alors environ la sixième heure, et il se fit des ténèbres sur la terre entière jusqu'à la neuvième heure, le soleil s'étant éclipsé, et le voile du sanctuaire se fendit par le milieu.

Le centurion, ayant vu ce qui s'était passé, glorifia Dieu, disant : « Réellement, cet homme était un juste ». (trad. A. Crampon)

Pareils phénomènes, tout à fait inhabituels, ont une fonction précise. Ils constituent ce que nous appellerons des « marqueurs », soulignant avec éclat qu'un fait extraordinaire s'est produit. Les spectateurs sont alors censés se poser des questions et en tirer les conclusions adéquates.

Faut-il préciser que, dans l'Histoire, il n'y a eu, à la mort du Christ, ni éclipse de soleil ni tremblement de terre, que le voile du temple ne s'est pas fendu par le milieu, que les sépulcres ne sont pas ouverts et que les défunts ne se sont pas manifestés dans la ville ? Ces événements relèvent de l'imaginaire et du symbole, comme d'ailleurs les paroles prêtées par Matthieu et Luc au centurion romain.

*

Dans la tradition chrétienne, la naissance du Christ a également été marquée par toute une série de manifestations sortant de l'ordinaire, soigneusement répertoriées par les auteurs chrétiens. Peu importe ici le nom qu'elles ont reçu dans la littérature (« miracles », « prodiges », « présages », « merveilles », « curiosités »), leur fonction est toujours la même : « marquer » un événement exceptionnel pour attirer l'attention sur lui. Et pour les chrétiens, on le sait, l'Incarnation est un événement d'une importance fondamentale : le Dieu, qui naît à Bethléem de la Vierge Marie, vient au monde pour le sauver ; il ouvre un nouvel âge dans l'histoire de l'humanité.

Rien d'étonnant dès lors que cette naissance ait en quelque sorte « ébranlé » l'univers, et que les composants de celui-ci – astres, atmosphère, anges, hommes, animaux, plantes, objets matériels – aient « réagi » par des manifestations inhabituelles. Une telle conception, qui peut paraître absurde aux Modernes, ne l'était pas pour des esprits médiévaux.

*

Le présent travail s'intéressera à tous les « marqueurs » de la Nativité, et ils sont nombreux. Mais il accordera une attention particulière à ceux d'entre eux qui contiennent du matériel emprunté – en tout ou en partie – à l'antiquité romaine. Ce matériel n'ayant au départ aucun rapport avec la Nativité, les chrétiens durent le transformer pour leur donner une interprétation chrétienne. C'est ce processus de christianisation que nous étudierons de la

manière la plus précise possible, essentiellement à travers des témoignages littéraires, qui vont de l'antiquité à la fin du moyen âge. Cette recherche aurait également pu se dérouler sous l'angle iconographique, mais faute de compétences particulières en histoire de l'art, nous n'aborderons qu'occasionnellement cet aspect des choses.

Comme l'indique bien le titre, le travail prendra donc en compte tous les marqueurs de la Nativité dans la littérature médiévale, mais une attention spéciale sera accordée à ceux d'origine romaine et à la manière dont ils ont été christianisés au fil des siècles.

En ce qui concerne ce matériel d'origine romaine, nous rencontrerons des phénomènes célestes, comme un triple soleil ou un cercle entourant le soleil, ou l'image d'une Vierge à l'Enfant censée apparaître dans le ciel à l'empereur romain Octavien (notre Octave-Auguste), ou d'autres événements extraordinaires que les Anciens jugeaient inexplicables et auxquels ils donnaient souvent le nom de prodiges, comme par exemple le bœuf qui parle, ou l'huile qui se met à sortir spontanément du sol, ou encore la demeure dont les fenêtres pourtant solidement fermées s'ouvrent brusquement dans un bruit effrayant. On assistera même au rattachement à la Nativité d'un événement à l'historicité indiscutable mais très postérieur, comme l'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes, survenu en 27 après Jésus-Christ.

Ces motifs d'origine romaine sont attestés dans les textes médiévaux avec une fréquence variable. Certains sont particulièrement intéressants, parce qu'ils furent très actifs dans le processus de christianisation ou parce qu'ils virent leur contenu se transformer et s'enrichir au fil d'une évolution pluriséculaire. Ceux-là seront étudiés en profondeur. Les autres, moins répandus ou d'un moindre intérêt, ne seront qu'évoqués.

Quant aux marqueurs d'origine non romaine, qui sont nombreux, leur traitement, sans être négligé, sera plus superficiel.

Précisons que le point de vue adopté dans cet article est celui d'un historien de l'antiquité qui, après avoir longtemps travaillé dans le domaine des origines et des premiers siècles de Rome, s'intéresse depuis quelques années à la survie et à l'utilisation du matériel antique dans la littérature médiévale. Nous entendons travailler en historien des légendes, sans intervenir en quoi que ce soit dans les questions de croyances religieuses.

*

Un dernier mot situera la présente recherche dans le contexte de nos récents travaux.

Depuis quelques années, nous nous intéressons d'une part à Jean d'Outremeuse, le chroniqueur liégeois du XIV^e siècle (par exemple [FEC, 28, 2014](#)), mais aussi à la survie et à

l'évolution au Moyen Âge de thèmes et de motifs en rapport plus ou moins direct avec l'antiquité romaine.

Dans ce dernier domaine, nous avons successivement étudié : d'abord deux motifs étroitement liés à Virgile et très largement répandus, en l'occurrence celui du panier et celui de la vengeance ([FEC, 23, 2012](#)) ; puis l'histoire de deux instruments magiques (un miroir et des statues aux clochettes) destinés à protéger Rome ([FEC, 26, 2013](#)) ; puis le sort de statues et de bâtiments romains bénéficiant d'une prédiction d'éternité conditionnelle, censés durer « jusqu'à ce qu'une vierge mette un enfant au monde » et qui furent détruits à la Naissance du Christ ([FEC, 27, 2014](#)) ; puis, lié au sujet précédent, le motif de la Chute des Idoles dans l'épisode égyptien des Enfances de Jésus ([FEC, 27, 2014](#)). Ces deux derniers articles, qui touchent assez directement à la question des marqueurs de la Nativité, seront résumés en quelques paragraphes un peu [plus loin](#).

La présente étude se développera en sept chapitres, dont voici les titres.

- Ch. I. [Quelques observations générales](#)
- Ch. II. [Les phénomènes célestes](#)
- Ch. III. [Le bœuf parlant](#)
- Ch. IV. [Phénomènes divers](#)
- Ch. V. [La Vision d'Octavien, l'Ara Celi et la paix d'Auguste](#)
- Ch. VI. [Le prodige de l'huile : Taberna Meritoria et Fons Olei](#)
- Ch. VII. [En guise de conclusion](#)

Un plan plus détaillé sera fourni en tête de chacun d'eux.

TABLE DES MATIÈRES

I. Quelques observations générales

1. La liste de Jacques de Voragine (Chapitre 6)
2. Notre projet
 - a. La chute du Temple de la Paix et de la statue de Romulus
 - b. La chute des Idoles d'Égypte
 - c. Les autres marqueurs
3. Essentiellement les témoignages littéraires
4. La notion de « prodiges » dans l'antiquité romaine
5. Le Canon d'Eusèbe-Jérôme (fin IVe-début Ve)
6. Quelques remarques sur Auguste

II. Les phénomènes célestes

1. Quelques généralités
2. Deux phénomènes solaires censés, selon Voragine, marquer la Nativité
 - a. Les trois soleils
 - b. Le cercle autour du soleil
3. Ils sont pourtant bien antérieurs à la Nativité : leur analyse
4. Le travail d'amplification de Calendre (entre 1213 et 1220)
5. La fusion avec le récit de la vision d'Octavien
 - a. Voragine et Innocent III
 - b. Renart le Contrefait (début XIVe)
 - c. Denys le Chartreux (1402 ?- 1471)
6. Un cas particulier : « le jour en pleine nuit »
7. Perspectives et élargissements

III. Le bœuf parlant

1. Eusèbe-Jérôme et ses précédents antiques
2. Godefroi de Viterbe
3. Jacques de Voragine
4. Jean d'Outremeuse
5. Autres attestations médiévales

IV. Phénomènes divers

1. Une maison secouée par la tempête
2. La remise de dettes
3. La construction de routes
4. L'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes

V. La Vision d'Octavien, l'Ara Celi et la paix d'Auguste

0. Généralités
 1. L'essentiel du motif

Digression : Les deux pouvoirs, les deux glaives et les deux luminaires
 2. L'Oracle de Baalbek (IVe siècle) : son contenu et sa signification
 3. Avant les *Mirabilia urbis Romae* : la tradition byzantine
 4. La plus ancienne version des *Mirabilia urbis Romae* (milieu du XIIe siècle)

5. [La suite de la tradition des *Mirabilia urbis Romae* et notamment Jean d'Outremeuse](#)
Appendice. Le *dominus* et le *deus*, deux aspects de la biographie augustéenne
6. [Jacques de Voragine et *La Légende dorée*](#)
7. [Un point intermédiaire sur les étapes essentielles de l'évolution](#)
8. [L'origine de la légende et quelques illustrations](#)
 - a. [La zone du Capitole](#)
 - b. [L'autel, la Sibylle et l'empereur](#)
 - c. [Le nom de l'église](#)
 - d. [L'autel du transept gauche : *ara* ou *aram celi*](#)
- 9-18. [Dix témoignages littéraires du XIIe au XVe siècle](#)
[Cinq poètes \(9-13\)](#)
 - [Godefroid de Viterbe, *Pantheon* \(terminé en 1191\)](#)
 - [Calendre, *Les empereurs de Rome* \(1213-1220\)](#)
 - [Guillaume le Clerc de Normandie, *Les Joies Notre Dame* \(début XIIIe\)](#)
 - [*Das Passional* \(XIIIe\)](#)
 - [*La Weltchronik* d'Heinrich von München \(XIVe\)](#)[Cinq prosateurs \(15-18\)](#)
 - [Renart le Contrefait, 2^e branche, version en prose \(début XIVe\)](#)
 - Armellino Giudice, *La Fiorita*, vers 1325
 - [Le *Libro imperiale* de Giovanni dei Bonsignori \(écrit vers 1377-1383\)](#)
 - [La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen \(vers 1400\)](#)
 - [Le sermon de Noël de Denys le Chartreux \(1402 – 1471\)](#)
19. [John Capgrave et la suite de la tradition des *Mirabilia*](#)
 - [I, 16 Traduction](#)
 - [I, 16 Commentaire](#)
 - [Inscription « Anaclet »](#)
 - [III, 2 Traduction](#)
 - [III, 2 Commentaire](#)
20. [Résumé](#)

VI. [Le prodige de l'huile : *Taberna Meritoria* et *Fons Olei*](#)

1. [Le point de départ : un prodige de la fin de la République rapporté par Dion Cassius \(IIIe siècle\)](#)
2. [La *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme \(fin IVe-début Ve\) et les premières interprétations chrétiennes](#)
3. [Orose \(début Ve siècle\) : les développements](#)
4. [Des historiens et des chroniqueurs sans véritable originalité \(du Ve au XIIe siècle\)](#)
5. [Nicolas de Clairvaux \(*Sermons de Noël*, vers 1150\)](#)
6. [Les premiers *Mirabilia urbis Romae* et la topographie de la zone \(milieu du XIIe siècle\)](#)
7. [Martin d'Opava \(milieu du XIIIe siècle\)](#)
8. [Un témoin du XIIe siècle : Pierre le Mangeur](#)
9. [Un autre témoin du XIIe siècle : Godefroi de Viterbe](#)
10. [Le *Roman de Dolopathos* \(floruit 1184-1212\)](#)
11. [Innocent III \(pape de 1198 à 1216\)](#)
12. [Calendre, *Les emperors de Rome* \(entre 1213 et 1220\)](#)
13. [Vincent de Beauvais \(avant 1260\)](#)
14. [Jacques de Voragine \(1260-1298\)](#)
15. [*Das Passional* \(XIIIe siècle\)](#)
16. [Le « document Codagnellus » \(XIIIe siècle\)](#)
17. [Les *Joies Notre Dame* de Guillaume le Clerc de Normandie \(début XIIIe siècle\)](#)
18. [Renart le Contrefait, 2^eème branche, version en prose \(début XIVe siècle\)](#)

19. [Ptolémée de Lucques, *Ecclesiastica historia* \(entre 1314 et 1316\)](#)
20. [Li Romanz de saint Fanuel \(XIIIe siècle\)](#)
21. [Jean d'Outremeuse \(XIVe siècle\)](#)
22. [La *Weltchronik* d'Heinrich von München \(XVIe siècle\)](#)
23. [La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen \(vers 1400\)](#)
24. [Denys le Chartreux \(XVe siècle\)](#)
25. [John Capgrave, *Ye Solace of Pilgrimes* \(1450\)](#)
26. [Les vestiges archéologiques et/ou iconographiques](#)
27. [Conclusions et perspectives](#)

VII. [En guise de conclusion](#)

1. [Une présentation non exhaustive](#)
2. [Le poème latin *Vita Beate Virginis Marie* \(vers 1225\)](#)
3. [Une liste de marqueurs d'origine romaine](#)
4. [Une liste de marqueurs d'autre origine](#)

[Liste bibliographique](#)

1. [Quelques abréviations](#)
2. [Auteurs et œuvres du Moyen Âge](#)
3. [Travaux modernes](#)

CHAPITRE I. QUELQUES OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Avant de passer à l'étude détaillée des marqueurs de la Nativité, nous commencerons par quelques observations générales. Sans revenir sur la notion de marqueurs, elles expliciteront davantage notre projet et mettront surtout en évidence l'intérêt particulier de deux textes : d'une part un chapitre de Jacques de Voragine qui, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, livre un catalogue, sinon exhaustif en tout cas très riche, de ces marqueurs, un point d'arrivée en quelque sorte ; et d'autre part, quelques passages du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme, beaucoup plus anciens (fin IV^e-début V^e) et qui peuvent servir, en quelque sorte aussi, de point de départ. Elles se termineront par un bref exposé sur la manière dont les chrétiens médiévaux ont perçu le personnage d'Auguste.

Plan

1. [La liste de Jacques de Voragine \(Chapitre 6\)](#)
2. [Notre projet](#)
 - a. [La Chute du Temple de la Paix et celle de la statue de Romulus](#)
 - b. [La Chute des Idoles d'Égypte](#)
 - c. [Les autres marqueurs](#)
3. [Essentiellement les témoignages littéraires](#)
4. [La notion de « prodiges » dans l'antiquité romaine](#)
5. [Le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme \(fin IV^e-début V^e\)](#)
6. [Quelques remarques sur Auguste](#)

Les *Évangiles* canoniques, il est vrai, sont très peu prodiges en matière de marqueurs de la Nativité. Matthieu (II, 1-12) signale simplement une étoile qui guide les Rois Mages jusqu'à Bethléem, et Luc (II, 8-14), l'apparition d'anges venus avertir les bergers et chanter les louanges du nouveau-né. Pour les évangélistes, aucun autre événement – atmosphérique ou terrestre – n'est censé marquer la naissance de Jésus. Mais cette réserve est loin d'être partagée par la tradition ultérieure. On va le voir en ouvrant un chapitre de *La légende dorée*.

1. La liste de Jacques de Voragine (Chapitre 6)

En attendant une édition critique qui se baserait sur l'ensemble du matériel, la meilleure édition actuelle est celle de G.P. Maggioni, *Iacopo da Varazze : Legenda aurea*, 2^e éd. revue par l'auteur, Florence, 2 vol., 1998, 1366 p. (Millennio medievale, 6. Testi, 3), dont nous avons utilisé le texte.

La dernière traduction en français moderne a vu le jour en 2004 dans la *Bibliothèque de la Pléiade : La légende dorée. Édition publiée sous la direction de A. Boureau*, Paris, 2004 p.

(Bibliothèque de la Pléiade, 504). Le texte latin de l'édition de G.P. Maggioni a été traduit, présenté et annoté par de nombreux spécialistes. C'est avec cette édition que nous avons travaillé.

Due à une sommité de l'Ordre des Frères Prêcheurs, *La légende dorée* répondait à « l'enthousiasme prédicatif du XIIIe siècle » (A. Boureau, *Légende dorée*, 2004, p. XXXI) en fournissant une abondante matière aux prédicateurs. Cela explique probablement son impressionnant succès. Cette collection « a bénéficié, au Moyen Âge, de la plus large diffusion après la Bible : environ mille manuscrits latins en ont été conservés, sans compter les innombrables adaptations et traductions en langues vulgaires » (A. Boureau, *Légende dorée*, 2004, p. XV).

Cette œuvre fut commencée en 1260 et remaniée par son auteur jusqu'en 1298.

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle donc, Voragine consacre le chapitre 6 de *La légende dorée* à *La Nativité du Seigneur*. Pour montrer que « cette naissance du Christ, qui arriva de façon merveilleuse, fut manifestée de façon multiple et utilement montrée » (*nativitas Christi fuit mirabiliter facta, multipliciter ostenta et utiliter exhibita*, p. 66, éd. G.P. Maggioni, 1998), le compilateur rassemble, en une sorte de *status quaestionis*, les phénomènes de tous ordres censés avoir marqué l'événement. Et pour bien montrer que l'univers entier a été concerné, il classe ces phénomènes en cinq rubriques, selon ce qu'il appelle les « degrés de créatures » (*gradus creaturarum*), à savoir : les corps matériels, les végétaux, les animaux, les hommes et les anges.

Forte de quelque quinze exemples, sa liste ne reprend toutefois pas toutes les manifestations survenues dans la nuit de Noël qu'on peut trouver dans l'ensemble de la tradition, mais elle reste imposante. En voici un aperçu.

Les créatures du degré 1 (les corps matériels) reçoivent la part du lion. À côté d'événements que nous avons déjà étudiés dans d'autres articles, comme l'effondrement du Temple de la Paix et celui de la statue de Romulus qu'il abritait ([FEC, 27, 2014](#)), ou comme la chute des idoles d'Égypte ([FEC, 27, 2014](#)), Voragine range dans cette rubrique divers phénomènes célestes ou atmosphériques, comme l'étoile des Mages, la vision d'Octavien (notre Octave-Auguste) qui aperçoit dans le ciel entrouvert l'image de la Vierge tenant l'Enfant, l'apparition de soleils et de lunes multiples, celle d'un cercle autour du soleil. Il est aussi question de transformations, comme « l'obscurité de l'air qui se transforme en la clarté du jour » ou comme « de l'eau se transformant en huile ».

Dans sa liste, un seul exemple, très peu connu, concerne les plantes (degré 2). « En cette nuit, [...] les vignes d'Engaddi, qui produisent le baume, fleurirent, portèrent des fruits et donnèrent la liqueur balsamique » (trad. A. Boureau, p. 55).

Au sein du monde animal (degré 3 des créatures), Voragine signale le cas de l'âne et du bœuf de l'étable, qui, reconnaissant dans l'enfant leur Seigneur, fléchissent les genoux devant

lui pour l'adorer (trad. A. Boureau, p. 56). Et peut-être – car cet événement aussi pourrait avoir annoncé la Nativité – le prodige des bœufs parlant à leur laboureur.

Parmi les hommes (degré 4), Voragine fait d'abord état des bergers de Bethléem, qui, avertis par l'ange, viennent saluer l'Enfant. Il s'attarde ensuite sur Octavien qui, après la vision dont il bénéficie, comprend qu'un être supérieur à lui vient de naître et, dès lors, il ne veut plus être appelé ni dieu ni seigneur. Ce même Octavien aurait également « fait construire des routes publiques dans l'univers entier et remis toutes les dettes des Romains » (A. Boureau, p. 56). Et l'énumération concernant les hommes se termine chez lui par une notice curieuse : la Naissance de Jésus aurait aussi été « manifestée par les sodomites qui, dans le monde entier, périrent cette nuit-là » (trad. A. Boureau, p. 56).

Viennent enfin les anges (degré 5) « qui annoncèrent le naissance du Christ aux bergers » (trad. A. Boureau, p. 57).

Comme on l'a dit, Voragine n'a pas tout enregistré. La tradition dans son ensemble signale en effet bien d'autres manifestations, comme l'apparition d'une bête parlante dans les rues de Jérusalem ou, à Rome cette fois, le bruit produit par les fenêtres d'un palais, qui s'ouvrent brusquement, rompant leurs systèmes de fermeture, ou encore en Orient, des phénomènes étranges dans le pays des Mages.

Il nous appartiendra de mettre un peu d'ordre dans cet amas d'informations.

2. Notre projet

Certaines manifestations, comme celles qui signalent la destruction des symboles de la Rome païenne et de sa religion (l'effondrement du Temple de la Paix et de la Statue de Romulus, ou la chute des idoles d'Égypte), ont fait l'objet, ailleurs dans les *FEC*, d'études approfondies dont on trouvera ci-dessous un bref résumé.

a. La Chute du Temple de la Paix et celle de la statue de Romulus

Dans l'article des [FEC, 27, 2014](#), intitulé *La prédiction d'éternité conditionnelle portant sur des statues et des bâtiments dans la littérature médiévale*, nous avons montré en détail que ces deux monuments – le Temple de la Paix et la statue de Romulus – y bénéficiaient d'une prédiction d'éternité, conditionnelle il est vrai, puisqu'elle était assortie à une réserve fort importante : ils subsisteraient intacts « jusqu'à ce qu'une vierge ait un enfant ». Il était dès lors parfaitement normal que la Naissance de Jésus *ex Maria Virgine* réduise à néant cette

prédiction d'éternité et donc que le Temple de la Paix s'écroule à ce moment-là, entraînant dans la ruine la statue de Romulus qu'il abritait.

Si, à partir du cas visé par Jacques de Voragine, on veut élargir le propos en s'inspirant de l'article cité et en restant dans le cadre des prédictions conditionnelles d'éternité, on ajoutera que ces deux motifs (ruine d'un bâtiment et ruine d'une statue) peuvent dans la littérature médiévale se rencontrer liés ou séparés. Certains récits en effet mentionnent l'effondrement d'un bâtiment et de la statue qu'il abrite ; d'autres ne traitent que de la chute d'une statue, d'autres encore ne semblent concernés que par la ruine d'une construction.

Et ce n'est pas tout. Le même article nous apprend que la statue ainsi renversée est souvent celle de Romulus, mais pas nécessairement : cela pouvait aussi être une statue de Rome, voire une statue de vierge. Quant au bâtiment ainsi jeté à terre, ce n'était pas toujours le Temple de la Paix ou de l'Éternité – deux dénominations pour le même bâtiment – ; il pouvait s'agir du Temple de la Concorde – une notion très proche de celle de Paix – ou d'un Temple de Romulus, ou encore du bâtiment, quel que soit le nom qu'on lui donnait (c'était parfois celui de Colisée) abritant les statues chargées de la protection magique de Rome.

Le motif pouvait donc s'actualiser de multiples manières, mais ce qui subissait ainsi, lors de la Naissance, une destruction totale ou partielle, c'était un monument censé symboliser Rome et sa puissance, statue (quel que soit l'endroit où elle s'élevait et ce qu'elle représentait) et/ou bâtiment (quel que soit son contenu exact et ce qu'il voulait honorer).

b. La Chute des Idoles d'Égypte

Selon Voragine, qui reste dans la catégorie des corps matériels opaques, la statue de Romulus n'est pas la seule à s'être écroulée alors. D'autres statues aussi, rapporte-t-il, au moment même de la Naissance ou à la suite de cet événement, sont tombées en pièces « en de nombreux autres lieux », en particulier en terre d'Égypte, comme l'avait annoncé le prophète Jérémie aux prêtres de ce pays (A. Boureau, 2004, p. 53-54). Il est ici question du motif de la chute des idoles d'Égypte, également étudié en détail dans un article des [FEC, 27, 2014](#), intitulé *La Chute des Idoles dans l'épisode égyptien des Enfances de Jésus*.

Cet article a montré qu'on avait affaire à un motif très connu et plus complexe que ne le laisserait croire le texte de Jacques de Voragine. Ce dernier d'ailleurs ne semble pas l'avoir compris correctement.

Il a raison de rappeler, à partir de l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur, qu'une prophétie de Jérémie « avait appris aux rois [de ce] pays que leurs idoles s'écrouleraient quand une vierge enfanterait un fils », mais il a tort de croire ou de laisser croire que cette

chute des idoles égyptiennes s'est produite lors de la Nativité, comme ce fut le cas de l'effondrement du temple romain et de la statue de Romulus. En fait, dans la vision médiévale du séjour égyptien de la Sainte Famille, les Idoles d'Égypte ne se sont renversées que bien après la Naissance, lorsque la Vierge et l'Enfant sont entrés en contact avec elles en Égypte.

Ce glissement chronologique très caractéristique se rencontre ailleurs dans la littérature médiévale. Nous rencontrerons dans la suite plusieurs exemples de ce procédé qui consiste à déplacer un événement, parfois même de plusieurs décennies, pour qu'il coïncide chronologiquement avec la Nativité et en devienne un des marqueurs (le motif du prodige de l'huile ; des bœufs qui parlent aux laboureurs ; l'apparition de trois soleils et/ou d'un halo autour du soleil ; des fenêtres d'un bâtiment s'ouvrant avec fracas, etc.).

Nous ne reviendrons plus qu'occasionnellement sur ces sujets dans le corps de notre exposé.

c. Les autres marqueurs

Nous ne nous attarderons pas non plus sur les manifestations présentes dans les Évangiles et liées au besoin de faire reconnaître comme Dieu l'enfant qui vient de naître (les bergers convoqués par les anges ; les Rois mages suivant l'étoile ; les animaux de la crèche adorant le nouveau-né). Bien attestées dans la tradition, elles sont d'origine chrétienne et d'interprétation claire.

Nous n'approfondirons pas non plus les notices, toujours d'origine chrétienne mais très peu répandues, comme celles traitant des vignes d'Engaddi et de la mort des sodomites. Ce qui ne nous empêche toutefois pas de les commenter rapidement.

En fait, Jacques de Voragine a repris ces notices à une de ses sources, Barthélemy de Trente,

Bartolomeo da Trento. Liber epilogorum in gesta sanctorum, éd. E. Paoli, Florence, 2001, CCXLVII, 518 p. (Edizione nazionale dei testi mediolatini. Serie I, 1. Edizione nazionale dei testi mediolatini, 2)

un Dominicain comme lui qui, quelques dizaines d'années auparavant (1245), avait rédigé un recueil de quelque 200 vies de saints, le *Liber epilogorum in gesta sanctorum*, où on pouvait lire :

Insuper vinee Engaddi, que proferunt balsamum, ea nocte floruerunt, fructum protulerunt et liquorem produxerunt ; sodomite divino iudicio sunt percussi. (Barthélemy de Trente, *Liber epilogorum*, XVII, p. 33, éd. E. Paoli, 2001)

En outre, les vignes d'Engaddi à l'origine du baume se mirent cette nuit-là à fleurir, à porter des fruits et à produire de la liqueur. Les sodomites furent frappés par le jugement divin. (trad. personnelle)

*

Engaddi (Engedi), sur la Mer Morte, est une oasis très fertile en Israël, réputée pour sa production de vins et de parfums. Dans le *Cantique des Cantiques* (I, 1, 14), la bien-aimée compare son ami à « une grappe de cyprès, dans les vignes d'Engaddi » (*botrus cypri dilectus meus in vineis Engaddi*). Un peu avant Barthélemy, le moine cistercien Adam, abbé de Perseignes, mort vers 1121, avait développé dans son *Mariale* I (*P.L.*, t. 211, 1855, col. 706-707) une comparaison entre la fécondité de Marie et celle des vignes d'Engaddi : comme la grappe du *Cantique*, Jésus, « sous le pressoir de la croix, a livré en abondance le vin de la grâce » (*in torticulari crucis pressus... totius vinum gratiae abundantissime propinavit*).

Quant au motif d'une mort subite de tous les sodomites durant la nuit de Noël, il figure aussi dans l'*Abbreviatio in gestis sanctorum* de Jean de Mailly (né vers 1190 et mort vers 1260) autre Dominicain et autre prédécesseur de Jacques de Voragine : *Omnes sodomitas qui tunc erant subita mors extinxit* « une mort subite fit mourir tous les sodomites qui vivaient alors » (cité par E. Paoli dans son édition de Barthélemy de Trente, p. 398).

Pour A. Boureau, l'éditeur de *La légende dorée* dans la *Bibliothèque de la Pléiade*, p. 1084, n. 39, la source primitive de ce motif est obscure : « On n'en trouve trace, écrit-il, ni dans la littérature apocryphe, ni dans la liturgie des 24 et 25 décembre, ni chez les commentateurs médiévaux de celle-ci », mais elle est généralement attribuée à saint Jérôme. Ainsi par exemple, Humbert de Romans, encore un Dominicain (né vers 1194, mort en 1274 ou 1277), écrit dans son *Tractatus de eruditione praedicatorum* (VII, 9, 3-11) : *Legitur enim quod ea nocte qua Christus natus est, omnes qui reperti sunt illo vitio laborantes mortui sunt ut dixit Jeronimus* « On lit en effet que la nuit de la naissance du Christ, tous ceux qui furent trouvés souffrant de ce vice moururent, comme le dit Jérôme ».

Quoi qu'il en soit, ce motif de l'éradication des sodomites la nuit de la Nativité, Jacques de Voragine le place explicitement sous la garantie de saint Jérôme et de saint Augustin :

Cette naissance a été aussi manifestée par les sodomites qui, dans le monde entier, périrent cette nuit-là, comme le dit Jérôme : « *Une telle lumière se leva sur eux* [Isaïe 9, 2] qu'elle balaya tous ceux qui souffraient de ce vice ; le Christ accomplit cela afin qu'une telle impureté ne se trouvât plus dans la nature qu'il avait assumée. » Car, comme le dit Augustin, Dieu, en voyant dans la nature humaine un vice contre nature, faillit renoncer à l'incarnation » (trad. A. Boureau, p. 56).

A. Boureau ne donne pas la référence précise de cette phrase d'Augustin ; nous avons pour notre part renoncé à l'identifier, mais le lecteur qui voudrait avoir des informations générales sur l'hostilité du christianisme médiéval envers l'homosexualité en trouvera facilement (par exemple, dans une synthèse sur la [Toile](#)).

*

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la mort des sodomites et la floraison miraculeuse des vignes d'Engaddi. Notre but prioritaire, rappelons-le, est d'étudier les marqueurs qui prennent leur source – totalement ou partiellement – dans l'antiquité romaine.

3. Essentiellement les témoignages littéraires

Ici, comme dans nos études précédentes sur les thèmes et les motifs médiévaux, nous nous intéresserons essentiellement aux témoignages littéraires, faute de compétences suffisantes en histoire de l'art. Il faut toutefois savoir que, dans les derniers siècles du Moyen Âge et au début des Temps modernes, certains de ces motifs, comme la vision d'Octavien ou le prodige de l'huile, ont donné naissance à une iconographie relativement riche. Nous ne ferons que la survoler.

Dispersés et peu approfondis, les travaux modernes sur l'iconographie du prodige de l'huile seront cités *in loco*. Mais en ce qui concerne la vision d'Octavien, nous attirerons dès maintenant l'attention sur une étude récente et fouillée due à Philippe Verdier et parue dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome. Moyen Âge* (t. 94, 1982, p. 85-119) sous le titre : *La naissance à Rome de la Vision de l'Ara Coeli. Un aspect de l'utopie de la paix perpétuelle à travers un thème iconographique*. Elle sera citée à plusieurs reprises dans la suite, sous la forme : Ph. Verdier, *Vision*, 1982. Il s'agit surtout d'une exploration iconographique, mais l'auteur a pris soin d'examiner également les textes avec attention.

4. La notion de « prodiges » dans l'antiquité romaine

Dans les paragraphes qui précèdent, nous avons utilisé à plusieurs reprises le terme « prodige ». Nous le ferons encore abondamment dans la suite. Il s'agit là d'une réalité importante de la religion et de la vie des Romains qu'il importe de commenter brièvement.

Les « prodiges » sont à Rome des phénomènes sortant de l'ordinaire et ne s'expliquant pas naturellement. Ils étaient perçus comme des signes envoyés par les dieux pour prévenir les Romains de l'imminence d'un événement (ils ont alors valeur de « présages ») ou pour leur faire savoir qu'ils n'étaient pas satisfaits, que la paix entre eux et Rome (*pax deorum*) était rompue. Ces signes devaient être signalés sans tarder aux autorités qui décidaient ou non de les confier à des prêtres spécialisés chargés de les interpréter et éventuellement de les

« conjurer » (c'était le terme propre), entendez : les expier par des procédures adéquates pour obtenir, si besoin en était, le pardon des dieux insatisfaits ou en colère.

Dans le monde romain, ces signes, si bizarres qu'ils puissent paraître, n'étaient jamais traités à la légère, ce qui explique qu'ils étaient souvent enregistrés dans les livres d'histoire. On a même conservé des traités contenant des listes de prodiges (par exemple le *Liber prodigiorum* de Julius Obsequens).

*

Les prodiges ont fait l'objet de nombreuses études de la part des spécialistes de la religion romaine ; le dernier auteur, à notre connaissance, à en avoir dressé une liste – limitée toutefois à la Royauté et à la République – est D. Engels, *Das römische Vorzeichenwesen (753-27 v. Chr.). Quellen, Terminologie, Kommentar, historische Entwicklung*, Stuttgart, 2007, 877 p. (Postdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 22). Ce travail sera dans la suite cité par l'abréviation *RVW*, suivie du numéro du prodige. On y trouvera une impressionnante bibliographie sur le sujet.

Adoptant l'ordre chronologique, la liste de D. Engels compte 401 numéros, mais comme certains d'entre eux rassemblent plusieurs événements (parfois dix) survenus la même année, le total des faits recensés doit dépasser les 500. Parcourir cette liste révèle la variété impressionnante des phénomènes considérés comme des prodiges par les Romains. Dans ce catalogue, ceux dont nous aurons essentiellement à traiter portent le n° *RVW* 345, p. 682 (pour le soleil triple) et p. 683 (pour le bœuf parlant), le n° *RVW* 343, p. 677 (pour la couronne autour du soleil) et le n° *RVW* 364 (p. 701-702) (pour le prodige de l'huile). On verra que les prodiges qui vont vous occuper sont en fait perdus dans une multitude d'autres de tout genre.

Pour un ouvrage général sur les prodiges, cfr par exemple R. Bloch, *Les prodiges dans l'antiquité classique (Grèce, Étrurie et Rome)*, Paris, 1963, 164 p. («Mythes et religions», 46)

5. Le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme (fin IVe-début Ve)

Nous avons dit en commençant que le chapitre 6 de *La légende dorée* de Jacques de Voragine, avec son « état des lieux » datant de la seconde moitié du XIIIe siècle, constituait pour nous une sorte de **point d'arrivée**. Avant de passer à l'étude approfondie de chaque élément, nous voudrions maintenant présenter une autre œuvre, beaucoup plus ancienne (fin IVe-début Ve), qui serait presque à considérer comme un **point de départ** dans l'évolution des marqueurs de la Nativité. Il s'agit du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme.

Son importance vient surtout de ce qu'il renferme plusieurs des marqueurs que nous aurons à commenter dans la suite mais qu'il livre à leur propos des données encore très

étroitement liées à l'histoire romaine antique, même si elles laissent parfois transparaître des influences chrétiennes.

L'auteur et l'œuvre

Eusèbe (né vers 260 et mort en 339) est un proche de l'empereur romain Constantin le Grand. Évêque de Césarée en Palestine et reconnu comme Père de l'Église, il est l'auteur de nombreuses œuvres historiques en grec, dont une *Vie de Constantin*, une *Histoire ecclésiastique* en 10 livres et une chronique universelle intitulée *Histoire générale* (Παντοδαπή ιστορία), « où il tentait de situer le christianisme dans l'histoire du reste du monde » (J. de Romilly, *Précis de littérature grecque*, Paris, 1980, p. 234).

Cette dernière œuvre était constituée de deux parties : « d'une part une *Chronographie* à proprement parler (Χρονογραφία), qui est conservée dans une traduction arménienne et dans deux abrégés syriaques, et qui a nourri les chroniques byzantines postérieures ; d'autre part un *Canon chronologique* (Κανὼν χρονικός), qui est une simple liste d'événements datés de la naissance d'Abraham jusqu'en 303. » (Wikipédia). L'original grec de ce *Canon* est perdu, mais il en reste une traduction arménienne ainsi que la traduction latine de saint Jérôme, qui l'a continué jusqu'en 379. Quand nous parlerons dans la suite de la *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme ou de Jérôme-Eusèbe, c'est de ce *Canon* qu'il s'agira, et plus précisément même, dans ce *Canon*, de la traduction de saint Jérôme (né vers 347 et mort en 420).

Éditions

* *Eusebi Chronicorum Libri duo*, edidit A. Schöne, Dublin-Zurich, 2 vol., 1967, 245 et 236 p. [réimpression de l'éd. de 1875-1866] : I. *Eusebi Chronicorum liber prior* ; II. *Eusebi Chronicorum Canonum quae supersunt*. La version de saint Jérôme utilisée ici se trouve dans le volume II.

* *Eusebius Werke. Siebenter Band. Die Chronik des Hieronymus. Hieronymi Chronicon. I : Text mit einem Namenregister; II : Lesarten der Handschriften und Quellen-kritischer Apparat zur Chronik*, éd. R. Helm, Berlin, 2 vol., 1913-1926, 270 et 778 p. (Corpus de Berlin, 24 et 34). Une deuxième édition en un seul volume est parue en 1956 (Corpus de Berlin, 47).

Pour en savoir plus

H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (IIIe-Ve siècles)*, Paris, 1996, 744 p. (Collection des études augustiniennes. Série antiquité, 145). En ce qui concerne la vie, l'œuvre et l'influence d'Eusèbe et de Jérôme, on verra respectivement les pages 151 à 202 (pour Eusèbe) et les pages 203 à 295 (pour Jérôme).

Ce *Canon* n'a rien d'un récit suivi : il se présente sous la forme d'une série de notices isolées, généralement brèves. La datation de chacune d'elles n'est pas toujours très sûre, malgré, ou à cause des systèmes de concordance utilisés (année d'Abraham, ère des Olympiades, années régnales, etc.). En guise d'exemples, nous avons retranscrit ci-dessous un choix de notices liées à des événements des règnes de César et d'Octave-Auguste. Comme on le verra, c'est un mélange peu ordonné de faits de tout ordre.

Ainsi, pour l'année 1973 d'Abraham et la première année de la 184^e Olympiade, ce qui correspond dans notre comput à l'an 44 avant Jésus-Christ, Eusèbe-Jérôme enregistre une série de quatorze notices. Nous citerons les quatre d'entre elles qui clôturent la liste. Les deux dernières livrent des événements que les Romains considéraient comme des prodiges, en l'occurrence celui des soleils triples qui se réunissent en un seul et celui du bœuf parlant :

* *C. Caesaris corpus in rostris ob honorem concrematum.*

En guise d'honneur, le corps de Caius César fut brûlé sur les rostres

* *Sergius Sulpicius iuris consultus et P. Servilius Isauricus publico funere elati.*

Sergius Sulpicius, le jurisconsulte et P. Servilius Isauricus bénéficièrent de funérailles publiques.

* *Romae tres soles simul exorti paulatim in eundem orbem coierunt.* [RVW 345, p. 682]

À Rome, trois soleils apparus en même temps se réunirent en un seul et même cercle.

* *Inter cetera portenta, quae toto orbe facta sunt, bos in suburbano Romae ad arantem locutus est : Frustra se urgeri. Non enim frumenta, sed homines breui defuturos.* [RVW 345, p. 682]

Parmi d'autres prodiges survenus dans le monde entier, [il arriva que,] dans un champ aux alentours de Rome, un bœuf dit à un laboureur : « Rien ne sert de me tourmenter, car dans peu de temps, ce ne sont pas les blés qui vont manquer, mais les hommes. » (trad. personnelle)

Un peu plus loin, Eusèbe-Jérôme fournit des notices postérieures à la mort de César et concernant la guerre civile entre Octave et Antoine. Il relève ainsi, dans la 186^e Olympiade mais sans que l'année soit précisée, une série d'événements dont nous transcrivons ci-dessous les six premiers. Seul le premier d'entre eux est un prodige, celui de l'huile.

* *E taberna meritoria trans Tiberim oleum terra erupit fluxitque toto die sine intermissione significans Christi gratiam ex gentibus.* [RVW 364, p. 701-702, qui date le fait de 39 avant Jésus-Christ]

De la *taberna meritoria*, dans le Transtévère, de l'huile sortit de terre et coula sans interruption pendant toute une journée, symbole de la grâce du Christ venant des nations.

* *Antonium superat Augustus et interueniente senatu in amicitiam cum eo regreditur.*

Octave-Auguste l'emporte sur Antoine, et à l'intervention du Sénat, renoue son amitié avec lui.

* *Cornificius poeta a militibus desertus interiit, quos saepe fugientes galeatos lepores appellarat. Huius soror Cornificia, cuius insignia extant epigrammata.*

Le poète Cornificius mourut, abandonné de soldats qu'il avait souvent traités de lièvres casqués et fuyards. Sa sœur était Cornificia, dont subsistent des épigrammes remarquables.

* *Templa Rhodiorum depopulatus est Cassius.*

Cassius dévasta les temples de Rhodes.

* *Secunda secessio Augusti et Antonii.*

Seconde rupture entre Octave-Auguste et Antoine.

* *Cornelius Nepos scriptor historicus clarus habetur ; etc.*

Cornelius Nepos obtient la célébrité comme historien ; etc. (R. Helm, 1956, p. 139)

Ces deux listes donnent une idée assez précise du genre de ce *Canon* : un mélange de notices (historiques, militaires, politiques, littéraires, religieuses), classées par ordre chronologique. À la différence des deux prodiges de la première liste (soleil triple et bœuf parlant), le prodige de la seconde liste, celui de l'huile, contient déjà une interprétation chrétienne très nette (*significans Christi gratiam ex gentibus*).

6. Quelques remarques sur Auguste

Dans les pages précédentes déjà est apparu le nom du premier empereur romain, ce sera encore le cas souvent dans la suite. Quelques remarques à propos de ce personnage peuvent donc être utiles. D'abord un point de terminologie, car cet empereur peut apparaître sous différents noms.

Les Modernes l'appellent souvent **Octave-Auguste**, lorsque ils ne veulent pas tenir compte du fait qu'à sa naissance en -63 il s'appelait **Octave** (*Caius Octavius*), qu'il devint officiellement **Octavien** (*Caius Iulius Caesar Octavianus*) en -43, après que l'assemblée curiate eut confirmé son adoption par Jules César qui avait eu lieu l'année précédente, et qu'il ne porta le titre d'**Auguste** (*Augustus*), un terme emprunté au vocabulaire religieux, qu'à partir de janvier -27, lorsque le Sénat le lui eut solennellement octroyé, en même temps que les pleins pouvoirs.

Les auteurs médiévaux ne tiennent aucun compte de ces précisions assez subtiles. Ils l'appellent généralement Octavien ou Octovien, plus rarement Auguste ou César Auguste, ou simplement César.

Ils ne tiennent guère compte non plus des subtilités institutionnelles, notamment des titres dont il fut revêtu au cours de sa vie (propréteur, consul, triumvir), avant de recevoir du Sénat en -27 l'ensemble des pouvoirs, avec l'octroi à vie de la *tribunicia potestas*, de l'*imperium proconsulare maius* et du titre d'Auguste.

Il prétendait rétablir la République. Et effectivement, grâce à lui, les anciennes institutions (magistratures, assemblées), dont le fonctionnement avait été sérieusement perturbé pendant la période des guerres civiles, se remirent à fonctionner régulièrement. Mais cette restauration était une façade. En réalité, Auguste ne revenait pas au système républicain ; il prenait tous les pouvoirs et fondait un régime nouveau qui allait durer quatre siècles, l'empire. Nous le désignons comme empereur – le premier empereur de Rome –, mais pour ses concitoyens il était tout simplement le *princeps* (« le premier, le plus important, la tête, le guide »). Pour les auteurs du Moyen Âge d'ailleurs, c'est très souvent Jules César qui passera pour le premier empereur de Rome.

Personnage ambigu aux yeux de l'Histoire, Octave-Auguste n'avait rien d'un saint. Il n'entra jamais en contact avec le christianisme et les chrétiens. Et pourtant il bénéficia de la part de ces derniers d'un préjugé très favorable.

Ayant mis fin aux guerres civiles qui avaient ensanglanté les derniers siècles de la République romaine, Auguste était aux yeux des Romains eux-mêmes celui qui avait établi la

paix universelle. Le motif de la *Pax Augusta*, « la Paix d'Auguste », est d'ailleurs un des piliers de la propagande du régime et sera matérialisé, le 30 janvier de l'an 13 avant Jésus-Christ, sur le Champ de Mars, par l'érection d'un imposant monument, encore visible aujourd'hui, « l'autel de la Paix d'Auguste » (*Ara Pacis Augustae*). Accueilli comme le restaurateur de la paix universelle par les siens, Auguste fut aussi loué par eux pour avoir ouvert une ère nouvelle.

Les Chrétiens reprirent sans nuance cette image de l'empereur. À partir du Ve siècle, écrit [Ph. Verdier](#), *Vision*, 1982, « la littérature chrétienne réinterpréta dans un sens christologique l'espoir dans un retour à l'âge d'or ». Chez Orose, Auguste annonce le Christ ; son règne, en installant une paix universelle, préparait celui du Christ, qui naquit ainsi à une époque de paix universelle.

Prêtre chrétien du Ve siècle, contemporain de saint Augustin, **Orose** nous a laissé un volumineux *Contra paganos* en sept livres (écrit en 417-418), qui va de la création du monde jusqu'à l'époque du rédacteur (*ab orbe condito usque ad dies nostros*). C'est dans un certain sens la première histoire universelle chrétienne. Cette œuvre, présente au Moyen Âge dans de nombreuses bibliothèques, rencontra un très grand succès et influença de nombreux compilateurs. Elle est éditée dans la Collection des Universités de France : *Orose. Histoire (contre les païens)*. Texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, 3 tomes, Paris, 1990-1991.

Sur ces *Histoires* d'Orose, on lira avec intérêt les pages de H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (IIIe-Ve siècles)*, Paris, 1996, p. 505-589 (Collection des études augustiniennes. Série antiquité, 145).

Historiquement c'est sous le règne d'Auguste que naquit le Christ. L'empereur mourra en 14 après Jésus-Christ, date à laquelle il fut remplacé par Tibère, lequel régnera jusqu'en 37. C'est sous ce dernier que le Christ mourut. Auprès des chrétiens, Tibère fut moins en cour que son prédécesseur, mais son image fut relativement épargnée : ils ne lui imputèrent en tout cas pas directement la mort de leur sauveur.

Sur les questions liées à l'image d'Auguste chez les Romains et chez les chrétiens, on pourra utiliser l'article de Ph. Verdier, *Vision*, 1982, déjà cité, mais aussi d'autres travaux, comme par exemple : W. Déonna, *La légende d'Octave-Auguste, dieu, sauveur et maître du monde*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. 83, 1921, p. 32-58; t. 84, 1921, p. 163-195; t. 85, 1922, p. 77-107 [pour l'image de l'empereur chez les Romains] ; ou [pour l'image d'Auguste dans la littérature française médiévale] R. Wenzel-Beck, *Das Augustusbild der Französischen Literatur des Mittelalters*, dissertation de 307 pages présentée à l'Université de Chemnitz en 2002 et entièrement disponible [sur la Toile](#) ; E. von Frauenholz, *Imperator Octavianus Augustus in der Geschichte und Sage des Mittelalters*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 46, 1926, p. 86-122, et R. von Nostiz-Rieneck, *Sagengespinste um die Zeit des Kaisers Augustus*, dans *Stimmen aus Maria Laach*, t. 78, 1910, p. 308-324 [pour la réception des différentes formes de la légende dans les littératures médiévales autres que la littérature française].

Mais il est temps d'en finir avec cette longue série d'observations générales et de passer à l'étude détaillée des phénomènes retenus.

CHAPITRE II. LES PHÉNOMÈNES CÉLESTES

Plan

1. [Quelques généralités](#)
2. [Deux phénomènes solaires censés, selon Voragine, marquer la Nativité](#)
3. [Ils sont pourtant bien antérieurs à la Nativité](#) : leur analyse
 - a. [Les trois soleils](#)
 - b. [Le cercle autour du soleil](#)
4. [Le travail d'amplification de Calendre](#) (entre 1213 et 1220)
5. [La fusion avec le récit de la vision d'Octavien](#)
 - a. [Voragine et Innocent III](#)
 - b. [Renart le Contrefait](#) (début XIVe)
 - c. [Denys le Chartreux](#) (XVe)
6. [Un cas particulier : « le jour en pleine nuit »](#)
7. [Perspectives et élargissements](#)

On commencera par des phénomènes touchant le soleil, essentiellement l'apparition de trois soleils ou encore d'un cercle autour de cet astre. Ils sont bien connus aujourd'hui, mais les Anciens, incapables de les expliquer, les considéraient comme des prodiges. Plusieurs de ceux qui se produisirent à la fin de l'époque de César et au début de celle d'Octave-Auguste furent considérés par les Romains comme se rapportant aux maîtres du moment.

Ils n'avaient donc au départ aucun rapport avec des événements de la vie du Christ. Mais les chrétiens les retravaillèrent pour les mettre en rapport avec la Nativité. Cette entreprise de christianisation progressive se fit d'abord dans le strict respect de la chronologie ; c'étaient simplement des **signes annonciateurs** de la Nativité. Mais ensuite, et au mépris des données de l'histoire, ces prodiges furent transformés en **signes accompagnateurs**, censés s'être produits au moment de la Nativité.

Une fois acquis le principe de la christianisation, le motif verra son contenu se modifier et se développer. Nous analyserons deux types de modification : d'abord, la description initiale qui s'enrichit sous la plume d'un poète ; ensuite l'utilisation du motif pour enrichir et compléter un motif différent, une fusion en quelque sorte.

Après les deux exemples, très clairs, des trois soleils et du cercle autour du soleil sera abordé un cas différent : celui d'une lumière semblable à l'éclat du soleil qui se manifeste en pleine obscurité (« le jour en pleine nuit »). En ce qui concerne ce dernier point toutefois, on ne sera plus vraiment en présence d'un élément antique, récupéré et transformé par les chrétiens, mais plutôt d'un motif propre au récit de la Nativité construit par les chrétiens. Il

sera donc à considérer comme d'origine chrétienne, même s'il peut entretenir une vague ressemblance avec certains prodiges païens.

1. Quelques généralités

Si les Anciens savaient expliquer correctement les éclipses, il n'en était pas de même de certains autres phénomènes solaires qui leur restaient incompréhensibles et qu'ils considéraient comme des prodiges. C'est le cas lorsqu'ils observaient des soleils multiples (ou des lunes), ou un soleil accompagné d'une couronne, d'un cercle (coloré ou non) ou d'un arc. Ces phénomènes, dont l'existence est incontestable, sont aujourd'hui parfaitement expliqués. Ce sont des illusions d'optique.

Ainsi les « faux soleils » et les « fausses lunes », apparaissant à gauche ou/et à droite du vrai soleil ou de la vraie lune et appelés dans le jargon astronomique parhélies et parasélènes, sont de simples images provoquées par la réfraction des rayons de lumière traversant les cristaux de glace en suspension dans certains nuages d'altitude. Ces phénomènes ne durent généralement pas très longtemps (de quelques secondes à quelques minutes), les parasélènes étant, semble-t-il, plus rares que les parhélies.

Les phénomènes du cercle ou de la couronne entourant le soleil sont dus à un autre type de diffraction des rayons lumineux. Ils peuvent se présenter sous différents aspects, mais se rattachent à deux catégories de base, appelées aujourd'hui « couronne » et « halo de 22° ».

* On trouvera sur la Toile des explications complémentaires détaillées ainsi que des photos illustrant la grande variété des aspects sous lesquels ces phénomènes se présentent. On comprendra, en voyant ces dernières, que les Anciens aient pu les interpréter comme autant de prodiges.

* Vidéo montrant un bel exemple de parhélie contemporain dans le ciel de Moscou, qui fut observé le 19 janvier 2014 :

http://www.dailymotion.com/video/x1a60pj_chien-du-soleil-parhelie-apparait-dans-le-ciel-de-moscou_news

* Exemple de halo lumineux en Provence :

http://www.dailymotion.com/video/x97j0x_sun-dog-parhelie-halo-lumineux-sole_tech

* Article de synthèse chez Wikipédia, avec la discussion qui le concerne :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Parh%C3%A9lie>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Parh%C3%A9lie>

* Pour une « chronique des prodiges célestes antiques (et souvent en toc) », on pourra voir la rubrique Paranormal de « La Page de l'Oncle Dom » :

<http://oncle-dom.fr/paranormal/ovni/catalogue/chron-prod.htm>

2. Deux phénomènes solaires censés, pour Voragine, marquer la Nativité

La liste des événements signalés comme marqueurs de la Nativité par Voragine contient deux de ces phénomènes solaires. Le **premier** est l'apparition de trois soleils qui se fondent en un seul :

In ipsa... die [= de la Nativité] tres soles in oriente apparuerunt qui paulatim in unum corpus solare redacti sunt. (éd. G.P. Maggioni, p. 69)

Ce même jour [= de la Nativité], trois soleils apparurent à l'orient, qui peu à peu se fondirent en un seul corps solaire. (trad. A. Boureau, p. 54)

Le **second**, un peu plus loin dans l'oeuvre, est l'apparition d'un cercle entourant le soleil :

Octaviani tempore hora circiter tertia repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem celestis arcus orbem solis ambiuit [...] (éd. G.P. Maggioni, p. 70)

À l'époque d'Octavien, vers la troisième heure, brusquement, dans un ciel pur et serein, un cercle ressemblant à un arc-en-ciel entoura le disque du soleil [...] (trad. A. Boureau, p. 55)

Ce sont essentiellement ces deux phénomènes qui seront étudiés dans les pages suivantes.

3. Ils sont pourtant bien antérieurs à la Nativité : leur analyse

En fait ces deux événements, solidement attestés comme prodiges dans la tradition romaine, se produisirent plusieurs décennies avant la Nativité et n'avaient donc au départ, on l'a dit, aucun rapport avec elle.

a. Les trois soleils

Le **premier** motif figure déjà en bonne place, on l'a vu aussi, dans le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme, lequel signale qu'« à Rome, trois soleils, apparus en même temps, se réunirent petit à petit pour ne plus former qu'un seul et même cercle » (*Romae tres simul exorti soles paulatim in eundem orbem coierunt*). L'auteur du *Canon* lui-même date le prodige de l'an 44 avant J.-C., année de la mort de Jules César (p. 157, éd. R. Helm).

Si Voragine en fait un événement contemporain de la naissance du Christ, il reconnaît toutefois, immédiatement après, l'existence de positions différentes de la sienne.

Il signale ainsi que, selon **Pierre le Mangeur** (XIIe s.), ces trois soleils apparurent « au moment de la mort de Jules César ». C'est effectivement ce qu'on peut lire dans l'*Historia scolastica* (*II Macc.* 16 ; *P.L.*, t. 198, 1885, col. 1532 A).

Pierre le Mangeur (en latin *Petrus Comestor*) est un théologien né à Troyes vers 1110 et mort à Saint-Victor en 1179. Son *Historia scholastica* (achevée avant 1173), considérée comme « une des œuvres les plus originales de la fin du XIIe siècle », eut un très grand succès au Moyen Âge et on en a retrouvé plus de huit cents manuscrits datant du XIIe au XVIe siècle. « Il s'agit d'un abrégé des Écritures, une sorte d'adaptation de l'histoire sainte très narrative, insérée dans l'histoire générale de l'humanité, avec des gloses tirées des auteurs ecclésiastiques et profanes, mêlant les

Écritures canoniques à toutes sortes d'emprunts aux apocryphes et aux commentaires des exégètes ». Longtemps classique dans les écoles, elle était destinée à la formation du clergé et des prédicateurs. Seul le livre sur la *Genèse* a fait l'objet jusqu'ici d'une édition scientifique (A. Sylwan, dans *Corpus Christianorum*, Brepols, 2005, 228 p.). Le reste doit toujours être consulté dans la *Patrologie Latine*, t. 198, 1855, facilement accessible sur la [Toile](#). L'*Historia scholastica* y occupe les col. 1045-1721.

Voragine aurait pu ajouter que **Godefroi de Viterbe**, un contemporain de Pierre le Mangeur, était du même avis.

Né à Viterbe en Italie vers 1120, **Godefroi** reçoit son éducation à l'école cathédrale de Bamberg (Bavière), travaille un temps à la Chancellerie apostolique (Rome), puis revient en Allemagne comme chapelain des empereurs germaniques Conrad III, Frédéric Ier Barberousse et Henri IV. Avant de devenir évêque de Viterbe en 1184, il publie en 1183 un *Speculum regum*, une œuvre marginale qui est simplement un résumé d'histoire et non un « miroir au prince » au sens défini par les Modernes. Il mourra à Viterbe en 1191, après avoir terminé son ouvrage majeur, le *Pantheon*, une histoire universelle en vers latins. Les deux traités, édités par G. Waitz, sont accessibles dans le même volume des *M.G.H., S.S., XXII*, 1872 (p. 21-93 pour le *Speculum regum*, et p. 107-307 pour le *Pantheon*). Ils sont aussi disponibles en [version numérique](#). Le *Speculum regum* est accompagné d'un commentaire en prose, qui ne peut pas être attribué à Godefroi lui-même et qui est plus tardif (cfr. éd. G. Waitz, p. 3-4).

Son *Speculum Regum* (éd. G. Waitz, p. 67) précise en effet, pour l'époque de César, aux vers 840-841 :

<i>Istis temporibus tres fulgent ordine soles,</i>	En ce temps-là, brillent trois soleils bien alignés,
<i>Stant quoque tres lune nunc celitus in regione.</i>	il y a aussi trois lunes dans cette région du ciel.

En écrivant cela, Godefroi n'est toutefois pas très fidèle à Eusèbe-Jérôme : il ne mentionne pas que les trois soleils ont fusionné en un seul et ne semble pas avoir peur de la surenchère puisqu'il ajoute trois lunes aux trois soleils.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'au départ de la tradition le prodige des trois soleils n'était en rien lié à la Nativité du Seigneur.

Après la description et la chronologie du prodige, qu'en est-il de son interprétation ?

Le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme n'en donnait aucune, *expressis verbis* en tout cas, mais on sait que dans l'antiquité ce prodige fut interprété, avec d'autres de la même époque, comme des présages de la mort de César. Pierre le Mangeur ne dit rien de la signification du phénomène. Mais ce n'est le cas ni de **Godefroi de Viterbe** – tout au moins du commentaire en prose de son *Speculum* –, ni de Voragine.

Ce commentaire, dont l'auteur et la date – [rappelons-le](#) – sont incertains, note en effet :

Item sciendum est, quod tempore Iulii Caesaris premissi dum iam appropinquaret tempus quo Christus de virgine Maria nasci voluit, tres soles et tres lune apparuerunt in celo in figuram, ut fides sancte Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti, futura esset. (éd. G. Waitz, *M.G.H., S.S., XXII*, 1872, p. 68)

Il faut savoir aussi qu'à l'époque de Jules César dont on vient de parler, lorsqu'approchait le temps où le Christ voulut naître de la Vierge Marie, trois soleils et trois lunes apparurent dans le ciel, symbolisant l'arrivée future de la foi en la sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (trad. personnelle)

C'est un texte, où les trois soleils – et bien sûr les trois lunes – sont interprétés comme une figure de la Sainte Trinité « à venir ». Dans la perspective d'un présage annonciateur, on voit évidemment l'intérêt qu'il y avait à surdéterminer le présage en ajoutant trois lunes aux trois soleils.

Voragine, dans son chapitre 6, propose même deux interprétations :

Per quod significatur quod trini et unius dei notitia toti orbi imminebat, uel quod natus erat ille in quo tria, scilicet anima, caro et deitas, in unam personam conuenerant. (éd. G.P. Maggioni, p. 69)

Il est ainsi signifié que la connaissance de Dieu trine et unique allait se répandre dans tout l'univers, ou bien qu'était né celui en qui trois choses, l'âme, la chair et la déité (*anima, caro et deitas*) se rejoignaient en une seule personne. (trad. d'après A. Boureau p. 54)

Ici le dogme de la Sainte-Trinité se double d'une autre idée : l'enfant Jésus réunissait en lui l'âme humaine, la chair et la divinité.

Jean d'Outremeuse également, au XIV^e siècle, cette fois bien après Voragine, signalera les trois soleils dans sa liste des prodiges, présages et prédictions de tout ordre liés à la mort de César (*Myreur*, I, p. 243-244) :

Item, adont apparurent en la citeit de Romme, vers Orient, lendemain que ihl [= Jules César] fut ochis, III soleas, dont Virgile dest que li temps venroit briefement que la triniteit s'apparoit. » (*Myreur*, I, p. 243)

Alors apparurent dans la ville de Rome, du côté de l'Orient, le lendemain du jour où il fut tué, trois soleils, à propos desquels Virgile dit que viendrait bien vite le moment où apparaîtrait la Trinité. (trad. personnelle)

Mais par rapport aux auteurs précédents, Jean d'Outremeuse est original en ce sens qu'il déplace le prodige au lendemain du meurtre et surtout en ce qu'il met l'interprétation chrétienne dans la bouche de Virgile, prophète chrétien pour le chroniqueur liégeois.

Christianisation évidente, faut-il le faire remarquer ?

*

Nous ne citerons pas les autres mentions du prodige des trois soleils dans la littérature médiévale. Elles n'offrent pas grand intérêt, mise à part peut-être celle de **Frédégaire**, écrivant vers 640.

On désigne conventionnellement sous le nom de *Chronique de Frédégaire* une compilation historiographique composée dans la Gaule du Haut Moyen Âge, relevant du genre de la *Chronique universelle*, et racontant donc l'histoire depuis la Création du monde. En fait, jusqu'aux événements de 584 le récit se présente comme une compilation de cinq chroniques anciennes (dont celle de saint Jérôme). Commence alors la partie propre de la chronique qui mène le lecteur de 584

à 641. Des *Continuations de la Chronique de Frédégaire* conduiront jusqu'en 768. Cfr *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii Scholastici libri IV cum continuationibus*, éd. Bruno Krusch, dans les *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum*, t. II, Hanovre, 1888. Accessible intégralement [sur la Toile](#).

Le chapitre 32 du livre II, consacré au règne de César, se termine, comme Eusèbe-Jérôme qui lui sert de modèle, par le prodige du bœuf parlant et celui des trois soleils. La citation ne mériterait même pas d'être mentionnée, si elle ne révélait les difficultés qu'avait le chroniqueur du VIIe siècle à comprendre les textes qu'il utilisait et à rédiger en un latin correct :

Romae tres simul exorti consolis in eadem urbem fuerunt. (II, 32, éd. B. Kursch, p. 55, l. 13-16)

Les « trois soleils » sont devenus « trois consuls », et le « cercle » (*orbis*) s'est transformé en « ville » (*urbs, urbis*). Cette année-là, Rome aurait donc connu en même temps trois consuls. On retrouvera Frédégaire [plus loin](#) à propos du prodige du bœuf parlant.

*

Quoi qu'il en soit, dans les cas examinés, le mécanisme de christianisation est bien visible. Un prodige de -44, lié dans l'antiquité romaine à la mort de César, est utilisé par les chrétiens qui lui donnent une interprétation chrétienne et le mettent en rapport avec la Nativité. Certains, comme Pierre le Mangeur ou Godefroi de Viterbe ou encore Jean d'Outremeuse, conservent l'ancrage chronologique originel (l'époque de César), mais d'autres, comme Jacques de Voragine, le font coïncider avec le moment de la Nativité, n'hésitant pas, pour ce faire, à le déplacer de quelques décennies.

b. Le cercle autour du soleil

Qu'en est-il du **second** prodige, celui du cercle autour du soleil ?

Lorsque Jacques de Voragine rapporte le phénomène, il se met explicitement sous la garantie d'Orose (*De hoc autem Orosius ita dicit*) :

Octaviani tempore hora circiter tertia repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem celestis arcus orbem solis ambiuit [...]. (éd. G.P. Maggioni, p. 70)

À l'époque d'Octavien, vers la troisième heure, brusquement, dans un ciel pur et serein, un cercle ressemblant à un arc-en-ciel entourait le disque du soleil [...]. (trad. A. Boureau, p. 55)

Mais si l'on vérifie le texte d'Orose, on découvre le passage suivant dont nous ne citons pour le moment que le début, nous réservant d'en donner la suite [plus tard](#) dans la discussion :

Nam cum primum, C. Caesare auunculo suo interfecto, ex Apollonia rediens Urbem ingrederetur, hora circiter tertia repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem caelestis arcus orbem solis ambiuit [...].

En effet, premièrement alors qu'après le meurtre de son grand-oncle C. César, il (= Octavien) faisait son entrée dans Rome en revenant d'Apollonie, soudain, vers la troisième heure, dans un ciel sans nuage, limpide et pur, un cercle, tel un arc-en-ciel, entoura le disque solaire [...]. (Orose, VI, 20, 5 ; éd. M.-P. Arnaud-Lindet, p. 227)

La description du phénomène est la même, mais sa chronologie est tout à fait différente. Chez Orose, l'événement est daté avec précision, en -44, un peu après la mort de Jules César. Il est mis en rapport direct avec la « Joyeuse Entrée » à Rome du futur Auguste, et non avec la Nativité du Seigneur.

En fait le motif est beaucoup plus ancien qu'Orose et le Vème siècle. Il figure en bonne place chez plusieurs auteurs antiques, comme Tite-Live (*Per.*, 117 ; *Obsequens*, 68), Velleius Paterculus (II, 59, 6), Sénèque (*Questions Naturelles*, I, II, 1), Pline l'Ancien (*Histoire Naturelle*, II, 28) Suétone (*Aug.*, 95, 1) ou encore Dion Cassius (XLV, 4, 4). Ainsi par exemple, Suétone, le secrétaire de l'empereur Hadrien, écrit ceci :

Post necem Caesaris reuerso ab Apollonia et ingrediente eo urbem, repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem caelestis arcus orbem solis ambiit. (Suét., *Aug.*, 95, 1)

Après la mort de César, lorsque, à son retour d'Apollonie, il [= le futur Auguste] entra dans Rome, on vit tout à coup, par un ciel pur et serein, un cercle semblable à l'arc-en-ciel, entourer le disque du soleil. (trad. personnelle)

où l'on retrouve textuellement la même description du prodige que chez Orose et chez Voragine. Quant aux autres témoignages antiques, dont nous ferons grâce au lecteur, ils ne laissent également aucun doute sur la date : on est en -44.

Voilà pour la description et la chronologie. Qu'en est-il de l'interprétation ?

Celle des Anciens est claire. Suétone intègre ce prodige dans les chapitres de sa *Vie d'Auguste* (*Aug.*, 94-97, six pages dans l'édition Budé !) où il énumère avec soin les signes « qui, soit avant sa naissance [= celle du futur Auguste], soit le jour même où il naquit, soit par la suite, firent prévoir et révélèrent sa grandeur future et son bonheur constant » (trad. H. Ailloud).

Sur cette entrée d'Octave à Rome, Velleius Paterculus, II, 59, 6, est lui aussi très explicite :

[...] cum intraret urbem, solis orbis super caput eius curvatus aequaliter rotundatusque in colorem arcus velut coronam tanti mox viri capiti imponens conspectus est. (II, 59, 6 ; éd. M. Elefante, 1997, p. 108-109).

Comme il entra dans Rome, on vit au-dessus de sa tête un halo entourant le soleil d'un arc-en-ciel continu suspendre comme une couronne sur la tête de celui à qui tant de grandeur était promise. (trad. Ph. Verdier, *Vision*, 1982, p. 87)

Pour les Romains, ce cercle autour du soleil fait donc partie d'un groupe de prodiges qui annoncent ou qui marquent l'entrée en scène d'un grand souverain. C'est, pour reprendre les

mots de [Ph. Verdier](#) (*Vision*, 1982, p. 86), une « théophanie lumineuse », une sorte de présage d'investiture. Comme ces phénomènes concernent Auguste, les Modernes les qualifient de « présages augustéens ».

Pour une étude sur les **présages, prodiges, signes**, liés aux empereurs, mais étudiés dans la perspective d'une réflexion sur la religion et le pouvoir dans l'empire romain, on pourra voir A. Vigourt, *Les présages impériaux d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 2001, 532 p. (Collections de l'Université Marc Bloch-Strasbourg. Études d'archéologie et d'histoire ancienne).

*

Pour comprendre qu'on ait pu mettre ainsi en rapport avec la Nativité un « présage augustéen », il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit [plus haut](#) d'Auguste, à savoir que cet empereur avait généralement été perçu par les chrétiens sous un jour très positif. Ne passe-t-il pas pour celui qui a ramené la paix dans tout son empire, préparant en quelque sorte la naissance de Jésus ? Ce dernier n'est-il pas né sous son règne ? Et à Bethléem, suite au recensement qu'il avait ordonné ? Par ailleurs, Auguste n'avait-il pas, comme l'atteste le motif de la vision d'Octavien que nous traiterons en détail [plus loin](#), reconnu que son véritable maître – le seul et unique Dieu – était l'enfant qu'il avait entrevu sur les genoux ou dans les bras de sa mère lorsque le ciel s'était entrouvert sous ses yeux au Capitole ?

Historien chrétien du Ve siècle, Orose est très explicite sur le rôle d'Auguste et sur son importance dans le plan divin. Dans les lignes qui précèdent immédiatement la citation dont nous sommes parti (VI, 20, 4), il a affirmé vouloir montrer « que l'empire d'Auguste avait été préparé pour la venue prochaine du Christ » (*ut uenturi Christi gratia praeparatum Caesaris imperium comprobetur*). Selon lui, Auguste annonce le Christ et, pour reprendre le mot d'[H. Inglebert](#), l'empire romain est « prédestiné » (H. Inglebert, *Romains chrétiens*, 1996, p. 570-576). Le Christ aurait d'ailleurs été, dès sa naissance, « inscrit sur les registres du cens romain » (Orose, VI, 22, 6). Il était donc, bel et bien « citoyen romain » (Orose, VII, 3, 4).

On comprend dès lors que des plumes chrétiennes n'aient guère eu de mal à transformer l'interprétation augustéenne de l'antiquité romaine en une interprétation chrétienne. C'est assez subtilement, mais fort clairement, ce que va exprimer Orose, immédiatement après avoir décrit le prodige.

Il le fera en effet dans la suite de la citation que nous avons interrompue un peu [plus haut](#) et qu'il est temps maintenant de compléter :

Nam cum primum, C. Caesare auunculo suo interfecto, ex Apollonia rediens Urbem ingrederetur, hora circiter tertia repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem caelestis arcus orbem solis ambiuit, quasi eum unum ac potissimum in hoc mundo solumque clarissimum in orbe monstraret, cuius tempore uenturus esset, qui ipsum solem solus mundumque totum et fecisset et regeret.

En effet, dès qu'après le meurtre de son grand-oncle C. César, il [= Octavien] faisait son entrée dans Rome en revenant d'Apollonie, soudain, vers la troisième heure, dans un ciel sans nuage, limpide et pur, un cercle, tel un arc-en-ciel, entoura le disque solaire, comme s'il désignait le plus puissant dans ce monde et le plus illustre sur la terre : lui, César, à l'époque duquel allait venir celui qui, seul, avait fait et gouvernait le soleil lui-même et l'univers entier. (Orose, VI, 20, 5 ; trad. d'après éd. M.-P. Arnaud-Lindet, 1991, p. 227-228)

Orose ne met donc pas en question la date de l'événement, pas plus d'ailleurs que sa valeur de présage augustéen. Selon lui, le prodige porte toujours sur Auguste et c'est toujours un présage d'investiture : il annonce en effet l'arrivée à Rome d'un chef « le plus puissant dans ce monde et le plus illustre sur la terre » qui est Octave-Auguste. Mais – et c'est ici que l'interprétation chrétienne prend le dessus – si le futur empereur romain est ainsi marqué, c'est parce que sous son règne naîtra le seul véritable maître : celui qui avait créé et qui gouvernait le soleil et tout l'univers.

Chez Voragine aussi, la description du prodige est suivie d'une interprétation, mais cette dernière ne correspond pas exactement à celle d'Orose. Voragine l'a transformée fort habilement : d'une part il a éliminé la référence chronologique précise et d'autre part il en a laissé tomber la partie centrale. Qu'on en juge :

Octaviani tempore hora circiter tertia repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem celestis arcus orbem solis ambiuit quasi uenturus esset qui ipsum solem solus mundumque totum fecisset et regeret. (éd. G.P. Maggioni, p. 70)

Au temps d'Octavien, vers la troisième heure, par un temps serein, clair et pur, un cercle qui ressemblait à un arc-en-ciel entoura le disque solaire, comme pour indiquer que Celui qui allait venir était le seul à avoir créé et gouverné le soleil et le monde entier. (trad. A. Boureau, p. 55)

Localisant sans plus le prodige à l'époque d'Octavien, Voragine élimine la datation (44 avant Jésus-Christ) très explicite chez Orose et fait disparaître une étape importante dans le raisonnement d'Orose, à savoir l'interprétation augustéenne. Au lieu de la séquence : « un prodige – annonçant Auguste – lequel prépare l'arrivée du Christ », Voragine saute l'étape intermédiaire : « un prodige – annonçant l'arrivée du Christ ».

En présentant de la sorte le cas du cercle autour du soleil, Voragine a donc modifié sa source en profondeur. Un lecteur de *La légende dorée* qui ne se référerait pas au texte d'Orose ne se rendrait pas compte que plus de 40 années séparent l'apparition du cercle autour du soleil de la naissance de Jésus. De plus, Orose, sans lier chronologiquement le prodige au jour de la Naissance de Jésus, l'interprétait comme un signe annonciateur de la Nativité, à un double niveau en quelque sorte : d'abord Auguste, puis le Christ. Chez Voragine, l'événement est contemporain de la Nativité et il annonce le Christ.

*

D'autres mentions médiévales du prodige sont plus banales, comme celle de **Paul Diacre**, écrivant vers 760 une *Historia Romana*, où le prodige est daté de l'époque de César et sans interprétation chrétienne :

Tunc etiam circulus ad speciem caelestis arcus circa solem apparuit. (VII, 8 ; éd. A. Crivellucci, 1914, p. 100-101 ; cfr aussi *M.G.H., A.A.*, II, 1879, p. 119)

Alors aussi un cercle apparut autour du soleil, sous la forme d'un arc-en-ciel (trad. personnelle)

ou comme celle, beaucoup plus tardive, de **Jean d'Outremeuse**, où l'événement, livré tel quel, sans fioriture, est donné comme « marqueur » de la Nativité, après le prodige de l'huile et avant l'entrée à Jérusalem d'une bête parlante :

Et ensi apparut I circle entour le soleal, al manere del arch celeste. (*Myreur*, I, p. 345)

Un cercle apparut aussi autour du soleil, sous la forme d'un arc-en-ciel. (trad. personnelle)

*

Mais nous n'en avons pas encore fini avec le cercle autour du soleil. Dans l'évolution du motif, la description du prodige aussi va être transformée, tout comme d'ailleurs l'interprétation, qui restera toutefois profondément chrétienne. Ce développement peut s'opérer de deux manières différentes : sous la forme d'une amplification d'abord, sous la forme d'une fusion avec le motif de la vision d'Octavien ensuite.

4. Le travail d'amplification de Calendre (entre 1213 et 1220)

Calendre est un clerc d'origine champenoise, rattaché à la cour des ducs de Lorraine au début du XIII^e siècle. Il rédige entre 1213 et 1220, en vers octosyllabiques, un abrégé de l'histoire de Rome, intitulé *Les Empereors de Rome* et composé à partir d'une adaptation latine des *Historiae adversum paganos* d'Orose.

Les empereors de Rome par Calendre. Édité par G. Millard, Ann Arbor, University of Michigan Press (University of Michigan Contributions in Modern Philology, 22), 1957, viii + 179 p. – Pour les rapports avec Orose : J. Bately, *Alfred's « Orosius » and « Les Empereors de Rome »*, dans *Studies in Philology*, t. 57, 1960, p. 567-586.

Après avoir raconté à sa manière, aux vers 2233-2244, le phénomène de l'huile dont il sera question [plus loin](#), l'auteur passe à celui du cercle autour du soleil qu'il considère comme « plus grand encore », et auquel « nul autre, dit-il, n'est comparable » (vers 2245-2246). Cette mise en appétit est suivie d'une longue description du prodige, emphatique et anthropomorphique, qui se prolongera par une interprétation un peu lourde, mais originale. Voici l'intégralité du passage.

d'Auguste. Calendre reste dans cet esprit lorsqu'il le date du « couronnement » d'Auguste (vers 2265).

Mais notre poète, comme il le fera dans sa présentation du prodige de l'huile, n'a pas peur de modifier la description classique, dans laquelle cercle et soleil apparaissent en même temps, chacun dans une position bien précise : un cercle statique qui entoure le soleil. Calendre va travailler sur cette idée du cercle et du soleil, mais en distinguant les deux éléments et en leur donnant, avec le mouvement, une sorte d'existence indépendante.

Dans un premier temps en effet, le soleil est seul dans le ciel. Puis un cercle d'or apparaît, descend du ciel et vient l'entourer. Ce cercle est tellement lumineux qu'il obscurcit l'éclat du soleil, le réduisant pour ainsi dire à rien : « il maintient le soleil dans l'obscurité et le surpasse de sa beauté ». Mais le soleil, doué de sentiments et de vie, ne s'en offusque pas, bien au contraire : « il lui rend hommage et révérence », « lui obéit » ; en d'autres termes il reconnaît sa supériorité. Il diffusait pourtant, avant l'arrivée du cercle, de la clarté en abondance (vers 2251-2262).

Pour les contemporains de Calendre, l'interprétation de ce prodige devait être obvie. Mais le poète ne craint pas de l'explicitier.

Aussi, après avoir signalé brièvement (vers 2266-2268) la naissance de Jésus à cette époque, Calendre donne, dans les vers 2269-2282, la parole aux notables de Rome (« sages clercs et grands personnages ») pour qu'ils livrent leur interprétation. Le soleil, c'est l'empereur, seul dans le ciel jusqu'à ce que le cercle d'or vienne l'entourer et l'estomper, l'éteindre en quelque sorte. La lumière impériale est ainsi remplacée par une autre, beaucoup plus éclatante, celle du Christ, un « roi qui est au-dessus de tous les rois, qui a pouvoir sur tout et plus de sagesse que tous les sages ». Et ce qu'il faut souligner, c'est que l'empereur est très heureux de cette nouvelle qui le réjouit beaucoup. Le prodige, amplifié et modifié, conserve une interprétation chrétienne et vient prendre place dans la théorisation médiévale de la hiérarchisation des pouvoirs (cfr [plus loin](#)).

Ce récit de Calendre a en réalité un rapport étroit avec les versions plus classiques de la vision d'Octavien, comme nous le montrerons [plus loin](#), dans l'exposé consacré à cette dernière.

*

Dans l'exemple suivant, le prodige du cercle autour du soleil n'est plus simplement amplifié. Il est modifié par fusion avec un autre motif, celui de la vision d'Octavien. Ce

développement nouveau se rencontre chez Voragine, qui influencera l'auteur de *Renart le Contrefait*, Denys le Chartreux et le rédacteur du *Passional* allemand.

5. La fusion avec le récit de la vision d'Octavien

Nous discuterons [plus loin](#) en détail les évolutions médiévales de la vision d'Octavien. Résumons pour l'instant le récit le plus courant en Occident.

L'empereur Octavien – notre Octave-Auguste –, dont les Romains veulent faire un dieu, demande à la Sibylle s'il peut accepter ce statut prestigieux. La réponse lui vient d'une vision céleste : dans le ciel entrouvert devant lui, il aperçoit l'image resplendissante d'une Vierge très belle tenant un enfant dans les bras. La Sibylle lui désigne cet enfant comme le vrai Dieu et l'empereur se met à l'adorer. Le plus souvent, l'apparition se manifeste dans le ciel, sans plus de précision.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que certaines versions placent l'image de la Vierge et de l'Enfant non plus simplement dans le ciel, mais au milieu du cercle d'or entourant le soleil. En d'autres termes, leurs rédacteurs fusionnent deux motifs.

a. Voragine et Innocent III

Cette variante apparaît dans le passage de *La légende dorée* que Voragine attribue à Innocent III, pape de 1198 à 1216. La valeur de cette attribution sera discutée [plus loin](#). Précisons simplement ici qu'il n'est pas sûr du tout que Voragine se soit basé sur celui qu'il présente comme son garant. Mais peu importe la date et l'auteur de cette opération, l'essentiel pour nous est de constater le développement.

Voici en tout cas ce qu'écrit Voragine, avec en grasses, les mots qui nous intéressent. C'est bien évidemment d'Octavien qu'il s'agit :

(§ 2) *Cum ergo in die natiuitatis domini concilium super hac re conuocasset et Sibylla in camera imperatoris oraculis insisteret, **in die media circulus aureus apparuit circa solem et in medio circuli uirgo pulcherrima stans super aram puerum gestans in gremio. Tunc Sibylla hoc Cesari ostendit. Cum autem imperator ad predictam uisionem plurimum admiraretur, audiuit uocem dicentem : « Hec est ara celi. » Dixitque ei Sibylla : « Hic puer maior te est et ideo ipsum adora ».*** (éd. G.P. Maggioni, p. 69-70)

(§ 2) Il avait convoqué son conseil, à propos de cette affaire, le jour de la nativité du Seigneur, et la Sibylle dans la chambre de l'empereur se livrait à ses oracles, **lorsqu'à midi un cercle d'or apparut autour du soleil, avec, au centre de ce cercle, debout sur un autel, une vierge très belle, portant un enfant dans ses bras.** La Sibylle montra alors à César cette apparition, que l'empereur admira fort. Et il entendit une voix qui lui disait : « Tel est l'autel du ciel » ; et la Sibylle ajouta : « Cet enfant est plus grand que toi ; aussi adore-le. » (trad. d'après A. Boureau, p. 55)

b. *Renart le Contrefait* (début XIVe)

La fusion figure aussi dans *Renart le Contrefait*, dont le rédacteur, au début du XIVe siècle, a suivi de près Voragine. On retrouvera encore cette œuvre [plus loin](#) dans la discussion du prodige du bœuf parlant, où elle sera présentée plus en détail.

Donnons simplement ici une traduction en français moderne du passage qui nous intéresse (éd. G. Raynaud et H. Lemaitre, Paris, 1914, vol. 1, p. 231-232). C'est la Sibylle qui est le sujet de la phrase :

Et à l'heure de midi, elle vit autour du soleil un cercle d'or, à ce qui lui sembla, et au milieu de ce cercle, une vierge très belle sur un autel, qui tenait un enfant sur ses genoux. Alors la Sibylle appela l'empereur et lui montra cette vision ; et tandis que l'empereur regardait et s'émerveillait de cette apparition, on entendit une voix qui disait ainsi : « C'est l'aire du ciel », c'est-à-dire c'est l'autel du ciel. Et ainsi l'empereur comprit que cet enfant était plus grand que lui ; il l'adora, lui offrit de l'encens, et dorénavant ne toléra plus d'être appelé dieu. (trad. personnelle)

c. Denys le Chartreux (1402 ? -1471)

D. Dionysii Cartusiani enarratio epistolarum et evangeliorum de Sanctis per totum anni circulum. [...] Pars altera. Homiliarum Dionysii, quae peculiariter est de Sanctis. Ad verum originale diligenter recognita, & sermonibus aliquot, qui alias desiderant, studiose adaucta. Editio Tertia, Coloniae, Petrus Quentel, 1542, 398 folios.

Beaucoup plus tard, au XVe siècle, dans le septième de ses *Sermons* de Noël (*In summa missa nativitatis Domini*), Denys le Chartreux rapporte une série de miracles rattachés à la naissance du Christ. Ce *Sermo VII* s'étend sur les folios XLVIII verso et XLIX recto et verso de l'édition utilisée. Le passage qui nous intéresse se trouve à la fin du sermon et le prédicateur y déclare explicitement utiliser des textes d'Innocent III, pape de 1198 à 1216. Il contient un récit de la vision d'Octavien.

L'empereur est dans sa chambre (*in camera*), en présence de la Sibylle, le jour même de la Nativité :

Cumque in die natiuitatis Christi Sibylla instaret oraculis, quaerendo de hoc certificationem a Deo in camera imperatoris, ecce media die uidit circa solem aureum circulum, atque in medio circuli uirginem speciosissimam, puerum in sinu gestantem. Quam uisionem imperatori ostendens, dixit : Hic puer maior te erit, ideo ipsum adora.

Le jour de la Nativité du Christ, la Sibylle s'appliquait à ses oracles dans la chambre de l'empereur, attendant une réponse sûre de Dieu à la question posée, et voilà qu'au milieu du jour, elle vit un cercle d'or autour du soleil et, au milieu de ce cercle, une vierge très belle, portant un enfant sur son sein. Elle montra cette apparition à l'empereur en lui disant : « Cet enfant est plus que roi ; aussi adore-le. » (trad. personnelle)

À la différence des deux auteurs précédents, Denys le Chartreux ne signale pas d'autel, ni céleste ni terrestre. Nous retrouverons [plus loin](#) une version plus complète de son texte.

Contentons-nous de noter ici que le prédicateur, comme les deux autres auteurs, introduit la vision céleste à l'intérieur du cercle entourant le soleil.

À ces exemples, on pourrait encore en ajouter un quatrième, tiré du *Passional*, un poème anonyme allemand du XIII^e siècle, fortement influencé lui aussi par *La légende dorée*, et que nous retrouverons [plus loin](#).

6. Un cas particulier : « le jour en pleine nuit »

Toujours au chapitre 6 de sa *Légende dorée*, dans sa liste des marqueurs de la Nativité, Jacques de Voragine envisage ce qu'il appelle des transformations, comme l'eau qui devient de l'huile, ou comme l'obscurité qui se transforme en clarté. Sur ce dernier point, reprenant presque textuellement la notice de son prédécesseur Barthélemy de Trente (XVII, p. 33, éd. E. Paoli, *noctis obscuritas in claritatem diei est conversa*), il écrit :

Nam in ipsa nocte obscuritas aeris in claritatem diei uersa est. (éd. G.P. Maggioni, p. 68)

En effet, en cette nuit, l'obscurité de l'air fut transformée en la clarté du jour. (trad. A. Boureau, p. 54).

S'il ne le déclare pas explicitement, il fait ici allusion à la grande clarté censée apparaître en pleine nuit au moment de la naissance du Christ. Ce sont les apocryphes qui font état de ce phénomène. En effet, dans le *Protévangile de Jacques* (XIX, 2) et surtout dans l'*Évangile du pseudo-Matthieu* (XIII, 2-3), l'arrivée de Jésus sur terre s'accompagne d'une lumière très vive, mystérieuse, apparue brusquement et symbolisant vraisemblablement « la lumière du Christ ».

Citons le pseudo-Matthieu :

Et après avoir dit cela, il [= Joseph] fit arrêter la monture et invita Marie à descendre de la bête et à entrer dans une grotte où régnait une obscurité complète, car elle était totalement privée de la lumière du jour. Mais, à l'entrée de Marie, toute la grotte se mit à briller d'une grande clarté, et, comme si le soleil y eût été, ainsi elle commença tout entière à produire une lumière éclatante, et, comme s'il eût été midi, ainsi une lumière divine éclairait cette grotte. Et cette lumière ne s'éteignit ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce que Marie accouchât d'un fils, que des anges entourèrent pendant sa naissance [...] (trad. d'après EAC, 1, 1997, p. 133)

Les Évangiles canoniques ne mentionnent rien de tel. Luc (II, 9) signale bien qu'une grande clarté enveloppa les bergers (*claritas Dei circumfulsit illos*) lorsque l'ange vient leur annoncer la naissance, mais ce que vient de décrire le pseudo-Matthieu dans la grotte obscure ne peut se comparer au motif – plus classique – d'une lumière accompagnant assez systématiquement les anges lorsqu'ils apparaissent aux hommes.

Le motif du « jour en pleine nuit », caractéristique du récit du pseudo-Matthieu, ne sera pas réservé aux seuls apocryphes. On le retrouve dans la suite de la tradition, aux XIII^e et XIV^e siècles en particulier, sous la forme d'une lumière très vive, égale à celle d'un soleil très

clair, que diffusent dans la grotte ou l'étable des cierges réputés « inextinguibles », mystérieusement descendus du ciel et placés sur des candélabres d'or fin. Voici par exemple la version de Jean d'Outremeuse au XIV^e siècle :

Et quant chu vient enssi que le meynuit, si descendirent en le stauble III candelabre de fin or, et par-desus III grans cierges alumeis, qui jettoient oussi grant clarteit que le soleal fait à medis. (Myreur, I, p. 341)

Et quand arriva ainsi le milieu de la nuit, trois candélabres d'or fin descendirent dans l'étable, et sur eux trois grands cierges allumés, qui répandaient autant de clarté que le soleil à midi. (trad. personnelle)

Ces cierges « inextinguibles » éclairant d'une lumière éclatante l'étable ou la grotte de la naissance représentent certainement un développement du motif plus ancien, une sorte d'explication rationaliste, si l'on ose risquer cet adjectif. En d'autres termes, le motif initial de l'intense lumière divine de la grotte aurait été remplacé par (ou aurait donné naissance à) celui des chandeliers aux cierges « inextinguibles » descendus du ciel.

*

Quelle que soit l'origine de cette lumière semblable à l'éclat du soleil apparue à la naissance du Seigneur, elle ne semble pas pouvoir être rattachée à un motif romain précis, comme c'était le cas pour le prodige du soleil triple ou celui du cercle qui l'entoure. Voyons ce qu'il en est à ce propos.

La littérature latine, dans son riche répertoire de prodiges romains, fait effectivement état de nuits aussi claires que le jour. Ainsi par exemple ce texte de Pline l'Ancien signalant un prodige survenu en l'an -113 :

Lumen de caelo noctu uisum est C. Caecilio Cn. Papirio consulibus et saepe alias, ut diei species nocte luceret. (Pline, H.N., II, 33 [100])

On a vu pendant la nuit, sous le consulat de C. Caecilius et de Cn. Papirius [= 113 a.C.], et d'autres fois encore, une lumière se répandre dans le ciel, de sorte qu'une espèce de jour remplaçait les ténèbres. [cfr le catalogue [Engels](#) RVW 240, p. 559]

mais on pourrait en citer plusieurs autres.

Pour ce type de phénomènes, les Anciens parlent parfois de « ciel en feu », parfois de « soleil nocturne », parfois de « lumières nocturnes », mais faute d'une description plus précise, les Modernes ne savent pas comment les expliquer (une lune anormalement brillante ? des parasélènes ? une aurore boréale ?). Mais de toute manière, aucun de ces phénomènes antiques ne ressemble vraiment à l'événement censé s'être produit lors de la naissance et où, pendant un certain temps, une grotte obscure ou une étable plongée dans l'obscurité a été éclairée comme en plein jour.

Nous considérerons donc comme peu vraisemblable que la tradition chrétienne de la Nativité ait puisé dans l'Antiquité romaine le motif qui nous occupe ici. Apparemment, en ce

qui concerne la Nativité, cette lumière est un « marqueur » proprement chrétien (la « lumière du Christ »), et non un « marqueur » païen repris et christianisé, comme ce fut le cas pour les prodiges des trois soleils ou du cercle autour du soleil.

7. Perspectives et élargissements

Ainsi, des phénomènes exceptionnels et inexplicables qui, dans la tradition « romaine », sont datés de la mort de César et/ou de la prise de pouvoir d'Octave-Auguste, se voient, dans la tradition chrétienne, rapportés à la Nativité, dont ils sont censés être des marqueurs. Un glissement se marque tantôt sur le plan de la chronologie, tantôt sur celui de l'interprétation, tantôt sur les deux. On aura l'occasion de le voir se manifester pour d'autres prodiges que les deux retenus jusqu'ici.

CHAPITRE III. LE BŒUF PARLANT

Comme les prodiges célestes qui viennent d'être étudiés, le prodige d'un bœuf parlant remonte à la Rome préchrétienne. Il figure dans la liste des événements extraordinaires liés à la mort de César et à l'entrée en scène d'Octave-Auguste et, comme les phénomènes célestes, il a également subi les effets de la christianisation. On le retrouve en effet associé à la Nativité du Seigneur.

Plan

1. [Eusèbe-Jérôme et ses précédents antiques](#)
2. [Godefroi de Viterbe](#)
3. [Jacques de Voragine](#)
4. [Jean d'Outremeuse](#)
5. [Autres attestations médiévales](#)
 - a. [Frédégaire](#) (vers 640)
 - b. [Fréculphe \(ou Fréculfe\)](#), évêque de Lisieux de c. 820 à 850
 - c. [Vincent de Beauvais](#) (avant 1260)
 - d. [Renart le Contrefait](#), 2ème branche, version en prose (début XIVe siècle)

1. Eusèbe-Jérôme et ses précédents antiques

Immédiatement après le prodige des trois soleils, mais toujours dans la liste des événements de -44, le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme (fin IVE-début Ve) signale le prodige d'un « bœuf parlant ». Nous avons déjà donné le texte, reprenons-le ci-dessous :

Inter cetera portenta, quae toto orbe facta sunt, bos in suburbano Romae ad arantem locutus est : frustra se urgeri. Non enim frumenta, sed homines breui defuturos. (R. Helm, 1956, p. 157) [[RVW](#) 345, p. 682]

Parmi d'autres prodiges survenus dans le monde entier, [il arriva que,] dans un champ aux alentours de Rome, un bœuf dit à un laboureur : « Rien ne sert de me tourmenter, car dans peu de temps, ce ne sont pas les blés qui vont manquer, mais les hommes. » (trad. personnelle)

Si les phénomènes solaires sont plausibles et crédibles (cfr [plus haut](#)), ce n'est pas le cas d'un animal qui parle. Pareil motif n'appartient pas au monde réel, mais à l'imaginaire. Et pourtant, on le verra dans un instant, le recueil des prodiges romains comporte des cas d'animaux parlants.

Pour comprendre comment les Romains aient pu enregistrer pareil événement en tant que prodige « officiel », c'est-à-dire transmis aux autorités compétentes et dûment enregistré dans les archives, quelques précisions complémentaires sur le système religieux romain antique

sont peut-être nécessaires. Nous choisirons notre exemple dans la procédure réglant le déroulement des assemblées populaires à Rome.

Ces dernières ne pouvaient se réunir que si certains prêtres spécialisés, après avoir interrogé les dieux, recevaient de ces derniers ce qu'on appelait des « auspices favorables », en d'autres termes l'accord divin. L'assemblée pouvait dès lors commencer valablement ses travaux. Mais les règles religieuses prévoyaient que si certains événements bien précis survenaient en cours de réunion (par exemple une crise d'épilepsie chez un participant, ou un coup de tonnerre dans un ciel serein), les travaux devaient s'arrêter et l'assemblée être remise à un autre jour. Des phénomènes de ce genre signifiaient en effet, aux yeux des Romains, que les dieux avaient en quelque sorte changé d'avis et retiré leur accord.

Là où les affaires se compliquent – pour continuer avec l'exemple du bruit du tonnerre –, c'est qu'il suffisait qu'un prêtre spécialisé affirme l'avoir l'entendu pour que la séance soit suspendue. Peu importe que personne d'autre ne puisse confirmer la chose. Son affirmation à elle seule suffisait.

C'est probablement par un mécanisme de ce genre qu'on peut expliquer que des cas d'animaux parlants puissent avoir été officiellement recensés comme prodiges : ces cas ne sont d'ailleurs pas très nombreux. Aucun animal n'avait évidemment parlé, mais certaines personnes « autorisées » avaient affirmé qu'ils les avaient entendus parler. Cela suffisait.

*

Revenons à quelques autres exemples de bœufs parlants enregistrés dans la littérature romaine.

Le premier date de -206. Parmi divers prodiges survenus cette année-là, Tite-Live (XXVIII, 11, 4) mentionne, sans plus, qu'« un bœuf avait parlé dans le territoire romain » (*et bos in agro Romano locutus*). C'est le n° 129 du catalogue [Engels](#) (RVW 129, p. 477). Aucun texte ne précise ce que l'animal avait dit.

Mais il y a plus caractéristique, du moins si l'on en croit le même Tite-Live (XXXV, 21, 3-4) énumérant une série de prodiges survenus en -192 :

On annonçait du Picénum qu'une chèvre avait mis bas six chevreaux d'une seule portée ; à Arretium, qu'il était né un enfant n'ayant qu'une main ; à Amiternum, qu'il avait plu de la terre ; à Formies, qu'une porte et le mur avaient été frappés de la foudre ; et (ce qui effrayait le plus : *quod maxime terrebat*) qu'un bœuf appartenant au consul Cneius Domitius avait dit : 'Rome, prends garde à toi' (*consulis Cn. Domiti bovem locutum : 'Roma, cave tibi'*) ». (d'après trad. E. Lasserre)

Cette fois les paroles du bœuf sont connues et intégrées au rapport officiel. Constituant une mise en garde adressée à Rome, elles avaient « valeur de prophétie ». Il faut dire que

l'animal n'appartenait pas à un banal paysan, mais à Cnéius Domitius, le consul du moment (cfr *RVW* 154, p. 497, avec la note 74). L'histoire ne le dit pas, mais c'est probablement le consul qui l'avait « entendu parler ». Et comme Rome était à ce moment-là dans une situation difficile, le consul avait intérêt à ce qu'elle se « reprenne en mains ». Le bœuf dont il était propriétaire aura donc été appelé par lui à la rescousse pour ranimer le courage de ses concitoyens ! Tous les moyens sont bons !

Mais « notre bœuf », celui qui est censé avoir parlé en -44, a fait beaucoup mieux encore. Non seulement il a prononcé une « prophétie », comme celui de -192, mais la sienne ne se limite pas à trois mots latins simples (*Roma, cave tibi*), elle consiste en une phrase entière, d'une particulière complexité d'ailleurs.

2. Godefroi de Viterbe

L'épisode a été accueilli dans la littérature médiévale. C'est le cas chez Godefroi de Viterbe, un auteur déjà rencontré [plus haut](#). Son *Speculum regum* mentionne les deux phénomènes (celui des trois soleils et celui du bœuf parlant), dans le même ordre qu'Eusèbe et en les rattachant comme lui à l'époque de César (*istis temporibus*) : les vers 840-841 se rapportent au premier ; les vers 842-845 au second (éd. G. Waitz, p. 67).

<i>Istis temporibus tres fulgent ordine soles,</i>	840	En ce temps-là, brillent trois soleils bien alignés,
<i>Stant quoque tres lune nunc celitus in regione ;</i>		il y a également trois lunes dans cette région du ciel.
<i>Tunc ad aratorem verba dedere boves :</i>		Alors, des bœufs dirent ces mots à un laboureur :
« <i>Cur, inquit, stimulo tu nos crudeliter urges ?</i> »		« Pourquoi nous presses-tu cruellement de ta pique ?
<i>Deficient homines magis, et seges alta resurget,</i>		Les hommes plutôt manqueront, et la moisson lèvera bien.
<i>Nulla fames veniet, ledere parce boves ».</i>	845	Il n'y aura pas de famine, ne fais pas souffrir les bœufs. »

Ils seront repris à la fin du commentaire en prose (p. 68 de la même édition) :

Item sciendum est, quod tempore Iulii Cesaris premissi dum iam appropinquaret tempus quo Christus de virgine Maria nasci voluit, tres soles et tres lune apparuerunt in celo in figuram, ut fides sancte Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti, futura esset. Tempore etiam isto boves aratoribus locuti sunt, ne cederent eos stimulo, quoniam superhabundantia frumentorum superventura esset [un manuscrit ajoutant : et quod in brevi magis deficerent homines quam frumenta].

De même il faut savoir qu'à l'époque de Jules César, alors qu'approchait déjà le temps où Jésus voulut naître de la vierge Marie, trois soleils et trois lunes apparurent dans le ciel, pour figurer comment serait la foi en la sainte Trinité, du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Et en ce même temps, des bœufs parlèrent aux laboureurs, disant qu'ils ne les frappent pas de leur aiguillon, parce qu'une surabondance de blés surviendrait [un manuscrit ajoutant : et que bientôt les hommes feraient défaut, plus que les blés.]

La date des deux prodiges, dans le poème ou dans le commentaire en prose, n'a pas été modifiée : « césariens », ils ne sont donc pas contemporains de la Nativité. Mais la formulation du commentaire (« alors qu'approchait déjà le temps où le Christ décida de naître de la Vierge Marie ») les rattache subtilement à cet événement. Godefroi lui-même ne le

faisait pas, mais on sait que la date et l'auteur du commentaire en prose ne sont pas connus avec certitude.

Dans la description du prodige du « bœuf parlant », on ne s'attardera pas sur les légères différences qu'on pourrait relever entre le texte d'Eusèbe-Jérôme et les deux versions (poésie de Godefroi et prose du commentateur) en ce qui concerne le nombre des bœufs et des laboureurs.

3. Jean d'Outremeuse (*Myreur*, I, p. 243-244)

Jean d'Outremeuse place aussi le prodige solaire et celui des animaux parlants au nombre des présages et prédictions liés à la mort de César (*Myreur*, I, p. 243-244). Voici un aperçu rapide du contexte.

On raconte, écrit le chroniqueur liégeois, que cent jours avant la mort de César, la foudre s'était abattue sur ce monument, en faisant tomber le C, lettre initiale du nom de l'empereur. Vu la valeur numérique de cette dernière en latin, Virgile – un prophète selon le chroniqueur liégeois – prédit que le personnage mourrait cent jours plus tard. Ce motif-là ne fit l'objet d'aucune tentative de « christianisation ».

Le chroniqueur liégeois signale ensuite, mais sans faire intervenir Virgile, un autre événement annonciateur : une violente tempête avait ouvert et refermé brutalement les fenêtres de César, lui laissant croire que sa maison allait s'effondrer. Il s'était précipité dehors. Cet événement, que nous retrouverons [plus loin](#), sera, lui, rattaché à la Nativité par certains auteurs.

Jean d'Outremeuse mentionne encore deux autres phénomènes annonciateurs, sans toutefois les dater au jour près. D'abord le vent avertit *les senateurs des bleis* – entendons les responsables de l'annone – que les hommes *faroient plus toist que les frumens* (« les hommes feraient défaut plus tôt que les froments »). Ensuite – et cette fois la notice nous concerne directement – un bœuf tirant une charrue reprocha à son maître de le tourmenter avec son aiguillon, en disant que bientôt on vivrait mieux, car les grands hommes feront défaut plus vite que les blés.

[...] *et altrepart est escript que chu fut I buef qui traihoit à la cherue, et parlat à cheluy homme qui conduisoit la cherue, et lideest quand ihl le poindoit d'estomble : « Porquoy me oppresse-tu si fortement ? Ihl ne serat nient povreteit de vivre en brief temps, car les grans hommes defalront plus toist que les frumens. »* (*Myreur*, I, p. 243-244)

[...] D'autre part, il est écrit qu'un bœuf tirant la charrue parla à un homme qui la dirigeait et qui le pressait de l'aiguillon. Il lui dit : « Pourquoi me presses-tu si fort ? On ne connaîtra pas la pauvreté prochainement ; les grands hommes disparaîtront plus tôt que les blés ». (trad. personnelle)

Chez Jean, tous ces prodiges sont clairement rapportés à César, et pas à la Nativité. À la différence évidemment, nous l'avons signalé [plus haut](#), du prodige des trois soleils que le chroniqueur liégeois mentionnait dans le même passage en le plaçant le lendemain du meurtre et en lui faisant donner, par Virgile, une interprétation trinitaire prophétique.

4. Jacques de Voragine

Revenons maintenant à Voragine et à sa mention des bœufs parlants. Se référant à la *Chronique* d'Eusèbe, il précise bien que ce prodige eut lieu « avant la Nativité » :

Avant la Nativité aussi, à ce que rapporte Eusèbe dans sa chronique, des bœufs (*boves*) qui labouraient dirent aux laboureurs (*ad laboratores*) : « Les hommes manqueront et les moissons profiteront (*Homines deficient, segetes proficient.* » (trad. d'après A. Boureau, p. 56).

L'auteur de *La légende dorée* n'affirme donc pas *expressis verbis* que l'événement est contemporain de la Nativité, mais il en fait cependant état dans sa rubrique des animaux censés avoir témoigné de la Nativité. Le prodige du « bœuf parlant » ou des « bœufs parlants » (puisqu'il utilise le pluriel) constitue pour lui un « marqueur » de cet événement, comme l'était l'acte d'adoration des animaux de la crèche. Probablement a-t-il voulu enrichir quelque peu la rubrique 3 de sa démonstration, laquelle, sans le « bœuf parlant », se serait limité au seul exemple de l'adoration de Jésus par l'âne et le bœuf.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne notre sujet, on se trouve, ici encore, devant un cas de détournement chrétien d'un prodige païen. Si, au départ, en liaison avec Jules César, le prodige du bœuf parlant avait du sens en tant que présage d'une mort imminente, il n'en a plus lorsqu'il est coupé de son origine et mis en rapport avec la Nativité du Seigneur. Il est d'ailleurs significatif que, à notre connaissance en tout cas, aucun auteur médiéval n'ait tenté de donner une interprétation chrétienne explicite à ce prodige, comme cela avait été fait pour les trois soleils. C'eût d'ailleurs été très difficile.

On verra [plus loin](#) que ce passage de Voragine a été utilisé et traduit en français dans *Renart le Contrefait*.

*

Terminons en observant que si la synthèse de Voragine ne présente pas d'autre prodige d'animal parlant lié à la Nativité, Jean d'Outremeuse enregistre celui de la « bête de Jérusalem », qui vient annoncer dans la ville d'Hérode la naissance du Sauveur de l'univers (I, p. 345) :

Item en la citeit de Jherusalem entrat à chi jour une bieste que oncques nuls hons n'avoit plus veyut, n'en ne savoit-ons dont elle venoit, ne queile bieste chu astoit : elle coroit par la citeit de Jherusalem, et disoit que Jhesus astoit neis de virgue, qui venoit tout le monde rachateir. (Myreur, I, p. 345)

Ce jour-là entra dans la cité de Jérusalem une bête que personne n'a plus jamais vue ; on ne savait pas d'où elle venait, ni de quelle bête il s'agissait ; elle courait à travers la cité de Jérusalem, et disait que Jésus était né d'une vierge et qu'il venait racheter l'univers. (trad. personnelle)

Mais le contexte de cette citation du *Myreur* n'avait rien à voir avec l'énumération des événements liés à la mort de César. Le chroniqueur liégeois traitait alors de la Nativité, et il mentionnait la « bête de Jérusalem » après avoir signalé les prodiges de la fontaine d'huile (cfr [plus loin](#)) et celui du cercle solaire (cfr [plus haut](#)). Ce motif fait donc partie des marqueurs de la Nativité, mais il ne figure pas dans la liste du chapitre 6 de Jacques de Voragine.

Il se rencontre aussi dans *Li Romanz de saint Fanuel*, que Jean d'Outremeuse a d'ailleurs utilisé comme modèle :

<p>Et une beste vint corant Par la porte en Jerusalant. Par la cité huchant ala, Et toz li mondes l'esgarda, Et dist que Jhesus estoit nez, Or iert li mondes rachetez.</p>	1775	<p>Une bête vint en courant par la porte à Jérusalem. Elle traversa la cité en criant et à la vue de tout le monde. Elle dit que Jésus était né, que le monde maintenant était racheté.</p>
---	------	---

Le Romanz de saint Fanuel, et de Sainte Anne, et de Nostre Dame, et de Nostre Segnor et de ses apostres, est une œuvre anonyme de 3971 octosyllabes, datant du XIII^e siècle. Ce titre, fort long, est régulièrement abrégé en *Romanz de saint Fanuel*. Il raconte l'histoire de Fanuel, la naissance de Jean-Baptiste et celle de la Vierge Marie, l'histoire de Marie, de Joseph et de Jésus, dans laquelle se trouvent intercalés un Évangile de l'enfance, la passion du Christ et l'Assomption.

Nous avons utilisé la vieille édition de C. Chabaneau, dans *Revue des Langues romanes*, 3^e série, t. XIV, 1885, p. 118-123 (généralités) et p. 157-258 (texte) et 4^e série, t. II, 1888, p. 361-409 (notes). Nous n'avons pas pu consulter celle de W. Musil, *Le Roman de Saint Fanuel. Édition critique*, University of Chicago, Department of Romance Languages and Literatures, 1977, 488 p. [Thèse en microfilms].

Mais du motif de la « bête parlante de Jérusalem » utilisé par ces deux auteurs, nous ne connaissons malheureusement pas la source précise.

5. Autres attestations médiévales

D'autres auteurs médiévaux mentionnent l'épisode du bœuf parlant, généralement accompagné par un autre prodige. Passons-en rapidement quelques-uns en revue.

a. Frédégaire (vers 640)

On a présenté [plus haut](#) ce qu'on appelle par convention la *Chronique de Frédégaire*. Rappelons que le chapitre 32 du livre II, consacré au règne de César, se terminait, comme Eusèbe-Jérôme qui lui sert de modèle, par le prodige des trois soleils et celui du bœuf parlant :

Inter cetera portenta, quae toto urbe facta sunt, bus in suburbano ad arantem locutus est, frustra se arguere ; non enim frumenta, sed homines brevi defuturus [sic]. (II, 33, éd. B. Kursch, *M.G.H., Scr. Rer. Mer.*, II, 1888, p. 55, l. 13-16)

Le chapitre 33 de cette même *Chronique* contient aussi, mais dans le récit du règne d'Octave-Auguste, une allusion au prodige de l'huile (cfr [plus loin](#)).

b. Fréculphe (ou Fréculfe), évêque de Lisieux de c. 820 à 850

La chronique universelle de **Fréculphe** (ou Fréculfe), évêque de Lisieux de c. 820 à 850, comporte deux tomes. Intitulée *Chronicorum tomi duo*, elle commence par la création du monde et se termine par la fin de l'empire romain et la formation des royaumes des Francs et des Lombards. Le premier tome s'achève sur l'époque d'Octavien et la naissance de Jésus, cette dernière marquant la transition entre le cinquième et le sixième âge du monde. La *Chronique* est éditée dans la *Patrologia Latina*, t. 106, 1864, col. 915-1258, et facilement accessible [sur la Toile](#).

Le chapitre XIII propose le trio de prodiges, qu'on vient de rencontrer chez Frédégaire et qui tendra à devenir classique. Il a été question [plus haut](#) de celui des trois soleils, on verra [plus loin](#) celui de l'huile, voici celui du bœuf parlant :

Inter caetera vero portenta quae tunc facta sunt toto orbe, bos locutus est in suburbano Romae, dicens ad arantem : Frusta se urgeri, non frumenta, sed homines in brevi defuturos. (*Chronicon*, I, XIII, *P.L.*, t. 106, 1864, col. 1101 A-B)

Ce trio est encadré d'autres notices. Celles qui le précèdent mentionnent l'arrivée à Rome de Virgile en provenance de Milan et la mort de Cicéron à Formies ; celles qui le suivent signalent la naissance d'Ovide, la mort de Cornificius, le succès de Cornelius Népos et la mort de Salluste. Pareille organisation désigne sans hésitation le modèle : la *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme.

c. Vincent de Beauvais (avant 1260)

Dans les trente-et-un livres de son *Speculum historiale*, écrit vers 1244 et revu avant 1260, Vincent de Beauvais propose une histoire de l'humanité de la création du monde jusqu'en 1259. C'est une compilation, peu ordonnée à nos yeux de Modernes, bâtie sur une multitude de sources (historiques, religieuses et légendaires ; il en donne plus de 400 !). À consulter dans l'édition de Douai, 1624 (réimpression en fac-similé Graz, 1964). Pour le texte du *Speculum historiale*, voir l'[Atelier Vincent Beauvais](#).

Au chapitre 48 du livre VI, Vincent introduit sous la garantie d'Eusèbe (*Eusebius in cronicis*) une série d'événements de divers ordres, censés s'être déroulés dans les trois premières années de la prise de pouvoir à Rome de celui qu'il appelle déjà Auguste alors qu'il

ne l'était pas encore à cette époque. C'est presque textuellement une sélection de notices présentes dans le *Canon*, mais distribuées sur trois années (*anno primo, anno sequenti, anno sequenti*), un classement qui n'existait pas dans le modèle. Le prodige du bœuf parlant est daté par Vincent de la première année du règne d'Auguste ; celui de l'huile, qui sera discuté [plus loin](#), est attribué à l'année suivante.

Voici la section qui nous intéresse :

Anno imperii Augusti primo inter cetera portenta que facta sunt toto orbe, bos in suburbio Rome ad arantem locutus est, frustra se urgeri, non enim frumenta sed homines brevi defuturos. [...] Anno sequenti e taberna meritoria trans Tyberim oleum terra erupit, fluxitque tota die sine intermissione, signans Christi gratiam ex gentibus. [...] Anno sequenti Cornificius poeta a militibus desertus interit [etc.] (Speculum historiale, VI, 48)

La première année du principat d'Auguste, parmi les autres prodiges qui se produisirent par le monde entier, un bœuf, dans la campagne autour de Rome, dit à un laboureur qu'il le tourmentait inutilement, car ce n'était pas les blés mais les hommes qui viendraient à manquer sous peu. [...] L'année suivante, de la taverne *meritoria* au-delà du Tibre de l'huile jaillit de terre et coula, sans interruption durant tout un jour, signalant la grâce du Seigneur sortant des nations. [...] L'année suivante, le poète Cornificius mourut, abandonné de ses soldats [...] (trad. personnelle)

L'organisation de la matière diffère de celle adoptée par l'évêque de Lisieux Fréculphe (supra), dont la *Chronique universelle* suit, elle aussi, Eusèbe-Jérôme. On ne retrouve pas non plus dans la sélection de Vincent le prodige des trois soleils, souvent cité dans nos sources avec ceux du bœuf et de l'huile et qui, chez Eusèbe-Jérôme, précédait immédiatement celui du bœuf. Mais la description du prodige du bœuf parlant est strictement conforme à celle qui figure chez Eusèbe-Jérôme.

d. *Renart le Contrefait*, 2ème branche, version en prose (début XIVe siècle)

En discutant [plus haut](#) le prodige du cercle autour du soleil, nous avons rencontré *Renart le Contrefait*, mais sans y insister. Donnons ici quelques détails sur cette œuvre.

C'est une satire sociale du début du XIVe siècle, dont il existe deux rédactions (A et B) et qui comporte plusieurs branches où des sections en vers alternent avec des sections en prose. Ainsi, dans la deuxième branche que nous aurons à utiliser dans la présente étude, le récit de l'histoire de Rome, à l'époque de César et d'Octavien, passe des vers à la prose. Comme texte, nous avons utilisé *Le Roman de Renart le Contrefait*, publié par G. Raynaud et H. Lemaître, Paris, 2 vol., 1914, XXII, 367 p., 358 p.

La partie en prose commence à la p. 226 du tome I de l'édition. À côté de certaines notices purement historiques, le chapitre 1 texte mentionne deux prodiges, celui du bœuf parlant (qui nous concerne ici) et celui de l'huile (cfr [plus loin](#)). Nous n'en donnons ici que le début :

Le premier empereur qui fu a Romme par ellection aprez Julius Cezar, ce fu Octovien, qui fu apellé Cezar Auguste, et de lui tous les aultres empereurs sont appelez Augustes. Le premier an de l'empire Cezar Auguste, en ung forbourc a Romme, ung bœuf parla parolle humaine, et dist a cellui qui le touchoit

en allant : « Les hommes fauldront et les fromens habonderont ». En celle année, Ovide qui est appelé Naazon pour ce qu'il ot grant nez, nasqui a Pelignez. En celle année, oultre le Thybre ueulle sourdy et ne cessa toute une journée de courir comme une fontaine, et signifioit la grace Jhesucrist qui assez tost devoit venir au monde. En ce tempz, le filz de Anthipater, nommé Herode, fut fait roy de Judée [...], et fu le premier roy estrange qui regna sur les Juifs, etc. (ch. 1, p. 226-227)

Le premier empereur élu à Rome après Jules César fut Octavien, qui fut appelé César Auguste, et c'est de lui que tous les autres empereurs tirent leur nom d'Augustes. La première année du règne de César Auguste, dans un faubourg de Rome, un bœuf prononça des paroles humaines, et dit à celui qui le touchait en le conduisant : « Les hommes feront défaut et les blés seront abondants ». Cette année-là, naquit chez les Péligniens Ovide, appelé Naso parce qu'il avait un grand nez. En cette année, au-delà du Tibre de l'huile jaillit et ne cessa de couler toute une journée, comme une fontaine ; elle symbolisait la grâce de Jésus-Christ qui devait bientôt venir au monde. En ce temps-là, le fils d'Antipater, nommé Hérode, devint roi de Judée [...], et fut le premier roi étranger à régner sur les Juifs, etc. (trad. personnelle)

On est tout à fait dans l'optique du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme, même si cette œuvre n'est pas mentionnée *expressis verbis* dans ce paragraphe. Mais le rédacteur du *Renart le Contrefait* ne fait ici que de reprendre, en le traduisant, le texte de Voragine cité [plus haut](#). Il n'apporte donc aucun élément original, sinon une traduction en moyen français de l'original latin.

Nous retrouverons encore cette œuvre dans la discussion du motif de la [vision d'Octavien](#) et dans celle du [prodige de l'huile](#).

*

Quoi qu'il en soit, le prodige du bœuf parlant ne semble pas avoir reçu une interprétation chrétienne défendable. Selon toute vraisemblance, s'il a trouvé place dans la liste des prodiges liés à la Nativité, ce n'est pas pour ce qu'il pouvait signifier sur le plan chrétien, mais tout simplement parce qu'il figurait au départ dans un contexte qui se prêtait mieux que lui à la christianisation, en l'espèce les prodiges solaires et celui de l'huile. C'est probablement leur proximité textuelle dans le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme qui explique qu'ils apparaissent souvent liés dans la tradition.

Nous réserverons pour les deux derniers chapitres (V et VI) l'étude des deux cas les plus significatifs et les plus complexes, à savoir la légende de la vision d'Octavien et le prodige de l'huile. Mais avant de les aborder, il faut nous arrêter quelques instants à un ensemble d'événements relativement secondaires, moins importants en tout cas que ceux qui ont été étudiés jusqu'ici et beaucoup moins répandus dans la littérature médiévale.

CHAPITRE IV. PHÉNOMÈNES DIVERS

Maison secouée par une tempête – Remise de dettes – Construction de routes – Effondrement d'un amphithéâtre

Plan

1. [Une maison secouée par la tempête](#)
2. [La remise de dettes](#)
3. [La construction de routes](#)
4. [L'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes](#)

Le chapitre IV regroupe un ensemble assez disparate de phénomènes un peu particuliers, dont le premier et le dernier, le motif d'une maison secouée par une tempête et de l'effondrement d'un amphithéâtre, ne font pas partie de la liste, pourtant bien fournie, du chapitre 6 de *La légende dorée*. Par contre, les deux notices intermédiaires – la remise de dettes et la construction de routes – apparaissent dans le catalogue de Jacques de Voragine, mais ne semblent pas être mises ailleurs que chez lui en rapport avec la Nativité. La raison du lien de ces quatre éléments avec la Nativité est difficile à établir. Mais le fait qu'ils aient tous une origine romaine nous impose de les prendre en considération.

1. Une maison secouée par la tempête

Le motif de la maison secouée par une tempête, absent dans le chapitre 6 de Voragine, est attesté par quatre auteurs médiévaux au moins, et son point de départ est un texte de Suétone. Chez l'auteur romain, l'événement est raconté fort simplement et lié sans ambiguïté à la mort de César. À l'exception de Guillaume le Clerc de Normandie, les écrivains du Moyen Âge conserveront cet ancrage « césarien » sans en modifier substantiellement le contenu.

a. Un commentateur de Godefroi de Viterbe

Nous partirons du commentateur du *Speculum regum* de Godefroi de Viterbe, qui, comme on l'a dit [plus haut](#), écrivait en prose à une date difficile à préciser. Il rapporte un événement qui aurait frappé la maison de César quelque temps avant sa mort :

Antecessit autem mortem eius prodigium magnum. Nam nocte precedenti diem obitus sui fenestre thalami eius tanto strepitu aperte sunt, ut exiliens a stratu ruituram domum estimaret. (Speculum regum, éd. G. Waitz, p. 68, l. 40-41)

Un prodige important devança cette mort. En effet, la nuit précédant le jour de sa mort, les fenêtres de sa chambre s'ouvrirent avec un si grand fracas que César sauta dehors, pensant que la maison allait s'effondrer. (trad. personnelle)

b. Suétone

Cet auteur a évidemment subi (directement ou non) l'influence de l'épisode enregistré par Suétone dans sa longue liste des prodiges liés à la mort de César :

Ea uero nocte, cui inluxit dies caedis, et ipse sibi uisus est per quietem interdum supra nubes uolitare, alias cum Ioue dextram iungere ; et Calpurnia uxor imaginata est conlabi fastigium domus maritumque in gremio suo confodi ; ac subito cubiculi fores sponte patuerunt. (Suétone, César, 81, 7).

Mais cette nuit-là, à l'aube du jour du meurtre, il lui sembla dans son sommeil que des nuages voletaient au-dessus de lui, en même temps qu'il serrait la main droite de Jupiter ; et son épouse Calpurnia s'imagina que le toit de la maison s'écroulait, et que son mari était percé de coups sur son sein ; et aussitôt les portes de la chambre s'ouvrirent. (trad. personnelle)

c. Guillaume le Clerc de Normandie (début XIIIe)

Suétone est manifestement aussi est la source, directe ou indirecte, de Guillaume le Clerc de Normandie, dans son poème *Les Joies Notre Dame*, du début du XIIIe siècle.

Ce poème en vieux français de 1164 vers entendait célébrer « les Joies de la Vierge Marie », un thème traité plusieurs fois dans la poésie médiévale, où les Joies varient en nombre (5, 7, 9, 15) avant d'être plus tard figées dans les sept « Mystères joyeux du Rosaire ». Nous avons utilisé le texte de l'édition R. Reinsch, *Les Joies Notre Dame de Guillaume le Clerc de Normandie*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 3, 1879, p. 200-231, sans avoir pu consulter la dissertation de P. Rist, *Les Joies Notre Dame de Guillaume le Clerc de Normandie*, Zurich, 1910, qui semble avoir également édité le texte.

Dans cette œuvre, Guillaume commence par célébrer Octavien, signalant la paix qu'il a installée dans son empire et décrivant la vision qui s'est offerte à lui et que nous étudierons dans le chapitre [suivant](#). Il annonce ensuite (v. 84-86) qu'il va rapporter trois « merveilles » qui se produisirent à Rome lors de la naissance du Christ.

Il mentionne d'abord l'effondrement du Temple de la Paix et de la Concorde ainsi que celui de la statue qui y représentait Rome. Et avant de terminer par le prodige de la source d'huile (cfr [plus loin](#)), il rapporte que, pendant la Nuit de Noël, une sorte de tempête secoua à Rome un palais extraordinaire de plus de mille fenêtres (*tutes de quivre et de metal*). Celles-ci, qui étaient pourtant fermées, s'ouvrirent brusquement, rompant leurs systèmes de fermeture, le tout dans un vacarme épouvantable qui fit fuir tous ceux qui l'entendirent.

Ore est reson, que vus saceiz,
 Quele l'autre merveille fu. 155
 Un mult riche paleis volsu,
 Le greignor, qu'unkes veist home,

Il faut maintenant que vous sachiez
 ce que fut l'autre merveille.
 Un palais très riche, voûté,
 le plus grand qu'on vit jamais,

Aveit en la cite de Rome.		s'élevait dans la ville de Rome.
Cil qui le fist, fu bon mestres.		Son constructeur fut un grand maître.
Plus i aveit de mil fenestres,	160	Il avait plus de mille fenêtres,
Veire, si jeo l'ose dire,		(en vérité, si j'ose le dire,
Mien escient plus de dous mire :		je crois qu'elles étaient plus de deux mille)
Tutes de quivre et de metal,		toutes de cuivre et de métal,
Chescun en son dreit fenestral.		chacune à ouverture droite.
Overtes esteient le jur	165	Elles étaient ouvertes la journée
E closes en la tenebrur.		et fermées la nuit.

Après la présentation du palais, le poète en vient à la Nativité :

Quant acompli fu le termine,	461	Quand arriva le moment
Que la gloriuse reine		où la glorieuse reine
Aporta le fiz Deu en tere, [...]		apporta le fils de Dieu sur terre, [...]

et au prodige qui frappe le bâtiment, la nuit de Noël, au moment de l'accouchement :

E les fenestres del pales,		Les fenêtres du palais,
Qui al vespre fermees furent,		qui avaient été fermées le jour,
Contre la mie nuit s'esmurent,		vers minuit se mirent en mouvement
Lur barres a force rumpirent ;	475	et cassèrent leurs barres avec force.
Tel noise e tel bateiz firent,		Cela fit un tel bruit et un tel battement
Que de la pour s'enfueient		que la peur poussa à fuir
Tuit cil qui la tumulte oeient.		tous ceux qui entendirent ce tumulte.

Par rapport aux descriptions très sobres de Suétone et du commentateur de Godefroi de Viterbe, on nage ici en pleine amplification poétique, pour ne pas parler de fantastique. Plus de 1000 fenêtres, peut-être même 2000, entièrement de métal, solidement fermées et qui en pleine nuit s'ouvrent brutalement, d'un seul coup, provoquant un bruit effrayant qui fait fuir le voisinage.

On aura remarqué que chez Guillaume, l'événement n'a plus aucun rapport avec César et qu'il sert uniquement à marquer la Nativité.

d. Jean d'Outremeuse

Jean d'Outremeuse (*Myreur*, I, p. 243) a aussi conservé le souvenir de l'événement, mais sa source est plus proche de Suétone que des exagérations hyperboliques de son prédécesseur poète :

Et le thier jour devant sa mort les feniestres de sa chambre par forche de vent ovrirent et recloirent, qui astoient bien fermée, par teile manere que ilh salhist sus tous nus, car ilh quidat que son palais dewist tout afondreir.

Et le troisième jour avant sa mort, la force du vent fit s'ouvrir et se refermer les fenêtres de sa chambre, qui pourtant étaient bien fermées, à tel point qu'il sauta tout nu par-dessus, car il crut que son palais devait s'effondrer complètement. (*Myreur*, I, p. 243)

Ainsi une violente tempête, qui avait ouvert et refermé brutalement les fenêtres de la chambre de César, avait arraché le dictateur de son lit. Croyant que son palais allait s'effondrer, il était sorti tout nu de sa chambre. Dans *Ly Myreur*, le récit figure parmi les événements annonciateurs de la mort de César, sans donc être rattaché à la Nativité, comme chez le commentateur de Godefroi de Viterbe et chez Guillaume le Clerc de Normandie.

2. La remise de dettes

Il est difficile de trouver le lien censé relier à la Nativité les deux épisodes qui vont suivre. Ils figurent pourtant en toutes lettres dans *La légende dorée*, parmi les manifestations attribuées à Octavien :

On lit aussi dans certaines chroniques qu'à l'approche du jour de la naissance du Christ Octavien fit construire des routes publiques dans l'univers entier et remit toutes les dettes des Romains. (trad. A. Boureau, p. 56)

A. Boureau (p. 1084, note 38) regrette de n'avoir pu identifier la source de cette information, mais renvoie à Orose (VI, 6, 20), dont le texte, que voici, a probablement été mal compris par Voragine :

[Octavien], entrant dans Rome avec les honneurs de l'ovation [= 13 novembre 36 a.C.n.], avait jugé bon de remettre les dettes antérieures du peuple romain, en en détruisant même les preuves écrites : en ces jours précisément une très abondante source d'huile, comme je l'ai énoncé plus haut (VI, 18, 34), coula toute une journée depuis une auberge. (trad. M.-P. Arnaud-Lindet, p. 228)

Orose lie donc dans le temps le prodige de l'huile et cette fameuse remise de dettes. Et tout comme il donne une interprétation chrétienne à l'épisode de l'huile, censé annoncer la Nativité avec quelque quatre décennies d'avance, l'historien chrétien interprète de la même manière le second événement : selon lui, la remise des dettes romaines par Auguste symboliserait et annoncerait la remise des péchés, entendez « les dettes des pécheurs » (*debita peccatorum*, VI, 20, 7) qui sera assurée par la naissance du Christ.

*

Le mécanisme de l'interprétation chrétienne d'événements datant des règnes de César et surtout d'Auguste ne peut plus nous étonner. Ce qui surprend peut-être davantage ici, c'est l'attribution à Octavien par Orose d'une remise générale des dettes. Historiquement en effet ce n'est pas Octavien, mais Jules César qui joua un rôle important dans les tentatives de régler la question des dettes, aiguë à l'époque. Mais même sous César, il ne fut jamais question « de remettre les dettes antérieures du peuple romain, en en détruisant même les preuves écrites » (Orose, VI, 20, 6). On en jugera par ce texte de Suétone :

Quant aux dettes, au lieu d'en ordonner l'abolition, qui était vivement attendue et réclamée sans cesse, il [= Jules César] finit par décréter que les débiteurs satisferaient leurs créanciers suivant l'estimation de leurs propriétés, et conformément au prix de ces biens avant la guerre civile, et que l'on déduirait du principal tout ce qui aurait été payé en argent ou en valeurs écrites, à titre d'intérêts. Ce règlement anéantissait environ le quart des dettes. (Suétone, *César*, 42, 3 ; trad. Hannick, [BCS](#))

L'opération était donc beaucoup plus complexe que ne l'imaginait Orose. Nous n'entrerons pas dans les détails, nous limitant à reprendre le commentaire de notre collègue Jean-Marie Hannick (sur la [BCS](#)):

La question des dettes était aiguë à Rome depuis longtemps (cfr, par exemple, Salluste, *Catilina*, § 33). En 48, César, devenu dictateur et élu au consulat, s'attaque au problème en prenant les décisions décrites ici par Suétone et déjà mentionnées dans la *Guerre civile* (III, 1, 2) : « Ces questions réglées, comme le crédit traversait dans toute l'Italie une crise assez grave, et que les dettes ne se payaient pas, il [César] décida qu'on nommerait des arbitres pour faire l'estimation des biens meubles et immeubles à leur valeur d'avant-guerre et donner ces biens en paiement aux créanciers. Cette institution lui parut tout à fait propre d'une part à faire disparaître ou à diminuer la crainte d'une annulation générale des dettes, suite presque constante des guerres et des troubles civils, et d'autre part à maintenir la confiance à l'égard des débiteurs. »

La précision (« déduirait du principal ») fournie par Suétone n'apparaît pas dans le texte de César cité ci-dessus. Ce détail a pourtant son importance : non seulement, les intérêts ne s'ajouteront pas à la somme due, mais les intérêts qui auraient été payés en seront soustraits. Cf. P.A. Brunt, *Conflits sociaux en République romaine*, Paris, 1979, p. 174-175.

Cela étant dit, Auguste lui aussi était intervenu dans la question des dettes, comme le montre un chapitre de Suétone (*Auguste*, XXXII). Parmi toute une série de mesures sécuritaires, sociales et judiciaires prises par l'empereur, on trouve en effet :

Tabulas ueterum aerari debitorum, uel praecipuam calumniandi materiam, exussit

Il fit mettre au feu les listes des anciens débiteurs du trésor, source la plus riche des accusations calomnieuses. (Suétone, *Auguste*, XXXII, 4 ; trad. H. Aillourd)

Mais on est très loin de l'affirmation d'Orose, lequel a manifestement amplifié une mesure très particulière d'Auguste. En procédant ainsi, Orose contribuait à figoler l'image d'Auguste, prince de la paix qui veillait également à ramener la paix sociale.

3. La construction de routes

Voilà donc pour la remise des dettes. En ce qui concerne le réseau routier, on ne voit pas très bien sur quel texte précis aurait pu s'appuyer Voragine pour affirmer « qu'à l'approche du jour de la naissance du Christ, Octavien fit construire des routes publiques dans l'univers entier » (*per mundum uias publicas fieri precepit*). En tout cas, le chapitre 20 du livre VI, où Orose tente de montrer que l'empire d'Octavien « avait été préparé pour la venue prochaine du Christ », ne contient aucune notice de ce genre. Elle serait d'ailleurs historiquement fautive.

Peut-être Jacques de Voragine (ou sa source) a-t-il estimé qu'installer un réseau routier complet était un élément de paix et qu'on pouvait en créditer le fondateur de la *Pax Augusta*.

4. L'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes

Ce quatrième et dernier motif est en fait très isolé comme « marqueur » de la Nativité dans la littérature médiévale. Nous l'avons toutefois rencontré dans la *Vita Beate Virginis Marie et Salvatoris rhythmica*, un poème latin anonyme, écrit vers 1225 et dans les traductions-adaptations poétiques allemandes qui en furent faites plus tard.

Cet ouvrage que nous retrouverons plus en détail [plus loin](#) passe en revue toute une série de marqueurs de la Nativité (des *signa* comme son rédacteur appelle les marqueurs), survenus d'abord à Bethléem, puis « dans le reste du monde ». C'est parmi ces derniers que figure le marqueur qui nous intéresse, absent de Voragine et des autres listes qui nous sont familières. Le rédacteur de la *Vita* le place un peu après l'allusion à la [mort des Sodomites](#), plus courante, elle, comme marqueur de la Nativité :

*Est Fidenatum civitas in que paganorum
Simul ad spectaculum, quod gladiatorum
1950 Dicitur, tunc milia viginti convenerunt,
Qui simul ibi subita morte perierunt.*
Il est une cité, Fidènes, où s'étaient rassemblés,
Pour voir ce qu'on appelle des gladiateurs,
1950 À ce moment-là vingt-mille païens
Y périrent tous ensemble d'une mort subite.

La formule *subita morte* (vers 1951) renvoie à l'expression *subitanea morte*, utilisée quelques vers plus haut (vers 1940) pour caractériser la mort qui avait frappé les Sodomites. Ainsi d'un côté comme de l'autre, un groupe très important de personnes (les sodomites du monde entier, les païens assistant dans une ville à des jeux condamnés par l'Église) ont trouvé une mort inattendue à la naissance du Christ. Ce *signum*, parce qu'il est typiquement romain, mérite d'être signalé et commenté.

Il s'agit là d'un événement, bien attesté historiquement, qui a frappé la ville romaine de Fidènes, sous Tibère, en 27 après Jésus-Christ. Selon les sources anciennes, un amphithéâtre provisoire en bois, dont on n'avait pas suffisamment assuré les fondations, s'était disloqué lors d'un spectacle, causant un nombre très important de victimes : 20.000 morts selon Suétone (*Tibère*, 40, 2), 50.000 blessés selon Tacite (*Annales*, IV, 62-63). Cet accident, l'un des pires dû à l'effondrement d'un théâtre à époque romaine, avait frappé les esprits.

Il ne fait cependant pas partie du matériel habituellement utilisé comme « marqueur » de la Nativité par les chrétiens. Il n'apparaît, à notre connaissance, chez aucun des auteurs analysés plus haut, et ne figure que dans les traductions-adaptations poétiques allemandes de la *Vita Beate Virginis Marie* latine. Ainsi, par exemple, dans sa *Marienleben* (vers 3722-3727), Walther von Rheinau réduit de moitié le nombre des morts (il n'en signale plus que *zehen tûsent*). Mais ce dernier – comme il le fait de temps à autre – signale sa source. Nous apprenons ainsi que l'information vient d'Hégésippe, le Flavius Josèphe latin.

Sur le plan du contenu, l'information n'a guère été retravaillée par le rédacteur anonyme de la *Vita*. En matière d'interprétation, elle ne contient qu'un simple parallèle implicite établi entre les sodomites et les païens qui regardent des spectacles interdits. Quant à la chronologie, elle est totalement absente. L'historien moderne des légendes doit cependant faire remarquer que l'effondrement de l'amphithéâtre s'est produit en 27 de notre ère, bien après la naissance du Christ, qui eut lieu sous Auguste. Nous avons souvent rencontré des auteurs chrétiens jouant avec la chronologie et rattachant à la Nativité des événements romains **antérieurs** à celle-ci ; mais c'est la première fois que nous assistons à l'opération inverse, où le rédacteur de la notice fait correspondre à la Nativité un événement qui lui est **postérieur**. Mais le peu d'intérêt des auteurs médiévaux – surtout les poètes – pour la chronologie est bien connu.

*

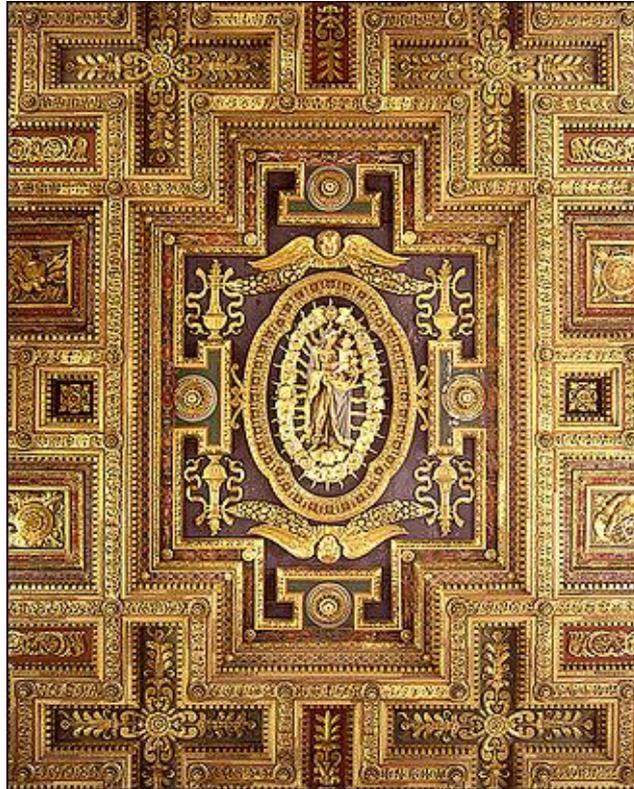
Il est maintenant temps d'en venir à des motifs beaucoup plus intéressants, parce qu'ils sont très largement attestés dans la littérature médiévale et y ont connu des développements significatifs, de contenu et d'interprétation. Nous commencerons par la vision d'Octavien, occasionnellement rencontrée à plusieurs reprises dans les chapitres précédents.

CHAPITRE V. « LA VISION D'OCTAVIEN », L'ARA *CELI* ET LA PAIX D'AUGUSTE

Plan

0. [Généralités](#)
1. [L'essentiel du motif](#)
 - [Digression](#) : Les deux pouvoirs, les deux glaives et les deux luminaires
2. [L'Oracle de Baalbek](#) (IVe siècle) : son contenu et sa signification
3. [La tradition byzantine](#) (dès le VIIe siècle)
 - a. [Le point de départ : Malalas et le mystérieux Timothée](#)
 - b. [L'utilisation de Malalas dans une chronique latine du VIIe siècle](#)
 - c. [Ce que Voragine a fait du récit attribué à Timothée](#)
4. [La plus ancienne version des *Mirabilia urbis Romae* \(milieu du XIIe siècle\)](#)
5. [La suite de la tradition des *Mirabilia urbis Romae* et notamment Jean d'Outremer](#)
 - Appendice. Le *dominus* et le *deus*, deux aspects de la biographie augustéenne
 - a. [Octavien refusa d'être appelé « Seigneur » \(*dominus*\)](#)
 - b. [Octavien était toutefois « en bonne voie de divinisation »](#)
6. [Jacques de Voragine et *La Légende dorée*](#)
 - a. [La version détaillée dans la rubrique des corps célestes](#)
 - b. [La version plus brève dans la rubrique des êtres humains](#)
 - c. [Cette version est-elle vraiment d'Innocent III ?](#)
7. [Un point intermédiaire sur les étapes essentielles de l'évolution](#)
8. [L'origine de la légende et quelques illustrations](#)
 - a. [La zone du Capitole](#)
 - b. [L'autel, la Sibylle et l'empereur](#)
 - c. [Le nom de l'Église](#)
 - d. [L'autel du transept gauche: *ara* ou *aram celi*](#)
 - e. [Le tableau de Stuttgart et la fresque de Cavallini](#)
- 9-18. [Dix témoignages littéraires du XIIe au XVe siècle](#) : poètes et prosateurs
 - [Cinq poètes](#)
 9. [Godefroi de Viterbe, *Pantheon* \(terminé en 1191\)](#)
 10. [Calendre, *Les empereurs de Rome* \(1213-1220\)](#)
 11. [Guillaume le Clerc de Normandie, *Les Joies Nostre Dame* \(début XIIIe siècle\)](#)
 12. [Das Passional \(XIIIe siècle\)](#)
 13. [La *Weltchronik* d'Heinrich von München, chroniqueur du XIVe siècle](#)
 - [Cinq prosateurs](#)
 15. [Renart le Contrefait, 2ème branche, version en prose \(début XIVe siècle\)](#)
 15. [Armannino Giudice \(vers 1325\)](#)
 16. [Le *Libro Imperiale* de Giovanni de' Bonsignori \(écrit vers 1377-1383\)](#)
 17. [La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen \(vers 1400\)](#)
 18. [Le sermon de Noël de Denys le Chartreux \(XVe siècle\)](#)
19. [John Capgrave et la suite de la tradition des *Mirabilia*, *Ye Solace of Pilgrimes* \(vers 1450\)](#)
20. [Résumé](#)

0. Généralités



Rome. *Basilica di Santa Maria in Aracoeli al Campidoglio*. Plafond à caissons doré et peint. Terminé en 1575, pour remercier la Vierge de la victoire de Lépante sur la flotte turque.

Source : [Wikipedia](#)

Il a été question [plus haut](#) de l'importance que le Moyen Âge chrétien accordait à l'empereur Auguste. On se souviendra en particulier des positions de l'historien Orose (Ve siècle) pour qui l'empire d'Auguste aurait été « préparé pour la venue prochaine du Christ » (*ut uenturi Christi gratia praeparatum Caesaris imperium comprobetur*) (VI, 20, 4). Le fait que les chrétiens établissaient des liens profonds entre Auguste et le Christ explique la facilité avec laquelle des événements liés à Octave-Auguste ont pu bénéficier d'une interprétation chrétienne. On a vu plus haut plusieurs exemples de cette réinterprétation chrétienne assez systématique, une tendance que la légende de la vision d'Octavien va illustrer à sa manière.

Une remarque initiale toutefois s'impose à propos de ce motif de la vision d'Octavien. À la différence des prodiges examinés jusqu'ici, il ne remonte pas intégralement à l'antiquité romaine préchrétienne. L'Octave-Auguste de l'Histoire n'a pas aperçu dans le ciel la Vierge à l'Enfant, il n'a pas eu la révélation de l'arrivée imminente du vrai Dieu et il n'a rien eu à voir

avec la fondation d'un autel ou d'une église sur le Capitole. Mais la légende, si elle est dans sa substance chrétienne et médiévale, s'est nourrie d'éléments qui appartiennent à l'histoire romaine authentique, comme le nom même de l'empereur au centre du récit ainsi que divers détails qui se rattachent au rôle historique de ce dernier (son rapport par exemple à des titres comme *dominus* ou *deus*).

Un élément rend l'étude de ce motif particulièrement intéressante. C'est que, à la différence aussi des cas précédents, il a connu un très important développement multiséculaire au cours duquel il s'est notablement enrichi. C'est cette longue histoire que nous aimerions retracer. Elle illustrera à la fois la malléabilité des légendes et la grande imagination des rédacteurs. En fait, les présentes recherches porteront plus sur les étapes de cette évolution que sur l'origine de cette légende qui reste en définitive obscure.

Le titre général du chapitre annonce deux autres questions. Il n'est pas possible en effet de traiter de la vision d'Octavien sans rencontrer d'une part une église élevée à la Vierge Marie sur le Capitole de Rome et d'autre part le rôle de pacificateur universel que les chrétiens firent jouer au premier empereur. Pour eux, le Christ ne pouvait naître que dans un monde où régnait partout la paix, d'où le *topos* de la paix universelle que nous retrouverons bien souvent dans les pages suivantes. Pour les chrétiens aussi, c'est la vision d'Octavien qui est censée expliquer la présence sur le Capitole de l'importante église *Sancta Maria d'Aracoeli*, encore bien visible aujourd'hui dans la Ville.

En outre – on le verra très vite – la légende se nourrit également de considérations politiques de première importance. Elle servira en quelque sorte de fondement à la hiérarchisation médiévale des pouvoirs du Pape et de l'Empereur.

*

Cette légende est généralement connue chez les Modernes sous le nom de « Vision d'Octavien ». En fait les analyses qui vont suivre montreront que cette expression ne lui convient parfaitement qu'à partir du XII^e siècle. C'est en effet à cette date, et en Occident d'ailleurs, qu'elle se fixe dans sa structure définitive, une structure qui se décline toutefois en de multiples versions utilisées comme des marqueurs de la Nativité. Précédemment, dans la phase byzantine de son évolution, elle faisait bien intervenir Octavien, une consultation de la Sibylle et un autel sur le Capitole, mais il n'était pas encore question d'une « vision ».

1. L'essentiel du motif

Si on laisse de côté l'*Oracle de Baalbek* (cfr plus loin) et si on la réduit à ses éléments essentiels, cette légende raconte que l'empereur Octavien pose à une Sibylle (la Pythie dans le monde oriental ; généralement la Tiburtine en Occident) une question qui peut varier : « Qui sera mon successeur ? », ou bien : « Puis-je accepter que mes compatriotes me considèrent comme un dieu ? », ou encore : « Naîtra-t-il un jour quelqu'un de plus grand que moi ? ».

La Sibylle tarde à répondre. Mais sur l'insistance de l'empereur, elle finit par prononcer quelques vers mystérieux – oraculaires évidemment –, qui doivent être interprétés mais qui vont toujours dans le même sens : « Tu seras remplacé par quelqu'un de très loin supérieur à toi, un Dieu qu'il te faut adorer ».

Dans les versions plus récentes, à partir du XII^e siècle, la réponse de la Sibylle s'accompagne d'une vision. Le ciel s'entrouvre, laissant apparaître une femme très belle tenant un enfant dans les bras, et l'empereur entend une voix qui lui dit : « Voilà l'autel du ciel (*ara Caeli*) ». À l'endroit de la vision, sur le Capitole, s'élèvera l'église de *Santa Maria*.

Dès ses manifestations byzantines, la légende a une double fonction : d'une part elle sert d'étiologie à un monument sur le Capitole (autel d'abord, église ensuite), et d'autre part elle marque et consacre la supériorité du monde nouveau sur le monde ancien, du Dieu du Ciel sur l'empereur de Rome. En effet, elle ne présente pas seulement Octavien comme responsable (direct ou indirect) d'un monument sur la colline romaine ; elle transmet aussi un message beaucoup plus important. Informé de la venue du Dieu chrétien qui lui est de beaucoup supérieur, l'empereur « cède le terrain » : il refuse d'être considéré comme un dieu, reconnaît l'Enfant de la vision comme le vrai Dieu et se prosterne devant lui en guise d'adoration.

Ce geste de soumission n'est pas rien quand on sait l'importance que prend au Moyen Âge la théorie des deux pouvoirs, le temporel et le spirituel, et de leur hiérarchisation ! Ce point mérite quelques mots d'explication.

Digression : Les deux pouvoirs, les deux glaives et les deux luminaires

Nous illustrerons la question avec une citation de Martin d'Opava (XIII^e siècle), auteur d'un *Chronicon Pontificum et Imperatorum*, « pénitencier et chapelain du pape à partir de 1261 ». Elle éclaire fort bien les conceptions que l'église médiévale se fait des instances de pouvoir et de leur hiérarchie. Les premières lignes, reprises à Orose (VI, 22, 1), témoignent du motif de la paix universelle établie par Auguste :

Anno ab Urbe condita 752. Cesar Augustus ab oriente in occidentem, a septentrione in meridiem, ac per totum oceani circulum cunctis gentibus una pace compositis, cum ipsum pro deo Romani colere vellent,

prohibuit nec dominum se appellari permisit. Et eodem tempore natus est Ihesus Christus. Tunc concurrerunt duo regimina Romane urbis et totius orbis, pontificale et imperiale ; pontificale regimen per Christum, imperiale per Octavianum. Hii sunt duo gladii, videlicet materialis et spiritualis, qui sufficiunt ad regimen ecclesie. Unde postquam dixit Petrus apostolus : « Domine, ecce duo gladii hic », respondit : « Satis est ». Hec sunt duo luminaria magna, que posuit Deus in firmamento celi, id est in universali ecclesia, que sunt pontificalis auctoritas et imperialis potestas. Inter que luminaria, sicut luminare maius est sol et luminare minus luna, sic spiritualis potestas est maior et imperialis minor. (p. 406-407, éd. L. Weiland, M.G.H., S.S., XXII, 1872)

An 752 de la fondation de Rome. César Auguste avait établi dans une seule et unique paix toutes les nations de l'orient à l'occident, du nord au sud, et sur tout le cercle de l'océan. Comme les Romains voulaient l'honorer comme dieu, il l'interdit, et ne permit même pas qu'on l'appellât « Seigneur ». C'est à cette époque que naquit Jésus-Christ.

Alors il y eut deux pouvoirs sur la ville de Rome et l'ensemble de l'univers, le pouvoir pontifical et le pouvoir impérial, exercés le premier par le Christ, le second par Octavien. Ce sont les deux glaives, le matériel et le spirituel, qui suffisent au gouvernement de l'Église. Ce qui explique que, à l'apôtre Pierre qui lui avait dit : « Seigneur, voici ici deux glaives », le Seigneur avait répondu : « C'est suffisant ». [Note du traducteur : Citation de Luc, XXII, 38, prononcée dans un tout autre contexte, celui du Jardin de Gethsémani]

Ce sont les deux grands luminaires que Dieu plaça au firmament céleste, c'est-à-dire dans l'Église universelle, et qui sont l'autorité pontificale et le pouvoir impérial. Tout comme des deux luminaires, le soleil est le plus grand et la lune le plus petit, ainsi le pouvoir spirituel est le plus grand et le pouvoir spirituel le plus petit. (trad. personnelle)

Ce passage influencera Jean d'Outremeuse dans son exposé sur Auguste. Et comme le chroniqueur liégeois est notre auteur de référence, nous nous en voudrions de ne pas le citer :

Chis Octovian astoit à chi temps sire de tout le monde, de orient en occident, de medis en septentrion, et par tout le cercle occceaine ; et toutes les nations des gens le tenoient à saingnour, tout en pais sens contradiction nuls. Et quant Jhesus fut neis, si oit à monde dois bons gouverneurs : chu sont dois fortes glaives spirituels et temporels, qui suffient à regiment del Engliese : chu sont les dois lumynars que Dieu a mis en firmament, lesqueiles sont del auctoriteit pontificaule et del poioir imperiale.

Et enssi com ly soleal est ly gran lumynaire qui à chiel emperial prent sa clarteit, et la lune le petit lumynaire qui prent sa clarteit à soleal ; enssi est-ihl de pontifical qui représente le soleal et prent al diviniteit sa clarteit, et ly emperere qui represente la lune et prent à soleal sa clarteit ; c'est à entendre que ly emperere prent sa clarteit et son bien à pape, ch'est à Sainte-Engliese. Et enssi at dois fortes épées en terre venues à chi noveal regyment. (Myreur, I, p. 350)

Cet Octavien était à ce moment-là maître du monde entier, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, maître aussi de tout le cercle de l'océan ; tous les païens le tenaient pour leur seigneur, ils étaient en paix, sans opposition envers lui. Et quand Jésus fut né, il y eut au monde deux bons gouverneurs : ce sont deux glaives puissants, spirituel et temporel, qui suffisent à gouverner l'église : ce sont les deux luminaires que Dieu a placés au firmament, qui représentent l'autorité pontificale et le pouvoir impérial.

Tout comme le soleil est le grand luminaire qui reçoit du ciel sa clarté, et la lune le petit luminaire qui la reçoit du soleil, ainsi le pouvoir pontifical, qui représente le soleil, prend sa clarté à la divinité, et l'empereur, qui représente la lune, la prend au soleil. Il faut entendre que l'empereur tient sa clarté et son bien du pape, c'est-à-dire de la sainte Église. Et ainsi il y a sur terre deux fortes épées qui organisent ce nouveau gouvernement. (trad. personnelle)

Après cette digression, revenons à notre légende et à l'analyse précise des textes qui s'y rapportent. Afin de mieux faire comprendre l'évolution du motif, nous présenterons ses attestations en adoptant autant que possible, l'ordre chronologique.

2. *L'Oracle de Baalbek* (IV^e siècle)

Un récit présent dans un document en grec, de l'époque de Théodose (vers 378-390), qu'on appelle *l'Oracle de Baalbek*, pourrait représenter une forme archaïque de cette légende. Il contient en tout cas l'interprétation par une Sibylle d'une vision qui se serait présentée à des sénateurs romains.

C'est Philippe [Verdier](#) (*Vision*, 1982, p. 94) qui a attiré l'attention sur l'importance de ce document dans l'histoire du motif qui nous occupe.

Éditions : P.J. Alexander, *The Oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek Dress*, Washington, 1967, 151 p. Cet ouvrage est téléchargeable intégralement sur [Scribd](#). Le texte grec se trouve aux p. 12-13 et la traduction anglaise aux p. 24-25. – Cfr aussi : *La prophétie de la sibylle Tiburtine : édition des mss B.N.Fr. 375 et Rennes B.M.Fr. 593*, par J. Haffen et J. Baroin, Paris, 1987, 135 p. (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 355).

Voici comment le savant présente le passage :

La Sibylle de Tibur est invitée à venir à Rome pour expliquer à « cent juges » (Sénateurs) la vision dans laquelle neuf soleils leur étaient apparus. La Sibylle monte au Capitole et, assise parmi les oliviers (selon l'usage des Sibylles de prophétiser assises), elle explique aux « juges » que les neuf soleils représentent les neuf âges de l'histoire humaine. Sous le quatrième soleil la divinité se manifesterait dans le sud, comme dans la prophétie d'Habacuc. Une femme nommée Marie s'élèvera de la terre des Hébreux [...]. On donnera à son enfant le nom de Jésus. Il remplacera l'ancienne loi par la loi nouvelle. Des armées d'anges porteront son trône et les séraphins à six ailes l'adoreront. De la même essence que son Père, il prendra la semblance d'un enfant. Les rois de la terre s'élèveront contre lui. Toute la terre obéira alors à Rome sous la monarchie d'Auguste dont les empereurs qui lui succéderont porteront le nom. (p. 94)

Il ne peut être question ici d'un commentaire approfondi, que le lecteur intéressé trouvera dans l'édition de P.J. Alexander. L'intérêt pour nous est de rencontrer un texte du IV^e siècle, relativement précis et détaillé, mettant en scène une Sibylle, Tiburtine de surcroît, que le Sénat invite à Rome pour se faire expliquer une vision. Peu nous importe qu'il s'agisse, avec les neuf soleils, d'une plongée prophétique dans l'histoire du monde. Ce que nous retiendrons, c'est que cette Sibylle officie au Capitole et qu'arrivée au quatrième âge du monde (le quatrième soleil), elle décrit et explique à ses auditeurs le rôle de Marie, une femme de la terre des Hébreux. Cette Marie donnera naissance à un Enfant-Dieu, « de la même essence que son père », qui sera appelé Jésus et qui remplacera l'ancienne loi par la loi nouvelle. Et cela se passera à une époque où la terre entière, sous la monarchie d'Auguste, obéira à Rome.

3. La tradition byzantine (dès le VII^e siècle)

Certains éléments de ce récit correspondent donc à des données qu'on rencontrera plus tard, mais il faudra attendre le VI^e siècle et le chroniqueur Jean Malalas pour voir apparaître des témoignages plus précis, toujours en grec, sur la rencontre entre une Sibylle et Octavien, l'empereur de Rome. Le motif n'est pas propre à Jean Malalas. On le trouve encore au XI^e siècle chez Georges Cédrenus et au XIII^e chez Xanthopoulouos, mais c'est essentiellement Malalas qui se révèle le plus intéressant pour notre sujet.

Cette branche que nous appellerons byzantine a essaimé dans le monde occidental, à date ancienne, car on la retrouve dans une chronique latine anonyme du VII^e siècle, influencée par le chroniqueur byzantin, d'où le nom de *Laterculus Malalianus* parfois donné à cette chronique. On en rencontrera encore une trace beaucoup plus tard, chez Voragine, dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

Des indices très clairs permettent de relier entre elles les différentes versions de cette branche byzantine, qu'elle s'exprime en latin ou en grec : son contenu bien sûr, et notamment un détail très précis. Elles se placent toutes (ou presque) sous la garantie d'un chroniqueur du nom de Timothée, dont on ne sait pour ainsi dire rien. Détaillons tout cela.

a. Le point de départ : Malalas et le mystérieux Timothée

Le byzantin Jean Malalas a écrit, vers la fin du VI^e siècle, une *Chronographia* en 18 livres allant de la création du monde jusqu'en 565 après Jésus-Christ. Le chapitre 5 du livre X de cette chronique universelle livre en grec un récit que Malalas rapporte à un « sage Timothée » qui n'est, rappelons-le, pas autrement identifiable. Le voici en traduction française :

Dans la cinquante-cinquième année de son règne, en octobre, c'est-à-dire Hyperbérétaios, Auguste César Octavien alla consulter l'oracle. L'hécatombe faite, il interrogea la Pythie : « Qui après moi tiendra le sceptre de Rome ? » La prophétesse n'ayant rien répondu, il recommença le sacrifice et demanda à la Pythie pourquoi elle ne lui avait pas donné de réponse et pourquoi l'oracle se taisait. C'est alors qu'il reçut de la Pythie ces mots : « Un enfant hébreu, un dieu qui règne sur les bienheureux, m'ordonne de quitter cette maison et de retourner dans l'Hadès. Et maintenant, éloigne-toi de nos autels ». Alors Auguste quittant l'oracle, vint sur le Capitole. Il y éleva un grand autel, où il fit inscrire en lettres latines : « Ceci est l'autel du Dieu premier-né (βωμὸς τοῦ πρωτογόνου Θεοῦ) ». Cet autel est encore aujourd'hui visible sur le Capitole. C'est ce que le sage Timothée a raconté. (trad. personnelle de X, 5, p. 177, éd. Thurn, 2000, *C.F.H.B.*, qui livre un appareil critique détaillé et une liste de *testimonia*).

Le même récit figure chez un chroniqueur byzantin plus récent (XI^e siècle), Georges Cédrenus (*Compendium historiarum*, Bonn, 1828, vol. I, p. 320, *C.S.H.B.*), mais sous une

forme plus courte et avec des variantes, dont la mention d'un garant différent. On le trouve encore, au XIII^e siècle cette fois, chez Nicéphore Callistos Xanthopolos, auteur d'une *Histoire ecclésiastique* (*P.G.*, t. 145, 1865, col. 681 et 684). Xanthopoulos est toutefois, avec quelques différences mineures, plus proche de Malalas que ne l'était Cédrenus. Quoi qu'il en soit, c'est la version de Malalas, la plus intéressante pour notre sujet, que nous commenterons.

À première vue, les termes « *Hyperbérétaios*, hécatombe, Pythie, Hadès » laisseraient croire qu'on est en Grèce, à Delphes, mais ce cadre est fictif. Le lieu où se trouve l'oracle consulté par l'empereur sur son successeur pourrait fort bien être Rome. En tout cas, le récit vise à fournir l'étiologie d'un monument romain sur le Capitole, en l'occurrence un autel, consacré « au Dieu premier-né ».

Mais il poursuit aussi un autre objectif fort important : marquer la fin de la divination antique et, par extension, de la religion ancienne.

Sur le plan religieux, Octavien a suivi les formes. Il a offert les sacrifices imposés avant de poser sa question, mais rien ne s'est passé. Il a beau recommencer. La seule réponse qu'il reçoit de la Sibylle, c'est que celle-ci n'a plus de pouvoir. Quelqu'un de supérieur à elle, un « enfant juif », « qui règne en dieu sur les bienheureux », lui a ordonné de quitter les lieux et de retourner dans les Enfers. Elle enjoint d'ailleurs à l'empereur de « quitter les lieux » lui aussi.

Ainsi, alors qu'elle a été interrogée sur la succession impériale, la Sibylle n'a pas répondu à la question posée. Ce qu'elle a annoncé en fait à l'empereur, c'est que l'oracle antique n'a plus de pouvoir, qu'il faut abandonner les autels ancestraux et aller voir ailleurs. L'empereur comprend vite et va élever « au Dieu premier-né » un grand autel au Capitole. Il n'est pas question d'un « autel du Ciel » (*Ara Caeli*) ni d'une église, et par ailleurs aucune « vision » ne s'est présentée à l'empereur, qui a traité directement avec la Sibylle.

b. L'utilisation de Malalas dans une chronique latine du VII^e siècle

Le texte de Jean Malalas fut utilisé, à la fin du VII^e siècle, dans un brève chronique en latin attribuée à Théodore de Canterbury (602-690) et intitulée *Laterculus imperatorum Romanorum Malalianus* (éd. Th. Mommsen des *Chronica minora*, dans les *M.G.H., A.A.*, XIII, III, 1898, p. 424-437). Fort inspirée par Malalas, d'où l'adjectif de *Malalianus* qui lui a été donné, cette chronique, appelée parfois *Chronicum antiquissimum* ou encore *Chronicum Palatinum*, contient une liste des empereurs depuis Auguste jusqu'à Justin II.

Dans la notice consacrée à Octavien figure le texte que nous retranscrivons ci-dessous. L'éditeur moderne a veillé à séparer nettement ce qui est repris de Malalas et ce qui est ajouté par l'auteur du *Laterculus*. Nous avons entouré ces additions de crochets droits.

Augustus uero Caesar LVI anno regni sui mense Octubrio, qui et Perbereteo [secundum Athineos] dicitur, habiit in Capitolium, [quod est in medium orbis Romae], ut per divinationem addisceret, quis regnaturus fuisset post ipsum in Romanam rem puplicam, et dictum est ei a pythonia, quod infans Hebreus iubens deus e caelo beatorum discutiens hunc domicilium, [cetero genitus sine macula], statim iam venienti alienusque ab aris nostris. Qui exiens inde Augustus Caesar a divinationem et veniens in Capitolium aedificavit ibi aram magnam in sublimiori loco, in qua et scripsit Latinis litteris dicens : haec aram fili dei est. [Unde factum est post tot annis domicilium adque basilicam beatae et semper virginis Mariae] usque in presentem diem, sicut et Timotheus chronografus commemorat. (§ 8, p. 428-429, éd. Mommsen, 1898)

César Auguste, dans la 56^e année de son règne, au mois d'octobre, appelé également [*chez les Athéniens*] Perbereteus, se rendit au Capitole [*qui se trouve au centre du monde romain*] pour connaître par divination qui règnerait après lui sur l'état romain. Il lui fut dit par la Pythie : « Un enfant hébreu, un dieu régnant en souverain au ciel des bienheureux [*et né sans tache*], va bientôt quitter cet endroit pour venir ici. Il est étranger à nos autels ». Alors César Auguste, abandonnant la divination, se rendit au Capitole et y construisit dans un endroit élevé un grand autel, sur lequel il écrivit en latin : « Ceci est l'autel du fils de Dieu ». [*Devenu après tant d'années le domicile et la basilique de la Bienheureuse Marie toujours vierge*], il a subsisté jusqu'au jour d'aujourd'hui, comme le rappelle aussi Timothée le chronographe. (trad. personnelle)

Des indices très significatifs, au début (par exemple 55 ou 56 ans, *Hyperbérétaios* ou *Perbéréteus*) et à la fin (Timothée), pointent indiscutablement vers Jean Malalas. Les additions sont accessoires (« chez les Athéniens » par exemple) ou s'expliquent aisément par des préoccupations théologiques (« né sans tache ») ou topographiques (le souci d'identifier l'autel élevé au « fils de Dieu » avec l'église de *Santa Maria* du Capitole). Le chroniqueur anonyme latin ne mérite peut-être pas d'excellents points en version pour sa traduction de la réponse de la Sibylle, mais le sens général y est : « Un dieu nouveau d'origine juive va bientôt venir, qui n'a plus rien à voir avec nos autels ».

En tout cas, chez Malalas comme dans le *Laterculus Malalianus*, la Sibylle ne répond pas à l'interrogation d'Octavien sur sa succession, et l'empereur élève sur le Capitole un autel « au Fils de Dieu ». Dans les additions, on aura remarqué qu'il n'est pas encore question d'*Ara Coeli*, mais d'une église, mieux d'une basilique, « à la bienheureuse Marie toujours vierge ».

c. Ce que Voragine (XIIIe) a fait du récit attribué à Timothée

Beaucoup plus tard, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, Voragine, au chapitre 6 de sa *Légende dorée*, fera également référence à ce mystérieux historien Timothée, en appendice, si l'on peut dire, à son récit principal que nous étudierons [plus loin](#).

On ignore par quelles voies la vieille traduction latine de la fin du VII^e siècle est arrivée sous les yeux du compilateur de la seconde moitié du XIII^e. Peut-être est-ce par l'intermédiaire d'Étienne de Bourbon (*Tractatus de diversis materiis praedicabilibus*, II, 3, 2, [éd. J. Berlioz et J.-L. Eichenlaub, dans *Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis*, 124. *Exempla Medii Aevi*, 1]), comme le pense A. Boureau (p. 1084, n. 30), mais peu importe ici. Voici le texte de Voragine :

Refert quoque Timotheus hystoriographus se in antiquis Romanorum hystoriis inuenisse quod Octavianus XXXV anno regni sui capitolium ascendit et quis post se rem publicam gubernaret a diis sollicite requisiiuit et audiuit uocem sibi dicentem : « Puer ethereus ex deo uiuenti sine tempore genitus, non multum post ex intemerata uirgine sine macula nasciturus ». Hoc audito ibi aram edificauit cui hunc titulum inscripsit : « Hec est ara filii dei uiuentis ». (La légende dorée, éd. G.P. Maggioni, p. 70)

Et l'historien Timothée rapporte avoir trouvé dans les anciennes histoires de Rome qu'en la trente-cinquième année de son règne Octavien monta sur le Capitole, et demanda avec inquiétude aux dieux qui lui succéderait à la tête de l'État. Il entendit une voix qui lui répondait : « Ce sera un enfant céleste, engendré hors du temps par le Dieu vivant, qui va bientôt naître d'une vierge sans tache. » Après avoir entendu cette réponse, il fit construire un autel, avec cette inscription : « Autel du Fils du Dieu vivant ». (trad. A. Boureau, p. 55)

Le récit, relativement court, se présente sous la garantie de Timothée, mais il reflète davantage le texte du *Laterculus* que celui de Jean Malalas. Il faut toujours être prudent avant d'accepter l'affirmation d'un auteur médiéval lorsqu'il avance le nom d'un garant.

On notera qu'il n'est plus question de Pythie. L'essentiel néanmoins est conservé : l'empereur interroge sur sa succession ; il lui est répondu qu'il sera remplacé par l'Enfant-Dieu, auquel il fait construire un autel « au Fils du Dieu vivant ». Il n'y a toujours aucune trace de l'*ara Caeli*.

L'expression *puer ethereus* ne provient ni du *Laterculus* ni des textes byzantins, qui évoquaient « un enfant hébreu ». Ph. Verdier (*Vision*, 1982, p. 106), qui l'a rencontrée dans l'iconographie sur un phylactère tenu par le Christ, se demande s'il ne s'agirait pas d'une déformation du *puer hebreus* des oracles, « sous l'influence des apparitions lumineuses décrites dans les différentes versions de la légende ».

Une autre caractéristique des trois textes précédents, censés prolonger à leur manière la tradition byzantine remontant au mystérieux Timothée, est qu'aucun ne présente le ciel s'ouvrant sous les yeux de l'empereur. Ce dernier ne bénéficie d'aucune vision. Il n'entend que des paroles « sibyllines » à interpréter. Les choses vont changer avec la tradition des *Mirabilia*, une tradition dont nous avons longuement discuté dans d'autres articles ([FEC, 24, 2012](#) et [FEC, 25, 2013](#)).

4. La plus ancienne version des *Mirabilia urbis Romae* (milieu XIIe siècle)

On rappellera ici que les *Mirabilia urbis Romae* sont des traités médiévaux, détaillant, à l'intention principalement des visiteurs et des pèlerins, les « choses à voir » dans la ville de Rome. Il en existe de plusieurs types, de dates différentes, chacun avec leurs caractéristiques. Très schématiquement, on peut dire que la tradition des *Mirabilia* (au sens large) comporte deux branches principales, les *Mirabilia* proprement dits (au sens strict en quelque sorte), plus anciens et dont les centres d'intérêt sont plus larges, et ce qu'on appelle les *Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae* (ou *Libri Indulgentiarum*, ou plus simplement encore *Indulgentiae*), plus récents et dont les buts sont davantage orientés vers les pèlerins, les églises et les indulgences.

Ces dernières expressions désignent en effet des traités plus récents destinés aux pèlerins et passant en revue les églises de Rome, les grandes et les moins grandes. Ils décrivent chacune d'entre elles, en énumérant les reliques qu'on y trouve, en transcrivant les légendes qui y sont attachées, en indiquant les dates idéales pour les pèlerins et en spécifiant toujours avec précision les années d'indulgences qu'on peut retirer de leur visite. La notice de présentation d'une église peut varier beaucoup d'un manuscrit à l'autre : elle peut aller de la simple mention du nombre d'années d'indulgences à une description beaucoup plus complète. Nous aurons l'occasion de les rencontrer plus loin. Pour l'instant nous nous occuperons de la première branche, celle des *Mirabilia* au sens strict, plus ancienne que l'autre.

Dans cette première branche, la version plus ancienne, remontant au milieu du XIIe siècle, est habituellement désignée par l'expression de *Mirabilia primitifs*. Le motif qui nous occupe y apparaît d'une manière fort différente des récits précédents appartenant à la tradition byzantine ou restés sous son influence. Avant de traduire le texte, donnons-en les caractéristiques.

Le Timothée de la tradition byzantine est absent. La question posée à la Sibylle est différente : l'empereur ne s'interroge pas sur sa succession, mais sur le statut divin que veulent lui offrir les sénateurs romains, impressionnés par sa beauté et surtout par la paix et la prospérité qu'il avait partout établies.

C'est une Sibylle Tiburtine qui entre en scène, à la place de la Pythie de Delphes. Elle tarde, comme sa consœur grecque, à donner sa réponse, qui, des deux côtés d'ailleurs, s'exprime en vers « sibyllins » dont l'interprétation est laissée au lecteur, mais ces vers ne sont pas les mêmes. Une autre différence, plus importante celle-là, sépare le récit des

Mirabilia des textes précédents : le ciel s'entrouvre devant l'empereur qui bénéficie d'une vision de la Vierge et de l'Enfant. On est cette fois en présence d'une véritable vision d'Octavien. Le motif mérite désormais pleinement le nom sous lequel il est habituellement désigné.

Les deux fonctions de la légende sont conservées : suprématie de la nouvelle religion et étiologie d'un monument sur le Capitole. Avec toutefois, sur ce dernier point, une variation également substantielle : il n'est plus question d'un autel « terrestre » élevé « au Dieu vivant » ou « au fils de Dieu » ; le seul autel mentionné se trouve dans le ciel et il porte la Vierge et l'Enfant. Par contre une église entre en scène, qui s'élève à l'emplacement de la vision : celle de *Sancta Maria in Capitolio*, appelée aussi *Sancta Maria Ara Caeli*. C'est la première fois qu'apparaît l'expression *Ara Caeli*.

Le texte latin figure au chapitre XI des *Mirabilia* (p. 28-29, V.-Z.), sous le titre *De iussione Octaviani imperatoris et responsione Sibille* (« De la demande faite par l'empereur Octavien et de la réponse de la Sibylle »). Le voici, accompagné d'une traduction française :

***Mirabilia*, ch. 11, p. 28-29, V.-Z.**

Traduction personnelle

Tempore Octaviani imperatoris, senatores videntes eum tantae pulchritudinis quod nemo in oculos eius intueri poterat et tantae prosperitatis et pacis quod totum mundum sibi tributarium fecerat,

À l'époque de l'empereur Octavien, les sénateurs [de Rome], voyant sa beauté – personne ne pouvait le regarder dans les yeux – ainsi que la prospérité et la paix qu'il avait établies dans le monde entier qui lui était soumis,

dicunt ei : « Te adorare volumus, quia deitas est in te ; si hoc non esset, non tibi omnia essent prospera ».

lui dirent : « Nous voulons t'adorer, parce que la divinité est en toi. Si ce n'était pas le cas, tout ne te serait pas aussi favorable. »

Qui renitens, indutias postulavit, ad se Sibillam Tiburtinam vocavit, cui quod senatores dixerant recitavit. Que spatium trium dierum petiit, in quibus artum ieiunium operata est.

Réticent, l'empereur demanda un délai. Il convoqua la Sibylle Tiburtine, à qui il transmit la demande des sénateurs. Celle-ci lui demanda un délai de trois jours, pendant lesquels elle se livra à un jeûne strict.

Post tertium diem respondit imperatori : « Hoc pro certo erit, domine imperator :

Après trois jours, elle répondit à l'empereur : 'Tiens ce qui suit pour certain, Seigneur Empereur :

*Iudicii signum, tellus sudore madescet ;
e caelo rex adveniet per saecula futurus,
scilicet in carne presens, ut iudicet orbem*

Signe du jugement, la terre sera mouillée de sueur :
du ciel descendra celui qui sera roi pour les siècles,
présent comme en chair pour juger l'univers,'

et cetera quae secuntur.

et elle continua à réciter la suite.

Ilico apertum est caelum et nimius splendor irruit super eum ; vidit in caelo quandam pulcherrimam virginem stantem super altare, puerum tenentem in brachiis. Miratus est nimis et vocem dicentem audivit : « Haec ara filii Dei est ».

Aussitôt le ciel s'ouvrit et une extraordinaire splendeur s'offrit à lui. Il vit dans le ciel une très belle vierge debout sur un autel et tenant un enfant dans les bras. Rempli d'une grande admiration, il entendit une voix qui lui disait : « Voici l'autel du fils de Dieu ».

Qui statim in terram procidens adoravit. Quam visionem retulit senatoribus et ipsi mirati sunt nimis.

Et aussitôt, tombant à terre, il l'adora. Il rapporta cette vision aux sénateurs, qui eux aussi furent dans une grande admiration.

Haec visio fuit in camera Octaviani imperatoris, ubi

Cette vision eut lieu dans la chambre de l'empereur

nunc est ecclesia sanctae Mariae in Capitolio. Idcirco dicta est Sancta Maria Ara Caeli. Octavien, où se trouve aujourd'hui l'église de *Sancta Maria in Capitolio*. C'est pourquoi, cette église est appelée *Sancta Maria Ara Caeli*.

La question de l'empereur n'est plus la même que dans la tradition byzantine, on l'a dit. On a dit aussi que la réponse de la Sibylle différait des réponses précédentes. Elle annonce de grands événements, en utilisant des vers tirés du début des *Oracles Sibyllins* que citait saint Augustin dans la *Cité de Dieu* (XVIII, ch. 23). Si on s'y rapporte, on découvre que la suite de la prophétie décrit la fin du monde avec le jugement dernier, et que l'avant-dernier vers précise même « que là, tous les rois, jusqu'au dernier, se tiendront devant le Seigneur » (*Et coram hic Domino reges sistentur ad unum*). Pareil message ne laisse place à aucune ambiguïté : le nouveau Dieu est supérieur à tous les rois de la terre.

Mais la nouveauté essentielle, on l'a dit aussi, réside dans la vision qui s'offre à l'empereur. Immédiatement après la réponse de la Sibylle, les cieux entrouverts font voir à Octavien celui qu'évoquaient les vers oraculaires : le « Roi des siècles », le « Seigneur de l'univers », le Juge suprême de la fin des temps, devant qui tous les rois de la terre ne sont rien. Il apparaît sous l'aspect d'un enfant tenu dans les bras par sa mère, une vierge très belle debout sur un autel (*pulcherrimam virginem stantem super altare puerum tenentem in brachiis*).

Dans l'admiration, et aidé par la voix tombant du ciel, Octavien comprend qu'il a sous les yeux, sur cet autel céleste, le fils de Dieu et sa mère. Il comprend aussi ce qui lui reste à faire : tomber à genoux et adorer. Plus question dans ces conditions d'accepter que les sénateurs – admiratifs eux aussi d'ailleurs – le considèrent comme un dieu.

Dans la foulée, le rédacteur signale que cette vision eut lieu dans la chambre de l'empereur, suggérant indirectement que le palais impérial se dressait à cet endroit. Et, selon les habitudes des *Mirabilia* toujours soucieux de relier topographiquement le passé romain et le monde chrétien, l'auteur précise qu'à l'emplacement de cette chambre s'élève aujourd'hui l'église de *Sancta Maria in Capitolio*.

Mais il ne faudrait pas négliger la précision qui suit et qui a beaucoup de sens. *Idcirco dicta est Sancta Maria Ara Caeli* : « C'est pourquoi [= à cause de cette vision de l'empereur] l'église Sainte-Marie-du-Capitole est appelée Sainte-Marie-de-l'Autel-du-Ciel ». Le texte juxtapose en effet deux dénominations pour cette église qui remonte au VIIe siècle. Pour bien les comprendre, il faut savoir deux choses.

La première est que, jusqu'au XIII^e siècle, le nom du sanctuaire (et aussi du monastère qui lui est lié) a toujours été *Sancta Maria in* (ou *de*) *Capitolio*. C'était la dénomination « officielle », si l'on peut dire. Il était en effet courant (Ch. Huelsen, *Le Chiese di Roma*, Florence, 1927, p. XCV-CIX) que les églises de Rome se distinguent par un *cognomen* tiré de l'endroit où elles se trouvaient (*S. Maria de Aventino, in Campo Martio, de Thermis, de Schola Graeca, in Foro, in Trastevere, etc.*). *Sancta Maria in Capitolio* répond tout à fait à ce modèle.

La seconde est que, c'est ici, dans la version la plus ancienne des *Mirabilia*, au milieu du XII^e siècle, que l'expression *Sancta Maria Ara Celi* se rencontre pour la première fois (à côté de l'autre, d'ailleurs). C'est plus que probablement une appellation « populaire », qui trouve son origine dans le récit étiologique de la vision d'Octavien. En tout cas, pour la voir apparaître dans un document officiel, il faudra attendre 1323 (Ch. Huelsen, *Chiese di Roma*, Florence, 1927, p. 323-324).

On pourrait dès lors paraphraser de la manière suivante le message du rédacteur du texte : « L'église de *Sancta Maria in Capitolio* s'élève sur l'emplacement de la chambre d'Octavien, à l'endroit même où l'empereur reçut la vision de l'autel céleste offrant à l'adoration du monde la Vierge et l'Enfant. Cette église s'appelle aussi *Sancta Maria Ara Caeli* : on comprend pourquoi. » On est en présence d'une légende étiologique, destinée à expliquer le nom d'*Araceli* dans la dénomination « populaire » de l'église. On retrouvera cette question en étudiant [plus loin](#) quelle pourrait être l'origine de cette légende.

On remarquera que la notice n'attribue plus formellement à Octavien une fondation sur le Capitole, qu'il s'agisse d'un simple autel ou d'une église. En ce qui concerne l'autel, présent dans la tradition byzantine comme dans celle des *Mirabilia*, on observera le déplacement topographique qui l'affecte : dans les textes précédents, l'empereur construisait sur le Capitole un autel « au fils de Dieu » ou « au Dieu vivant ». Dans la version des *Mirabilia*, il n'est plus question d'un autel **terrestre** : le seul autel du récit est un autel **céleste**, sur lequel se dressait la Vierge portant l'Enfant et qu'une voix venue du ciel, qui n'était pas celle de la Sibylle, présentait comme « l'autel du fils de Dieu ».

Les différences sont telles qu'on peut envisager, pour la vision d'Octavien, une autre branche de la tradition. On a quitté le monde byzantin pour entrer dans le monde occidental.

Voyons d'abord ce que va devenir cette branche occidentale dans la tradition des *Mirabilia*. Nous ne ferons que survoler cette dernière en nous arrêtant toutefois quelques instants sur Jean d'Outremeuse.

5. La suite de la tradition des *Mirabilia urbis Romae* et notamment Jean d'Outremeuse

On pourrait étudier d'une manière approfondie comment cette longue tradition – qu'il s'agisse des *Mirabilia* proprement dit ou des *Indulgentiae* – a exploité le motif de la vision d'Octavien. Nous nous limiterons à quelques références et à quelques exemples.

La vision d'Octavien se retrouve dans la *Graphia aureae urbis* (XIIe) [§ 32, Valentini-Zucchetti, *Codice Topografico*, III, 1946, p. 89-90], dans la traduction italienne intitulée *Miracole di Roma* (XIIIe) [§ 19, V.-Z., III, 1946, p. 129-130], dans la première des deux traductions françaises du XIIIe intitulées *Les Merveilles de Rome* [§ 17, éd. D. Ross, dans *Classica et Mediaevalia*, t. 30, 1969, p. 628], dans le recueil de N. Rosell (XIVe) [§ 18, V.-Z., III, 1946, p. 193], dans la traduction-adaptation de John Capgrave, *Ye Solace of Pilgrimes* (XVe) [I, 16, éd. C.A. Mills, 1911, p. 39-42], et dans d'autres textes qui ont été influencés par cette tradition, sans en faire nécessairement partie.

C'est le cas par exemple de Gervase de Tilbury dans ses *Otia Imperialia*, publiés vers 1210 [II, 16, p. 372-374, éd. S.E. Banks et J.W. Binns, Oxford, 2002] ou de Martin d'Opava (milieu du XIIIe) dans son *Chronicon pontificum et imperatorum* [M.G.H., S.S., XXII, éd. Weiland, 1872, p. 443]. Leurs textes sont très proches de celui des *Mirabilia* primitifs avec toutefois, pour Martin, quelques modifications mineures, comme on le verra [dans un instant](#).

L'examen approfondi de tous ces témoignages risquerait de nous entraîner trop loin. Nous nous arrêterons toutefois sur Jean d'Outremeuse, notre auteur de référence. Nous avons montré ailleurs ([FEC, 25, 2013](#)) qu'il avait introduit dans *Ly Myreur des Histors* une traduction française personnelle des *Mirabilia Romae*. Sa vision d'Octavien figure en *Myreur*, I, p. 72, et, comme le montre le tableau comparatif ci-dessous, il s'agit effectivement d'une véritable traduction. Le chroniqueur liégeois n'a pas pris beaucoup de liberté avec son modèle :

Mirabilia, ch. 11, p. 28-29, V.-Z.

Tempore Octaviani imperatoris, senatores videntes eum tantae pulchritudinis quod nemo in oculos eius intueri poterat et tantae prosperitatis et pacis quod totum mundum sibi tributarium fecerat,

Jean d'Outremeuse (*Myreur*, I, p. 72)

De Sainte-Marie en Capitoil vous voirons parler ; et vos disons qu'ihl fut faite

al temps Octovian qui fut mult beais ; et les senateurs regardont entre eaux Octovian l'emperere, et se le veirent de si grant bealteit et de teile prosperiteit que nuls ne soy poioit defendre contre ly, ains tenoit tout le monde desous luy en tregut.

dicunt ei : « Te adorare volumus, quia deitas est in te ; si hoc non esset, non tibi omnia essent prospera ».

Qui renitens, indutias postulavit, ad se Sibillam Tiburtinam vocavit, cui quod senatores dixerant recitavit. Que spatium trium dierum petiit, in quibus artum ieiunium operata est.

Post tertium diem respondit imperatori : « Hoc pro certo erit, domine imperator :

*Iudicii signum, tellus sudore madescet ;
e caelo rex adveniet per saecula futurus,
scilicet in carne presens, ut iudicet orbem*

et cetera quae secuntur.

Ilico apertum est caelum et nimius splendor irruiit super eum ; vidit in caelo quandam pulcherrimam virginem stantem super altare, puerum tenentem in brachiis. Miratus est nimis et vocem dicentem audivit : « Haec ara filii Dei est ».

Qui statim in terram procidens adoravit.

Quam visionem retulit senatoribus et ipsi mirati sunt nimis. Haec visio fuit in camera Octaviani imperatoris, ubi nunc est ecclesia sanctae Mariae in Capitolio. Idcirco dicta est Sancta Maria Ara Caeli.

Se vinrent à luy, et li disent : « Nous toy volons aoreir, car li deiteit est en toy ; et, se en toy n'estoit la deiteit, ilh ne toy venroient nient les honneurs et prosperiteis qui toy vinrent. »

Quant li emperere les entendit, si demandat jour de li à conseilhier et de respondre dedens III jours. Et puis apellat Sybile de Tyburtine dedens les III jours qu'ilh avoit pris de respit, et se soy conseilhat à lée ;

et elle li dest : « De chiel venrat li juges par les siecles futures par lequeile signe madiserent de sueur, assavoire en chaire present, et chis doit jugier le monde. »

Adont regardat Octovian le chiel, dont grant resplendeur li vint ; et si veit en chiel une virge tenant une enfant stesant sour une alteit, et oyt une vois disant en teile maniere : « Chis est li alteit de fis de Dieu. »

Et li emperere, quant ilh l'oyt, ilh chayt à terre en aorant Jhesu-Crist venant.

Chest vision dest li emperere aux senateurs, et fist mettre ceste vision en sa chambre, où est li engliese Sainte-Marie en Capitoil ; et partant le nom-ons Sainte-Marie en l'ateit de chiel.

Un élément intéressant est peut-être l'erreur de traduction dans le dernier paragraphe : le chroniqueur liégeois semble avoir compris que l'empereur avait fait représenter dans sa chambre la vision dont il avait bénéficié. Une autre chose est claire : il est bien question chez lui, comme chez son modèle, d'une église *Sancta Maria in Capitolio*, appelée *Sancta Maria Ara Caeli*. Et nous avons déjà dit [plus haut](#) ce qu'il fallait penser de ces deux dénominations.

Et pour en venir – nous l'annonçons [plus haut](#) – à la version de Martin d'Opava, elle est, comme celle de Jean d'Outremeuse, très proche du texte des *Mirabilia* primitifs. Elle fournit également *in fine* les deux noms de l'église, avec toutefois une légère différence : la version du chroniqueur d'Opava présente à la fin de l'avant-dernière phrase, après le *in Capitolio*, la précision *ubi nunc fratres sunt Minores* (« là où se trouve le couvent des Frères Mineurs »). Absente du texte des *Mirabilia* primitifs (milieu du XIIe), cette précision s'explique bien sous la plume d'un chroniqueur qui vécut au moins jusqu'en 1278. Une bulle papale avait en effet donné l'église aux Franciscains au milieu du XIIIe siècle.

Mais restons-en là avec les dénominations de l'église (l'une « officielle », l'autre « populaire »). Nous retrouverons la question en abordant [plus loin](#) les problèmes liés à l'origine de cette légende. Pour l'instant, arrêtons-nous sur deux aspects de la biographie d'Auguste.

Appendice. Le *dominus* et le *deus*, deux aspects de la biographie augustéenne

Ces deux aspects pourront en effet aider à comprendre la demande adressée à la Sibylle. On sait en effet qu'à une certaine époque de sa vie, l'empereur refusa d'être appelé « Seigneur » (*dominus*) ; on sait aussi qu'il subit de son vivant certaines pressions pour accepter d'être reconnu, directement ou indirectement, comme un dieu (*deus*).

a. Octavien refusa d'être appelé « Seigneur » (*dominus*)

Une tradition du début de l'empire, rapportée notamment par Suétone écrivant à l'époque d'Hadrien, rapporte qu'Auguste avait refusé d'être appelé *dominus*, c'est-à-dire « Seigneur ». Le récit est très explicite :

Cum spectante eo ludos pronuntiatum esset in mimo : "O dominum aequum et bonum !" et uniuersi quasi de ipso dictum exsultantes comprobassent, et statim manu uultuque indecoras adulationes repressit et insequenti die grauissimo corripuit edicto ; dominumque se posthac appellari ne a liberis quidem aut nepotibus suis uel serio uel ioco passus est atque eius modi blanditias etiam inter ipsos prohibuit. (Suétone, *Auguste*, 53, 2 ; éd. H. Ailloud, 1961)

Un jour qu'il assistait aux jeux, l'acteur ayant dit dans un mime : « Ô maître juste et bon ! », tous les spectateurs applaudirent en lui appliquant ce passage. Mais aussitôt il réprima de la main et du regard ces indécentes adulations, et le lendemain il les blâma très sévèrement dans un édit. Il ne souffrit même pas que ses enfants et ses petits-fils lui donnent ce titre de maître, ni sérieusement, ni sous forme de plaisanterie, et il leur interdit aussi entre eux ce genre de flatterie. (trad. personnelle)

Quelques lignes plus haut, Suétone (*Auguste*, 52, 3) avait raconté qu'Auguste avait également refusé très ostensiblement la dictature que lui offrait le peuple :

Dictaturam magna ui offerente populo genu nixus deiecta ab umeris toga nudo pectore deprecatus est.

La dictature lui étant offerte par le peuple avec beaucoup d'insistance, il se mit à genoux, rejeta sa toge de ses épaules, et, la poitrine découverte, l'adjura de ne pas la lui imposer. (Suétone, *Auguste*, 53, 2 ; éd. et trad. H. Ailloud)

Ces épisodes, censés traduire la modestie et l'humilité de l'empereur, n'ont évidemment rien à voir avec le christianisme ni avec la formule « mon Seigneur et mon Dieu » (*Dominus Deus*) des chrétiens. L'empereur voulait – ou essayait de donner l'impression de vouloir – réduire l'écart entre lui et ses sujets en refusant le titre de *dictator*, mal connoté depuis les excès des dictatures de la fin de la République romaine, ou celui de *dominus*, qui évoquait un peu trop peut-être les liens de subordination et de dépendance entre un maître (*dominus*) et son esclave (*servus*).

Mais, pour en revenir à l'anecdote du *dominus*, les chrétiens qui désiraient donner d'Auguste une image positive s'en sont emparés en l'intégrant à leur programme de valorisation de l'empereur. C'est ainsi qu'au Ve siècle, Orose, après avoir repris presque textuellement le premier des récits de Suétone, le fait suivre d'une *interpretatio Christiana* très nette :

Il [= Auguste] refusa en tant qu'homme le nom de maître (*dominus*) : en effet, comme, pendant qu'il assistait aux jeux, il avait été déclamé au cours d'un mime : « ô maître juste et bon ! » et que tous avaient approuvé avec des transports de joie comme si cela avait été dit à propos de lui, il blâma très sévèrement cette attitude et ne toléra pas par la suite d'être appelé maître, même par ses enfants et ses petits-enfants, que ce fût sérieusement ou par plaisanterie.

Donc à cette époque, c'est-à-dire l'année même où César établit une paix très sincère selon le plan de Dieu, naquit le Christ [...]. À l'époque même où le vrai maître de tout le genre humain était né, celui à qui le pouvoir universel avait été accordé ne toléra pas d'être appelé le maître des hommes ; bien plus, il ne l'osa pas. (Orose, VI, 22, 4-5 ; trad. de M.-P. Arnaud-Lindet)

Ph. Verdier (*Vision*, 1982, p. 87-88) parle à ce propos de « l'image radieuse d'Auguste [qui] s'estompe d'une suprême humilité », comme si l'empereur voulait se présenter comme « le simple instrument d'un grand dessein providentiel qu'il servait et qui le dépassait ». C'est la vision chrétienne de l'empereur romain.

b. Octavien était toutefois « en bonne voie de divinisation »

En français comme en latin, un « seigneur » (*dominus*) n'est pas un « dieu » (*deus*). Qu'en est-il d'une éventuelle « divinisation » d'Auguste ?

La question se pose car l'antiquité romaine connaissait une procédure par laquelle un homme est proclamé dieu par une décision du sénat et honoré comme tel. Avant Auguste, seuls deux dirigeants romains avaient eu cet honneur : l'un, Romulus, devenu le dieu Quirinus, appartenait aux temps légendaires ; l'autre était le père adoptif d'Auguste, César, et le passage d'une comète (*sidus Iulium*) dans le ciel de Rome, un peu après son assassinat en 44, avait été interprété comme le signe de son entrée parmi les dieux.

Dans les deux cas toutefois, il s'agissait de personnes défuntes. Rome ne divinisait pas encore des vivants, même si, dans la partie orientale de l'empire surtout, un dirigeant était assez facilement reconnu comme dieu de son vivant. Qu'en est-il d'Auguste sur ce point ?

Il est exact que l'empereur avait reçu, sous des formes variées, ce qu'on pourrait considérer comme des « propositions de divinisation », émanant de groupes qui demandaient par exemple de pouvoir lui élever des temples et lui rendre un culte. Il avait accepté – à condition d'en partager la dédicace avec la déesse Rome – dans les régions grecques de son empire, parfois même dans les provinces occidentales, mais il se montrait très réticent en ce qui concernait l'Italie et surtout la capitale, craignant des réactions négatives de la part des Romains. Mais un culte d'Auguste se préparait doucement, et du vivant même de l'empereur. Ainsi on vénérât le *Genius Augusti* ou le *numen Augusti* ; les écrivains du temps l'assimilaient subtilement à un dieu ; son nom fut même ajouté, à côté de celui des dieux, dans des hymnes sacrés archaïques comme le *Chant des Saliens* et le *Chant des Arvales*.

Les choses changeront à sa mort en 14 après J.-C. Le Sénat le proclamera alors *diuus*, comme l'avait été son père adoptif, et son culte sera désormais bien organisé, dans l'empire comme à Rome.

Nous ne pouvons pas nous attarder ici sur les détails de ce « culte d'Auguste », qu'on trouvera, si besoin est, dans les ouvrages spécialisés (brefs mais intéressants aperçus déjà dans J. Le Gall, *La religion romaine, de l'époque de Caton l'Ancien au règne de l'empereur Commode*, 1975, p. 166-179, ou J. Scheid, *La religion des Romains*, Paris, 1998, p. 134-136). L'essentiel est de montrer qu'il n'y a rien d'historique dans le récit médiéval selon lequel, sollicité par le sénat romain d'être considéré comme un dieu, Auguste aurait vigoureusement refusé leur offre, pour accepter le Dieu des chrétiens.

Mais deux éléments au moins dans les textes médiévaux reposent sur une base historique : Auguste avait rejeté le terme de *dominus* et certains de ses compatriotes avaient envisagé de l'honorer de son vivant comme un dieu, ce qu'il avait considéré avec une certaine réticence.

Et nous terminerons ici encore par une citation de Ph. Verdier (*Vision*, 1982, p. 88) : « Cette image légendaire, remodelée dans un sens chrétien par Orose, allait constituer le noyau de récits merveilleux exprimant la nostalgie d'une paix universelle garantie par le Christ, devant lequel s'efface Auguste ». Et le savant continue : c'est cette image « qui se cristallisa au Moyen Âge dans la vision de l'*Ara Coeli* ».

6. Jacques de Voragine et *La légende dorée*

Revenons à nos analyses de textes. Au chapitre 6 de *La légende dorée*, où il énumère les manifestations de la Nativité en suivant l'ordre des « degrés des créatures », Jacques de Voragine mentionne la légende à deux endroits différents. Une fois d'abord, d'une manière fort détaillée, dans la première rubrique, celle des corps célestes ; puis ensuite, sous la forme d'une simple allusion, dans la quatrième, celle qui traite des hommes. Nous allons les passer revue, avant de nous interroger sur le sérieux de l'affirmation du compilateur du XIII^e siècle qui dit placer sa version détaillée sous la garantie d'Innocent III.

a. La version détaillée dans la rubrique des corps célestes

On trouvera ci-dessous le texte latin et la traduction du récit qui figure dans la rubrique des corps célestes. Il sera ensuite comparé au texte des *Mirabilia* primitifs pour y repérer les nouveautés, qu'il s'agisse d'additions ou de développements. On verra que Voragine invoque d'emblée la garantie d'Innocent III (pape de 1198 à 1216), une affirmation que nous laisserons momentanément de côté pour n'envisager que le contenu. Signalons que la division en paragraphes est nôtre.

(§ 1) *Octavianus insuper imperator, ut ait Innocentius papa tertius, uniuerso orbe ditioni Romanae subiugato, in tantum senatui placuit ut eum pro deo colere uellent. Prudens autem imperator se mortalem intellegens immortalitatis nomen sibi noluit usurpare. Ad illorum instantiam Sibyllam prophetissam aduocat scire uolens per eius oracula si in mundo maior eo aliquando nasceretur.*

(§ 2) *Cum ergo in die natiuitatis domini concilium super hac re conuocasset et Sibylla in camera imperatoris oraculis insisteret, in die media circulus aureus apparuit circa solem et in medio circuli uirgo pulcherrima stans super aram puerum gestans in gremio. Tunc Sibylla hoc Cesari ostendit. Cum autem imperator ad predictam uisionem plurimum admiraretur, audiuit uocem dicentem : « Hec est ara celi. » Dixitque ei Sibylla : « Hic puer maior te est et ideo ipsum adora ».*

(§ 3) *Eadem camera in honore sancte Marie dedicata est unde usque hodie dicitur Santa Maria Ara Celi. Intellegens igitur imperator quod hic puer maior se erat, et thura obtulit et deus de cetero uocari recusauit.* (éd. G.P. Maggioni, p. 69-70)

(§ 1) Selon Innocent III, l'empereur Octavien, une fois le monde entier soumis, fut tant aimé du Sénat que celui-ci voulut l'honorer comme un dieu. Mais le prudent empereur, se sachant mortel, ne voulut pas usurper le nom d'immortel. À la demande pressante des sénateurs, il consulta une prophétesse, la Sibylle, pour savoir si quelqu'un de plus grand que lui naîtrait jamais en ce monde.

(§ 2) Il avait convoqué son conseil à propos de cette affaire le jour de la nativité du Seigneur, et la Sibylle dans la chambre de l'empereur se concentrait sur ses oracles, lorsqu'à midi un cercle d'or apparut autour du soleil, avec au centre de ce cercle une vierge très belle, debout sur un autel portant un enfant sur ses genoux. La Sibylle montra alors à César cette apparition, que l'empereur admira fort. Et il entendit une voix qui lui disait : « Tel est l'autel du ciel » ; et la Sibylle ajouta : « Cet enfant est plus grand que toi ; aussi adore-le. »

(§ 3) Cette chambre impériale fut dédiée à Sainte-Marie ; c'est pourquoi on appelle cette église, encore aujourd'hui, Sainte-Marie de l'Autel-du-Ciel (*Ara Celi*). L'empereur, comprenant donc que cet enfant était plus grand que lui, lui offrit de l'encens et refusa désormais d'être appelé Dieu. (trad. d'après A. Boureau, p. 54-55)

Si la structure est la même chez Voragine et dans le récit des *Mirabilia* (cfr [plus haut](#)), les différences sont importantes. Épinglons-en quelques-unes.

Au § 1, le rédacteur prend la peine (ce que ne faisaient pas les *Mirabilia*) d'explicitement les réticences d'Octavien à accepter le titre d'immortel proposé par le Sénat : l'empereur, un sage, est bien conscient d'être mortel. – Octavien s'adresse à la Sibylle, non plus *motu proprio* comme dans les *Mirabilia*, mais sur les conseils pressants des sénateurs. – La question qu'il pose à la prophétesse est différente de celle qu'on attendrait : il ne lui demande pas s'il peut accepter le titre de dieu, mais si « quelqu'un de plus grand que lui ne va pas naître », ce qui n'est pas la même chose.

Le § 2 met davantage encore l'accent sur la Nativité. Alors que dans les *Mirabilia* primitifs (pas plus d'ailleurs que dans la branche byzantine) on ne trouvait aucune allusion à cet événement, dans le présent récit l'empereur réunit son conseil le jour où Jésus est né. Et la précision chronologique s'accompagne d'une précision topographique : la réunion a lieu « dans la chambre de l'empereur ».

Ce que voit et entend Octavien dans cette pièce diffère sur certains points du texte des *Mirabilia*. Que la très belle vierge, debout sur un autel, tienne l'enfant « sur les genoux (*in gremio*) » et non « dans les bras (*in brachiis*) », est un détail très secondaire. Ce qui l'est nettement moins, c'est que cette Vierge à l'Enfant n'apparaît pas simplement « dans le ciel », comme dans les *Mirabilia*, mais au centre d'un « cercle d'or apparu à midi autour du soleil ».

On reconnaît immédiatement le prodige du « cercle autour du soleil » analysé [plus haut](#). Daté à l'origine de -44, il n'avait, comme on l'a dit, rien à voir avec la Naissance du Christ, à laquelle une interprétation chrétienne l'a progressivement rattaché. Mais on se trouve ici à un stade plus avancé dans le développement du motif : le prodige solaire n'est pas seulement daté du jour de la Nativité, il est aussi intégré à la vision d'Octavien.

D'autres différences sont sensibles.

Dans les *Mirabilia* primitifs, ainsi d'ailleurs que dans les récits plus anciens d'origine byzantine, la Sibylle se contentait de citer des textes « oraculaires », sans les commenter. Ici, la prophétesse joue un rôle plus important encore : elle interprète. Elle montre l'apparition et elle parle, très clairement même, fournissant une réponse précise qui correspond d'ailleurs à la question, précise elle aussi, posée par l'empereur : « Cet enfant est plus grand que toi ; aussi adore-le. » Sur le plan politico-religieux, cette réponse a une énorme importance. Désormais, pour reprendre une phrase de Ph. Verdier (*Vision*, 1982, p. 106), « la soumission du pouvoir temporel au pouvoir spirituel est définie pour toujours en son principe ».

Un peu auparavant, la Sibylle avait prononcé une autre phrase : « C'est l'autel du Ciel » (*Hec est ara celi*), soulignant l'aspect étimologique dans les mêmes termes que le récit des *Mirabilia*.

Le § 3 développe cette donnée, destinée à expliquer la présence de l'église Sainte-Marie de l'*Aracoeli* : elle a été construite à l'emplacement de la chambre où Octavien a eu la vision de la Vierge et de l'Enfant. Mais le rédacteur ne s'attarde pas trop sur cette question, s'intéressant plutôt en conclusion sur la décision de l'empereur. Comprenant que l'enfant est plus grand que lui (il a ainsi la réponse à sa question), il lui offre de l'encens pour l'adorer (ce

que lui avait conseillé la Sibylle) et refuse d'être appelé Dieu (répondant donc par la négative à l'offre du Sénat).

C'est immédiatement après ce récit, un peu comme pour l'expliquer, que Voragine cite le passage d'Orose, où l'historien chrétien décrit et interprète le prodige du cercle autour du soleil. Nous avons présenté ce texte [plus haut](#). Rappelons simplement ici que chez Orose le motif était daté de -44 et n'avait rien à voir avec la vision d'Octavien. Orose ne faisait là que prolonger et développer une notice antique, absente chez Eusèbe-Jérôme, mais bien attestée chez les auteurs anciens. Tout cela a été dit plus haut.

b. La version plus brève dans la rubrique des êtres humains

Voragine reprend l'exemple de la vision d'Octavien, dans sa quatrième rubrique, celle des « manifestations humaines » de la Nativité.

Il vient de mentionner les bergers qui courent à la crèche après avoir été avertis par les anges de la naissance du Seigneur. Puis il poursuit :

Sic iterum manifestata est [= Cette naissance] per Cesarem Augustum qui tunc preceptum dedit ne aliquis eum dominum uocare auderet, sicut Orosius testatur. Forte enim, cum uisionem illam circa solem uidisset, recolens simul de ruina templi et de fonte olei et intelligens quod in mundo natus esset qui maior se erat, nec deus nec dominus uocari uoluit. (éd. G.P. Maggioni, p. 71-72)

Cette naissance fut aussi manifestée par César Auguste, qui ordonna alors que personne n'ait plus l'audace de le nommer « seigneur », selon le témoignage d'Orose. C'est sans doute qu'après avoir eu cette vision autour du soleil, il se rappela en même temps la chute du temple et la fontaine d'huile. Il comprit alors qu'un être plus grand que lui était né au monde et il ne voulut plus être appelé dieu ni seigneur. (trad. A. Boureau, p. 56).

Le refus d'être appelé « seigneur » (*dominus*), présent dans la première phrase, ne figurait pas dans le récit détaillé donné plus haut par Voragine dans la rubrique des corps célestes. Il s'agit bien, comme le précise l'auteur, d'un écho direct du passage d'Orose analysé plus haut.

Vient ensuite l'allusion très brève à la vision, où les quelques mots « la vision autour du soleil » (*uisionem circa solem*) indiquent clairement que Voragine avait à l'esprit la description qu'il venait de donner et qui combinait l'apparition de la Vierge à l'Enfant au prodige du cercle autour du soleil. Voragine imagine alors qu'après avoir vu cette apparition céleste, l'empereur avait dû penser aussi à la chute du temple et à la fontaine d'huile.

Dans la conclusion du compilateur, on retrouve d'abord les réflexions de l'empereur, reprenant presque textuellement ce qui avait été écrit un peu plus haut (« l'empereur, comprenant que cet enfant était plus grand que lui »), puis la décision impériale : « il ne voulut plus être appelé dieu ni seigneur ». Au mot « seigneur », présent dans le premier

paragraphe de la version réduite mais totalement absent de la version détaillée, s'ajoute ici le terme « dieu » qui, lui, dominait le récit dans la version détaillée.

c. Cette version est-elle vraiment d'Innocent III ?

La version longue de Voragine, nettement plus évoluée que celle des *Mirabilia*, remonte-t-elle vraiment, comme il le prétend, à Innocent III (pape de 1198 à 1216) ? C'est possible, mais pas certain, le rédacteur de *La légende dorée* utilisant parfois ses garants d'une manière un peu légère.

On sait en tout cas qu'Innocent III a traité le sujet dans un de ses discours de Noël (*Sermo II in nativitate Domini*, dans *P.L.*, t. 217, Paris, 1855, col. 455-480) où il évoque (col. 457-458) les *mirabilia* qui ont marqué la Nativité. On peut en effet y lire, entre la mention de l'étoile de Bethléem et celle du prodige de l'huile, une description allusive à la vision d'Octavien :

Octavianus Augustus fertur in caelo vidisse virginem gestantem filium ad ostensionem Sibyllae, et extunc prohibuit ne quis eum dominum appellaret, quia natus erat « Rex regum, et Dominus dominantium [Apoc. XVII] ». Unde poeta : « En nova progenies caelo dimittitur alto » [Virg., Buc., IV, 7]

On dit qu'Octavien-Auguste a vu dans le ciel la Vierge portant son Fils que lui montrait la Sibylle, et qu'à la suite de cela il a interdit qu'on l'appelât seigneur (*dominus*) parce qu'était né « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ». D'où le vers du poète : « Voilà qu'une nouvelle génération descend des hauteurs du ciel ». (trad. personnelle)

Ce passage mentionne la décision de l'empereur de ne plus être appelé *dominus*, ce qui correspondrait davantage au texte d'Orose qu'à celui de Voragine. Il est toutefois trop bref pour qu'on puisse assurer que le pape introduisait bien, comme Voragine, le prodige du cercle autour du soleil dans le récit de la vision d'Octavien. Mais il semble au moins qu'on puisse dire que, selon Innocent III, cette vision se serait déroulée lors de la Nativité et aurait donc marqué l'événement, ce qui est la position de Voragine.

Reste à commenter, pur être complet, les deux citations d'Innocent III.

Dans la première, l'expression « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » est tirée de la description de la « Grande Babylone » dans l'*Apocalypse* (XVII, 14) et non pas du texte des *Oracles Sibyllins* utilisé par le rédacteur des *Mirabilia* primitifs et repris à saint Augustin (cfr [plus haut](#)), où l'expression la plus proche serait *Et coram hic Domino reges sistentur ad unum*. On y trouve bien les mots *rex* et *dominus*, mais les textes et les contextes sont fort différents.

La seconde provient de Virgile (*Buc.*, IV, 7). C'est, avec un *en* initial au lieu du *iam* des éditions modernes, le vers célèbre de la quatrième *Bucolique*, composée à l'occasion de

l'heureuse naissance d'un enfant dans une importante famille romaine (peu importe ici son nom). Cette pièce, on le sait, a fait l'objet très tôt d'une interprétation chrétienne. Comme Virgile était devenu, avec Lactance, saint Augustin, Constantin, « un poète inspiré par le Dieu des chrétiens et annonçant la venue du Messie » (E. de Saint-Denis, *Virgile. Bucoliques*, Paris, 1949, p. 39), on a vu dans cet enfant le Christ venu introduire dans le monde un âge nouveau.

d. L'introduction de la Vierge à l'Enfant dans le cercle autour du soleil est-elle de Voragine ?

Une autre question qui se pose est de savoir si c'est à Jacques de Voragine qu'on peut attribuer l'introduction de la Vierge à l'Enfant dans le cercle autour du soleil.

La réponse est non. Il a très vraisemblablement repris ce motif à un de ses prédécesseurs, Barthélemy de Trente, qui écrivit vers 1245 un *Liber epilorum in gesta sanctorum*, contenant quelque 200 notices de vies de saints, pour fournir des exemples aux prédicateurs. Plus de trente manuscrits en sont connus, preuve de son succès.

Le chapitre XVII intitulé *De Nativitate Domini* contient en effet un texte, qui recense les marqueurs de la Nativité. Il ne permet aucune ambiguïté sur le point qui nous intéresse :

Circulus etiam aureus circa solem in media die apparuit et virgo in medio, puerum in gremio tenens. Quem Augustus, cum Sibilla sedens in consilio utrum se pro deo coli faceret, ipsa demonstrante, videns, et hunc puerum se maiorem intelligens, ipsi thura obtulit et renuit deus vocari. Et ubi hec visio apparuit est ecclesia que dicitur Ara Celi, quia sibilla de virgine dixit : « Hec est ara celi » ; de puero vero : « Hunc adora ». (Barthélemy de Trente, *Liber epilorum*, XVII, p. 34, éd. E. Paoli, 2001)

Apparut aussi un cercle d'or autour du soleil, à midi, avec, en son milieu, une vierge tenant un enfant sur son giron. La Sibylle qui siégeait dans le conseil examinant si Auguste devait ou non être honoré comme un dieu, le montra à l'empereur. Celui-ci voyant l'enfant et comprenant qu'il était plus grand que lui, lui offrit de l'encens et renonça à être appelé dieu. À l'endroit de l'apparition se trouve l'église appelée *Ara Celi*. C'est dû au fait que la Sibylle avait dit à propos de la vierge : « C'est l'autel du Ciel » et à propos de l'enfant : « Adore-le ». (trad. personnelle).

Le récit est assez bref. Ainsi par exemple la réflexion d'Octavien (« comprenant que l'enfant était plus grand que lui ») suppose un récit plus développé, qu'on rencontre d'ailleurs chez d'autres auteurs, où l'empereur interroge la Sibylle pour savoir s'il n'existait pas quelqu'un de plus grand que lui. On sait en effet que la question posée par l'empereur varie au cours de l'histoire du motif : « qui va me succéder ? », « puis-je accepter d'être considéré comme un dieu ? », « y a-t-il quelqu'un de plus grand que moi ? ». Dans la version de Voragine, c'est la troisième question qui est posée par l'empereur, et le texte de Barthélemy de Trente va dans le même sens.

Dans l'évolution du motif, l'auteur du *Liber epilorum* a-il été le premier à proposer un récit fusionnant le prodige du cercle d'or autour du soleil avec l'apparition de la Vierge à

l'Enfant ? Barthélemy de Trente a-t-il trouvé ailleurs cette variante ? En d'autres termes, qui a, le premier, fusionné le prodige du cercle d'or autour du soleil et l'apparition « dans le ciel » de l'image de la Vierge à l'Enfant ? Nous ne savons pas le dire avec certitude.

7. Un point intermédiaire sur les étapes de l'évolution du récit

Si, à ce stade du travail, nous interrompons quelques instants notre analyse pour observer l'évolution du récit, nous pouvons dégager trois étapes essentielles.

a. Au départ, dans le monde byzantin, l'empereur pose une question à la Sibylle sur sa succession. Elle lui répond que c'en est désormais fini de la divination (et implicitement des dieux anciens), qu'un Dieu nouveau est là et que c'est lui qu'il faut désormais honorer. L'empereur comprend et élève sur le Capitole un autel « au Dieu vivant » ou « au Fils de Dieu ». Octavien ne reçoit aucune vision. C'est la **première étape**.

b. Les *Mirabilia* primitifs introduisent un changement important, qui marque la **deuxième étape**. L'empereur demande à la Sibylle s'il peut accepter le titre de dieu. Celle-ci répond par un oracle. Après cela, l'empereur voit dans le ciel, debout sur un autel, une Vierge portant un enfant, et il entend une voix qui commente la vision en ces termes : « C'est l'autel du fils de Dieu ». Il tombe alors en admiration et en adoration.

Toujours selon le rédacteur des *Mirabilia*, Octavien n'est pas censé avoir élevé lui-même à l'emplacement de la vision une quelconque construction, autel ou église. Mais c'est à cet endroit que se dresse l'église de *Sancta Maria in Capitolio*. Et si elle porte aussi le nom de *Sancta Maria Ara Caeli*, c'est précisément parce qu'elle a été bâtie là où l'empereur a vu dans le ciel ouvert un autel que la voix céleste lui a présenté comme « l'autel du fils de Dieu ».

La fonction politico-religieuse (la subordination de l'empereur) et la fonction étiologique (l'explication d'un bâtiment sur le Capitole) sont conservées.

c. Une **troisième étape** apparaît d'une manière assez détaillée chez Jacques de Voragine, mais elle déjà attestée chez Barthélemy de Trente, sans qu'on sache toutefois si ce dernier en est le créateur.

Sans modifier fondamentalement le récit précédent dont la double fonction est conservée, la nouvelle version innove, d'abord en modifiant la question (« quelqu'un de plus grand que moi va-t-il naître ? »), mais aussi et surtout en introduisant l'image de la Vierge à l'enfant debout sur un autel à l'intérieur du prodige du cercle de lumière autour du soleil, prodige attesté par ailleurs et comportant à l'origine une tout autre signification.

8. L'origine de la légende et quelques illustrations

Le moment semble maintenant venu d'aborder une question qui a été déjà soulevée à plusieurs reprises. Comment serait née cette légende dont la finalité étiologique ne peut pas être rejetée ?

Bibliographie : G. de Rossi, *Le origini cristiane della chiesa dell'Aracoeli*, dans *Bullettino di archeologia cristiana*, t. 4, 1894, p. 85-89 – Ch. Huelsen, *The Legend of Aracoeli*, dans *Journal of the British and American Archaeological Society of Rome*, t. 4, 1907, p. 39-48 – Ch. Huelsen, *Le chiese di Roma nel Medio Evo. Cataloghi e Appunti*, Florence, 1927, p. 323-324 – A. Colasanti, *S. Maria in Aracoeli*, Rome, 1933, 16 p., 32 fig. (Le chiese di Roma illustrate, 2) – C. Cecchelli, *La leggenda dell'Ara Coeli*, dans *Nuova Antologia*, année 71, n° 1538, 1936, p. 492-494 – A. Monteverdi, *La leggenda d'Augusto e dell'Ara celeste*, dans *Atti. V Congresso Nazionale Studi Romani*, vol. II, 1940, p. 462-470. Nous avons consulté cet article dans son recueil de *Saggi neolatini*, Rome, 1945, p. 25-27 (Storia e letteratura, 9) [abrégé en Monteverdi, *Leggenda*, 1945] – Ph. Verdier, *La naissance à Rome de la Vision de l'Ara Coeli. Un aspect de l'utopie de la paix perpétuelle à travers un thème iconographique*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome. Moyen Âge*, t. 94, 1982, p. 85-119 [abrégé en Verdier, *Vision*, 1982]

a. La zone du Capitole

A. Monteverdi (*Leggenda*, 1945, p. 23-37) a résumé les travaux antérieurs. Selon lui, cette zone du Capitole était dans l'antiquité très riche sur le plan religieux. Elle abritait un *Auguraculum* (un endroit pour prendre les auspices), le temple de Junon Moneta, le culte de la déesse carthaginoise Tanit, devenue à Rome la *Dea Virgo Caelestis*, et, au pied de la colline, le culte de Mitra (*Mitras Sol Invictus*), où devaient se rencontrer des illustrations de Mithra, « dieu enfant naissant d'une pierre ». Dans ce milieu à haute valeur religieuse auraient fort bien pu « se développer et se répandre des légendes où apparaissaient la Vierge Marie et le divin Enfant » (*ibidem*, p. 35). Le Capitole était le centre religieux de la Rome antique.

b. L'autel, la Sibylle et l'empereur

Mais, pour expliquer une légende dont les versions, tant byzantines qu'occidentales, font état d'un autel (terrestre ou céleste) lié à cette colline, ne fallait-il pas poser, comme point de départ, l'existence au moins d'un autel concret ? C'était en tout cas ce que pensait Ch. Huelsen en 1907. Il imaginait sur le Capitole un autel consacré à la *Fides Augusta*, qui aurait porté une inscription du genre FIDEI/AVG/SACR, c'est-à-dire *Fidei Aug[ustae] sacr[um]* (« consacré à la *Fides Augusta* »), inscription que les chrétiens auraient interprétée en *Fi[l]io Dei Aug[ustus] sacr[avit]* (« Auguste a consacré [cet autel] au Fils de Dieu »). Cela leur

aurait permis de penser que l'empereur Auguste avait fondé sur le Capitole un autel consacré au Fils de Dieu (*ibidem*, p. 36). L'idée d'une pareille offrande aurait reposé sur la théorie médiévale, dont on a dit plus haut l'importance et qui « christianisait » la figure de cet empereur. Dans la construction de la légende, on aurait ensuite fait intervenir une Sibylle, « un de ces nombreux oracles païens, auxquels Dieu, selon l'ancienne croyance chrétienne, aurait inspiré sa sainte vérité » (*ibidem*, p. 36).

Une autre inscription, bien réelle celle-là à la différence de la précédente sortie de l'imagination du savant allemand, se trouve sur une colonne en granit de la nef de l'église, avec le texte A CVBICVLO AVGVSTORVM. Évoquant une « chambre des empereurs », elle aurait pu être à l'origine de la tradition médiévale d'un *palatium Octaviani* sur le Capitole, et donner naissance au motif d'une localisation de la vision dans la chambre d'Auguste (Ph. Verdier, *Vision*, 1982, p. 96, n. 35).

Ce ne sont là que des hypothèses dans la discussion desquelles nous n'entrerons pas. De toute façon, elles n'ont guère de rapport avec le message central qui reste celui-ci : l'empereur romain, informé « en bonne et due forme » de l'existence du vrai Dieu, lui fait allégeance en cet endroit du Capitole. L'empereur est subordonné à Dieu et bien sûr au pape qui le représente sur terre. La légende est une illustration très forte de cette théorie.

c. Le nom de l'église

Quel qu'en ait été le point de départ concret, elle a également été utilisée comme légende étymologique pour une église qui remonterait au VIIe siècle et dont le nom « officiel » a été jusqu'au XIIIe siècle *Sancta Maria in (ou de) Capitolio*. L'expression *Sancta Maria Ara Celi* se rencontre pour la première fois (à côté du nom ancien, d'ailleurs) dans la version [la plus ancienne](#) des *Mirabilia* et il faut probablement y voir une appellation « populaire ». Il faudra attendre 1323 pour qu'elle apparaisse dans un document officiel (sur ces détails, cfr Ch. Huelsen, *Chiese di Roma*, 1927, p. 323-324). Mais cela ne signifie pas qu'elle n'ait pas été utilisée avant le milieu du XIIe siècle, date de la rédaction de la version la plus ancienne des *Mirabilia*.

Quoi qu'il en soit, le groupe *ara Celi* comme tel pose des problèmes. Un autel est toujours présent dans toutes les versions de la légende, mais dans les plus anciennes, celles qui ignorent la vision, il s'agit d'un autel « terrestre », élevé par l'empereur à un destinataire divin, au nom variable d'après les auteurs et difficile à rendre en français : « au Fils de Dieu, ou au Dieu vivant, ou au Dieu premier-né, ou au premier-né de Dieu ». Les choses changent

dans les versions plus récentes. L'empereur Auguste n'est plus censé construire d'autel sur la terre. Le seul autel présent dans le récit est un autel « céleste », sur lequel se tient dans le ciel la Vierge à l'Enfant.

Bref, si les perspectives étiologiques sont présentes dès les premières attestations byzantines de la légende, c'est seulement dans les versions où l'autel céleste a remplacé l'autel terrestre qu'apparaît, pour désigner l'église, l'expression d'*ara Celi*, qui va désormais s'appliquer, comme appellation d'abord alternative, puis définitive, à l'église Sainte-Marie-du-Capitole.

d. L'autel du transept gauche : *ara* ou *aram celi*

Une autre inscription latine, moderne celle-là, est conservée dans l'église et intervient souvent dans les discussions. Elle est gravée sur un autel au centre du transept gauche, à moitié enterré par l'édicule de sainte Hélène. Il est sculpté et comporte quelques éléments décoratifs intéressants. Sa chronologie toutefois semble difficile à préciser. Selon A. Monteverdi (*Leggenda*, 1945, p. 25-26), les historiens d'art seraient d'accord pour dater l'autel et son inscription de la fin du XIII^e, voire du début du XIV^e siècle. Mais quelques décennies plus tard, Ph. Verdier (*Vision*, 1982, p. 100) parle d'un monument d'art cosmatesque, en proposant comme date « vers 1200 ? ».



Rome. Église de l'*Aracoeli*. Autel du transept gauche.

Source : A. Monteverdi, *Leggenda*, 1945, p. 25

Quelques mots pour le décrire le monument et en présenter l'inscription.

Dans les écoinçons au-dessus de l'arc en plein cintre soutenu par deux colonnes torsadées, Auguste, à gauche, en roi médiéval (« chaussé de braies à la mode carolingienne », selon Ph. Verdier, *Vision*, 1982, p. 102), s'agenouille et tend les mains en un geste d'offrande (de l'encens ?) vers le médaillon de droite où la Vierge et l'Enfant sont représentés dans un cercle de lumière. L'agneau mystique dans le *tondo* en-dessous de l'arc ne nous concerne guère, beaucoup moins en tout cas que l'inscription latine de deux lignes, sur la corniche. Elle n'est peut-être pas très lisible sur l'illustration, mais elle l'est dans la réalité :

*LVMINIS HANC ALMAM MATRIS QVI SCANDIS AD AVLAM CVNCTARVM PRIMA QVE FVIT ORBE SITA
NOSCAS QVOD CESAR TVNC STRVXIT OCTAVIANVS HANC ARA CELI SACRA PROLES CVM PATET EI*

En fait, elle s'adresse au fidèle : « Toi qui pénètres dans cette *aula* [= église] de la mère de lumière, la première de toutes celles installées au monde, sache (*noscas*) que c'est César Octavien qui l'a construite, lorsque s'est présentée à lui (*patet ei*), autel du ciel (*ara celi*), la divine progéniture (*sacra proles*) ».

Une chose surprend après ce qui vient d'être dit des trois étapes de l'évolution de la tradition. L'inscription attribue formellement à Octavien **la construction de l'église**, ce qui n'était pas du tout le cas dans les textes littéraires analysés. Elle introduit aussi une notion nouvelle, celle de la **primauté** de l'église du Capitole, en précisant même que cette primauté s'étendait « sur toutes les autres ». Aucun des passages analysés plus haut n'évoquait cette supériorité.

Ces informations plutôt surprenantes doivent être contextualisées. Elles ne proviennent pas de textes littéraires tirés d'ouvrages traitant d'un ensemble de questions, comme les *Mirabilia* ou *La légende dorée*. Elles se rencontrent dans une inscription affichée dans l'église du Capitole, adressée aux visiteurs de cette église et servant de propagande à cette dernière. Il fallait impressionner.

On le fera avec une exagération portant sur deux points importants. L'église (*alma*) a été construite par Octavien lui-même, et elle est « la première de toutes les autres ». On appréciera le vague de cette dernière formulation : s'agit-il de la première des églises romaines consacrées à Marie ? Ou de toutes les églises de Rome ? Ou de toutes celles de la chrétienté ?

On verra [plus loin](#) que, dans la même église, une autre inscription (celle dite du pape Anaclet) revendiquait le même honneur et on verra [aussi](#) qu'à *Santa Maria in Trastevere* cette fois, autre église romaine consacrée à Marie, cette même primauté était proclamée, également

dans une inscription, preuve de l'existence d'un certain climat de rivalité entre les deux églises. Ces témoignages épigraphiques ne peuvent manifestement pas être mis sur le même plan que ceux des textes écrits.

Mais revenons à un point très précis de traduction. Ce qui est gravé sur la pierre est *ara* et non *aram*, et la traduction proposée plus haut est fonction de cette graphie. Dans cette optique, *hanc* reprend *aulam* et l'expression *ara celi* est utilisée en valeur métaphorique pour désigner l'Enfant-Jésus. C'est ainsi que certains Modernes lisent l'inscription (Ch. Huelsen, A. Monteverdi), mais d'autres (comme Ph. Verdier) rattachent *ara* à *hanc*, et lisent *hanc ara(m)*. De toute manière, il est parfaitement possible que la succession immédiate des mots *ara* et *celi* ait pu suggérer aux gens du Moyen Âge qu'Octavien avait construit une église qui s'appelait *Ara Celi*.

On peut supposer par ailleurs que les éléments décoratifs de l'autel traduisent les conceptions de l'époque. D'où l'intérêt de voir la Vierge à l'Enfant intégrée dans un cercle qui semble rempli de rayons lumineux, ce qui rappelle la manière dont Voragine, après Barthélemy de Trente, se représentait la vision d'Octavien. Avant eux, les auteurs ne semblaient pas encore fusionner l'apparition et le prodige du cercle d'or entourant le soleil.

Si ce raisonnement est valable, on s'orienterait de préférence pour l'autel vers une date postérieure celle de 1200.

e. Le tableau de Stuttgart et la fresque de Cavallini

On sait qu'une fresque peinte par Pietro Cavallini à la fin du XIII^e siècle décorait la voûte de l'église mais qu'elle a aujourd'hui disparu (pour ce qui suit, cfr Ph. Verdier, *Vision*, 1982, p. 103-110). On en possède toutefois une description par Giorgio Vasari, le grand historien d'art dans l'Italie du XVI^e siècle : la Vierge, avec l'enfant dans les bras, est entourée *da un cerchio di sole*, tandis que l'empereur, placé en bas, adore l'enfant que lui montre une Sibylle Tiburtine à l'imposant phylactère. Cette oeuvre a peut-être inspiré un tableau vénitien du musée de Stuttgart (XIV^e/XV^e siècle), dont la partie inférieure est fort intéressante :



Tableau vénitien du musée de Stuttgart
 Source : Ph. Verdier, *Naissance*, 1982, p. 107, fig. 3

On voit, à gauche, Auguste et la Sibylle devant le palais de l'empereur sur le Capitole ; à droite, les sénateurs de Rome terrifiés devant un temple en train de s'effondrer et à l'intérieur duquel on aperçoit des statues tomber ; au centre, une fontaine circulaire où trois personnages debout soutiennent sur leurs épaules une vasque dans laquelle deux dragons crachent un liquide. Une inscription sur la base de la fontaine est éloquent : *Fons aque in liquorem olii Rome versus est die qua Christus de Maria Virgine natus est* « Une fontaine d'eau s'est transformée à Rome en fontaine d'huile le jour où le Christ est né de la Vierge Marie ». Le tableau rassemble donc trois épisodes importants, qu'il n'est pas rare de retrouver ensemble dans la littérature : la vision d'Octavien, le prodige de l'huile et l'effondrement du Temple.

Il vaut la peine de relever que ce même Pietro Cavallini était également intervenu dans un autre programme iconographique, celui de Sainte-Marie du Transtévère, où il avait réalisé plusieurs mosaïques de la vie et de la mort de la Vierge. L'une d'elle, celle de la Nativité, conservée, représente et commente précisément le miracle de la fontaine d'huile. Nous la retrouverons [plus loin](#).

En réalité, ces illustrations, pour intéressantes qu'elles soient, n'aident que très peu à comprendre l'origine de la légende.

9-18. Dix témoignages littéraires du XIIe au XVe siècle

Nous abandonnerons aux spécialistes comme Philippe Verdier (*Vision*, 1982, p. 100-119) le soin de suivre dans le temps les développements iconographiques du motif. Revenons quant à nous aux textes littéraires avec quelques exemples supplémentaires de l'évolution du motif, en poésie et en prose, du XIIe au milieu du XVe siècle. C'est une sélection qui n'a rien d'exhaustif et qui ne poursuit d'autre but que de montrer la variété des témoins et l'intérêt relatif de leurs témoignages.

Cinq poètes

Nous examinerons d'abord cinq versions poétiques, en commençant par celles de trois auteurs déjà rencontrés, à savoir Godefroi de Viterbe (fin XIIe), Calendre (1213-1220) et Guillaume Clerc de Normandie (fin XIIIe). À cette liste s'ajouteront deux nouveaux textes, l'un de l'auteur anonyme du *Passional* (fin du XIIIe), l'autre de Heinrich von München (XIVe). Ces poètes se caractérisent moins par l'originalité de leur contenu que par l'amplification, parfois fantaisiste et artificielle qu'ils sont capables de donner à leurs propos.

9. Godefroi de Viterbe, *Pantheon* (terminé en 1191)

Une étude précédente sur la destruction des symboles du pouvoir romain ([FEC, 27, 2014](#)) nous avait mis en contact avec un assez long passage du *Pantheon*. Il y était question (p. 41-44) d'une très grande statue (*maxima statua*) de Rome sur le Capitole, laquelle, malgré certains défauts, avait l'objet d'une prédiction conditionnelle d'éternité et s'était effondrée à la naissance du Christ *ex Maria virgine*.

Cette histoire faisait partie d'un ensemble plus large, occupant les pages 150-151 de l'éd. G. Waitz (*M.G.H., S.S., XXII*, 1872) et intitulé dans une partie de la tradition manuscrite : *De exaltatione Octaviani imperatoris, quem Romani voluerunt vocare suum deum, qui regnavit annos 53*. Il contenait une vision d'Octavien, que nous allons maintenant étudier.

Le poète de la fin du XIIe siècle commence par évoquer la paix générale qui s'est installée dans l'empire et le désir des sujets d'Octavien de voir célébré comme un dieu un dirigeant que tous aimaient. Mais l'empereur hésite, s'inquiétant de l'éventuelle naissance de quelqu'un qui serait plus grand que lui. Le poète travaille sur du matériel bien connu :

<i>Nascentis Christi tempore pax rediit.</i>		Au temps où naquit le Christ revint la paix.
<i>Octavianus tunc potuit deus ipse vocari,</i>	15	Octavien lui-même aurait pu alors être appelé dieu.
<i>Nam bonitate sui meruit reverendus amari,</i>		Il méritait d'être aimé et vénéré pour sa bonté,
<i>Mundus eum coluit totus honore pari.</i>		et le monde entier le célébrait d'un honneur égal.
<i>Urget eum populus, solus deus ut vocitetur ;</i>		Le peuple le presse d'être appelé le seul dieu.
<i>Ipse timet, si maior eo posthac orietur,</i>		Lui craint, si un être plus grand naissait dans la suite,
<i>Ne pereat nomen, perdat et ipse decus.</i>	20	de voir périr son nom, et de perdre son honneur.

Ce récit est alors interrompu par l'épisode de la statue du Capitole, objet, comme on vient de le dire, d'un présage conditionnel d'éternité. Il continue au vers 15 de la page suivante (p. 151 de l'édition) par l'intervention de la Sibylle à qui le roi demande des informations sur le Christ. La réponse de cette dernière, très brève, s'applique parfaitement à la question posée : « Il sera plus grand que toi ». Et, pour confirmer en quelque sorte son propos, elle lui propose une vision (*signa futura vide*) : « Regarde ce qui va se passer » :

<i>Octavianus ad hec rex consulit ore Sibillam,</i>	15	Sur ce, Octavien le roi consulte la Sibylle,
<i>Ut Christi causas referat. Cui rettulit illa :</i>		pour qu'elle lui parle du Christ. Elle lui répond :
<i>« Maior te veniet, signa futura vide. »</i>		« Il sera plus grand que toi ; vois les signes futurs. »

Le ciel s'ouvre alors à la vue de l'empereur. Mais celui-ci ne bénéficie pas, comme dans les autres récits, de l'apparition, toute simple pourrait-on dire, de la Vierge et de l'Enfant. Ce qu'il voit est beaucoup plus complexe et rendu peu intelligible par le travail même du poète :

<i>Arte Sibillina patuit sibi celitus ara,</i>		Par l'art de la Sibylle s'offre à lui un autel dans le ciel
<i>Qua videt angelica manifestius agmina clara</i>		où il voit nettement les claires armées des anges
<i>Que puero regi caelica regna parant.</i>	20	qui préparent pour l'enfant-roi le royaume céleste.
<i>In gremio matris stabat sapientia patris,</i>		Sur le giron de la mère se dressait la sagesse du père,
<i>Dextra coronati pueri dat dona beatis,</i>		la droite de l'enfant-roi fait des dons aux bienheureux.
<i>Celitus emicuit gloria multa satis.</i>		Une gloire très abondante brille dans le ciel.

Octavien aperçoit donc dans le ciel des cohortes d'anges en train de préparer le royaume de l'enfant-roi. Il faut évidemment supposer que le chef de ce royaume céleste, c'est l'enfant qui se trouve *in gremio matris* (« sur le sein de sa mère »), c'est-à-dire le Christ, Dieu le Fils donc. Mais cet enfant, le poète semble l'identifier aussi à Dieu le Père : c'est la « sagesse du père » aussi qui se trouve *in gremio matris*. Comme le Saint-Esprit intervient quelques vers plus loin (vers 30), on se trouve immergé dans la théologie trinitaire. On ne sait toutefois pas très bien quels sont les *dona* (« les cadeaux, les dons ») que l'enfant distribue de sa main droite. En tout cas ce qui apparaît dans le ciel est brillant et glorieux.

<i>Cesar ait : « Video miracula milia mille. »</i>		César dit : « Je vois mille milliers de merveilles ».
<i>Territus obstupuit nimium dixitque Sibille :</i>	25	Effrayé il resta tout figé et dit à la Sibylle :

« *Heu, minor hoc puero sum reputandus ego.
Scribe, Sibilla, michi, quisnam puer ille vocatur,
Quisve pater suus est aut que regina putatur,
Quod sibi fit regnum, quod diadema datur.* »

« Ah, je dois être jugé inférieur à cet enfant.
Sibylle, écris-moi quel est le nom de cet enfant,
qui est son père, quelle est cette reine,
quel est son royaume, quel diadème lui est donné. »

Octavien, émerveillé et effrayé, comprend que cet enfant est « plus grand que lui ». Il a la réponse à la question qu'il se posait. Mais il veut en savoir davantage et demande à la Sibylle de mettre par écrit (*scribe*) d'autres informations sur cet enfant : « son nom, son père, sa mère, son royaume, sa couronne ». C'est de l'amplification poétique.

La réponse est plus théologique que poétique : cet enfant est né « du ventre d'une vierge », sans « semence humaine » et par le « souffle de l'Esprit-Saint ». Il est et sera « roi pour l'éternité », et il est donné aux hommes pécheurs pour les sauver. Tel est, semble-t-il, le sens du texte suivant :

*Retulit illa : « Dei Deus est de flamine natus,
Virginis ex utero sine seminis arte creatus,
Perdita colligere rex sine fine datus. »*

30 Elle répond : « Il est Dieu né du souffle de Dieu et
d'un ventre de vierge, créé sans l'aide d'une semence,
roi éternel donné pour recueillir les êtres perdus. »

Octavien a parfaitement saisi le message. Il ne voudra plus être appelé dieu, se soumettra à l'enfant, l'adorera et lui offrira de l'encens. On revient ainsi à une formulation plus simple et à un contenu plus conforme aux autres versions. Sans qu'on saisisse toutefois le rôle de « l'eau de la mer » (vers 35), dont il n'avait pas été question auparavant.

« *Desine, Cesar ait, Deus amodo nolo vocari,
Ille puer Deus est, quem mundus habet venerari,
Cui favet angelicus cetus et unda maris.* » 35
*His dictis, Cesar puerum devotus adorat.
Nunc aras et thura parans offerre laborat ;
Prima Deo celi tunc ibi thura dedit.*

« Arrête, dit César, je ne veux plus être appelé Dieu.
cet enfant est le Dieu que le monde doit vénérer,
soutenu par la troupe angélique et l'eau de la mer. »
Cela dit, César, soumis à l'enfant, l'adore.
Désormais il s'affaire aux autels à offrir de l'encens ;
Il l'offrit alors pour la première fois au Dieu du ciel.

10. Calendre, *Les empereurs de Rome (1213-1220)*

À propos du prodige du cercle autour du soleil, on a rencontré [plus haut](#) un texte de Calendre et analysé le travail d'amplification assez particulier donné par le poète. On se souviendra qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'une vision personnelle d'Octavien ; Calendre avait bien précisé que le phénomène avait été aperçu par toute la ville, qu'on n'en comprenait pas la signification et que les « sages clercs et grands personnages » de Rome avaient fini par en proposer une : la lumière impériale sera remplacée par une autre, beaucoup plus éclatante, celle du Christ, un « roi qui est au-dessus de tous les rois, qui a pouvoir sur tout et plus de sagesse que tous les sages ». Cela correspondait en fait au message véhiculé par la

vision qui, dans les versions habituelles, s'était offerte à Octavien lui-même et avait été interprétée par la Sibylle. L'interprétation des sages avait été bien accueillie par l'empereur, qui « s'en était beaucoup réjoui ».

Le récit de Calendre sur le cercle entourant le soleil poursuit donc le même objectif que les autres récits, plus classiques, de la vision d'Octavien. C'est la raison pour laquelle nous avons jugé bon de le réintroduire dans le présent chapitre.

D'autant plus que Calendre, qui semble avoir du goût pour l'amplification, s'étend sur le sujet. Selon lui, l'empereur romain n'est pas seulement heureux de se soumettre ; il ne sait que faire pour accueillir dignement son nouveau maître et lui manifester cette soumission : *Por avoir s'amor et sa grace / Ne set qu'il li doigne ne face* (vers 2295-2296) « Pour avoir son amour et sa grâce, il ne sait ni que donner ni que faire ».

Ainsi il lui cède *sa reauté et sa corone* (vers 2300), « sa royauté et sa couronne ». Il abandonne tous ses titres et ne veut plus être que celui qui rend la justice au nom du nouveau Seigneur, son *justicier* (vers 2308). Il fait même modifier ses sceaux dans ce sens (vers 2305-2306) et il interdit par des proclamations en bonne et due forme dans Rome (*Si fist crier par tote Rome*, vers 2307) qu'on l'appelle autrement. Plus question donc d'être un *dominus* et/ou un *deus*. Il veille à établir partout la paix et ira jusqu'à faire libérer tous les prisonniers et les renvoyer chez eux (vers 2319-2324). Ce n'est pas dit comme tel par le poète, mais en procédant de la sorte, l'empereur annonce et imite le Christ, qui libérera tous les hommes du péché.

Le récit de Calendre place donc le prodige du cercle autour du soleil dans une perspective très large. Ce n'est pas du tout un simple présage d'investiture pour Octave-Auguste, le nouveau souverain terrestre, il annonce l'arrivée du Christ et met en scène le nouvel ordre du monde : l'empereur romain se soumet au nouveau roi et recherche son amour et sa grâce, tentant de l'imiter.

On est clairement dans la ligne des théories d'Orose présentées [plus haut](#). Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque le poème sur *Les Empereurs de Rome* est composé à partir d'une adaptation latine des *Historiae adversum paganos*.

Nous retrouverons cet auteur [plus loin](#), à propos du prodige de l'huile. Passons à une autre version poétique de la vision d'Octavien, due à Guillaume le Clerc de Normandie.

11. Guillaume le Clerc de Normandie, *Les Joies Nostre Dame* (début XIII^e siècle)

Auteur d'un poème écrit au début du XIII^e siècle et intitulé *Les Joies Nostre Dame*, Guillaume le Clerc de Normandie est déjà intervenu dans notre étude sur les statues magiques protectrices de Rome ([FEC, 26, 2013](#)). Nous l'avons aussi rencontré [plus haut](#) à propos du prodige des fenêtres, présage de la mort de César, et nous le retrouverons [plus loin](#) dans le traitement du prodige de l'huile.

Chez lui, la vision d'Octavien est précédée (vers 22-39) d'un développement sur le motif, classique dans ce type de littérature, de la paix établie par Auguste dans son empire et de l'intention des Romains de le diviniser. Le préambule illustre aux vers 31-34, par un exemple très particulier, la sécurité totale existant à l'époque (on le retrouvera dans un instant chez Heinrich von München) et mentionne aux vers 35-39 le projet de diviniser l'empereur :

<p><i>El tens Otovien de Rome, Qui fu tenu al meillur home E au plus riche de curage, Al plus vaillant e al plus fort, Qui unc eust guste de mort, Out en sun empire tel pes, Ne quit, que tele i ait james :</i></p>	<p>25 30</p>	<p>Au temps d'Octavien de Rome qui fut tenu pour le meilleur des hommes et le plus riche en courage, pour le plus vaillant et le plus fort parmi tous les mortels, il y eut sous son empire une paix et une quiétude, comme jamais.</p>
<p><i>Car si vus portissiez or fin, Ne en veie ne en chemin Ne en lieu, ou vus alissiez, Un robeur ne trovissiez. Tant ert Otoviens amez, Tant ert cremuz e reclamez, Tuit veneient sa pes requerre, Si qu'il fust aurez en terre Come Deu, s'il le vousist estre.</i></p>	<p>35</p>	<p>Vous auriez porté de l'or fin, ni en voyage ni en chemin ni en quelque lieu où vous iriez, vous n'auriez rencontré de voleur. Octavien était tellement aimé, tellement respecté et sollicité, tous venaient demander sa paix, si bien qu'il aurait été adoré sur terre comme Dieu s'il avait voulu l'être.</p>

La vision elle-même est racontée aux vers 40 à 52 d'une manière relativement simple. Auguste n'a pas interrogé une Sibylle. Il n'a par ailleurs pris aucune initiative : c'est le « roi céleste » qui lui envoie « un signe », l'apparition « dans le ciel » d'une Vierge et d'un Enfant.

En l'absence de toute Sibylle, c'est, semble-t-il, la Vierge qui transmet le message lié au projet des Romains de diviniser leur empereur. Le seul Dieu à adorer, c'est « l'enfant-roi ».

<p><i>Mes il conut le rei celestre Par un signe, que il li fist D'une semblance, ou il se mist. Il li fu vis, que il veeit Une pucele, qui seeit La desus en cel air amont La tresplus bele del mond Un enfantet en sun devant. Toteveies puis en avant Dist, que cil emfes reis serreit E tut li mond l'aurreit</i></p>	<p>40 45 50</p>	<p>Mais il connut le roi céleste grâce à un signe qu'il lui fit, une apparition, où il se présenta. Il lui sembla qu'il voyait une pucelle assise là en haut du ciel, dans l'air, la plus belle du monde, avec un enfant devant elle. Mais immédiatement après elle dit que cet enfant serait roi et que tout le monde l'adorerait</p>
--	--	--

*E qu'em ne deveit par reson
Aurer autre si lui nun.*

et que dès lors raisonnablement
on ne devait adorer nul autre que lui.

Le récit se prolongera aux vers 53-62 par une comparaison d'Octavien avec d'autres dirigeants romains, à l'avantage bien sûr du premier :

<i>Mult fu Otoviens vaillanz ;</i>		Octavien fut très vaillant ;
<i>Si Cesar fu plus bataillanz,</i>		si César fut plus belliqueux
<i>Il nel passa pas de valur ;</i>	55	il ne le surpassa pas en valeur ;
<i>Unc devant lui n'i out meillur.</i>		jamais il n'y eut de meilleur que lui.
<i>Mais puis i a il maint eu,</i>		Mais après lui il y en eut plusieurs
<i>Qui damne deu a recreu,</i>		qui ont renoncé à Dieu,
<i>E maint cuvert e maint felon,</i>		et beaucoup de misérables et de traîtres
<i>Si com fu Crassus e Nerron</i>	60	comme le furent Crassus et Néron
<i>E Tarquinien e plusurs,</i>		et Tarquin et plusieurs
<i>Qui de Rome furent seignurs.</i>		qui furent seigneurs de Rome

Nous retrouverons encore ce poème [plus loin](#) en discutant le prodige de l'huile.

12. *Das Passional* (XIII^e siècle)

Composé à la fin du XIII^e siècle, *Das Passional* est un recueil anonyme de légendes de saints, en vers et en moyen haut allemand. Il se compose de trois livres, le premier (quelque 19.000 vers) consacré à la vie de Marie ainsi qu'à la vie et à la passion de Jésus, le second (quelque 23.600 vers) aux légendes des apôtres et le troisième (quelque 66.400 vers) aux légendes des saints, classés dans l'ordre du calendrier liturgique.

Rien dans les deux exemples précédents ne trahissait l'influence de Jacques de Voragine. Ce n'est plus le cas du *Passional* réputé pour présenter beaucoup de points communs avec *La Légende dorée*, même si des questions fondamentales restent encore en suspens sur le type de rapports entre les deux oeuvres.

Pour le premier livre du *Das Passional*, nous avons utilisé l'édition récente d'A. Haase, M. Schubert, J. Wolf (Éd.), *Passional. Buch I: Marienleben*, Berlin, 2 vol., 2013 (Deutsche Texte des Mittelalters 91,1,2) – Sur les rapports de l'œuvre avec *La légende dorée* de Voragine, cfr l'introduction de l'édition, p. CCXV-CCXVIII – Pour une présentation générale, on verra H.-G. Richert, *Passional*, dans *Verfasserslexikon*, t. 7, 1989, col. 332-340, avec une abondante bibliographie.

En tout cas, l'influence de Voragine est très nette dans le long récit (vers 1890 à 1996) consacré aux marqueurs d'origine romaine. C'est vrai tant de leur contenu que de leur ordre de présentation.

Cette dernière commence par l'épisode de l'effondrement du Temple de la Paix où les Romains avaient érigé la statue de Romulus (vers 1809 à 1868). Le récit est même explicitement placé, comme chez Voragine, sous la garantie d'Innocent III :

<i>als die warhaften cronken sagen,</i>	1810	comme le disent les chroniques véridiques
<i>daz ouch eine pabest schriben liez,</i>		que fit écrire aussi un Pape,
<i>Innocencius der hiez</i>		qui s'appelait Innocent

et se termine, comme chez lui, par l'indication de l'église qui occupe l'emplacement de l'ancien temple. Voragine donnait son nom (« l'Église de Sainte-Marie-la-Nouvelle »), le rédacteur, conscient peut-être de s'adresser à un public allemand moins au fait des réalités romaines, recourra à une paraphrase :

<i>an des tempels stat</i>		à la place du temple
<i>ist ein kirche nu gesat</i>		se dresse maintenant une église
<i>nach cristenlicher lere</i>	1865	élevée selon l'enseignement chrétien
<i>in unser vrouwen ere ;</i>		en l'honneur de Notre-Dame ;
<i>di reine kuniginne</i>		c'est la reine vierge,
<i>ist nu vrouwe drinne.</i>		la Dame qui s'y trouve maintenant.

Cet exemple suffira, croyons-nous, à montrer le type de différences qu'on peut relever par rapport à la source. Un exposé détaillé sur le sujet serait sans grand intérêt.

Nous résumerons donc la suite. Elle fait intervenir la Sibylle qui avait prophétisé qu'une source d'huile apparaîtrait le jour de la naissance du Christ, ce qui se produisit effectivement (vers 1869-1882), puis le prodige des trois soleils se réunissant en un seul (vers 1883-1892), avant de passer au « plat de résistance », qui est l'épisode de la vision d'Octavien (vers 1893-1996).

Comme dans *La légende dorée*, les Romains veulent offrir à Octavien les honneurs divins, et ce dernier convoque la Sibylle (*er sante nach Sibillen*, vers 1918) pour lui demander si « devait naître sur la terre quelqu'un qui le surpasserait en puissance » (vers 1920-1924). La consultation a lieu le jour de la Naissance du Christ (vers 1926-1928), dans la chambre de empereur (*in des kuniges kemeneté*, vers 1926). C'est alors que se manifeste le prodige du cercle d'or entourant le soleil à l'intérieur duquel se trouve l'image de la Vierge à l'Enfant. La Sibylle montre le tout à l'empereur (vers 1938-1955). C'est là un bel exemple, cela va sans dire, de l'introduction du prodige solaire dans l'épisode de la vision d'Octavien. Nous n'avions fait que le signaler [plus haut](#).

Le récit continue sans surprise, sur le modèle de celui de Voragine. L'empereur entend une voix céleste qui lui dit : *hec est ara celi / des himels alter ist daz* (vers 1962-1963), et la Sibylle lui explique que l'enfant qu'il voit est plus grand que lui et que l'empereur doit l'adorer. La suite est connue. Point n'est besoin d'insister. La version du *Passional*, sur le plan du contenu et de la signification, n'offre rien de bien neuf. On la retrouvera [plus loin](#) à propos du prodige de l'huile.

13. La *Weltchronik* d'Heinrich von München, chroniqueur du XIV^e siècle

Édition utilisée : *Die Weltchronik Heinrichs von München : Neue EE*, éd. Fr. Shaw, J. Fournier et K. Gärtner, Berlin, 2008, 589 p. (Deutsche Texte des Mittelalters, 88) – **Présentation d'ensemble** : N.H. Ott, *Heinrich von München*, dans *Verfasserlexikon*, t. 3, 1981, col. 827-837 ; D. Buschinger, *La « Weltchronik » de Heinrich von München (Manuscrit Gotha - Chart. A 3)*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 67, 3, 1989, p. 551-555 ; accessible sur le site [Persée](#).

Le nom d'Heinrich von München est conventionnellement utilisé pour désigner l'auteur d'une énorme compilation d'histoire universelle écrite dans le courant du XIV^e siècle. Elle utilise la *Bible*, des historiens romains, des chroniques antérieures que nous n'avons pas toutes conservées intégralement, ainsi que des souvenirs d'événements récents.

La tradition de cette *Weltchronik* est très compliquée, car la rédaction primitive – perdue – a subi de nombreuses modifications, et les copies dont nous disposons en sont plus ou moins éloignées. Quand on aura dit que, dans les manuscrits conservés, la longueur du texte varie entre 56.000 et 100.000 vers, on comprendra qu'une édition critique est très difficile et que seulement un cinquième de l'ensemble a été publié jusqu'ici.

La section utilisée ici (la *Neue EE*), longue de 164 chapitres et totalisant 18.173 vers, commence avec la vie de Marie et de Jésus et se poursuit avec la présentation des empereurs et des papes, jusqu'à Frédéric II, qui monte sur le trône en 1196. Le deuxième chapitre, long de 198 vers, concerne la naissance de Jésus (*Geburt Jesu*) et les événements de l'époque, notamment le règne d'Auguste et la paix qu'il installe sur terre, l'apparition d'une nouvelle étoile, le prodige de l'huile, qui sera discuté [plus loin](#) et... la vision de la Vierge à l'Enfant dont bénéficie l'empereur.

On trouvera ci-dessous, avec leur traduction française, les passages les plus significatifs (vers 115-194 *passim* ; p. 8-10 de l'édition). Dès le début, l'auteur déclare s'appuyer sur une source écrite (« un livre »). Avant de parler de la vision, il insiste beaucoup sur la paix installée par Auguste dans le monde, un *topos favori* des chrétiens. Ici aussi, comme chez Guillaume le Clerc de Normandie (début XIII^e siècle), l'exemple de l'or illustre l'étendue de cette paix.

<i>do daz geschach aldo, daz in Betlahem Juda geporn ward Jesus Christ, der noch zu himel ist, do waz zu Rom Augusto kaiser gewesen aldo</i>	115	Lorsqu'il arriva qu'à Bethléem de Judas naquit Jésus-Christ, qui est encore au ciel, à Rome Auguste régnait là comme empereur
<i>zwai und virczig jar ; daz sagt daz puch furwar.</i>	120	depuis quarante-deux ans. C'est ce que le livre donne pour vrai.

<i>auch dient die werlt all gelich in der Zeit dem römischen reich. ez waz der vrid die weil so gancz, daz dhain golt waz so glancz, hiet man ez an dem veld lan, daz weder weib noch man niemant dorst an rüren noch von dannen führen, alz güt vrid waz an der vart. in dem vrid got geporn wart. [...]</i>	125 130	Alors aussi le monde tout entier en ce temps-là était soumis à Rome. C'était la paix complète, partout. De l'or brillant, on aurait pu l'abandonner dans un champ sans que personne, ni homme ni femme, ne vienne y toucher ou l'emporter. C'était la paix complète en voyage. Dieu était né dans cette paix. [...]
---	--	--

Vient alors le récit de la vision, qui survient « la même nuit », c'est-à-dire celle de la Nativité. Elle s'offre d'elle-même à l'empereur, sans que ce dernier ait pris d'initiative et sans qu'une quelconque Sibylle n'intervienne : apparaît dans le ciel l'image d'une Vierge à l'Enfant, un peu comme une étoile, mais très lumineuse, puisqu'elle « éclaire très loin le monde ». Aucune parole n'est échangée.

<i>in der selben nacht gie auch auz der romisch kaiser Augustus. er hub auf die augen sein und sach ains sterns schein der selb stern waz geleich einer magt scheinparleich. die magt het ein chindlein an irem arm. der magt schein gab liechtes mer dann ander stern und lawcht in die werlt verren.</i>	145 150	Cette nuit-là aussi sortit l'empereur romain Auguste. Il leva les yeux et vit apparaître l'image d'une étoile qui elle-même ressemblait à une étoile. C'était celle d'une vierge merveilleuse. La vierge portait un petit enfant sur le bras. Son image donnait plus de lumière que toute autre étoile et éclairait le monde très loin.
--	--	--

La vision effraie l'empereur, qui demande aux savants de son pays une interprétation, mais personne ne peut lui donner de réponse.

<i>do der kaiser daz ersach, hart er da von erschrak. pald nach maistern er do sant, swo si warn in dem lant, daz si im sagten die ma(e)r, waz da pei bezaichent wa(e)r. niemant da so weis waz, der gesagen mo(e)cht daz, waz von dem zaichen solt geschehen, daz der kaiser het gesehen.</i>	155 160	Lorsque l'empereur vit cela, il éprouva une grande frayeur. Aussitôt il convoqua les maîtres, autant qu'en comptait le pays, pour qu'ils lui fassent connaître le sens du signe qui lui était ainsi montré. Mais personne n'était assez sage pour pouvoir dire ce que signifiait le signe que l'empereur avait aperçu.
--	--	---

Entre alors en scène la Sibylle. En fait, ce n'est pas la prophétesse « classique », mais une vieille femme qui porte ce nom. Mais ce qu'elle dit se rapproche fort de l'interprétation habituelle : « l'Enfant est le seigneur du ciel et le roi de la terre ».

<i>ein altiu fraw dar chom, Sibilla waz der frawen nam. si sprach da : "nu geporn ist von einer magt der heilig Christ. den hat ein maget rain gewunnen an mannes gemain. getragen hat ein mait ein chint, dez alliu ku(e)nikreich aigen sint.</i>	165 170	Une vieille femme se présente, Sibylle était son nom. Elle parla ainsi : « Voilà qu'est né d'une vierge le Christ saint. D'une vierge pure il a obtenu le genre humain. Une femme a porté un enfant qui possède tous les royaumes.
--	--	---

(Paris, 2 vol., 1914, XXII, 367 p. et 358 p.), et que dans la deuxième branche, le récit de l'histoire de Rome, à l'époque de César et d'Octavien, passe des vers à la prose.

Ainsi le chapitre 1 (p. 226 du tome I de l'édition), qui ouvre la partie en prose, commence par un texte, qui, à côté de notices purement historiques, mentionne également le prodige du bœuf parlant (analysé [plus haut](#)) et celui de l'huile (qui sera analysé [plus loin](#)).

Ensuite, à la p. 231, on tombe, au chapitre 10, d'abord sur la mention du [prodige des trois soleils](#), interprété dans une optique chrétienne, puis sur un rappel du prodige de l'huile, et enfin sur le récit de la vision d'Octavien. Nous l'avons divisé en paragraphes.

Au § 1, Eusèbe est cité comme garant, ainsi que le pape Innocent III, mais c'est ce dernier que l'auteur de *Renart le Contrefait* semble privilégier comme source. Orose aussi est cité (§ 4) :

(§ 1) *Eusebe dist que ung pou devant la nativité de Jhesucrist, aprez la mort Julez Cezar, troiz soleulx apparurent en Orient qui puis s'assemblerent en ung signe de la nativité de Jhesucrist, laquelle furent en une personne unies trois choses : le char humaine, la vye, la deÿté. Nous avons dit dessus (il renvoie à son premier chapitre) de la fontaine d'oeulle, qui sourdi de terre et tout ung jour ne cessa de courre jusquez au Tybre. Innocent le tiers raconte aussi comme il trouva en aucunes histores que quant Octavien l'empereur ot mis en la sussesion des Roumains aussi comme tout le monde, il fut si amiable au Senat qu'ilz le voulrent aorer, comme dieu. Mais l'empereur, sage et cler voyant et conscient de son caractère de mortel, il ne vault usurper.* (p. 231)

(§ 1) Eusèbe rapporte qu'un peu avant la naissance de Jésus-Christ, après la mort de Jules César, trois soleils apparurent en Orient, qui se réunirent ensuite en signe de la Nativité du Christ, par laquelle trois choses furent unies en une personne : l'incarnation, la vie, la divinité. Nous avons parlé plus haut de la fontaine d'huile qui jaillit de la terre et ne cessa de couler jusqu'au Tibre durant toute une journée. Innocent III raconte aussi – comme il le trouva dans certaines histoires –, que quand l'empereur Octavien eut soumis les Romains et le monde entier, il fut si apprécié du Sénat qu'ils voulurent l'adorer, mais l'empereur, sage et clairvoyant et attendant sa mort, ne voulut pas usurper ce titre. (trad. personnelle)

(§ 2) *Or avoit il adont une sage femme a Romme qui donnoit responez de ce que on lui demandoit, et avoit nom Sebille. Si la fist l'empereur venir devanr luy, et luy enquist et demanda se jamais naistroit nul homme qui fust greigneur de luy. Or advint qu'a ceste fois elle ne luy donna point de response, et se tint aucun tempz avec le dit empereur. Mais ce tempz pendant qu'elle estoit avec l'empereur, le jour de la nativité de Jhesucrist, celle Sebille estoit en la chambre de l'empereur, et entendoit a ses prophecies.* (p. 231)

(§ 2) À ce moment-là il y avait à Rome une femme sage qui répondait à ce qu'on lui demandait, et qui se nommait Sibylle. L'empereur la fit venir devant lui et s'informa auprès d'elle en lui demandant si naîtrait jamais quelqu'un qui serait plus grand que lui. Et cette fois elle ne lui donna pas de réponse et resta un certain temps avec le dit empereur. C'était le jour de la naissance du Christ. Et à ce moment-là précisément, la Sibylle était dans la chambre de l'empereur et s'occupait activement de ses prophéties. (trad. personnelle)

(§ 3) *Et a l'heure de midy elle veÿt entour le Soleil ung cercle d'or, se lui sambla, et ou millieu de ce cercle une vierge tresbelle qui tenoit sus ung autel ung tresbel enfant en son giron. Adont Sebille apella l'empereur et lui monstra ceste vision ; et ainsi comme l'empereur regardoit et se esmervelloit de ceste demonstrance, une voix fut oÿe qui dist ainsi : « C'est l'aire du ciel, » c'est a dire c'est l'autel du ciel. Et ainsi l'empereur entendit que cest enfant estoit greigneur que lui ; si l'aoura et lui offry encens, et ne souffri d'illec en avant qu'il fust appellé dieu.* (p. 231-232)

(§ 3) À l'heure de midi, elle vit autour du soleil un cercle d'or, à ce qui lui sembla, et au milieu de ce cercle, une vierge très belle sur un autel, qui tenait un enfant sur ses genoux. Alors Sibylle appela l'empereur et lui montra cette vision ; et tandis que l'empereur regardait et s'émerveillait de cette apparition, on entendit une voix qui disait : « C'est l'aire du ciel », c'est-à-dire : « C'est l'autel du ciel ». Ainsi l'empereur comprit que cet enfant était plus grand que lui ; il l'adora, lui offrit de l'encens et dorénavant ne toléra plus d'être appelé dieu. (trad. personnelle)

(§ 4) *De ceste vision parle Orose en ses cronicques en ceste manière : « Ou tempz de l'empereur Octovien, a l'heure de midi, l'air estant pur, cler et net, a celle heure ung cercle de la samblance de l'arc du ciel environna le Soleil, et monstroit ceste vision, selon ce qui tesmongne, que cil devait naistre qui seul le Soleil avoit fait, et le monde, et les gouvernoit. »* (p. 232)

(§ 4) Dans ses chroniques, Orose parle de cette vision de la manière suivante : « Au temps de l'empereur Octavien, à l'heure de midi, tandis que l'air était pur, clair et net, à cette heure-là un cercle ressemblant à un arc-en-ciel entourait le soleil, et cette vision prouva, selon ce témoignage, que devait naître celui qui seul avait fait le Soleil et le monde et qui les gouvernait. » (trad. personnelle)

Puis, après ce long passage, on a la surprise de retrouver le mystérieux personnage à l'origine de toute la tradition byzantine, Timothée (cfr [plus haut](#)) :

(§ 5) *Thimotée aussy qui fut grant faiseur de cronicques raconte qu'il a veü en cronicques et en histores anciennes des Fais des Roumains, que Octavien, .XXXe. an de son empire, monta en Capitoile, et requist a Dieu monlt diliganment qui seroit cellui qui après lui gouvereroit la chose publicque. Et comme il ot faite son oroison, il oÿ une voix qui dist en celle manière : « Il naistera ung enfant venu de l'aer et de Dieu sans temps assez tost. » Et pour ce fist il mettre en ce tittle : « C'est l'autel de Dieu vivant ».* (p. 232)

(§ 5) Timothée aussi, qui fut un grand auteur de chroniques, raconte qu'il a vu dans des chroniques et des histoires anciennes sur les *Faits des Romains*, qu'Octavien, en l'an 35 de son règne, monta au Capitole et demanda à Dieu avec insistance qui serait celui qui gouvernerait l'État après lui. Et comme il pria, il entendit une voix qui s'exprimait ainsi : « Il naîtra un enfant venu de l'air et de Dieu, sans tarder, très vite. » Et pour cela, il fit mettre l'inscription : « C'est l'autel de Dieu vivant ». (trad. personnelle)

Toute cette description n'a évidemment pas grand-chose à voir avec Eusèbe, qui n'envisageait qu'un simple cercle autour du soleil. C'est bien après lui, on l'a montré, que des auteurs développèrent le motif initial, notamment en insérant dans le cercle l'image de la Vierge et de l'Enfant, qui constituait à l'origine un autre motif. Les deux motifs étaient encore indépendants dans la version primitive des *Mirabilia urbis Romae*. Ils ne l'étaient plus du tout chez Jacques de Voragine. On a dit tout cela.

On relève d'ailleurs des correspondances évidentes entre la version de Voragine et les §§ 2 et 3 du *Renart*. Des deux côtés, la vision a lieu le jour de la Nativité ; il est midi ; la Sibylle se trouve dans la chambre de l'empereur où elle se concentre sur ses oracles ; l'apparition est pratiquement la même, tout comme ce que dit la voix : « C'est l'autel du ciel ». L'empereur, comprenant que l'enfant est plus grand que lui, lui offre de l'encens, l'adore et ne veut plus être appelé dieu.

Il est difficile de croire que le rédacteur du *Renart* n'ait pas été (directement ou indirectement) fort influencé par Jacques de Voragine, même si les aspects étiologiques, très

nets dans *La légende dorée*, se réduisent dans le *Renart* à l'indication que la chambre de l'empereur a été le siège des événements.

Tout cela se trouvait-il chez Innocent III ? Nous nous sommes déjà posé la question [plus haut](#) en analysant la version de Voragine, mais trouver de preuve. Il est plus vraisemblable de penser que le rédacteur du *Renart* a tout simplement repris le renvoi à Innocent III qu'il avait trouvé dans *La légende dorée*. C'est à cette dernière œuvre aussi que le rédacteur du *Renart* aurait repris la citation d'Orose (§ 4) et celle de Timothée (§ 5).

15. Armannino Giudice, *La Fiorita* (vers 1325)

Armannino de Bologne, connu aussi sous le nom d'Armannino Giudice, est né avant 1260. Sa *Fiorita*, terminée en 1325, connut une grande diffusion aux XIVe et XVe siècles. C'est une vaste compilation d'histoires et de légendes qui, partant de la création du monde, aborde ce qu'on appellerait les « matières » de Thèbes, de Troie et de Rome, avec quelques aperçus sur la Table Ronde et la quête du Graal. Elle doit son nom à la *Fiorita*, c'est-à-dire la Poésie personnifiée, chargée de tirer les enseignements religieux et moraux qui s'imposent.

L'ouvrage, rédigé en prose toscane, avec quelques passages en vers, n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique. Nous avons travaillé sur le texte d'un manuscrit copié en Italie dans la première moitié du XVIe siècle, qui se trouve à Bibliothèque nationale de France (Département des manuscrits, italien 6) et qu'on peut visualiser sur [Gallica](#). Le passage qui nous concerne se trouve au folio 85v. Nos connaissances en matière de paléographie italienne et du toscan du début du XIVe siècle sont fort réduites, mais voici un résumé de ce que nous avons pu (ou cru) comprendre :

À l'extérieur, Octavien, grâce à sa grande valeur, est devenu le maître du monde entier qui jouit d'une paix totale. Sur le plan intérieur, il est « le plus aimé seigneur qu'eut jamais Rome ». Pour ces raisons, les Romains veulent l'adorer comme un dieu.

Sans être formellement consultée, une Sibylle (l'Érythréenne ?) apparaît alors pour annoncer la naissance du Dieu qui doit être le seul seigneur du ciel et de la terre, à qui il faut prêter allégeance et dont il faut suivre la doctrine. Et c'est à ce moment qu'apparaît dans le ciel *una vergen co suo filgiolo in braza*.

Le texte ne signale aucun autre commentaire de la Sibylle et ne dit rien des conséquences directes de son annonce sur le projet de divinisation : on peut supposer qu'il a été rejeté par l'empereur. En tout cas, on voit dans la suite intervenir le motif de la prédiction conditionnelle d'éternité qui est évoqué à propos de la Paix.

Alors Octavien voulut savoir combien de temps devait durer la paix dans son royaume. La Sibylle répondit qu'elle durerait jusqu'à ce que la vierge ait un enfant. L'empereur ne s'inquiéta pas, pensant que c'était chose impossible, mais peu de temps après la vierge mit son enfant au monde. Et quand s'effondra le Temple de la Paix, les chrétiens construisirent la belle église appelée *Sancta Maria de auro celo*.

Nous avons abordé dans un article précédent ([FEC, 27, 2014](#)) le motif de la prédiction conditionnelle d'éternité et la question du Temple de la Paix, nous n'y reviendrons pas, sinon pour rappeler que le *Templum Pacis* n'est nulle part lié à Sainte-Marie du Capitole, mais à Sainte-Marie-la-Nouvelle. Peut-être d'ailleurs Armannino n'a-t-il pas voulu dire que cette dernière église a remplacé le Temple de la Paix. Peut-être a-t-il voulu simplement noter un lien chronologique entre les deux événements : à la naissance du Christ, le *Templum Pacis* s'est effondré et les chrétiens ont construit l'église du Capitole.

De toute façon, on sait qu'Armannino Giudice n'est pas à une originalité près. Ainsi, en étudiant dans un [autre article](#) les statues magiques chargées de la défense de Rome, nous avons rencontré chez lui une bien curieuse confusion entre le Panthéon et le Colisée.

L'auteur de *La Fiorita* ne semble pas être non plus un pédagogue de première force. Comment un lecteur ne disposant que de la simple expression *de auro celo* (« au ciel d'or ? ») pourrait-il comprendre l'histoire « officielle » de l'autel céleste ? Armannino lui-même l'avait-il bien comprise ?

En tout cas, on éprouve beaucoup de difficulté à retrouver avec précision les textes qu'il a utilisés et finalement son témoignage ne nous apporte pas grand-chose sur l'évolution du motif de la vision d'Octavien.

16. Le *Libro Imperiale* de Giovanni de' Bonsignori (écrit vers 1377-1383)

On pourra en dire autant de la notice du *Libro Imperiale* de Giovanni de' Bonsignori. L'étude consacrée aux statues magiques censées protéger Rome ([FEC, 26, 2013](#)) a déjà présenté ce curieux ouvrage de quatre livres écrit en italien vers 1377-1383 (à l'époque de Jean d'Outremeuse) et qui n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique.

Texte : Giovanni de' Bonsignori, *Libro imperiale*, s.l. [= Rome], 1488, un incunable de la *Biblioteca Nazionale Marciana*, Inc. 931, pour lequel on dispose sur la [Toile](#) d'une reproduction numérisée intégrale. – **Présentation générale :** J. Leeker, *La présence des auteurs classiques dans l'historiographie des pays romans (XIIIe au XVe siècles)*, dans *Classica et Mediaevalia*, t. 47, 1996, p. 352-357, avec la bibliographie antérieure.

Les objectifs du rédacteur sont indiscutablement généalogiques : en l'occurrence il entend rattacher à la lignée de César la famille romaine des Colonna et surtout celle des Prefetti di Vico, qui, à l'époque de la rédaction, régnait à Viterbe. Les trois premiers livres peuvent donner l'impression d'une biographie de César et d'Auguste, comme on concevait le genre à l'époque, c'est-à-dire comme un mélange d'histoire et de légende. Mais à partir de la fin du IIIe livre, on bascule entièrement dans la fantaisie et le romanesque. L'article des *FEC* cité

plus haut a montré le sort réservé au Colisée (livre IV, 62) ou à la Porte de Janus ou au Panthéon (livre III, 8).

Mais des légendes bien connues et largement répandues peuvent parfois être traitées de manière originale. C'est le cas de la vision d'Octavien (livre III, 17-18). De cette dernière, le récit du *Libro imperiale* n'a retenu que l'information concernant la naissance du seul vrai dieu à adorer par l'empereur. Tout ce qui concerne l'église *Sancta Maria in Capitolio* a complètement disparu. Seule l'expression *Ara celi* a été conservée, mais pour devenir le nom de la Sibylle !

Le passage toutefois mérite d'être cité pour d'autres raisons. Il commence par une allusion – classique – à la paix universelle établie par Octavien :

Comment Octavien parla à la Sibylle

[Voyant cela] les Romains voulurent l'adorer comme un dieu. Mais Octavien, prudent, voulut d'abord prendre conseil sur ce point et fit appeler une Sibylle du nom d'Ara celi. « Dis-moi, lui demanda-t-il, si je suis né des dieux parce que les gens veulent m'adorer comme tel. » Alors la Sibylle lui répondit : « Ne laisse pas ton cœur tomber dans l'orgueil, parce que cette paix ne vient pas de toi, mais du Dieu du ciel qui a envoyé son fils prendre chair humaine de la Vierge. C'est lui que tu dois adorer. » (III, 17 ; trad. personnelle)

mais le paragraphe suivant est plus intéressant, car on n'en retrouve le contenu nulle part ailleurs.

Comment Octavien adora Jésus

L'empereur entendant cela fut rempli d'une grande admiration et lui dit : « Montre-moi mon Seigneur. » Alors la Sibylle se mit en prières et, regardant le ciel, elle vit une nuée lumineuse où se tenait Notre-Dame la Vierge Marie, avec son très saint Fils dans les bras. Souriant à l'empereur, elle lui dit : « Tourne le visage, et tu verras ton Seigneur. » Octavien regarda, mais ne vit rien, parce qu'il n'avait pas une foi parfaite. » Mais la Sibylle, comprenant ce qui se passait, lui dit : « Aie foi dans ton Seigneur et tu le verras ». Alors Octavien se jeta à terre avec un grand respect et, se relevant, dit à la Sibylle : « Pose ton pied sur le mien ». Cela fait, et regardant à nouveau vers le haut, il vit ce qu'avait vu la Sibylle, l'adora avec beaucoup de respect, et rejeta le projet de son peuple. (III, 18 ; trad. personnelle)

L'auteur souligne d'abord, par l'intermédiaire de la Sibylle, que pour voir Dieu, il faut une foi profonde. Mais ce qui est plus original, c'est la demande faite par Octavien d'un contact physique avec la Sibylle : si elle voit, en la touchant, il verra aussi.

17. La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen (vers 1400)

Historische Commission bei der Königliche Akademie der Wissenschaften (Éd.), *Die Chroniken der oberrheinischen Städte. Straszburg, Band I. -- I. Fritsche (Friedrich) Closener's Chronik. 1362 -- II. Chronik des Jacob Twinger von Königshofen. 1400 (1415)* [les deux premiers chapitres], Leipzig, 1870 (Die Chroniken der oberrheinischen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert). Accessible [sur la Toile](#).

Jacob Twinger von Königshofen (1346-1420), presque un contemporain de Jean d'Outremeuse (1338-1400), est un Strasbourgeois, « historien, enseignant, notaire,

chroniqueur, prêtre, archiviste, musicien et rédacteur de dictionnaires français manuscrits » (Wikipédia). Il est notamment l'auteur d'une *Chronique* en latin, plus utile pour l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace que pour l'histoire ancienne des empereurs et des papes. Elle se base principalement sur le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais et sur la *Chronique* du Dominicain polonais Martin d'Opava (Wikipédia). On y rencontre toutefois des allusions à des événements liés à la Nativité.

Ainsi, au début de son œuvre (p. 336 de l'édition de Leipzig, 1870), sous le titre *Sibilla zoute disem keyser, das got geborn was* (« La Sibylle annonça à cet empereur la naissance de Dieu »), le chroniqueur strasbourgeois raconte la vision d'Octavien dans les termes suivants :

Hienoch zû hant wart so gros fride in der welte das men von der sunnen ufganc untz zû der sunnen underganc und in allen enden der welte umb keinen unfriden wuste, und ouch alle welt was disem keyser von Rome unternig : herumb wolent in die Roemer anebetten und haben für iren got. Das wolte der wise keyser nüt gestatten, wan er wol wuste, das er ein boetlich mensche was. (cfr Martin d'Opava, 20)

Darzû do frogete er die wise Sibille, ob kein groesser herre were uf ertrich denne er. Do zoute die wise Sibilla dem keyser eine juncfrowe am hymel, die hette ein kindelin an irme arme und das kint hette ein cruze ob sime houbete. Und sprach Sibilla zum keyser : 'das kint ist groesser und mehtiger herre denne du, darumb soltu dich nüt lossen anebetten für den geweltigesten.'

Dis geschah uf die heilige weinahtnacht, also Cristus geborn wart der in dem groesten friden wolte zû der welte kumen, also dirre keyser gerichste hette 42 jor. (cfr Martin d'Opava, 24 et Godefroi de Viterbe, 250 pour les deux derniers paragraphes)

Régnait alors une telle paix dans le monde que, du lever au coucher du soleil, aucune des régions de la terre ne connaissait d'agitation, et le monde entier était également soumis à l'empereur de Rome. C'est pourquoi les Romains voulaient le prier et le tenir pour leur dieu. Mais cela le sage empereur ne voulait pas le permettre, car il savait bien qu'il n'était qu'un mortel.

Aussi demanda-t-il à la sage Sibylle s'il n'y avait pas un seigneur plus puissant que lui. La sage Sibylle montra alors à l'empereur une vierge dans le ciel, qui tenait un petit enfant dans ses bras, un enfant qui avait une croix sur la tête. Et la Sibylle dit à l'empereur : « Cet enfant est un seigneur plus grand et plus puissant que toi ; c'est pourquoi tu ne devrais pas permettre qu'on t'adore comme le plus puissant ».

Cela se passait la nuit de Noël, quand naquit le Christ qui voulait venir dans un monde jouissant alors de la plus grande paix ; l'empereur avait à ce moment-là régné 42 ans. (trad. personnelle)

À l'empereur, qualifié de « sage » (*wise*), qui avait été sollicité pour être vénéré comme un dieu mais qui savait bien qu'il n'était qu'un simple mortel, la Sibylle, interrogée par lui, montre donc dans le ciel un petit enfant, tenu dans les bras de sa mère et destiné à être « plus grand et plus puissant que lui ». Il n'est donc pas question pour l'empereur qu'on l'adore comme un dieu. On aura remarqué, au début et à la fin du paragraphe, l'insistance mise sur la paix universelle, un *topos* qui nous est familier. Le Christ a tenu à naître à une époque qui, grâce à l'empereur romain, jouissait d'une paix totale. Rien dans tout cela n'est bien neuf, sinon peut-être la présence d'une croix sur la tête de l'enfant.

Ce récit est immédiatement suivi d'un chapitre consacré au prodige de l'huile que nous retrouverons [plus loin](#).

18. Le sermon de Noël de Denys le Chartreux (1402 ?-1471)

Nous terminerons notre revue par un témoignage du XVe siècle, celui de Denys le Chartreux. Ce prédicateur a déjà été rencontré [plus haut](#), où nous avons même donné une partie du texte de son septième sermon de Noël. Il y évoquait, rappelons-le, une série de miracles rattachés à la naissance du Christ, dont la vision d'Octavien :

Recitat rursus Innocentius Papa, quod cum Octavianus imperator Romanus maxime dilatasset imperium, & rempublicam ualde auxisset, in tantum Romanis placuit, quod uoluerunt eum pro deo adorare et colere. Prudens uero imperator se esse mortalem considerans, recusauit adorari et coli ut deus. Romanis uero instantibus, imperator aduocauit Sibyllam, interrogans eam an unquam nasciturus esset in mundo rex maior eo. Cumque in die natiuitatis Christi Sibylla instaret oraculis, quaerendo de hoc certificationem à Deo in camera imperatoris, ecce media die uidit circa solem aureum circulum, atque in medio circuli uirginem speciosissimam, puerum in sinu gestantem. Quam uisionem imperatori ostendens, dixit : Hic puer maior te erit, ideo ipsum adora. Imperator autem ualde admirans, puerum adorauit, & Deus uocari penitus recusauit.

Le pape Innocent, toujours lui, raconte que lorsque l'empereur romain Octavien eut étendu l'empire et fortement augmenté l'État, il était tellement bien vu des Romains que ceux-ci voulurent l'adorer et le vénérer comme un dieu. Mais le sage empereur, considérant qu'il était mortel, refusa d'être adoré et vénéré comme un dieu. Sur l'insistance des Romains, il convoqua toutefois la Sibylle et lui demanda si quelqu'un de plus grand que lui naîtrait jamais dans ce monde. Le jour de la Nativité du Christ, comme la Sibylle s'appliquait à ses oracles dans la chambre de l'empereur et attendait une réponse certaine de Dieu à la question posée, voilà qu'au milieu du jour, elle vit un cercle d'or autour du soleil et, au milieu de ce cercle, une vierge très belle, portant un enfant sur son sein. Elle montra cette apparition à l'empereur en lui disant : « Cet enfant est plus que roi ; aussi adore-le. » L'empereur, rempli d'une grande admiration, adora l'enfant et refusa totalement d'être appelé dieu.

On ne rencontre rien de vraiment neuf dans cette présentation, très proche de celle de [Voragine](#). Signalons que Denys le Chartreux mentionnait aussi le prodige de l'huile dans sa liste de *mirabilia*. On le retrouvera [plus loin](#).

19. John Capgrave (vers 1450) et la suite de la tradition des *Mirabilia*

Nous avons cité le nom de John Capgrave [plus haut](#), mais sans nous attarder ni sur l'auteur ni sur l'œuvre. Il devient pourtant nécessaire de lui consacrer un développement particulier, parce que son livre (*Ye Solace of Pilgrimes*), écrit vers 1450, occupe une place importante dans la tradition pluriséculaire des *Mirabilia*, dont l'histoire complexe a été esquissée [plus haut](#). Il intègre en effet les données appartenant à la tradition ancienne des *Mirabilia* (au sens strict) et les développements plus récents de celle-ci, représentés notamment par les *Libri indulgentiarum*.

John Capgrave est un historien et théologien anglais qui, après une visite à Rome lors d'une Année Sainte, écrivit dans sa langue maternelle, en 1449-1450, un guide en trois livres, destiné aux pèlerins et intitulé *Ye Solace of Pilgrimes* (« L'occupation du pèlerin »). Le

premier relève directement des *Mirabilia* au sens strict, tandis que les deux suivants, traitant des églises et des indulgences, appartiennent à la tradition des *Libri indulgentiarum*. Pour dire les choses schématiquement, le rédacteur anglais propose une sorte de combinaison des *Mirabilia* et des *Indulgentiae*.

L'auteur est également intéressant pour une autre raison. S'il respecte en général les traditions en ce qui concerne le plan et le contenu des notices, il n'hésite pas à intervenir dans les récits, soit pour intégrer des éléments extérieurs, soit pour placer ses observations ou ses impressions. Son texte nous offre une heureuse synthèse de l'état de la question au milieu du XVe siècle.

* **Texte original commenté** : *Ye Solace of Pilgrimes : A Description of Rome, circa A. D. 1450, by John Capgrave, an Austin Friar of King's Lynn*. Ed by C.A. Mills, with an introductory note by [...] H. M. Bannister [...], Londres, 1911, 190 p. Original accessible intégralement sur [Internet Archive](#).

* **Traduction en italien** : John Capgrave, *Ye solace of pilgrimes : una guida di Roma per i pellegrini del Quattrocento*. Introduzione e traduzione integrale a cura di D. Giosuè, Rome, 1995, 231 p.

Deux chapitres du *Ye Solace* abordent la vision d'Octavien et l'*Ara Celi*. Nous les présenterons dans leur intégralité. Le premier (I, 16, p. 39-42 de l'édition Mills, 1911) est directement influencé par la tradition des *Mirabilia*, le second (III, 2, p. 111-112 de la même édition) relève davantage de la branche, plus récente, des *Indulgentiae*. Nous les avons traduits en français en nous aidant d'une traduction italienne de D. Giosuè publiée en 1995 (respectivement, p. 72-75 et p. 197-198). La division en paragraphes a été introduite par nos soins pour faciliter la lecture et le commentaire,

a. Texte (I, 16) en traduction française

(§ 1) L'*Ara Celi* est un endroit très célèbre qui se trouve sur une colline proche du Capitole. Notre but n'est pas de dire ce qu'il est maintenant (ce sera traité dans le deuxième livre), mais d'expliquer ce qu'il fut.

(§ 2) Vivait alors à Rome un empereur du nom d'Octavien. Il régna immédiatement après Jules César, parce que c'était son cousin. Les Romains disaient que cet empereur, avec une grande force et une grande sagesse, soumit à Rome tous les peuples de la terre. Nous autres, nous disons que ce fut là l'œuvre du Christ, qui, quand il vint conquérir l'humanité pour la réunir dans sa bonté, voulut que la paix régnât sur toute la terre. Il naquit au temps d'Octavien, dans la quarante-deuxième année de son règne.

(§ 3) Les sénateurs et le peuple de Rome (ils n'avaient pas connu le Christ et ne l'avaient pas accepté) avaient encore bien à l'esprit les grandes expéditions accomplies par cet empereur. Songeant à la paix qui régnait alors et considérant la beauté de sa personne, ils le firent venir au Capitole et lui dirent ces mots : « Très puissant et très beau seigneur, grand favori de la fortune aussi, vu la paix et la tranquillité de ton royaume, nous voyons bien et nous réalisons clairement que tout cela n'aurait pu être fait par un homme de ce monde. C'est donc à bon droit que nous pensons qu'en toi règne une grande part de divinité, et c'est pourquoi nous avons décidé à l'unanimité de t'adorer comme un dieu, d'ériger ta statue et de publier une loi selon laquelle toute personne passant près d'elle sans l'adorer sera mise à mort. Ne refuse pas notre

proposition, parce que c'est avec un véritable amour et une pure dévotion que nous t'offrons tous ces honneurs ».

(§ 4) L'empereur, entendant ces paroles, en resta très surpris, parce qu'il se savait homme soumis à la corruption et à la mort. Aussi, poussé d'une part par la vaine gloire et de l'autre par la peur de la mort, il répondit : « Donnez-moi le temps de réfléchir, et quand j'y aurai réfléchi, vous recevrez une réponse qui vous satisfera ».

(§ 5) Après avoir pris congé d'eux, il fit appeler une femme qui était appelée la Sibylle Tiburtine, parce qu'elle habitait dans cette ville ou parce qu'elle y était née. Quand elle fut arrivée, il lui répéta tout ce que le Sénat avait proposé. La femme se réserva trois jours de réflexion, durant lesquels elle observa un jeûne strict et pria le grand dieu du Ciel de lui accorder la grâce de pouvoir porter à l'empereur une réponse qui serait agréable aux dieux et qui ferait honneur à sa personne.

(§ 6) Ceci montre que, avant la naissance du Christ, il existait des créatures vraiment bonnes et saintes, et pas seulement selon la loi judaïque, donnée à Moïse. Parmi les païens aussi (les Romains étaient alors païens) vivaient des personnes qui, bénéficiant d'une inspiration divine directe, avaient compris intuitivement et savaient avec certitude qu'il n'existait aucun dieu en dehors de l'unique créateur du ciel et de la terre, que les idoles enfermées dans les temples n'avaient rien de divin, comme le pensait le peuple, et que tout cela n'était qu'erreur et superstition.

(§ 7) Après avoir jeûné et prié pendant trois jours, la femme retrouva l'empereur, précisément à l'endroit aujourd'hui appelé *Ara Celi*, qui s'appelait alors Chambre d'Octavien. Elle eut pour lui de merveilleuses paroles parce que, comme le raconte l'histoire, elle lui apporta vingt-sept vers, dont le premier commençait ainsi : « *Iudicii signum tellus sudore madescit* ». Les lettres initiales des vers contenaient la phrase : « *Iesos Cristos tenuyos sother* », ce qui veut dire en latin : « *Iesus Christus Dei filius salvator* », et en anglais : « Jésus-Christ, fils de Dieu, notre Sauveur ». Saint Augustin, au dix-huitième livre du *De ciuitate Dei*, traite de ces vers et de la Sibylle, mais il se sépare sur un point de cette chronique : il appelle la Sibylle Érythréenne, alors que la chronique l'appelle Tiburtine.

(§ 8) Quand ils eurent lu et interprété les vers, l'empereur et la Sibylle, levant les yeux, virent le ciel ouvert et une grande lumière brillante comme le soleil. Ils virent aussi un autel et, sur l'autel, une belle vierge avec un enfant dans les bras.

(§ 9) Certains livres disent que la vierge et l'enfant apparurent dans un soleil, tandis que d'autres disent que le jour où le Christ naquit apparurent trois soleils, qui peu après n'en firent plus qu'un seul, ce qui nous a appris que dans la nature divine il y a trois personnes, dont une prit de la Vierge notre nature humaine. Selon une autre opinion, cela indiquait que trois natures, divinité, âme et corps, sont réunies en une seule personne.

(§ 10) Après que l'empereur eut longuement contemplé cela, il entendit une voix venue du ciel prononcer ces mots : « C'est l'autel de Dieu ; à ce dernier tu dois rendre hommage ». Alors, l'empereur et la Sibylle se jetèrent immédiatement à terre et adorèrent ce Seigneur qui avait voulu leur montrer ces mystères.

(§ 11) Tout cela arriva le jour de la naissance du Christ, pour qu'elle soit connue non seulement à Bethléem, non seulement des bergers de la Judée et des rois de l'Orient, mais aussi des Romains, éloignés de la vraie foi.

(§ 12) Ensuite l'empereur se présenta devant le Sénat et parla des grandes merveilles qu'il avait vues. Il refusa tout ce qui lui avait été offert et dit qu'il voulait se faire le serviteur de cet enfant pour tout le temps qu'il lui restait à vivre. Le Sénat marqua son accord et tous retournèrent chez eux méditant sur la vision qu'avaient eue l'empereur et la Sibylle. Immédiatement après, l'empereur éleva un autel à l'endroit de la vision et l'appela *Ara Celi*.

(§ 13) Aujourd'hui, au même endroit, s'élève un célèbre couvent de Frères Mineurs. Comme nous n'en parlerons pas dans le second livre, parce que ce n'est pas une des sept églises, ni une des églises patriarcales, qui seront appelées les stations, je transcrirai ici les vers que j'y ai lus :

*Cunctarum prima que fuit orbe sita
Noscas quod Cesar tunc struxit Octavianus
Hanc aram celi sacra proles cum patet ei*

(§ 14) Ce qui veut dire en anglais, en y ajoutant d'autres mots pour rendre le tout plus facilement compréhensible : Cette église est la première de toutes celles construites au monde. Qu'on sache que ce

fut l'empereur Octavien qui la construisit. Il l'appela l'autel du ciel, lorsque lui apparut la vierge avec l'enfant.

(§ 15) J'ai trouvé là aussi une inscription disant que l'endroit avait été consacré par Anaclet, qui fut le quatrième pape après Pierre. Pour y arriver, il faut gravir les plus belles marches de marbre blanc qui existent au monde ; je me souviens qu'elles étaient au nombre de cent vingt-huit.

b. Commentaire du I, 16

Notre commentaire épinglera paragraphe par paragraphe un certain nombre de points intéressants.

Au § 1, John Capgrave veut dire qu'il ne donnera qu'une vue d'ensemble de l'endroit, renvoyant à plus tard le cas de l'église elle-même de *Sancta Maria in Capitolio* (ou *Sancta Maria Ara Celi*). Nous avons dit plus haut que *Ye Solace of Pilgrimes* comporte trois livres. Le premier, dans le droit fil de la tradition des *Mirabilia* au sens strict, traite de certains endroits ou de certains monuments de Rome, comme le Capitole, le Colisée, le Panthéon, les Palais de Romulus et de Rémus. L'*Ara Celi* en fait partie. Les deux livres suivants, dans le droit fil de la tradition des *Indulgentiae*, sont consacrés à la description des églises que fréquentent les pèlerins et où ils peuvent s'arrêter (d'où le terme de *Stationes*) pour obtenir différents types d'indulgences. Dans les *Libri Indulgentiarum* ou dans les *Stationes*, les églises sont généralement hiérarchisées en un classement auquel fait allusion **le § 13** : d'abord les sept églises les plus importantes (comme Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, ou Saint-Pierre-Hors-les-Murs), puis les églises patriarcales, puis les autres. Dans son guide, John Capgrave aborde le cas de *Sancta Maria Araceli* non pas dans son second livre (comme il l'annonce), mais au chapitre II de son troisième, où malheureusement une lacune du manuscrit à cet endroit rend l'exposé fort incomplet.

Les paragraphes suivants développent quelque peu le récit des *Mirabilia* primitifs. Ils contiennent toutefois quelques observations plus personnelles de l'auteur. On les relèvera au passage.

Le § 2 contient un curieux lien de parenté entre César et Octavien (le second serait le « cousin » du premier) et une remarque touchant au thème de la paix universelle qui régnait à la naissance du Christ. Cette paix n'était pas l'œuvre de l'empereur, comme le croient les Romains, mais celle de Dieu. Le motif d'Octavien annonçant ou préparant la venue du Christ a souvent été rencontré dans nos textes, mais pareille idée d'une origine divine de la *pax Augustana* y est rarement formulée d'une manière aussi explicite.

Le § 6 est intéressant en ce qu'il explique pourquoi les chrétiens font si facilement intervenir les Sibylles (et ils en connaissaient plusieurs). C'étaient à leurs yeux des personnes

bonnes et saintes, inspirées par Dieu qui leur avait fait comprendre qu'il n'existait qu'un seul et vrai Dieu, que les idoles des païens n'avaient rien de divin et que le culte qui leur était rendu n'était qu'erreur et superstition.

Le § 7 développe la question de l'oracle de la Sibylle, dont le rédacteur des *Mirabilia* primitifs ne donnait que les trois premiers vers. Que la première lettre de chacun des vers de l'oracle compose le nom du Christ est souvent souligné par les auteurs du Moyen Âge, mais c'est la première fois, semble-t-il, que l'information apparaît dans un récit de la vision d'Octavien. Nous avons fait allusion [plus haut](#) à ce texte d'Augustin. Quant à la Sibylle Érythréenne, nous avons cru pouvoir lire cet adjectif dans un passage de *La Fiorita* [d'Armannino Giudice](#) (vers 1325).

Les paragraphes qui suivent décrivent la vision qui s'offre à l'empereur et à la Sibylle. C'est d'abord (§ 8) l'image classique, presque banale, du ciel qui s'entrouvre, laissant apparaître dans une vive lumière un autel sur lequel se trouve la Vierge à l'Enfant. Le § 9 évoque des variantes postérieures aux *Mirabilia* primitifs et rencontrées au fil de notre étude : l'apparition de la Vierge à l'Enfant « dans un soleil », allusion très vraisemblable à l'image à l'intérieur d'un cercle d'or, et l'apparition des trois soleils qui fusionnent en un seul, allusion indiscutable au prodige solaire de -44. Les interprétations chrétiennes de ce phénomène sont aussi à relever : les trois soleils symboliseraient les trois personnes de la Sainte-Trinité et les trois natures du Christ. Elles ne figuraient pas dans la tradition ancienne des *Mirabilia*. Tous ces éléments ont déjà été rencontrés et discutés.

Le § 11 date formellement la vision du jour de la naissance du Christ, et l'intègre habilement dans une perspective d'information « mondiale » : Bethléem, la Judée, l'Orient, l'Occident, les pauvres et les riches. Tout le monde est ainsi informé.

Le § 12 fournit une donnée importante et qui ne correspond pas à la version commune dans la tradition occidentale ancienne : l'empereur aurait lui-même élevé un autel à l'endroit de la vision et l'aurait appelé *Ara Celi*. La suite va montrer que le rédacteur a eu l'attention attirée sur les inscriptions présentes dans l'église, en particulier sur celle où se trouvent les mots *ara celi*, et que nous avons discutée en détail [plus haut](#). John Capgrave a manifestement visité les lieux dont il parle.

Le § 13 fait le lien entre l'endroit présumé de l'apparition et un « couvent de Frères Mineurs », lié à l'église. Ce couvent, déjà mentionné en 882, appartenait aux Bénédictins avant qu'Innocent IV ne le confie aux Franciscains en 1250. – Dans sa transcription de l'inscription latine sur l'autel du transept gauche, John Capgrave a laissé tomber la moitié de

la première ligne et transformé *ara celi* en *aram celi*. Rien d'étonnant dans ces conditions qu'il ait considéré Octavien comme celui qui avait élevé à l'endroit de la vision un autel qu'il avait appelé *ara Celi*. C'est sur ce site que le couvent aurait été construit plus tard. – Il n'est pas question ici de décrire l'église de *Sancta Maria Ara Celi*. Comme John Capgrave l'avait annoncé au § 2, il envisage de traiter ce sujet plus loin.

Le § 15 mentionne une seconde inscription où il est question du pape Anaclet. Elle semble avoir aujourd'hui disparu, mais son texte (18 lignes) a été conservé dans la tradition des *Indulgentiae* (cfr N.R. Miedema, *Die römischen Kirchen*, 2001, p. 609) : adressée aux visiteurs, elle raconte la vision, donne quelques indications sur l'histoire du bâtiment et invite le pèlerin à la prière. Nous la retranscrivons et la traduisons dans un instant.

Mais auparavant, nous noterons que les escaliers de marbre blanc correspondent bien évidemment à la célèbre et impressionnante *Scalinata d'Araceli*, ex-voto monumental construit pour remercier le ciel d'avoir épargné Rome lors de l'épidémie de peste qui ravagea l'Italie en 1346. John Capgrave comptait 128 marches : l'escalier n'en a plus aujourd'hui que 124. En réalité, ce nombre varie beaucoup dans les témoins des *Indulgentiae* : il oscille de 228 à 118, en passant par 188, 145, 130, et d'autres chiffres encore (N.R. Miedema, *Die römischen Kirchen*, 2001, p. 611). Manifestement les auteurs des guides du pèlerin n'avaient pas toujours vu de leurs propres yeux ce qu'ils décrivent.

c. L'inscription mentionnant le pape Anaclet : texte et commentaire

John Capgrave a fait allusion à une inscription évoquant Anaclet dont il ne donne pas le texte. On le trouvera dans un traité intitulé *Memoriale de mirabilibus et indulgentiis que in urbe Romana existunt*, conservé dans un manuscrit (fin XIIIe-début XIVe) de la bibliothèque du Monastère de Montserrat.

Il existe un fac-similé de ce manuscrit : *Llibre Vermell de Montserrat. Edició facsímil parcial del manuscrit núm. 1 de la Biblioteca de l'Abadia de Montserrat*, intr. a cura de Dom F. X. Altés i Aguiló, Barcelona 1989, non repris, semble-t-il, sur le site de Montserrat. – Le texte du *Memoriale* a été publié dans le *Codice Topografico* de Valentini-Zucchetti, IV, 1953, p. 77-88. – L'inscription elle-même est accessible dans le *Codice Topografico*, mais aussi chez N.R. Miedema, *Die römischen Kirchen*, 2001, p. 609, ainsi que sur le site [Linking Evidence](#), spécialisé dans l'histoire de la Rome du Moyen Âge et des débuts de la Renaissance (c. 1140-1430).

Texte de l'inscription

Voici le texte de cette inscription qui se trouvait *Ad unum latus ipsius altaris virginis Mariae* « sur un des côtés de l'autel même de la Vierge Marie » :

Hinc ostensa fuit caesari virtute Sibillae
Virgo tenens Christum in ulnis, natum in astris.
Hunc Augustus ipse mortalem se recognoscens,
Poplites humi ponens, obtulit ignem Christo.
Haec est ara : legit in circulo viso, 5
Fulgidis ex stellis undique decorato ;
Demum sedes Petri clarior in orbe refulgens.
Caesaris haec aedes conditur sacra domus
Ad honorem matris Christi ; perficitur late,
Atque ante ipsam nulla reperitur in orbe. 10
Tandem Anacletus consecravit ipse papa,
Hic aeternam largam veniam culparum relinquens.
Ergo tu hanc aram visitans, te corde dispone,
Ne labores frustra recolens, quod dicitur vulgo :
Intrans templa canis, canis intrat et canis exit, 15
Nec faciunt sanctum templa lustrata virum:

De cet endroit la puissance de la Sibylle montra à l'empereur
 la Vierge tenant dans ses bras le Christ, né dans les cieux.
 Cet Auguste, se reconnaissant lui-même mortel,
 mettant genoux en terre, offrit le feu [= l'encens] au Christ.
 « Ceci est l'autel », lit-il dans le cercle qu'il aperçut, 5
 entièrement décoré d'étoiles brillantes.
 Bref, le siège de Pierre resplendissait plus lumineux dans le cercle.
 Cette demeure de César est devenue maison sacrée
 en l'honneur de la mère du Christ ; elle fut ensuite élargie,
 et dans le monde, on n'en trouve aucune la dépassant. 10
 Finalement le pape Anaclet lui-même la consacra,
 y laissant pour l'éternité un large pardon des fautes.
 Aussi lorsque tu visites cet autel, veille dans ton cœur
 à ne pas agir inutilement ; rappelle-toi ce qu'on dit communément :
 « Un chien qui entre dans un temple, entre chien et ressort chien, 15
 traverser les temples ne fait pas d'un homme un saint. »

Commentaire de l'inscription

Les derniers vers montrent clairement que le texte s'adresse surtout aux pèlerins qui fréquentent l'église pour y obtenir une indulgence (*venia culparum* « le pardon de leurs fautes »). Comme ils doivent avoir ce que nous appellerions le cœur pur et de bonnes intentions, on tente de le leur faire comprendre à l'aide d'une formule qui ressemble assez bien à un proverbe et qui rappelle en tout cas certains vers célèbres de Lucrèce sur la véritable piété (*De natura rerum*, V, 1198-1203).

Ce qui précède cette exhortation traite de l'origine de l'église et de son histoire. Rien de bien neuf en ce qui concerne l'origine : l'église occupe l'emplacement de la célèbre vision d'Auguste et de la Sibylle : c'est là que l'empereur s'est agenouillé devant l'Enfant divin pour l'adorer. L'allusion à l'autel est claire : il importe d'expliquer le *cognomen* de l'église. On comprend moins le *legit* : l'empereur aurait-il lu les mots *haec est ara* dans le cercle ? En tout

cas, le cercle est bien là, resplendissant de lumière, mais l'allusion du vers 7 au « siège de Pierre » qui brille plus encore (*clarior*) n'est pas très claire pour nous (sans jeu de mots !).

La suite est « classique ». Contrairement à ce qu'affirmait l'autre [inscription](#) de l'église (celle sur l'autel au centre du transept gauche, à moitié enterré par l'édicule de sainte Hélène), elle ne dit pas que l'empereur a construit l'église. Elle ne dit pas non plus que l'empereur a élevé un autel à cet endroit, mais que la chambre impériale est devenue une demeure sacrée de la Vierge. Puis, on saute les siècles pour noter simplement que cette demeure sera élargie et deviendra même la première église de la Vierge au monde : « il n'y en eut aucune avant elle (ou supérieure à elle) ».

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons cette affirmation de prééminence. Dans la même église, l'inscription *ara/aram*, sur l'autel du transept gauche, mettait aussi cette prétention sous les yeux du pèlerin : *qui scandis ad aulam [luminis matris] cunctarum prima que fuit orbe sita* « Toi qui pénètres dans cette *aula* [= église] [de la mère de lumière], la première de toutes celles installées au monde ». Comme nous le verrons [plus loin](#) dans le chapitre sur le prodige de l'huile, l'église *Sancta Maria in Trastevere* revendiquait elle aussi cette primauté.

Puis vient enfin une précision bien nette : elle fut consacrée par « le pape Anaclet » et c'est donc grâce à lui que le visiteur de l'église recevra le pardon de ses fautes. Qui est ce pape ?

Le commentaire de John Capgrave en fait le quatrième pape à partir de Pierre (*anacleto Pe pope wech was Pe IIII fro petir*). Il songeait donc à un pape de la fin du premier siècle. Mais quelle est sa place exacte ?

Sur les évêques de Rome qui succédèrent à Pierre subsistent beaucoup d'incertitudes. Dans l'*Annuario Pontificio*, qui donne la liste « officielle » des papes, Anacletus figure en troisième place : d'abord saint Pierre, puis saint Lin, puis saint Anacletus. La liste de John Capgrave semble différente. Mais c'est un point de détail, sans grande importance ici.

En effet il ne faut probablement pas songer au premier siècle. On suivra plutôt la position des éditeurs du *Codice Topografico* qui voient dans le pape de l'inscription, non pas un proche successeur de saint Pierre, mais Anaclet II (1130 à 1138), le rival d'Innocent II (1130-1143). Leur élection à tous deux en 1130 fut irrégulière et chacun prétendait voir dans l'autre un antipape. C'est après sa mort seulement qu'Anaclet sera déclaré officiellement antipape, réglant ainsi la situation (cfr la liste des papes dans [Wikipédia](#)).

Bref, plutôt que d'attribuer l'élargissement et la consécration de l'église de l'Ara Celi à un personnage aussi évanescent que le troisième pape, il est effectivement beaucoup plus normal d'y voir l'œuvre d'un très haut dignitaire ecclésiastique du XIII^e siècle.

d. Texte (III, 2) en traduction française

(§ 1) De l'*Ara Celi*, nous avons déjà parlé dans la première partie et nous avons dit que c'était jadis la Chambre d'Octavien, que l'empereur avait abandonnée pour la consacrer à Dieu. Les gens de l'endroit disent que cette église est consacrée spécialement à Notre-Dame parce que ce même empereur, le jour de la Nativité, avait vu apparaître dans le soleil, une vierge un enfant dans ses bras.

(§ 2) Cette vision qui s'offrit à Octavien le jour même de la naissance ne fut pas seulement aperçue à Rome mais dans d'autres endroits du monde. J'ai lu en effet que, lorsque l'étoile apparut aux trois rois en Inde, elle était accompagnée d'un enfant avec une croix qui leur dit de chercher le nouveau roi né à Bethléem. Car les ancêtres de ces rois avaient prescrit à certains sages d'attendre cet événement, inspirés qu'ils étaient par un prophète appelé Balam qui vivait au temps de Moïse. Je dis cela sous la garantie de Strabon dans ses *Notes sur Matthieu* [Walafridus Strabo, 807-849, auteur de la *Glossa ordinaria*, cfr Migne, *P.L.*, t. 114, col. 73].

(§ 3) Nous avons lu aussi dans d'autres chroniques que le prophète Jérémie, lors de la prise de Jérusalem, s'enfuit en Égypte et dit au roi de ce pays que, lorsqu'une vierge mettrait un enfant au monde en terre de Judée, toutes les idoles d'Égypte tomberaient à terre et seraient détruites. Ces paroles de Jérémie jouirent d'une telle autorité en Égypte que les prêtres du temple de Memphis firent représenter une statue d'une Vierge avec un enfant sur les genoux et la placèrent en un lieu secret du temple pour s'en souvenir d'une manière spéciale.

(§ 4) Le grand astronome Ptolémée, qui fut ensuite roi d'Égypte et qui était un homme désireux d'apprendre des choses inconnues, demanda aux prêtres ce que signifiait cette statue. Il n'obtint comme réponse que ceci : « Le saint prophète Jérémie avait dit cela à leurs ancêtres, et pour leur part ils croyaient que cela se produirait réellement comme cela avait été dit ».

(§ 5) Cet endroit qui est maintenant consacré au culte de Notre-Dame n'est pas appelé sans raison l'autel de Dieu, parce que la Vierge fut le premier autel à accueillir la chair et le sang de Notre-Seigneur Jésus, une chair et un sang auxquels aujourd'hui un prêtre chrétien rend un culte sur n'importe quel autel.

(§ 6) Dans cette église sont écrits les vers suivants : « *Hac ara celi sibilla sermone fideli / Quem genus humanum colat instruit Octavianum. / Hec est uirgo parens ait hic deus est homo parens / Hic rex fine carens tu rex homo flos uelut arens* ». Voici le sens de ces vers, comme je les ai compris. « Ceci est l'autel du ciel où la Sibylle avec des mots sincères / De celui que tous les hommes devraient vénérer... » [Suit une importante lacune dans le manuscrit]

e. Commentaire du III, 2

Le § 1 renvoie au texte du premier livre (I, 16) commenté plus haut. John Capgrave avait annoncé qu'il reprendrait le sujet dans son deuxième livre ; en fait il l'a fait dans le troisième. – Il rappelle ici d'une manière schématique la vision qui s'était offerte à Octavien et à la Sibylle « dans la chambre de l'empereur », le jour de la Nativité du Christ.

Le § 2 introduit un élément que le rédacteur n'avait pas mentionné dans le premier livre, à savoir que d'autres personnes et d'autres endroits avaient aperçu ce phénomène. Cette phrase introduit assez habilement la suite du texte, qui aborde le sujet des « Rois Mages ». Il fait en effet allusion au phénomène qui avait poussé les Rois d'Orient à se rendre à Bethléem. La plupart du temps, la tradition ne mentionne qu'une étoile particulièrement brillante apparue

dans le ciel et qui les guide durant une bonne partie de leur voyage. Il existait toutefois de ce récit une intéressante variante, attestée notamment par le pseudo-Chrysostome (*Opus imperfectum, Hom. 2*, col. 637-638) et reprise par Jacques de Voragine (VI, 86, p. 69, éd. G.P. Maggioni). Dans *La légende dorée*, elle se présentait sous la forme suivante :

En effet, le jour de la Nativité, selon le récit des anciens, comme le dit Jean Chrysostome, aux Mages qui priaient sur une montagne, apparut une étoile juste au-dessus d'eux. Cette étoile avait la forme d'un très bel enfant, sur la tête duquel brillait une étoile. Cet enfant s'adressa à eux et leur dit d'aller en Judée, où ils trouveraient un enfant nouveau-né. (trad. A. Boureau, p. 54)

John Capgrave ne signale pas explicitement que l'enfant aperçu par les Mages était dans les bras de sa mère, ce que le contexte immédiat suggère évidemment. Quoi qu'il en soit, par rapport à la version de *La légende dorée*, celle du voyageur anglais livre un développement supplémentaire du motif : les ancêtres des Rois Mages auraient été prévenus de l'événement, et cette annonce leur aurait été faite par le prophète Balaam, « qui vivait au temps de Moïse ».

John Capgrave prend même soin de citer sa source, Walafridus Strabo. Ce théologien, historien et poète du IX^e siècle, fut considéré longtemps comme l'auteur de la *Glossa ordinaria* de la Bible, alors que cette dernière, qui n'est pas antérieure au XII^e siècle, est aujourd'hui attribuée à Anselme de Laon. En tout cas, la *Glose ordinaire*, dans son commentaire du chapitre II de Matthieu (cfr *P.L.*, t. CXIV, col. 73) sur les Mages, signale effectivement que ceux-ci avaient entendu parler de la future naissance de Jésus « par Balaam d'Israël ».

L'épisode évoqué dans le § 2 fait donc partie intégralement de l'histoire des Rois-Mages, et n'a rien à voir ni avec la vision d'Octavien ni avec *Sancta Maria Ara Celi*.

Les deux paragraphes suivants (§ 3 et § 4) appartiennent au motif des idoles d'Égypte censées devoir s'effondrer à la naissance du Christ. Il en a été question dans notre article antérieur ([FEC, 27, 2014](#)) et nous n'y reviendrons pas. Un détail toutefois est à relever. Contrairement aux versions habituelles, qui faisaient simplement allusion à un roi d'Égypte du nom de Ptolémée, John Capgrave (ou sa source) semble confondre ce roi avec le célèbre astronome Claude Ptolémée qui vécut au II^e siècle dans l'Égypte romaine.

Au § 5, après ces deux digressions, le voyageur anglais revient à l'*Ara Celi*. Il avait signalé au § 1 que l'église était consacrée à Notre-Dame. Il tente maintenant d'expliquer l'expression *Ara Celi* qui sert à la désigner. La Vierge elle-même est considérée comme le premier autel de Dieu parce qu'elle fut la première à recevoir en elle la chair et le sang de Notre-Seigneur. Aujourd'hui, précise le rédacteur, tout autel sur lequel sont déposés l'hostie

et le calice après la consécration joue le rôle d'« autel de Dieu ». On notera qu'aucun des textes examinés jusqu'ici ne proposait pareille explication.

Le § 6 transcrit quatre vers d'une inscription latine conservée dans l'église du Capitole et en propose la traduction anglaise. Mais une lacune dans le manuscrit a fait disparaître la dernière partie de la traduction ainsi d'ailleurs que tout le reste du développement sur l'église *Sancta Maria in Capitolio*.

Dans d'autres versions relevant de la tradition des *Indulgentiae*, l'inscription, qui semble aujourd'hui disparue, comporte six vers dont les deux derniers sont : *Quodlibet hac hora regem reverenter adora / Et supplex ora ut te trahat ad potiora*. Elle aussi, comme les deux autres, s'adressait directement aux visiteurs.

On signalera pour terminer l'existence de deux catalogues d'églises médiévales, susceptibles de fournir plus d'informations sur cette église.

Le plus ancien figure dans le livre de Ch. Huelsen, *Le Chiese di Roma nel Medio Evo*, Florence, 1927. La section intitulée *Le Chiese nei Libri Indulgentiarum* (p. 137-156) rassemble toutes les informations sur 108 églises romaines que le savant a pu découvrir dans six manuscrits des *Libri Indulgentiarum* qu'il avait à sa disposition (cinq du XIV^e et un du XV^e siècle).

Le catalogue qui se trouve dans le monumental travail de N.R. Miedema (*Die römischen Kirchen im Spätmittelalter nach den « Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae »*, Tübingen, 2001, 897 p.), est beaucoup plus récent et plus étoffé. Son auteur est une spécialiste des traductions allemandes et néerlandaises des *Mirabilia*, en ce compris les *Libri Indulgentiarum*. Elle a dépouillé, outre les manuscrits de Ch. Huelsen, plus de cent témoins, en majorité allemands, ce qui lui a permis de dresser un catalogue beaucoup plus exhaustif de toutes les églises romaines qui offraient des indulgences aux pèlerins.

Dans le catalogue de Ch. Huelsen, Sainte-Marie d'Araceli « de l'ordre des Frères Mineurs » figure à la p. 149, sous le numéro 59. On y trouve le nombre d'années d'indulgences accordées lors d'une visite, les reliques qu'elle abrite et différents récits de la vision d'Octavien. Dans le catalogue de N.R. Miedema, *Die römischen Kirchen*, beaucoup plus riche en informations, S. Maria d'Aracoeli occupe plus de dix pages (p. 603-614).

20. Résumé

À la différence des chapitres précédents, on n'a pas eu affaire ici à la christianisation d'un motif romain préchrétien, mais à un montage réalisé par des chrétiens et prenant en compte des éléments romains historiques liés au début de l'empire. Pour ce faire, les chrétiens utilisèrent le personnage du premier empereur (qu'on l'appelle Auguste, Octave ou Octavien) pour des raisons relativement simples. C'est d'abord sous son règne qu'eut lieu la naissance

du Christ : il se trouvait donc à la charnière de deux mondes. Ensuite la propagande impériale l'avait présenté comme celui qui avait rétabli la paix dans le monde entier (*pax Augusta*) ; il avait par ailleurs publiquement manifesté certaines formes de modestie, notamment en refusant d'être considéré comme le maître (*dominus*) de ses sujets et en émettant des réserves lorsqu'on lui offrit d'être reconnu comme un dieu (*deus*).

Comme cet empereur bénéficiait d'un préjugé très favorable, les chrétiens le placèrent au centre d'une légende destinée à illustrer un message pour eux fondamental. Il fallait en effet montrer que le maître de l'ancien monde avait reconnu et accepté la suprématie du monde nouveau, ou – c'est la même idée exprimée en d'autres termes – que l'empereur romain régnant à la naissance du Christ s'était soumis au Dieu des chrétiens. Cette légende présentait d'énormes implications politiques : derrière l'empereur romain Octavien, c'étaient en fait tous les empereurs du Moyen Âge qui devaient obéissance à Dieu, c'est-à-dire au Pape qui était son vicaire terrestre.

*

Cette légende est communément désignée par l'expression « vision d'Octavien », mais cela ne correspond qu'à une partie de son évolution. En effet, c'est au XIIe siècle seulement qu'on voit intervenir dans le récit une véritable vision.

En fait, le motif a connu une évolution pluriséculaire. Une forme embryonnaire semble déjà présente au IVe siècle dans l'*Oracle de Baalbek*. Mais la structuration véritable de la légende – ce sera sa première – n'apparaît qu'un peu plus tard à Byzance, chez un certain nombre d'auteurs. Jean Malalas en donne au VIe siècle une version bien ficelée comportant déjà les composants essentiels du récit.

La Sibylle est interrogée par l'empereur sur sa succession. Elle répond que c'en est désormais fini de la divination (et implicitement des dieux anciens), qu'un Dieu nouveau est là et que c'est lui qu'il faut désormais honorer. La finalité de ce message est très importante : il s'agit clairement d'annoncer la fin du monde païen qui sera remplacé par le monde chrétien où l'empereur se soumettra au Dieu. Octavien a compris. Et il pose immédiatement un geste pour concrétiser la situation nouvelle. Il élève lui-même sur le Capitole, colline centrale de Rome et donc du monde, un autel « au Dieu vivant » ou « au Fils de Dieu ».

Cette branche byzantine toutefois ne comporte pas encore l'élément qui a valu au récit son nom définitif, en l'occurrence une vision céleste. Il faudra attendre le milieu du XIIe siècle pour voir, dans la plupart des récits occidentaux, le ciel s'entrouvrir sous les yeux

d'Octavien. Cette étape nouvelle, très importante dans l'évolution du motif – ce sera la seconde – apparaît, parfaitement structurée, dans les *Mirabilia urbis Romae* primitifs.

Comme dans la branche byzantine, l'empereur interroge la Sibylle. La question ne porte toutefois plus sur sa succession. Ses compatriotes en effet voulaient faire de lui un dieu. Peut-il accepter ? Comme dans la branche byzantine encore, la Sibylle répond par un oracle. Mais la nouveauté fondamentale est que l'empereur aperçoit dans le ciel sur un autel une Vierge portant un enfant et qu'il entend une voix commentant la vision : « Ceci est l'autel du Fils de Dieu ». Il tombe alors en admiration et en adoration. Plus question pour lui d'accepter une quelconque divinisation.

Dans cette version de la tradition occidentale aussi, il est question du Capitole et d'un monument. Octavien toutefois ne semble pas avoir érigé lui-même une construction sur la colline, ni autel ni église. Mais le récit comporte une indiscutable dimension étimologique.

C'est que, précise le rédacteur de la notice des *Mirabilia* primitifs, une église se dresse – à son époque – sur l'emplacement même de la vision : celle de *Sancta Maria in Capitolio*. Et si elle porte aussi – toujours à son époque – le nom de *Sancta Maria Ara Celi*, c'est précisément, poursuit-il, parce qu'elle fut bâtie à l'endroit même où l'empereur vit dans le ciel ouvert un autel – « l'autel du ciel » – que la voix céleste lui présenta comme « l'autel du fils de Dieu ». L'autel de la branche byzantine est donc toujours présent. Toutefois il n'est plus sur la terre, mais dans le ciel où il porte la Vierge à l'Enfant. La dimension étimologique reste claire.

Cette version a profondément influencé les auteurs qui s'inscrivent dans la mouvance de la longue tradition des *Mirabilia* primitifs, à laquelle se rattache encore Jean d'Outremerse au XIV^e siècle. La version du chroniqueur liégeois par exemple n'est qu'une traduction, fort fidèle d'ailleurs, du texte latin original.

Cette version des *Mirabilia* primitifs n'est toutefois pas un point d'arrivée, mais simplement une étape. En Occident en effet, le motif, tout en conservant sa structure, va continuer à évoluer. Les historiens des légendes savent combien une légende est malléable. La plupart du temps, elle vit d'une vie propre et chaque auteur qui la reprend lui donne une touche particulière.

Jacques de Voragine notamment, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, jouera un rôle important en la matière. Sa version, sans toucher vraiment à l'essentiel, va s'écarter sensiblement de celle des *Mirabilia* primitifs et constituer une troisième étape importante dans l'évolution du motif.

Le compilateur dominicain innove, d'abord en modifiant la question (« quelqu'un de plus grand que moi va-t-il naître ? »), mais aussi et surtout en introduisant l'image de la Vierge à l'Enfant debout sur un autel à l'intérieur d'un cercle de lumière autour du soleil, un prodige attesté par ailleurs, que nous avons analysé plus haut et qui comportait à l'origine une tout autre signification.

Voragine combine ainsi d'une manière assez heureuse et originale le motif de la vision d'Octavien avec celui du prodige du cercle autour du soleil. Et comme *La légende dorée* du compilateur a connu un vif succès, sa version fera des émules. Nous l'avons ainsi retrouvée dans le poème anonyme du *Passional* (XIIIe), dans la partie en prose de la deuxième branche de *Renart le Contrefait* (début du XIVe siècle), et dans un sermon de Noël de Denys le Chartreux (XVe siècle).

*

Ainsi, la version des *Mirabilia* au milieu du XIIe siècle et celle de *La légende dorée* dans la seconde moitié du XIIIe ont profondément marqué l'évolution de la branche occidentale de la légende. Mais cela ne signifie pas qu'on ne rencontrera pas des versions qui, sans abandonner vraiment les structures et les éléments reçus, vont les personnaliser, si l'on peut dire, par certains traits plus originaux. Les poètes seront naturellement plus « libres » que les prosateurs.

Pour illustrer ce point, nous avons retenu un certain nombre de témoignages de poètes et de prosateurs du XIIe au XVe siècle, les uns antérieurs, les autres postérieurs à Voragine. Tous sont loin d'être également intéressants en ce qui concerne l'évolution de la légende.

Les poètes ont été présentés d'abord. Il s'agit de Godefroi de Viterbe, de Calendre, de Guillaume le Clerc de Normandie, du rédacteur anonyme du *Passional* et d'Heinrich von München. Passons-les brièvement en revue.

Godefroi, dont le *Pantheon* est terminé en 1191, a davantage « travaillé » sur la vision, beaucoup plus complexe chez lui que la simple apparition d'une Vierge à l'Enfant sur un autel. La vision qu'il décrit, où tout est brillant et glorieux, est beaucoup plus riche que d'habitude : on voit des cohortes d'anges en train de préparer le royaume de l'enfant-roi, qui semble distribuer des cadeaux de la main droite. Quant à la description de l'enfant, elle est teintée d'une sorte de théologie trinitaire.

Octavien, émerveillé et effrayé, a compris que cet enfant est « plus grand que lui ». Mais il demande à la Sibylle – par écrit (*scribe*) ! –, des informations complémentaires (son nom, son père, sa mère, son royaume, sa couronne). La réponse, ici encore, relève de la théologie :

l'enfant est né « du ventre d'une vierge », sans « semence humaine » et par le « souffle de l'Esprit-Saint » ; il est et sera « roi pour l'éternité » ; il a été donné aux hommes pécheurs pour les sauver.

Le récit alors chez Godefroi se simplifie et son contenu devient plus conforme aux autres versions. Après avoir reçu cette vision et entendu les explications de la Sibylle, Octavien ne veut plus être appelé dieu ; il se soumet à l'enfant, l'adore et lui offre de l'encens.

Le récit de **Calendre** (1213-1220) est plus particulier. Techniquement, si l'on peut dire, le poète ne traite pas de ce qu'on appelle la vision d'Octavien mais du prodige du cercle entourant le soleil, qui avait été aperçu par toute la ville et que les « sages clercs et grands personnages » avaient fini par interpréter à l'intention de l'empereur, qui « s'en était beaucoup réjoui ». La signification du prodige solaire était que la lumière impériale serait remplacée par une autre, beaucoup plus éclatante, celle du Christ, un « roi qui est au-dessus de tous les rois, qui a pouvoir sur tout et plus de sagesse que tous les sages ».

Le récit de Calendre sur le cercle entourant le soleil poursuit donc le même objectif que les récits classiques sur la vision d'Octavien. Ce qui explique sa place dans cette rubrique.

D'autant plus que Calendre s'étend sur le sujet. Selon lui, l'empereur romain n'est pas seulement heureux de se soumettre ; il essaie par tous les moyens d'accueillir dignement son nouveau maître et de lui manifester sa soumission.

Ainsi il lui cède « sa royauté et sa couronne » ; il abandonne tous ses titres pour ne conserver que celui de *justicier* ; il fait même modifier ses sceaux dans ce sens et interdit par des proclamations en bonne et due forme qu'on l'appelle autrement. Il veille à établir partout la paix et ira jusqu'à faire libérer tous les prisonniers et les renvoyer chez eux. Ce n'est pas dit comme tel par le poète, mais en procédant de la sorte, l'empereur annonce et imite le Christ, qui libérera tous les hommes du péché.

Au début du XIII^e siècle, la vision de **Guillaume le Clerc de Normandie** dans *Les Joies Nostre Dame* est elle aussi particulière.

Il raconte la vision d'une manière très simple, sans faire intervenir la Sibylle et sans que l'empereur ne prenne d'initiative. C'est le « roi céleste » lui-même qui lui envoie « un signe », en faisant apparaître dans le ciel une Vierge et un Enfant. Et c'est la Vierge qui transmet elle-même le message lié au projet des Romains de diviniser leur empereur. Le seul Dieu à adorer, c'est « l'enfant-roi ».

Par contre Guillaume développe beaucoup plus que d'autres la raison qui a porté les Romains à diviniser leur empereur, à savoir le motif, classique dans ce type de littérature, du

rôle d'Auguste comme pacificateur du monde. Pour illustrer la sécurité totale censée régner sous ce prince, il invoque l'exemple de l'or qu'on peut transporter partout sans craindre le moindre vol. Une comparaison d'Octavien avec d'autres dirigeants romains tourne d'ailleurs à l'avantage du premier : « jamais il n'y eut meilleur empereur que lui ».

En ce qui concerne le **Passional**, écrit par un poète allemand anonyme du XIII^e siècle, le long récit (vers 1890 à 1996) que le rédacteur consacre aux marqueurs d'origine romaine atteste très nettement de l'influence de Voragine, aussi bien en ce qui concerne leur contenu que leur ordre de présentation.

Dans sa *Weltchronik* en vers, datant du XIV^e siècle, **Heinrich von München** semble assez proche de Guillaume le Clerc de Normandie. Comme lui, il commence son récit en insistant sur la paix installée par Auguste dans le monde, un *topos* favori des chrétiens. Comme Guillaume, il choisit l'exemple de l'or pour illustrer l'étendue de cette paix. Chez lui encore, la vision s'offre d'elle-même à l'empereur, sans que ce dernier ait pris d'initiative et sans qu'une quelconque Sibylle n'intervienne : à un certain moment apparaît dans le ciel l'image d'une Vierge à l'Enfant, un peu comme une étoile, mais très lumineuse, puisqu'elle « éclaire très loin le monde ».

Henri se sépare toutefois de Guillaume en ce qu'il signale nettement que la vision survient la nuit même de la Nativité. D'autre part, aucune parole n'est échangée entre la Vierge à l'Enfant et l'empereur. Ce dernier, effrayé, demande aux savants de son pays une interprétation, que personne ne peut lui apporter.

C'est alors qu'entre en scène comme interprète, non pas la prophétesse « classique », mais une vieille femme qui porte ce nom. Mais ce qu'elle dit se rapproche fort de l'interprétation habituelle : « l'Enfant est le seigneur du ciel et le roi de la terre ».

Les conséquences pratiques sont attendues. Il n'est évidemment plus question pour l'empereur de se considérer comme un dieu et de se faire adorer.

Mais ce qui est relativement nouveau, ce sont quelques détails. N'ayant pas envisagé formellement la question de la divinisation dans les vers précédents, le chroniqueur semble éprouver le besoin de fournir des informations complémentaires. Il s'attarde d'ailleurs sur ce sujet, imaginant des éléments qui n'apparaissent pas dans les textes parallèles. Ainsi, l'empereur est censé avoir imposé son culte dans son royaume, où tout le monde devait le considérer et le prier comme un dieu. Du jour au lendemain, ce culte va être interdit et toutes les statues de l'empereur renversées.

Après les poètes viennent les prosateurs.

*

Ceux-ci ne nous apportent rien de vraiment nouveau, sauf peut-être quelques éléments originaux, mais relativement accessoires.

Le texte en prose du rédacteur du *Renart le Contrefait* (début XIVE) trahit une indiscutable influence de Jacques de Voragine, même si les aspects étiologiques du sujet, très nets dans *La légende dorée*, se réduisent chez lui à l'indication que la chambre de l'empereur a été le siège des événements.

Quant à **Armannino Giudice**, auteur vers 1325 de *La Fiorita*, sa présentation, peu précise et contenant quelques erreurs de fait, ne permet pas d'identifier avec précision les textes qu'il a utilisés.

Le *Libro imperiale* de **Giovanni de' Bonsignori** (vers 1377-1383) n'a retenu de la vision d'Octavien que l'information concernant la naissance du seul vrai dieu à adorer par l'empereur. Tout ce qui concerne l'église *Sancta Maria in Capitolio* par exemple a complètement disparu. Seule l'expression *Ara celi* a été conservée, mais pour devenir le nom de la Sibylle ! Quelques autres originalités peut-être : l'insistance sur la foi indispensable pour percevoir Dieu, ou le détail du contact physique qui doit s'établir entre la Sibylle et l'empereur pour que ce dernier puisse apercevoir l'apparition céleste.

Dans la *Chronique* en prose de **Jacob Twinger von Königshofen** (vers 1400), le récit, relativement court, est classique. On pourrait y noter l'insistance mise sur la paix universelle, mais ce *topos*, qu'on rencontre au début et à la fin de la notice, n'est pas vraiment neuf. Épinglons cependant un tout petit détail, accessoire, la croix sur la tête du petit enfant que tenait la vierge dans le ciel.

Quant à **Denys le Chartreux** (XVe), son *Sermon de Noël* n'apporte rien de neuf non plus, sa présentation restant très proche de celle de [Voragine](#).

Le seul prosateur digne de retenir l'attention a été **John Capgrave**, dont le *Ye Solace of Pilgrimes* du milieu du XVe siècle, rassemblant les deux branches de la tradition des *Mirabilia* (les *Mirabilia* « proprement dits » et les *Mirabilia* « nouvelle manière », que sont notamment les *Indulgentiae*) constitue une sorte d'état de la question à l'époque de sa rédaction.

Un des intérêts de cet auteur est que, tout en respectant généralement le plan et le contenu des notices traditionnelles, il n'hésite pas à intervenir dans le récit, soit pour intégrer des éléments extérieurs, soit pour communiquer ses observations ou ses impressions. Il propose des points de vue rarement rencontrés dans nos analyses précédentes. Il en est ainsi de son

intérêt pour les inscriptions (il en a évoqué trois), de ses interprétations chrétiennes (« les trois personnes de la Sainte-Trinité » ; « les trois natures en Jésus-Christ » ; « la paix universelle n'est pas due à Auguste mais à Dieu »), ainsi que des explications dont il émaille son texte (« il faut croire aux Sibylles de l'antiquité »).

Nous avons aussi consacré un peu de temps à l'inscription en vers dite d'Anaclet visible dans l'église de l'Araceli. Son texte ne figurait pas dans *Ye Solace of Pilgrimes*, et nous avons dû aller le rechercher dans un témoin de la branche des *Indulgentiae*. Adressée spécifiquement aux pèlerins visitant l'église, elle appartient au genre de la pastorale, mais contient certaines informations – pas toujours très claires à première vue – sur l'origine de l'église et son histoire.

*

Ce chapitre s'est également intéressé à quelques aspects étiologiques, épigraphiques et iconographiques de cette légende.

La colline du Capitole, dont l'importance symbolique dans la Rome antique est bien connue, intervient dans les deux branches de la tradition, mais sous des formes et avec des caractéristiques différentes. Les auteurs byzantins font état d'un simple autel élevé « au fils de Dieu » ou « au Dieu vivant » par Octavien marquant ainsi son retrait de la religion antique et son acceptation du nouveau Dieu.

Les auteurs occidentaux, pour leur part, s'intéressent essentiellement à l'origine d'une **église** dédiée à Marie, celle de *Sancta Maria in Capitolio* (construite à partir du VIII^e siècle ?), mais apparemment il n'est pas question d'abandonner le motif – manifestement ancien – de l'**autel**.

En tout cas, dans le récit qui a alors intégré le motif d'une vision céleste offerte à l'empereur, l'autel **terrestre** du stade ancien se métamorphose, si l'on peut dire, en un autel **céleste** sur lequel prend place l'Enfant-Dieu accompagné de sa Marie, sa mère, et auquel l'empereur rend hommage et offre l'encens.

L'empereur pouvant difficilement passer pour le fondateur d'une église qui lui était postérieure de plusieurs siècles, la tradition peut sans difficulté lui attribuer la construction de « l'Autel du Ciel », mais pas celle du bâtiment qui s'élèvera – plus tard – sur l'emplacement de la chambre impériale et qui conservera le souvenir de cette vision. Même les inscriptions, aux nettes finalités pastorales, placées dans l'église hésiteront à attribuer formellement à César la construction de l'église. Seule une de celles que nous avons discutées le fera : celle de l'autel du transept gauche, avec le groupe *ara celi*. Mais celle « d'Anaclet » : *Caesaris*

haec aedes conditur sacra domus / ad honorem matris Christi, ne dira pas que César a construit l'église, mais que « l'ancienne demeure de César est devenue une maison sacrée élevée en l'honneur de la mère du Christ ».

*

Le motif de l'autel semble important et très ancien, puisqu'il est solidement présent dans la branche orientale et dans la branche occidentale de la légende. Il est toutefois difficile à expliquer.

On ne possède aucune trace d'un quelconque autel qui, à date ancienne, aurait été élevé sur le Capitole au Dieu des chrétiens. La proposition faite par Ch. Huelsen d'une inscription du genre FIDEI/AVG/SACR est entièrement hypothétique.

En ce qui concerne sa dénomination, l'église a dû s'appeler au départ *Sancta Maria in (ou de) Capitolio*. L'expression *Sancta Maria Ara Celi* doit être apparue bien après la fondation, avec la valeur d'une dénomination alternative, populaire. Le groupe *Ara Celi* qu'elle contient interpelle évidemment. Mais il n'est pas simple non plus d'en expliquer l'origine. La longue inscription gravée sur un autel sculpté de date incertaine, qui se trouve au centre du transept gauche, présente un très grand intérêt, en ce qu'elle livre l'un à côté de l'autre les deux mots *ARA CELI*. Mais, sur son rapport à la légende, on ne peut que proposer des hypothèses : Cette inscription serait-elle à l'origine du récit ? Ou serait-elle une simple conséquence de l'existence, dans la légende, du motif de l'autel céleste ? Comment trancher ?

Les pages précédentes n'ont guère abordé les aspects iconographiques. Nous avons cependant évoqué un tableau vénitien du musée de Stuttgart (XIVe-XVe) dont l'auteur pourrait s'être inspiré d'une fresque de Pietro Cavallini peinte à la fin du XIIIe siècle dans la voûte de l'église de l'Araceli et représentant la vision d'Octavien. Ce peintre est intéressant parce qu'il a également décoré l'église de Sainte-Marie-du-Transtévère, liée au prodige de l'huile dont nous allons abondamment parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI. LE PRODIGE DE L'HUILE : *TABERNA MERITORIA* ET *FONS OLEI*

Plan

0. [Introduction](#)
1. [Le point de départ : un prodige de la fin de la République rapporté par Dion Cassius \(IIIe siècle\)](#)
2. [La *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme \(fin IVe-début Ve\) et les premières interprétations chrétiennes](#)
3. [Orose \(début Ve siècle\) et les développements](#)
4. [Des historiens et des chroniqueurs sans véritable originalité \(du Ve au XIIe siècle\)](#)
 - a. [Prosper d'Aquitaine \(438\)](#)
 - b. [*Chronique de Frédégaire* \(vers 640\)](#)
 - c. [Paul Diacre \(*Historia Romana*\) vers 760 et \[Landolphus Sagax \\(*Historia Romana*\\) \\(fin Xe ou début XIe siècle\\)\]\(#\)](#)
 - d. [Adon de Vienne et \[Fréculphe de Lisieux \\(IXe siècle\\)\]\(#\)](#)
 - e. [Ekkehard von Aura \(vers 1100\) – *Chronicon Wirziburgense*](#)
 - f. [*Cronica pontificum et imperatorum Tiburtina* \(vers 1200\)](#)
 - g. [*Chronicon ab origine mundi*, de Robert Abolant \(mort en 1212\)](#)
 - h. [*Cronichetta d'Amaretto Mannelli* \(vers 1360\)](#)
5. [Nicolas de Clairvaux \(*Sermons de Noël*, vers 1150\)](#)
6. [Les premiers *Mirabilia urbis Romae* et la topographie de la zone \(milieu du XIIe siècle\)](#)
7. [Martin d'Opava \(milieu du XIIIe siècle\)](#)
8. [Un témoin du XIIe siècle : Pierre le Mangeur](#)
9. [Un autre témoin du XIIe siècle : Godefroi de Viterbe](#)
10. [Le *Roman de Dolopathos* \(floruit 1184-1212\)](#)
11. [Innocent III \(pape de 1198 à 1216\)](#)
12. [Calendre, *Les emperors de Rome* \(entre 1213 et 1220\)](#)
13. [Vincent de Beauvais \(avant 1260\)](#)
14. [Jacques de Voragine \(1260-1298\)](#)
15. [*Das Passional* \(XIIIe siècle\)](#)
16. [Le « document Codagnellus » \(XIIIe siècle\)](#)
17. [Les *Joies Notre Dame* de Guillaume le Clerc de Normandie \(début XIIIe siècle\)](#)
18. [Renart le Contrefait, 2ème branche, version en prose \(début XIVe siècle\)](#)
19. [Ptolémée de Lucques, *Ecclesiastica historia* \(entre 1314 et 1316\)](#)
20. [Li *Romanz de saint Fanuel* \(XIIIe siècle\)](#)
21. [Jean d'Outremeuse \(XIVe siècle\)](#)
 - a. [Premier texte \(*Myreur*, I, p. 344-345\)](#)
 - b. [Deuxième texte \(*Myreur*, I, p. 68\)](#)
 - c. [Troisième texte \(*Myreur*, I, p. 331-332\)](#)
22. [La *Weltchronik* d'Heinrich von München \(XVIe siècle\)](#)
23. [La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen \(vers 1400\)](#)
24. [Denys le Chartreux \(XVe siècle\)](#)
25. [John Capgrave, *Ye Solace of Pilgrimes* \(1450\)](#)
26. [Les vestiges archéologiques et/ou iconographiques](#)
 - a. [Généralités sur la zone du Transtévère](#)

- b. [Pietro Cavallini : la mosaïque de la Nativité](#) (fin XIIIe siècle)
 - c. [L'inscription *Fons Olei*](#)
 - e. [L'inscription *Taberna Meritoria* du plafond](#)
 - f. [Le tableau du Musée de Stuttgart](#)
27. [Conclusions et perspectives](#)
- a. [Les interprétations symboliques du prodige de l'huile](#)
 - b. [Les grandes étapes de l'évolution du motif](#)
 - c. [Templum vs Taberna : deux branches distinctes à l'origine ?](#)
 - d. [La *Taberna Meritoria* et ses significations](#)
 - e. [Sancta Maria in Trastevere](#)

0. Introduction

Il est temps maintenant d'en venir au dernier prodige que nous allons examiner, celui de la fontaine ou de la source d'huile, le latin *fons* ayant les deux sens (*fons olei*). Ce motif a connu une évolution pluriséculaire qui en a affecté aussi bien le contenu que l'interprétation. Ainsi, par exemple, dans des textes tardifs comme *Li Romanz de saint Fanuel* (aux vers 1771-1172) ou *Ly Myreur des Histors* (t. I, p. 344-345), c'est toute l'eau du Tibre qui se serait transformée en huile, alors qu'au départ il n'était question que d'un peu d'huile sorti mystérieusement de terre dans une zone du Transtévère.

C'est la longue histoire de ce motif que les pages qui suivent entendent retracer. Elles montreront qu'on est en présence, ici aussi, d'un prodige préimpérial (des environs de l'an 40 avant Jésus-Christ) que les chrétiens ont profondément transformé.

Mais commençons par le commencement. Tout est parti d'un texte de Dion Cassius.

1. Le point de départ : un prodige de la fin de la République rapporté par Dion Cassius (III^e siècle)

Dion Cassius, homme politique et historien, né vers 155 et mort vers 235 de notre ère, écrivit en grec une monumentale *Histoire romaine*, allant de la fondation de Rome jusqu'en 229. Beaucoup de ses quatre-vingts livres ont disparu, mais nous possédons le livre XLVIII. Son chapitre 43, rapportant les événements de 38 avant Jésus-Christ, énumère une série de prodiges (τερατώδη) qui eurent lieu cette année-là : ainsi, la hutte de Romulus avait pris feu ; une statue de *Virtus* devant une des portes de la ville était tombée face contre terre ; quatre palmiers avaient surgi autour du temple de la *Magna Mater*.

À cette occasion-là, incidemment en quelque sorte, il signale que Rome avait déjà connu « auparavant » (πρὸ ἐκείνου τοῦ χρόνου) beaucoup d'autres prodiges et notamment – nous arrivons à notre sujet – que « de l'huile avait jailli près du Tibre » (ἔλαιόν τι παρὰ τῷ Τιβέριδι ἀνέβλυσε).

*

Ainsi donc, un peu avant 38 avant Jésus-Christ, sur une rive du Tibre s'était produit un phénomène anormal officiellement enregistré comme prodige : « de l'huile avait surgi du sol près du Tibre ». Et si l'on voulait rendre avec précision le grec ἔλαιόν τι, on serait même tenté de traduire « une sorte d'huile », voire « un peu d'huile ».

Telle est, dans sa brièveté et sa bizarrerie même, l'information qui fut enregistrée par les Romains : un phénomène, qualifié par eux de « prodigial » et lié à de l'huile, s'était produit près du Tibre, un peu avant -38. Dion Cassius n'en dit pas davantage. Il ne dit en tout cas rien de la manière dont cette curiosité – un « écoulement huileux », pour reprendre les mots d'Annie [Vigourt](#) (*Les présages impériaux*, Paris, 2001, p. 282) – avait alors été interprétée. Il ne le savait probablement pas, ni lui ni sa source. Il écrivait en effet plusieurs siècles après l'événement, en s'appuyant, il est vrai, sur des sources plus anciennes (vraisemblablement Denys d'Halicarnasse).

Annie Vigourt range en tout cas l'événement dans sa rubrique consacrée à « la prospérité augustéenne », l'huile étant à la fois une matière précieuse dans « une civilisation basée sur une agriculture sédentaire » et « un liquide de consécration particulièrement répandu dans le monde méditerranéen » (p. 282). Pour elle, « la source d'huile ne peut guère être qu'un symbole de prospérité » (p. 283).

Les Romains, qui ont attaché une valeur de prodige à cet écoulement, n'en ont probablement jamais mis en doute la réalité. Quant aux Modernes, ils ont bien avancé quelques tentatives d'explication, mais sans grand succès. Certains, [sur la Toile](#), pensent que se serait trouvée à cet endroit une fontaine d'eau non potable, qui, parce que « sale et souillée » (*olidus* en latin), aurait reçu le nom de *fons olidus*. Le mot *olidus* aurait alors été transformé en *olei*. Peut-être vaut mieux renoncer à expliquer le prodige et travailler sur son histoire !

Cfr aussi le site < http://roma.andreapollett.com/S2/roma-c6.htm >

2. La Chronique d'Eusèbe-Jérôme (fin IVE-début Ve) et les premières interprétations chrétiennes

En fait le succès de ce que nous appellerons désormais le prodige de l'huile est dû à l'interprétation chrétienne qu'il a reçue. Sans les chrétiens, il aurait été très vite oublié, comme tant et tant d'autres prodiges datant de la République romaine et de l'Empire.

Cette interprétation chrétienne est attestée pour la première fois dans la *Chronique universelle* d'Eusèbe, continuée par saint Jérôme, quelque deux siècles après l'*Histoire Romaine* de Dion Cassius, quelque quatre siècles après l'événement proprement dit. Il a longuement été question [plus haut](#) de ce *Canon* qui se présente sous la forme d'une série de notices isolées, généralement brèves, et dont la datation n'est pas toujours très sûre.

On se rappellera que la liste d'exemples donnée alors pour l'année 1973 d'Abraham et la première année de la 184^e Olympiade (44 avant Jésus-Christ dans notre comput) contenait le

prodige des trois soleils et celui du bœuf parlant. Le prodige de l'huile, pour sa part, apparaissait un peu après, dans une autre liste, parmi des notices postérieures à la mort de César et concernant la guerre civile entre Octave et Antoine. Cette liste, qui se référait à la 186^e Olympiade mais sans précision d'année, comportait une série d'événements parmi lesquels le prodige qui nous concerne ici :

E taberna meritoria trans Tiberim oleum terra erupit fluxitque tota die sine intermissione significans Christi gratiam ex gentibus. [RVW 364, p. 701-702, qui date le fait de 39 avant Jésus-Christ]

De la *taberna meritoria*, dans le Transtévère, de l'huile sortit de terre et coula sans interruption pendant toute une journée, symbole de la grâce du Christ venant des nations.

On ne connaît pas avec certitude la source de cette notice. A. Reifferscheid, dans son édition des fragments de Suétone (*Opera praeter Caesarum libros reliquiae*, Teubner, 1860, p. 360, n° 223*), aurait tendance à l'attribuer à Suétone. Ce n'est pas exclu bien sûr, mais ne repose sur rien de précis.

En ce qui concerne sa datation, Dion Cassius, on s'en souvient, le plaçait « un peu avant 38 a.C.n. ». La *Chronique* ne permet aucune certitude. [D. Engels](#) (2007), le spécialiste des prodiges républicains, envisage -39. De leur côté, R. Wenzel-Beck (*Augustus*, 2002, p. 108) et R. Nostiz-Rieneck (*Sagengeschichte*, 1913, p. 317) proposent respectivement -40 et -42/41. Nous dirons donc « aux alentours de 40 avant Jésus-Christ ». Finalement, la date exacte importe peu. Il est en tout cas censé s'être produit un peu après la mort de César, à l'époque d'Octave, qui à cette époque n'était pas encore Auguste.

Pour l'essentiel, la description du prodige dans le *Canon* est la même que chez Dion Cassius : « de l'huile sort de terre » ; *oleum terra erupit* correspond exactement à ἔλαιόν τι... ἀνέβλυσε. Les localisations toutefois sont exprimées différemment : d'une part *trans Tiberim* est beaucoup plus précis que παρὰ τῷ Τιβέριδι, car il renvoie à la rive droite du Tibre, ce qu'on appelle le Transtévère, et d'autre part le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme introduit comme point de repère un bâtiment, une taverne (*taberna*) qualifiée de *Meritoria*, sur laquelle nous reviendrons [plus loin](#) en détail.

Toutefois, par rapport à ce qu'indique l'historien grec, la description du prodige, chez Eusèbe-Jérôme, est plus complète : ce n'est plus « un peu d'huile » ou « ce qui ressemble à de l'huile » qui sort du sol. Même si le mot *fons* n'apparaît pas, il s'agit manifestement d'une source d'huile, qui coule sans interruption une journée entière. Par rapport à Dion Cassius, c'est une gradation, que la tradition ultérieure amplifiera davantage encore.

Mais la nouveauté essentielle est l'interprétation chrétienne. Cette huile est censée symboliser la grâce (*gratia*) du Christ qui coule en abondance. Dans le christianisme, l'huile a

une grande importance ; elle symbolise beaucoup de choses : la guérison, la résurrection, la miséricorde. L'expression « huile de la miséricorde » y est courante. On aura l'occasion de [revenir](#) sur le symbolisme de l'huile.

On hésite sur le sens à donner aux mots *ex gentibus* qui suivent. Un simple *gentibus* aurait posé moins de problème : la grâce miséricordieuse du Christ serait dans ce cas destinée « aux nations ». Mais l'expression *ex gentibus* doit se traduire par « venant des nations ». La grâce du Christ trouverait-elle sa source dans les nations païennes ? Que serait donc en réalité la *taberna Meritoria* pour être ainsi à l'origine de la grâce du Christ ? On comprendra mieux [plus loin](#), après avoir lu Orose, ce qu'Eusèbe-Jérôme voulait probablement dire.

Ce qu'on comprend toutefois parfaitement, c'est que les chrétiens ont donné à ce prodige des développements mystiques inattendus. Plusieurs siècles, fort importants pour le développement du christianisme primitif, se sont en effet écoulés depuis Dion Cassius. Malheureusement on ne possède aucune attestation textuelle datant de cette époque intermédiaire.

3. Orose (début Ve siècle) et les développements chrétiens

Le témoin suivant est Orose, l'historien chrétien du Ve siècle déjà rencontré à de multiples reprises. Son volumineux *Contra paganos* en sept livres (417-418), qui va de la création du monde jusqu'à son époque et qui est dans un certain sens la première histoire universelle chrétienne, eut une très grande influence au Moyen Âge.

C'est chez lui, semble-t-il, que le terme *fons* (« source » ou « fontaine ») apparaît pour la première fois. On rencontre en effet à deux reprises l'expression *fons olei* (« source [ou fontaine] d'huile ») dans son récit des événements liés à Octave-Auguste. La première mention figure en VI, 18, 34 :

Quand il [= Octave] entra dans Rome avec les honneurs de l'ovation (*ovans Urbem ingressus*), le Sénat lui conféra par décret la puissance tribunitienne à vie. Ces jours-là, dans le Transtévère, une source d'huile jaillit de terre depuis l'auberge *meritoria* et coula pendant toute la journée en un très large flot (*His diebus trans Tiberim e taberna meritoria fons olei terra exundavit, ac per totum diem largissimo riuo fluxit*). (VI, 18, 34, trad. M.-P. Arnaud-Lindet, 1991, légèrement adaptée : elle laissait notamment tomber l'adjectif *meritoria*)

et la seconde (VI, 20, 6) lui correspond étroitement :

Quand il [Octave] entra dans Rome avec les honneurs de l'ovation (*ovans Urbem ingressus*), il avait jugé bon de remettre les dettes antérieures du peuple romain, en en détruisant même les preuves écrites : en ces jours précisément une très abondante source d'huile, comme je l'ai dit plus haut, coula toute une journée depuis l'auberge *meritoria* (*in diebus ipsis fons olei largissimus, sicuti superius expressi, de taberna meritoria per totum diem fluxit*). (VI, 20, 6 ; trad. M.-P. Arnaud-Lindet, 1991, légèrement adaptée)

Une première remarque concerne la chronologie. Orose date clairement le prodige en se référant à l'ovation reçue par Octave pour son rôle en Sicile et qui eut lieu le 13 novembre 36 avant Jésus-Christ. En liant aussi étroitement dans le temps l'ovation et l'octroi de la puissance tribunitienne à vie, Orose se trompe, mais en partie seulement. En effet, en -36, l'année de l'ovation sicilienne, Octave n'était tribun que pour un an ; il devra attendre -23 pour être nommé tribun à vie.

Résumons. Dion Cassius place le prodige avant -38 ; les dates déduites par les Modernes de la *Chronique* de Jérôme-Eusèbe vont de -42 à -39. Si l'on suit Orose, ce serait -36. Nous ne creuserons pas davantage. La fourchette obtenue suffit amplement : c'est le début du règne d'Octave, le futur Auguste.

En ce qui concerne la description du prodige, Orose, comme on pouvait s'y attendre, est plus proche d'Eusèbe-Jérôme que de Dion Cassius. Avec toutefois un certain nombre d'additions intéressantes, comme va le montrer le récapitulatif ci-dessous :

Dion Cassius : *de l'huile avait jailli près du Tibre.*

Eusèbe-Jérôme: *E taberna Meritoria trans Tiberim oleum terra erupit, fluxitque tota die sine intermissione.*

Orose (1) : *trans Tiberim e taberna meritoria fons olei terra exundavit, ac per totum diem largissimo riuo fluxit.*

Orose (2) : *fons olei largissimus [...] de taberna meritoria per totum diem fluxit.*

Orose n'a pas seulement introduit pour la première fois l'expression *fons olei* ; il est aussi le premier à avoir souligné l'importance de l'écoulement en utilisant l'adjectif *largissimus*. Ce n'est pas un filet d'huile qui suinte du sol : l'huile coule en quantités importantes, « à flots » dirions-nous, et toute la journée.

Comme point de départ de l'écoulement, on retrouve la *taberna Meritoria*, absente, on s'en souviendra, de la description, très brève il est vrai, d'un Dion Cassius, écrivant d'ailleurs en grec et s'adressant à des lecteurs qu'il jugeait peut-être peu intéressés par des détails de topographie romaine. Mais laissons ce détail en suspens pour le moment : nous aurons à le commenter longuement [plus loin](#). Il pose en tout cas un problème, et la traductrice d'Orose dans la Collection Budé, à deux reprises, n'a pas traduit l'adjectif.

La suite du texte, que nous ne citerons pas en détail, révèle en tout cas clairement qu'à l'époque d'Orose l'interprétation chrétienne du prodige est en plein essor et qu'on est loin désormais du modeste *significans Christi gratiam ex gentibus* d'Eusèbe-Jérôme. Résumons simplement ce qu'Orose voit dans le prodige de l'huile. L'huile, pour lui, c'est le Christ (« l'oint », *unctus*) ; la *meritoria taberna* d'où elle s'écoule, c'est « l'Église vaste et hospitalière » (*hospita largaque Ecclesia*) ; la journée entière pendant laquelle elle est censée

couler symbolise toute la durée de l'empire romain (*per totum diem, hoc est per omne Romani tempus imperii*).

On aura noté que l'interprétation d'Orose répond ainsi à la question que nous posions [plus haut](#) en lisant Eusèbe-Jérôme : la *taberna* dispensatrice de la grâce du Christ, c'est l'Église.

*

On ne reviendra plus ici sur des éléments développés [plus haut](#). On sait qu'un certain nombre d'événements de la fin de la République et du début de l'Empire – celui de l'huile sortant du sol n'est que l'un d'entre eux – avaient reçu de la part des Romains de l'époque une interprétation augustéenne : la date de leur manifestation fit qu'ils furent considérés comme des signes annonciateurs de l'arrivée du grand empereur que sera Auguste. D'où le nom de « prodiges augustéens » que leur donnent les historiens modernes de l'antiquité romaine.

On sait aussi que l'empereur Auguste a été perçu par les chrétiens sous un jour extrêmement positif. Il en a été suffisamment question à propos de l'épisode de « la vision d'Octavien ». Pour les chrétiens, Auguste est celui qui a reconnu dans l'enfant quelque un qui lui était supérieur et qu'il devait adorer ; il passe aussi pour l'empereur qui, afin de préparer la naissance de Jésus, avait ramené la paix dans son empire.

Rien d'étonnant dans ces conditions que l'historien chrétien qu'était Orose – et précisément en VI, 20, 4, là où il développait le symbolisme de la source d'huile – ait voulu prouver « que l'empire d'Auguste avait été préparé pour la venue prochaine du Christ » (*ut uenturi Christi gratia praeparatum Caesaris imperium comprobetur*). Rien d'étonnant non plus dans ces conditions qu'il ait procédé – lui et ses contemporains – à ce qu'on pourrait appeler un déplacement du point d'application des anciens prodiges augustéens. Désormais ces prodiges vont porter moins sur Auguste et l'empire romain que sur le Christ et son église. Les prodiges liés à l'avènement d'Auguste – voire les événements historiques qui l'ont marqué – vont être ainsi réinterprétés par les chrétiens dans une perspective nouvelle.

Mais si Orose consacre plusieurs pages à détailler cette réorientation particulière, nulle part dans les développements qu'il consacre à « réinterpréter » les faits, il ne les relie *expressis verbis* à la nuit de la Nativité. L'historien connaît ses dates et sait très bien que les « prodiges » qu'il réutilise (dont celui de l'huile) ont eu lieu des décennies avant la naissance du Christ.

Mais sur ce point de la chronologie, beaucoup d'auteurs chrétiens postérieurs, qui n'avaient pas ses compétences historiques ou se souciaient moins que lui de dates, vont

abandonner toute prudence critique. Le prodige de l'huile, parmi beaucoup d'autres, sera censé s'être produit lors de la Nativité.

4. Des historiens et des chroniqueurs sans véritable originalité (du Ve au XIIe siècle)

Ce n'est toutefois pas encore le cas de tous les historiens et les chroniqueurs que nous allons maintenant évoquer rapidement. Beaucoup restent, sans véritable originalité, dans la « mouvance » de Jérôme-Eusèbe et/ou d'Orose. a. **Prosper d'Aquitaine (438)**

Édition :

Prosperi Tironis Epitoma Chronicon ed. primum a. CCCXXXIII [433], continuata est ad a. CCCCLV [455], dans Monumenta Germaniae Historica. Auctores Antiquissimi, 9. Chronicorum minorum saec. IV. V. VI. VII. Volumen I, Berlin, 1892, col. 341-485.

Pour en savoir plus :

H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (IIIe-Ve siècles)*, Paris, 1996, 744 p. (Collection des études augustinienes. Série antiquité, 145) : les p. 638-655 sont consacrées à la *Chronique* de Prosper d'Aquitaine.

Un des plus anciens est Prosper d'Aquitaine (ou Prosper Tiro), né vers 390 et mort vers 463. Disciple de saint Augustin, il passe pour le premier chroniqueur à avoir poursuivi l'œuvre historique de Jérôme. Rien d'étonnant dès lors que, dans la première partie de son *Epitoma Chronicum*, écrit en 438, on rencontre dans le récit du règne de *Caesar Augustus, qui et Octavianus*, le texte suivant :

E taberna meritoria trans Tiberim oleum terra erupit fluxitque toto die sine intermissione, significans Christi gratiam ex gentibus (M.G.H., A.A., XI, 1, p. 405, éd. Mommsen, 1892)

C'est la copie fidèle du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme et, comme dans le *Canon*, la mention du prodige de l'huile suit des notices sur la naissance d'Ovide, la mort de Cicéron, la guerre menée par Antoine contre Auguste, et est suivie par celles qui traitent de la rentrée en grâce d'Antiochus auprès d'Auguste, d'Hérode recevant des Romains *Judaeorum... principatum*, de la mort de Salluste. Bref, qu'il s'agisse du contenu du prodige et de son environnement textuel, on ne sort pas du *Canon*.

b. *Chronique de Frédégaire* (vers 640)

On a parlé plus haut de la *Chronique de Frédégaire* à propos du [prodige des trois soleils](#) et de celui du [bœuf parlant](#). Son récit du règne d'Octave-Auguste, au chapitre 33 du livre II, contient une allusion au prodige de l'huile :

Trans Tibirem fluvium oleum terrae erupit, quae tota die (sic) sine intermissione fluxit, significans Christi gratiam ex gentibus. (II, 33, éd. B. Kursch, M.G.H., Scr. Rer. Mer., II, 1888, p. 55, l. 21-22)

Le chapitre 32, qui précède immédiatement, était consacré au règne de César. Il se terminait, comme Eusèbe-Jérôme qui lui sert de modèle, par les prodiges des trois soleils et du bœuf parlant. Ce groupement se retrouve souvent dans la tradition et trahit vraisemblablement un héritage lointain du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme et de sa présentation.

c. Paul Diacre (*Historia Romana*) vers 760 et Landolphus Sagax (*Historia Romana*) (fin Xe ou début XIe siècle)

Dans le prolongement du *Breviarium* d'Eutrope (IVe siècle), Paul Diacre (*Paulus Diaconus*) écrivit au VIIIe siècle une *Historia Romana* qui fut à son tour continuée et étendue par celle de Landolphus Sagax, historien lombard du dernier quart du Xe siècle ou du début du XIe.

Si Eutrope n'a pas enregistré le prodige de l'huile, ce n'est pas le cas de ses deux continuateurs qui ont, pour ce faire, utilisé, de manière un peu différente d'ailleurs, les textes « fondateurs » antérieurs.

Paul Diacre

Denique cum de Oriente victor reversus esset Urbemque triplici triumpho ingressus esset, tunc primum Augustus eo quod rem publicam auxerit, consalutatus est atque ex tunc summam rerum potestatem, quam Graeci monarchiam vocant, adeptus est. His diebus trans Tiberim de taberna meritoria fons olei e terra exundavit ac per totum diem largissimo rivo fluxit significans ex gentibus Christi gratiam. Tunc etiam circulus ad speciem caelestis arcus circa solem apparuit. Igitur cum quadragesimo secundo anno firmissimam verissimamque pacem Caesar composuisset, Christus dominus in Bethleem natus est, cuius adventui pax ista famulata est. (VII, 8 ; éd. A. Crivellucci, 1914, p. 100-101 ; cfr aussi M.G.H., A.A., II, 1879, p. 119)

Ensuite lorsqu'il revint en vainqueur d'Orient et qu'il entra dans la Ville avec les honneurs d'un triple triomphe, il fut salué pour la première fois du nom d'Auguste parce qu'il avait accru la République. À partir d'alors, il obtint tout le pouvoir, ce que les Grecs appellent la monarchie. Ces jours-là, au Transtévère, de la *taberna Meritoria* jaillit de la terre une source d'huile qui coula pendant toute la journée en un très large flot, symbolisant la grâce du Christ sortant des nations. Alors aussi un cercle apparut autour du soleil sous la forme d'un arc-en-ciel. Ainsi donc, lorsque, dans sa quarante-deuxième année, César eut établi une paix très solide et très réelle, le Christ Seigneur naquit à Bethléem et, à son arrivée, la paix était générale. (trad. personnelle)

Landolphus sagax

Taurus, Caesaris prefectus, totam pene Siciliam ferro pertemptatam conterritamque in fidem recepit. Quadraginta et quattuor legiones sub unius tunc imperio Caesaris erant. Milites, multitudine ferociores, quosdam pro accipiendis agris tumultus excitaverunt. Sed Caesar animo ingens biginti milia militum exauctoravit, triginta milia seruorum dominis restituit, sex milia, quorum domini non extabant, in crucem egit. Quans urbem ingressus, ut in perpetuum tribunicie potestatis esset, a senatu decretum est. His diebus trans Tiberim e taberna meritoria fons olei terra exundavit ac per totum diem largissimo rivo fluxit. Antonius vero postquam Araxim transmisit, omnibus undique malis circumuentus, uix tandem Antiochiam cum paucis rediit. (VII, 6 ; éd. A. Crivellucci, t. I, p. 181 ; cfr aussi M.G.H., A.A., II, 1879, p. 293)

Taurus, préfet de César, reçut la soumission de presque toute la Sicile éprouvée par les armes et frappée de terreur. Quarante-quatre légions étaient alors sous le commandement du seul César. Les soldats, plus hardis du fait de leur grand nombre, provoquèrent des troubles pour se voir assigner des terres. Mais César, remarquable de courage, congédia vingt mille soldats, rendit trente mille esclaves à leurs maîtres et en crucifia six mille dont les maîtres ne se manifestaient pas. Quand il entra dans Rome avec les honneurs

de l'ovation, le Sénat lui conféra par décret la puissance tribunitienne à vie. Ces jours-là, dans le Transtévère, de la *taberna Meritoria* jaillit de la terre une source d'huile qui coula pendant toute la journée en un très large flot. Quant à Antoine, après avoir traversé l'Araxe, assailli de toutes parts par toute sorte de maux, il finit par revenir difficilement à Antioche avec peu d'hommes. (trad. personnelle, à partir de celle de M.-P. Arnaud-Lindet, du passage d'Orose)

Chez Paul Diacre, la notice sur le prodige de l'huile suit celle d'Eusèbe-Jérôme (cfr le *significans ex gentibus Christi gratiam*, typique de la *Chronique*), tandis que Landolphe utilise presque textuellement Orose (VI, 18, 32-34 et 19, 1) à qui sont notamment empruntés les détails sur les soldats de César, les esclaves rendus à leurs propriétaires ou mis en croix, les difficultés militaires d'Antoine.

Élément à relever aussi : le prodige solaire, mentionné par Paul avec celui de l'huile, n'est pas celui des « trois soleils », mais celui d'un halo autour de l'astre, qu'on ne trouve pas chez Eusèbe-Jérôme, mais chez Orose. Les auteurs ne restent manifestement pas fidèles à une source : le panachage est permis.

* Les trois auteurs, Eutrope, Paul Diacre et Landolphe, sont publiés dans les *M.G.H., A.A., II* (1879) : *Eutropi Breviarium ab urbe condita cum versionibus Graecis et Pauli Landolfique additamentis : I. De Eutropi Breviarium - II. De Pauli Historia Romana - III. De fontium notis Breviario et Pauli Historiae Romanae adiectis - IIII. De Landolfi Sagacis Historia Romana.*

* Voir aussi : *Pauli Diaconi Historia romana* a cura di Amedeo Crivellucci, Rome, 1914, 305 p. (Fonti per la storia d'Italia, 51) et *Landolfi Sagacis Historia Romana* a cura di Amedeo Crivellucci, Rome, 2 vol., 1912-1913 (Fonti per la storia d'Italia, 49-50).

d. Adon de Vienne et Fréculphe de Lisieux (IXe siècle)

Au IXe siècle, deux auteurs de chroniques universelles ont eux aussi accueilli le « prodige de l'huile », mais leurs mentions n'offrent pas un grand intérêt.

Adon de Vienne, qui occupa le siège épiscopal de Vienne (en Lotharingie) de 850 à sa mort en 874, écrivit notamment un *Chronicon sive Breviarium chronicorum de sex mundi aetatibus de Adamo usque ad annum 869*. Il termine son aperçu du cinquième âge du monde (col. 74-76 du tome 123 de *P.L.*, 1852), en reprenant textuellement le texte d'Orose (VI, 20, 4-9), pour la description du prodige de l'huile et pour l'interprétation chrétienne. Nous ne le transcrivons pas.

Fréculphe (ou Fréculfe), évêque de Lisieux de c. 820 à 850 et auteur d'une chronique universelle en deux tomes a déjà été présenté plus haut, à propos du prodige du [bœuf parlant](#). Le prodige de l'huile apparaît dans deux chapitres successifs du tome I (le XIII et le XIV). Les différences de formulation et de contexte permettent facilement d'identifier les modèles.

Le premier texte propose le trio de prodiges (les trois soleils, l'huile et le bœuf parlant), qui tend à devenir « classique ».

Quibus diebus tres Romae simul soles exorti sunt, sed paulatim in eundem orbem coierunt (ut supra diximus). Ex taberna meritoria trans Tiberim oleum erupit, fluxitque tota die sine intermissione. Inter caetera vero portenta quae tunc facta sunt toto orbe, bos locutus est in suburbano Romae, dicens ad arantem : Frusta se urgeri, non frumenta, sed homines in brevi defuturos. (Chronicon, I, XIII, P.L., t. 106, 1864, col. 1101 A-B)

Ces jours-là trois soleils apparurent en même temps à Rome, qui peu à peu se réunirent en un seul et même disque (comme nous l'avons dit plus haut). **De la taberna meritoria dans le Transtévère surgit de l'huile qui coula toute la journée sans interruption.** Et, parmi tous les autres prodiges qui se produisirent alors dans tout l'univers, il y eut un bœuf qui parla dans une propriété près de Rome, disant au laboureur : « C'est inutilement que tu me presses ; ce ne sont pas les blés, mais les hommes qui feront sous peu défaut. » (trad. personnelle)

Ce trio est encadré d'autres notices en une organisation qui désigne comme modèle la *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme. Mais, assez curieusement, le membre de phrase *significans Christi gratiam ex gentibus*, très caractéristique d'Eusèbe-Jérôme, a disparu.

Le second texte de Fréculphe contient très clairement une citation d'Orose. Comme celle d'Adon de Vienne, elle est tirée du livre VI du *Contra Paganos*, mais pas du même chapitre (ici c'est le 18, 34, qui est utilisé ; chez Adon, c'était le 20, 4-9), ce qui explique probablement sa brièveté et l'absence de toute interprétation chrétienne :

Ovans Urbem ingressus, ut in perpetuum tribunitiae potestatis esset, a senatu decretum est. His diebus trans Tiberim e taberna meritoria fons olei terra exundavit, ac per totum diem largissimo rivo fluxit. (Chronicon, I, XIII, P.L., t. 106, 1864, col. 1104 B-C)

Lors de son entrée dans la Ville, le sénat décréta qu'il jouirait de la puissance tribunitienne à vie. **Ces jours-là, au-delà du Tibre de la taberna meritoria de l'huile sortit de terre et coula pendant toute la journée en une rivière très large.** (trad. personnelle)

Quoi qu'il en soit, on retrouve toujours les mêmes sources, directes ou indirectes, Orose et Eusèbe-Jérôme, ou un mélange des deux. C'est sans véritable intérêt pour nous.

e. Ekkehard d'Aura (vers 1100) – *Chronicon Wirziburgense*

G. Waitz (éd.), *Ekkehardi Uraugensis chronica*, dans G. H. Pertz et alii (éd.), *Scriptores (in Folio) 6: Chronica et annales aevi Salici*, Hanovre, 1844, S. 1–267 (Monumenta Germaniae Historica)

Ekkehard d'Aura (Eccehard - Ekkehardus Uraugiensis), mort en 1126, était l'Abbé du monastère d'Aura (près de Bad Kissingen en Bavière). Moine bénédictin et chroniqueur, il passe pour l'auteur du *Chronicon Wirziburgense*, si l'on en croit l'édition des *M.G.H., S.S., VI*, 1844 (*Chronicon Wirziburgense auctore, ut videtur, Ekkegardo*).

Au tout début de cette chronique (p. 17, lignes 14ss, de l'édition G. Waitz), dans un bref résumé de l'histoire d'Auguste (inspiré par l'*Historia Romana* de Paul Diacre, d'après l'éditeur), on trouve le prodige de l'huile :

*Postquam Octavianus victor ab oriente Romam rediit, tunc primum Augustus consalutatur, eo quod publicam rem auxerit ; quam ex eo 44 annos solus obtinuit ; antea enim 12 annos cum Antonio et Lepido regnavit. **Hujus temporibus die natali Domini trans Tyberim de taberna meritoria fons olei per totum diem e terra fluxit.** Hic erga cives clementissimus, in amicos fidus exstitit ; quorum praecipui erant Mecenas ob taciturnitatem, Agrippa ob modestiam laborisque patientiam. Diligebat praetera Virgilium Flaccumque poetas, etc.*

Après son retour d'Orient à Rome en vainqueur, Octavien fut pour la première fois salué du nom d'Auguste, parce qu'il avait accru (*augere-augustus*) la république. À partir d'alors, il détint à lui seul l'état pendant 44 années ; précédemment en effet il avait régné avec Antoine et Lépide. **C'est à cette époque, le jour de la Naissance du Seigneur, qu'au Transtévère, depuis la *taberna meritoria* une source d'huile coula du sol pendant toute la journée.** Auguste était très clément envers les citoyens et fidèle à ses amis. Les principaux d'entre eux étaient Mécène à cause de sa discrétion, et Agrippa, à cause de sa modestie et de son aptitude au travail. (trad. personnelle)

Cette chronique, on l'aura remarqué, contenait très peu d'informations sur Auguste, mais la présence du prodige de l'huile prouve l'importance qu'on y attachait. Un autre intérêt de la citation est qu'elle relie *expressis verbis* le prodige de l'huile à la Nativité. On se souviendra en effet que les chroniqueurs analysés jusqu'ici ne semblaient pas avoir bouleversé l'ancrage chronologique de leurs modèles, Eusèbe-Jérôme et Orose, lesquels plaçaient tous les deux le prodige dans les dernières décennies de la République, même si on pouvait observer un certain flottement entre César et Auguste (fin du règne de César, début de celui d'Auguste). Ce changement, presque imperceptible ici, est d'importance, et la suite le montrera à l'évidence.

f. *Cronica pontificum et imperatorum Tiburtina* (vers 1200)

On citera encore une chronique anonyme écrite vers 1200 et donc très postérieure à celle d'Ekkehard : la *Cronica pontificum et imperatorum Tiburtina*, éditée par O. Holder-Egger dans les *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores* (in Folio), t. 31, Hanovre, 1903, p. 226-265.

Comme le *Chronicon Wirziburgense*, cette chronique commence par une brève allusion au règne d'Auguste, « qui régna 14 ans après la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ » (l. 19-20). Le rédacteur se borne à épingleur en vrac quelques aspects positifs et négatifs de son règne. Qu'on en juge : Auguste ramena la paix dans le monde ; il avait coutume de coucher *inter XX catamitos totidemque puellas* « avec douze mignons et autant de prostituées » ; il n'avait pas beaucoup d'amis mais était très constant dans ses amitiés ; il déclara avoir trouvé une ville de briques et en avoir laissé une de marbre ; alors qu'il avait vécu dans le vice, il sévit très lourdement contre l'immoralité.

Vient alors un dernier paragraphe, contenant trois notices manifestement reprises à une autre source que le texte précédent :

His diebus transactis de taberna meritoria fons olei exundavit ac per totum diem largissimo rivo fluxit ; et Aurelius cepit regnare in Iudea ; tunc etiam circulus ad speciem celestis arcus circa solem apparuit. (p. 228, l. 36 - p. 229, l. 2)

Après ces jours-là, de la *taberna meritoria* sortit une source d'huile, qui coula pendant toute la journée en très grande abondance ; Aurelius commença à régner en Judée ; alors aussi un cercle, ressemblant à un arc-en-ciel, apparut autour du soleil. (trad. personnelle)

La seconde information, qui fait allusion au remplacement d'Hérode, est erronée : il faut lire *Archelaus* au lieu d'*Aurelius*. Les deux notices de prodiges qui l'entourent nous sont familières. Concernant l'huile et le cercle autour du soleil, elles sont toutes les deux mises en relation avec le règne d'Auguste en général, sans mention explicite de la Nativité du Christ.

g. *Chronicon ab origine mundi*, de Robert Abolant (mort en 1212)

Avant de terminer, il faut encore dire un mot d'une chronique universelle en prose qui figure dans un manuscrit de Douai (Bibl. Mun., 800) et sur laquelle J. Leeker a attiré l'attention (*La présence des auteurs classiques dans l'historiographie des pays romans [XIIIe au XVe siècles]*, dans *Classica et Mediaevalia*, t. 47, 1996, p. 328-331). Elle n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique. Il s'agit du *Chronicon ab origine mundi* de Robert Abolant, un moine prémontré mort à Auxerre en 1212.

Il donne sur Auguste des renseignements peu nombreux. Pour reprendre les mots de J. Leeker (p. 329), « on apprend qu'il fut le second empereur, le neveu de César, un homme très beau, clément et intéressé à la culture, que Virgile et Horace vécurent de son temps..., que le Christ naquit pendant son règne... et qu'à la naissance du Christ, une fontaine de pétrole jaillit à Rome ».

La citation qui suit

Trans Tyberim oleum erupit a terra, fluxit tota die sine intermissione, significans Christi gratiam in gentibus effundendam (fol. 13r°).

indique clairement comme modèle Eusèbe-Jérôme, amputé toutefois de son début (*e taberna meritoria*) et complété d'un *effundendam*. Au bout de près de huit siècles de transmission, ces légères modifications n'ont rien pour surprendre.

h. *Cronichetta* d'Amaretto Mannelli (vers 1360)

Avançons encore dans le temps avec un dernier exemple, signalé également par J. Leeker, dans son article de 1996 (pp. 333-336 ; cfr plus haut). Il s'agit cette fois d'une chronique universelle en italien (*Cronichetta*), écrite probablement vers 1360 et éditée dans le volume de D.M. Manni, *Cronichette antiche di varj scrittori del buon secolo della lingua toscana* (Florence 1733, p. 1-124).

L'histoire de Rome, de Romulus à Théodoric, est traitée rapidement dans les pages 45 à 123. À la page 101, à propos d'Auguste et de la naissance du Christ sous son règne, on découvre sans détails particuliers la mention des miracles qui auraient marqué l'évènement : la fontaine d'huile, l'écroulement du Temple de la Paix et la vision d'Auguste.

Nous sommes dans la seconde moitié du XIV^e siècle, à l'époque donc de Jean d'Outremeuse. On ne peut qu'être frappé par le peu d'originalité de ces chroniqueurs. On aura intérêt à se tourner vers d'autres genres littéraires.

Nous commencerons par un prédicateur.

5. Nicolas de Clairvaux (Sermons de Noël, vers 1150)

Nicolas de Clairvaux est un moine bénédictin qui entra à l'abbaye cistercienne de Clairvaux en 1145 ou en 1146, et devint l'un des secrétaires de saint Bernard. Il fut toutefois expulsé de Clairvaux en 1151, pour avoir utilisé sans autorisation le sceau de l'abbé. Il est l'auteur de lettres (*P.L.*, t. 196) et de sermons (*P.L.*, t. 184). Nous avons conservé de lui trois sermons de Noël (*Sermones tres in nativitate Domini*) et le lien avec la Nativité est très clairement affirmé dans le premier d'entre eux.

Ce sermon (*Sermo 1* ; *P.L.*, t. 184, 1879, col. 827-832) se présente comme une exégèse d'un vers du *Cantique des Cantiques* (1, 2) : *Oleum effusum nomen tuum*. Le prédicateur illustre son sujet en faisant appel au prodige de l'huile, qui est évidemment interprété comme un présage chrétien.

Dans son introduction, l'auteur fait allusion avec emphase à un certain nombre de phénomènes qui se manifestèrent à la naissance du Christ. *Fiunt mirabilia in caelo sursum et in terra deorsum* (col. 827). En ce qui concerne les cieux, mise à part l'étoile des Mages sur laquelle il glose abondamment, il reste très vague. En ce qui concerne les phénomènes terrestres, il évoque très rapidement le prodige de l'huile et l'effondrement du temple de l'Éternité.

Dans la conclusion, revenant sur les événements censés avoir accompagné la naissance du Christ, Nicolas approfondit le motif de l'huile :

[...] pax inaudita a seculo regnat, universus orbis ad censum describitur, rivus olei de terra prosudat, et in divitem venam liquor sanctificatus ebullit. Quid est hoc, nisi quia vera pax in terra apparuit ; nisi quia ad supernum regnum cives ascribuntur ; nisi quia fons misericordiae de Virgine emanat ? (col. 831)

[...] une paix sans précédent règne depuis un siècle, la population de la terre entière est recensée, un ruisseau d'huile sort de terre et le liquide sanctifié jaillit en un flot abondant. Pourquoi tout cela ? Si ce n'est parce qu'une paix véritable est apparue sur terre, parce que les citoyens sont inscrits pour le royaume céleste, parce que une source de miséricorde sort de la Vierge ? (trad. personnelle)

L'huile, continue Nicolas, *lucet, pascit et ungit : Idem facit Christi nomen* [...] (col. 831). Bref, pour lui, la venue du Christ dans le monde et son action salvatrice parmi les hommes trouvent ainsi leur expression imaginée dans le vers *oleum effusum nomen tuum* et dans le surgissement de la source d'huile, qui le symbolise. La paix, qui régnait alors dans le monde, le recensement, la fontaine de miséricorde font partie du plan divin du salut (cfr R. Wenzel-Beck, *Augustus*, 2002, p. 112, pour une analyse plus détaillée encore).

Quoi qu'il en soit de cette interprétation, dans ce sermon de 1150 environ, on observe très clairement le déplacement dans la nuit de Noël d'un prodige daté jusqu'alors de la fin du règne de César ou du début du pouvoir d'Octave, une quarantaine d'années plus tôt.

Ce n'est toutefois pas l'attestation la plus ancienne de ce rattachement à la Nuit de Noël, puisque nous en avons déjà rencontré une dans le *Chronicon Wirziburgense* d'Ekkehard d'Aura, daté des environs de 1100 ([plus haut](#)). Le nouvel ancrage chronologique se rencontrera de plus en plus souvent dans la suite, sans jamais faire disparaître complètement l'ancrage primitif. Un motif ne se développe pas d'une manière strictement linéaire dans une tradition : cette dernière a peut-être un tronc unique au départ, mais elle comporte plusieurs branches.

Cette remarque nous permettra d'introduire dans la discussion la vision des *Mirabilia urbis Romae* dont les premières manifestations datent précisément du milieu du XIIe siècle.

6. Les premiers *Mirabilia urbis Romae* et la topographie de la zone (milieu du XIIe siècle)

Il s'agit des *Mirabilia* primitifs, rencontrés [plus haut](#) à propos de la vision d'Octavien. Leur version ne manque pas d'intérêt, parce que le rédacteur décrit le prodige de l'huile sous une forme très simple et l'intègre dans un contexte topographique très précis.

Le chapitre XXXI, présentant le Transtévère, contient le texte suivant :

Trans Tiberim, ubi nunc est Sancta Maria, fuit templum Ravennantium, ubi terra manavit oleum tempore Octaviani imperatoris, et fuit ibi domus Meritoria, ubi merebantur milites qui gratis serviebant in senatu. (*Mirabilia*, XXXI, éd. Valentini-Zucchetti, *Codice topografico*, III, 1946, p. 65)

Dans le Transtévère, où s'élève aujourd'hui Sainte-Marie [= l'église de *Santa Maria in Trastevere*], il y avait jadis le *Templum Ravennantium*, où, à l'époque de l'empereur Octavien, de l'huile coula du sol. Il y avait également là la *domus Meritoria*, où étaient hébergés les soldats qui étaient mis gratuitement à la disposition du sénat.

Pour bien interpréter la notice, quelques informations préalables sur la méthode de travail des rédacteurs des *Mirabilia* peuvent être utiles.

*

Soucieux de relier la Rome chrétienne à son lointain passé, ces rédacteurs ont l'habitude de mettre les constructions antiques en rapport avec les églises médiévales. Leurs tentatives d'identification s'appuient sur les textes antérieurs, sur les ruines nombreuses à leur époque, sur les noms de lieux, sur la tradition orale, sur le souvenir qu'eux-mêmes et leurs contemporains conservaient des constructions encore visibles ou disparues.

Ce n'est pas un travail totalement vain. On sait par exemple combien la toponymie peut être utile dans la mesure où les noms de lieux conservent souvent le souvenir de réalités disparues depuis longtemps. Mais en fait, les analyses des topographes et des archéologues modernes montrent qu'il est toujours délicat, et parfois même impossible, d'en retirer des informations valables.

Cela étant dit, voyons ce que peut apporter la notice qui vient d'être citée.

*

La description, relativement « sèche », semble simple. Mais comment l'interpréter ?

Très significative est l'opposition des temps (indicatif présent et indicatif parfait) dans la désignation des monuments : à l'emplacement actuel (*ubi nunc est*) de l'église de *Santa Maria in Trastevere* s'élevaient jadis (*fuit*) deux constructions antiques qui, à l'époque du rédacteur ou de sa source, avaient manifestement disparu : le *Templum Ravennantium*, dont il n'a jamais été question jusqu'ici dans notre étude, et la *domus Meritoria*, qui doit correspondre à la *taberna Meritoria*, déjà rencontrée plusieurs fois.

À l'époque du rédacteur, l'église de *Sancta Maria* est manifestement la construction la plus importante de la zone, ce qui en fait une référence topographique claire et évidente pour la localisation des deux réalités romaines, ici évoquées avec leur caractéristique propre : le *templum* est l'endroit du prodige de l'huile, la *domus*, un lieu réservé à des soldats.

Mais quel rapport topographique précis existait-il entre l'église médiévale, le *Templum* et la *domus*. Les deux derniers cités sont des bâtiments différents (*fuit Templum... et fuit domus*), mais s'élevaient-ils sur le site de l'église ? Ou plus largement sur celui du Transtévère ?

En d'autres termes, faut-il comprendre : « Au Transtévère (et le Transtévère est la région de Rome où s'élève aujourd'hui l'église de *Sancta Maria*), on trouvait jadis le *Templum* et la *domus* » ou bien : « à l'endroit du Transtévère où s'élève aujourd'hui l'église, on trouvait jadis le *Templum* et la *domus* », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ce type d'ambiguïté n'est pas rare dans les notices des *Mirabilia*. Mais le fait est que la suite de la tradition a identifié l'église, non pas avec le bâtiment des Ravennates, mais avec la *taberna/domus Meritoria*.

Quoi qu'il en soit, c'est au Transtévère, et plus précisément sur le site du *Templum Ravennantium*, qu'« à l'époque d'Octavien de l'huile coula du sol » (*terra manavit oleum*). Cette formule, dans sa simplicité et sa brièveté, correspond fort bien au texte grec de Dion Cassius. Elle n'a pas été affectée par les développements ultérieurs, qui, d'un peu d'huile au point de départ chez Dion Cassius, feront progressivement état (a) d'une « source d'huile » (*fons olei*), (b) « qui coule une journée entière » (*tota die sine intermissione*), parfois même (c) « à très larges flots » (*largissimo riuo*). Elle n'affiche aucun élément qui pourrait se rattacher à cette gradation imposante. Elle n'est pas davantage riche en précisions chronologiques : l'affaire s'est passée « sous l'empereur Octavien » (*tempore Octaviani imperatoris*), sans mention d'un consul quelconque ou d'une année régnale. On n'y retrouve en outre aucune trace des interprétations chrétiennes qui furent données au prodige de l'huile dès Eusèbe-Jérôme.

*

Intéressons-nous maintenant aux deux bâtiments anciens disparus.

Nous connaissons déjà plusieurs choses. D'abord que le *Templum*, en tout cas dans l'esprit du rédacteur, est autre chose que la *domus*. Ensuite que ces deux bâtiments n'existaient plus comme tels à l'époque des rédacteurs, mais que leur souvenir avait été conservé. En troisième lieu, que l'huile est censée sortir du sol, non pas dans la *domus Meritoria*, comme semblaient l'affirmer les témoins analysés jusqu'ici, mais dans le *Templum Ravennantium*, inconnu de ces mêmes témoins.

Que peut bien être ce *Templum Ravennantium* ?

Pour le comprendre, il faut d'abord rappeler que les Romains du Moyen Âge voyaient très facilement les restes d'un ancien *templum* dans toute ruine relativement imposante. On ne s'étonnera pas dans ces conditions que le *Templum Ravennantium* des *Mirabilia* soit identifié aux *castra Ravenna(n)tium*, bien connus des archéologues. C'était un camp militaire (*castra*) où étaient installés les marins de la flotte impériale de Ravenne, détachés dans la capitale pour des tâches spéciales où ils excellaient, comme par exemple organiser des naumachies ou tendre sur les théâtres et les amphithéâtres des voiles destinés à protéger les spectateurs des rayons du soleil (L. Richardson, *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore, 1992, p. 79, s.v° ; Cl. Lega, *Castra Ravennatium*, dans *LTVR*, t. I, Rome, 1993, p. 254-255). Il y avait d'ailleurs dans le Transtévère, sous Auguste, un emplacement réservé aux naumachies. Les *castra Ravenna(n)tium* devaient être leur caserne. On notera qu'un autre

détachement de marins, de la flotte impériale de Misène cette fois, avait son camp dans les environs du Colisée : il s'appelait *castra Misenatium*.

Si, dans les *Mirabilia urbis*, le cas du *Templum Ravennantium* est apparemment simple à interpréter, celui de la *domus/taberna Meritoria* l'est moins, même si la notice livre une sorte de définition du bâtiment.

On peut difficilement mettre en doute l'existence de ce bâtiment. Comme celle d'un camp de marins au Transtévère, celle d'un bâtiment (*domus* ou *taberna* qualifiée de *meritoria*), a beaucoup de chances d'être ancienne.

Mais l'interpréter est plus délicat. C'est que la définition donnée par l'auteur médiéval, pour précieuse qu'elle soit, ne peut être recoupée par aucun texte de l'antiquité romaine. La traduction donnée plus haut l'est sous forme d'hypothèse. Nous avons supposé que la *taberna meritoria* aurait été un bâtiment abritant les militaires chargés de la protection du sénat et des sénateurs, une sorte de caserne en quelque sorte. En latin, le verbe *mereri* (avec ou sans le complément *stipendia*) signifie « être soldat ».

Nous verrons que d'autres auteurs médiévaux (par exemple [Guillaume le Clerc de Normandie](#) ou [Ptolémée de Lucques](#)) interpréteront les choses un peu différemment et feront de cette *domus/taberna Meritoria* une sorte d'hôpital pour les vieux soldats, voire un lieu de débauche. Mais en fin de compte, la fonction exacte de la construction est ici relativement accessoire (cfr G. De Spirito, *Taberna meritoria*, dans *LTVR*, t. V, Rome, 2000, p. 9-10).

*

Ainsi, plusieurs constatations se dégagent de l'examen de cette notice du milieu du XIIe siècle. D'abord, elle prolonge ce que les textes les plus anciens nous ont appris sur le prodige de l'huile ; ensuite – détail important – elle ne contient aucun des développements chrétiens qui entourèrent assez tôt l'événement (Eusèbe-Jérôme et Orose) ; enfin elle ne fait pas la moindre allusion aux prodiges qui apparaissent, très tôt aussi, liés à celui de l'huile, comme les trois soleils, ou le cercle autour du soleil, ou encore le bœuf parlant à son laboureur. En d'autres termes, le modèle suivi ici par le rédacteur du milieu du XIIe siècle reflète une version certainement très ancienne et qui s'est conservée, sans avoir été « contaminée » par les interprétations chrétiennes remontant pourtant au Ve siècle, sinon plus tôt encore.

Au vu de ce dossier, il ne semble pas faire de doute qu'aux alentours des années 40-36 avant Jésus-Christ, le Transtévère, et plus précisément la zone des *Castra Ravenna(n)tium* et de la *domus/taberna Meritoria*, a été le site d'un événement inhabituel : un liquide surgissant du sol et qui a été pris pour de l'huile. Le fait a été considéré comme un prodige, et, *post*

eventum bien évidemment, interprété de différentes manières : il aurait ainsi annoncé le règne d'un grand empereur ou la naissance du Sauveur. Mais de ces interprétations, la version primitive des *Mirabilia urbis Romae* n'a conservé aucune trace. Ce ne sera pas le cas des œuvres postérieures connues pour l'avoir utilisée.

Appendice : Remarques linguistiques sur l'adjectif *meritorius*

La première remarque à faire est que l'adjectif *meritorius*, relativement peu courant en latin classique, signifie « qui rapporte un salaire, qui procure un gain », et avec un sens très voisin, « qu'on loue », un objet « loué » pouvant évidemment « rapporter quelque chose ». La *salutatio* matinale du client à son patron est qualifiée par Sénèque (*Ben.*, XIV, 3) de *meritoria*, parce que le patron donne alors à son client de l'argent ou de la nourriture : la visite est intéressée. Chez Suétone (*Caligula*, XXXIX, 1), l'empereur réquisitionne pour ses transports personnels toute une série de *meritoriis uehiculis*, des « voitures de louage ». Pline le Jeune (*Epist.*, II, 17, 26) considère comme une grande commodité les bains publics (*balinea meritoria*). L'adjectif se rencontre parfois substantivé, comme dans les *Philippiques* de Cicéron (II, 105), qui, évoquant un lieu peu honorable, signale que l'on y rencontrait « des enfants nés de parents libres confondus avec des gitons à gages, et des prostituées avec des mères de famille (*ingenui pueri cum meritoriis, scorta inter matres familias uersabantur*), ou comme chez Juvénal (*Sat.*, III, 234), qualifiant de *meritoria* (neutre pluriel) « des bâtiments ou des appartements qu'on loue ». Le *Digeste* d'Ulpien (XVII, 2, 52, 15) utilise *meritoria* (neutre pluriel) pour désigner une « taverne », et chez Firmicus Maternus (*Mathesis*, VI, 30, 10), *meritorium*, au neutre singulier cette fois, a le sens de « maison de débauche ». Mais cet excursus lexical ne nous aide guère à comprendre ce que pouvait être cette *taberna meritoria* d'Orose, qui n'a suscité aucune correction dans la tradition manuscrite. Chez Suétone, *Claude*, XV, 13, l'expression *scorta meritoria* désigne « des prostitué(e)s » ; chez Suétone, *César*, 57, 2, *meritoria raeda* désigne « une voiture de louage ».

Selon Renate Wenzel-Beck (*Augustus*, 2002, p. 108, 320), l'expression *taberna meritoria* ne se rencontre dans la littérature ancienne que chez Valère-Maxime, I, 7, 10 Ext., où elle désigne une auberge (apparemment peu sûre) sans aucune connotation militaire. Elle renvoie au *TLL*, VIII 843, 47ss : *meritorius = qui mercedem meret ; pertinet ad aedificata*.

7. Martin d'Opava (milieu du XIIIe siècle)

Comme l'indique son titre (*Chronicon Pontificum et Imperatorum*), l'ouvrage de Martin d'Opava, qui écrivait au milieu du XIIIe siècle et qui se présente comme « pénitencier et chapelain du pape Clément IV (1265-1268) », est essentiellement consacré aux papes et aux empereurs. Cette *Chronique*, éditée par L. Weiland (*M.G.H., S.S., XXII*, Hanovre, 1872, p. 377-475), diffère toutefois des chroniques examinées [plus haut](#) et qui s'étaient développées dans la mouvance d'Eusèbe-Jérôme et/ou d'Orose.

C'est que Martin d'Opava, à la différence des autres chroniqueurs, a été influencé par la tradition des *Mirabilia Romae*. Il l'a largement utilisée au début de son œuvre, dans la présentation synthétique qu'il donne de Rome et de son histoire, et tout particulièrement dans sa description générale de la ville. Rien d'étonnant dès lors qu'on rencontre chez lui un texte qui corresponde étroitement à celui qui vient d'être présenté :

Item ad Sanctam Mariam trans Tyberim fuit templum Ravennancium, et fuit domus meritoria, ubi merebantur milites qui gratis serviebant senatui. (éd. L. Weiland, 1872, p. 402)

Près de Sainte-Marie du Transtévère s'élevaient le *templum Ravennancium* ainsi que la *domus meritoria*, où étaient hébergés les soldats qui étaient gratuitement au service du sénat. (trad. personnelle)

Aucune trace toutefois en cet endroit du prodige de l'huile, comme c'était le cas dans son modèle. Mais il ne faudrait pas conclure trop vite que Martin ne connaissait pas le motif. Il en fait en effet mention quelques pages plus loin, non plus dans la description de Rome qui servait en quelque sorte d'introduction générale, mais au début de sa première partie consacrée aux *Pontifices*.

Cette section commence assez naturellement par l'évocation de la naissance du Christ, le premier des pontifes. Il naquit « en l'an 42 du règne d'Auguste, à Bethléem en Judée, de la Vierge Marie ». Et ce jour-là, continue Martin, fut marqué par des prodiges, au nombre de trois :

Hoc ipso die quo natus fuit trans Tiberim de taberna emeritoria fons olei e terra manavit ac per totum diem largissimo rivo fluxit. Tunc etiam circulus ad speciem celestis archus circa solem apparuit. Tunc etiam statim ut virgo peperit, illa statua aurea corruit, quam in Romuliano palacio Romulus posuerat dicens : Non cadet, donec virgo pariat. (éd. L. Weiland, 1872, p. 408)

Le jour de sa naissance, au Transtévère, de la *taberna emeritoria* sortit du sol une source d'huile qui coula toute la journée en un flot très abondant. Alors aussi un cercle apparut autour du soleil sous forme d'un arc en ciel. Alors aussi dès que la Vierge eut accouché, s'effondra cette statue d'or que Romulus avait placée dans son palais en disant : 'elle ne tombera que lorsqu'une vierge enfantera'. (trad. personnelle)

On n'est plus ici dans la tradition des *Mirabilia*, mais dans le courant souvent rencontré précédemment et qui combinait le regroupement des prodiges et leur réinterprétation chrétienne. La *domus meritoria* du premier texte (p. 402) est devenue dans le second (p. 408) une *taberna* accompagnée d'un adjectif *emeritoria*, légèrement différent du *meritoria* habituel, ce qui ne change pas grand-chose.

Il est plus important de relever que le prodige de l'huile est censé s'être produit lors de la Nativité, et qu'il est cité à côté de celui du halo (arc-en-ciel) autour du soleil et celui de l'effondrement de la statue de Romulus, laquelle bénéficiait d'un présage conditionnel d'éternité. Ce trio de prodiges nous est familier.

Dans la *Chronique* du pénitencier de Clément IV, les deux courants sont donc bien présents, à quelques pages de distance mais dans des sections différentes. Martin d'Opava a changé de source, mais sans se préoccuper d'harmoniser sa rédaction. Les deux passages ne se sont pas influencés ; a fortiori ils n'ont pas fusionné.

Ainsi donc, pour ce qui est du prodige de l'huile, nous pensons avoir mis en évidence l'existence au sein de la tradition de deux courants différents qui semblent avoir évolué pendant assez longtemps d'une manière relativement indépendante, avant, sinon de fusionner, en tout cas d'avoir été intégrés dans une même œuvre, la *Chronique* de Martin d'Opava.

8. Un témoin du XIIe siècle : Pierre le Mangeur

Le pénitencier de Clément IV nous a conduits au milieu du XIIIe siècle. Revenons un peu en arrière pour examiner, sur le prodige de l'huile, quelques témoignages intéressants du XIIe siècle.

Et d'abord, celui de Pierre le Mangeur (en latin *Petrus Comestor*), le grand théologien et professeur du XIIe siècle, qui participa activement, notamment par son *Historia Scholastica*, au mouvement visant à « fonder la réforme morale du clergé et du peuple sur l'étude de la Bible et la prédication ». Nous l'avons déjà rencontré [plus haut](#).

Cette *Historia* n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique intégrale. Dans la *Patrologie Latine* (t. 198, 1855), le chapitre 5, consacré à la « Naissance du Sauveur » (*De nativitate Salvatoris*), se prolonge par une brève *additio*, un ajout probablement apporté anonymement au texte de Pierre, à une date qui n'est pas précisée. Mais cet ajout ne manque pas d'un certain intérêt pour nous :

Romae templum pacis corruit, fons olei erupit, Caesar praeceperat ne quis eum divum vocaret (P.L., t. 198, col. 1540 C).

À Rome le temple de la Paix s'effondra, une source d'huile se mit à couler, César avait interdit qu'on l'appelât dieu. (trad. personnelle)

parce qu'il rassemble, en une formule très brève, trois prodiges bien connus : l'effondrement du temple de la Paix/Éternité, la source d'huile et la vision d'Octavien. Leur place dans le chapitre 5 permet de penser qu'ils sont étroitement liés à la Naissance du Sauveur.

De leur présence, un commentateur récent, R. Wenzel-Beck (*Augustus*, 2002, p. 110, n. 329), pense pouvoir déduire que « Petrus Comestor suit aussi la tendance de faire apparaître ces événements extraordinaires comme des prodiges chrétiens. » Ce serait vrai si cette *additio* était bien de la plume de Pierre le Mangeur. Mais on n'en est pas sûr. Telle qu'elle se présente, elle s'intègre difficilement au texte du chapitre, ne serait-ce que pas le style. Elle pourrait fort bien être due à un continuateur ou à un copiste désireux de « combler » ce qu'il estimait être une lacune du texte du *Magister Historiarum*.

9. Un autre témoin du XIIe siècle : Godefroi de Viterbe

Le cas de Godefroi de Viterbe, un autre témoin du XIIe siècle, est plus intéressant. Cet auteur est déjà intervenu à plusieurs reprises dans le présent article, notamment dans la discussion du prodige des [trois soleils](#) (où il a fait l'objet d'une présentation générale) et dans celle de la [vision d'Octavien](#). Rappelons qu'il a publié en 1183 le *Speculum regum* en vers latins, une œuvre marginale qui est simplement un résumé d'histoire, et, un peu avant sa mort à Viterbe en 1191, son œuvre majeure, le *Pantheon*, qui est une histoire universelle en vers

latins. Le *Speculum regum* est accompagné d'un commentaire en prose, qui ne peut pas être attribué à Godefroi lui-même et qui est plus tardif.

Nous avons aussi rencontré et utilisé le *Pantheon* dans un autre article ([FEC, 27, 2014](#), p. 41-44), à propos de « la grande statue du Capitole » (*Maxima... Capitolica... imago*), qui, malgré ses défauts de construction, faisait l'objet d'une prédiction d'éternité conditionnelle. Cette légende était liée à la vision d'Octavien et aux prophéties de la Sibylle.

C'est immédiatement après ce développement sur la statue que Godefroi place le récit « de la fontaine d'huile qui coula dans le Tibre » (*De fonte olei qui fluxit in Tiberim*, comme l'intitule l'éditeur). Il est court (*Pantheon*, p. 151-152, éd. G. Waitz) et, comme l'histoire de la statue, rattaché aux prédictions de la Sibylle :

<i>Magna taberna fuit tunc emeritoria dicta</i>	Il y avait alors une grande taverne, dite « emeritoria »,
<i>Emeritis ascripta viris, viteque relicta.</i>	pour les héros retraités, une fois leur bâton abandonné.
<i>De qua fons olei fluxerat in Tiberim.</i>	D'elle une source d'huile avait coulé dans le Tibre.
<i>Unde Sibilla canit : « Tellus sudore madescet »</i>	Ainsi la Sibylle chante : « La terre sera mouillée de sueur »
<i>Et reliquos versus, quibus hec tibi causa patescet.</i>	et d'autres vers, qui t'en dévoileront la cause.
<i>Si super hiis dubitas, scripta Sibilla legas.</i>	Si tu doutes à ce sujet, lis les écrits de la Sibylle.

La *taberna* est qualifiée ici de *emeritoria*, en lieu et place de *meritoria*. Cette substitution avait déjà été signalée, chez Martin d'Opava, mais ce dernier écrivait bien après Godefroi. Il pourrait donc se faire que la première mention de l'adjectif *emeritoria* soit celle de Godefroi.

L'autre intérêt du texte est de fournir une définition de la *taberna*. Affectée aux *emeritis viris*, elle est vue par E. von Frauenholz (*Augustus*, 1926, p. 102-103) comme « un home pour les vieux et les invalides (*eine Alters- und Invalidenheim*) ». Le *vite relicta*, littéralement « le cep abandonné », évoque le « bâton de commandement » (*vitis*) du centurion romain. La *taberna* serait ainsi réservée aux officiers en retraite.

Intéressante est la liaison de la *fons olei* avec la Sibylle. Dans la tradition, cette dernière intervient très régulièrement comme protagoniste dans la vision d'Octavien, mais c'est la première fois, à notre connaissance, que la Sibylle est censée avoir prophétisé aussi le surgissement de l'huile. En tout cas, Godefroi appuie son affirmation d'un *Tellus sudore madescet*, un vers des *Oracles Sibyllins* qui figure aussi dans la vision d'Octavien donnée par le rédacteur des *Mirabilia* primitifs ([plus haut](#)). Pourrait-on envisager que Godefroi ait étendu le rôle la Sibylle en lui faisant également jouer un rôle dans le prodige de l'huile ? Dans ce dernier récit, en tout cas, le *madescet* est bien en situation.

Une chose en tout cas est certaine. Jacques de Voragine, qui écrivait bien après Godefroi, notait lui aussi, au chapitre 6 de sa *Légende dorée*, que « la Sibylle avait prédit que, lorsqu'une fontaine d'huile jaillirait, le Sauveur naîtrait ». Voragine aussi aurait-il été influencé sur ce point par Godefroi ?

*

Une référence à la fontaine d'huile figure aussi dans l'autre œuvre de Godefroi, le *Speculum regum*, dont les vers 846-887 (p. 68 et 69, éd. G. Waitz) sont consacrés à Octave-Auguste (*De Octaviano imperatore*). Ils évoquent assez longuement Jean-Baptiste et le baptême de Jésus au Jourdain, avant de se terminer par le vers 887, où l'on retrouve la même expression *fons olei* : *Fons olei Rome crisma venire monet*. L'huile de la source romaine annonce le *chrisma* (en grec « l'huile ») dont sera oint le Christ (*Christos* en grec signifie « l'oint »). Le prodige y est mis en rapport avec la Nativité, mais dans une relation chronologique ambiguë : événement concomitant ou simplement annonciateur ?

Le commentateur en prose du *Speculum regum* fait aussi allusion au prodige de l'huile. Son récit du règne d'Auguste se termine de la manière suivante :

Istis temporibus sanctus Iohannes baptista natus fuit, et baptisma incepit circa Iordanem. Huius etiam temporibus Ihesus Christus verus Deus et homo ex Maria virgine matre benedicta in Bethlehem natus fuit. In cuius nativitate Rome fons olei erupit et in Tiberim largissime fluxit in Palatio, ubi nunc est ecclesia beate Marie trans Tiberim Rome, ubi fontis vestigia videntur hodierna die. Imperavit autem Octavianus annis quinquaginta, et etate bona mortuus est. (éd. G. Waitz, p. 70, l. 24-29)

En ces temps-là saint Jean Baptiste naquit et commença à baptiser autour du Jourdain. En ces temps-là aussi Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, naquit à Bethléem de la Vierge Marie sa mère bienheureuse. **Lors de sa naissance, une fontaine d'huile surgit à Rome et coula à gros flots dans le Tibre sur le Palatin, où se trouve aujourd'hui l'église de la bienheureuse Marie, au Transtévère de Rome, où on voit aujourd'hui les vestiges de la fontaine.** Octavien régna pendant cinquante années et mourut à un bel âge. (trad. personnelle)

Le fait que ce commentaire en prose ne soit pas de la main de Godefroi ne nous interdit évidemment pas quelques remarques.

Le phénomène est lié formellement à la Nativité. Ce lien ne figurait ni chez Eusèbe-Jérôme, ni chez Orose, ni dans la version la plus ancienne des *Mirabilia*, ni même, d'une manière nette en tout cas, dans les textes de Godefroi analysés plus haut, mais cela n'a rien pour surprendre quand on sait que le commentaire est postérieur à la date de rédaction du *Speculum* (1183).

Il est précisé que les flots d'huile vont se jeter dans le Tibre. Ce détail aussi, aucun des textes vus jusqu'ici ne le spécifiait *expressis verbis*, mais on pouvait le supposer : où donc ce flot continu de liquide coulant se serait-il déversé, sinon dans le Tibre ?

La mention *in Palatio* n'a guère de sens, puisque nous sommes dans le Transtévère, au niveau du Tibre et non sur une colline. C'est un exemple des erreurs qui empêchent les Modernes d'attribuer le commentaire à Godefroi.

Plus importante peut-être, car totalement nouvelle pour nous, est l'information selon laquelle, à l'époque du rédacteur de ce texte, existaient, liées à l'Église de *Santa Maria in Trastevere*, des traces visibles de la source (*ubi fontis vestigia videntur hodierna die*). On examinera ce point [plus loin](#) dans le développement consacré à la *Piazza Santa Maria in Tevere*, à ses fontaines, à son église et à ses richesses.

10. Le Roman de Dolopathos (floruit 1184-1212)

Le Roman de Dolopathos est une œuvre importante, qu'on peut considérer comme une branche française du très vaste ensemble médiéval généralement désigné par l'expression *Roman des Sept Sages de Rome*. Écrite en latin après 1184, elle a fait l'objet, vers 1223, d'une traduction française. Elle a déjà été rencontrée précédemment : dans une étude sur *La Chute des Idoles dans l'épisode égyptien des Enfances de Jésus* ([FEC, 27, 2014](#)), et plus récemment encore, à propos de *La prédiction d'éternité conditionnelle portant sur des statues et des bâtiments dans la littérature médiévale* ([FEC, 27, 2014](#), p. 49-57).

Texte latin de 1184

Jean de Haute-Seille. Dolopathos ou Le roi et les sept sages. Traduction et présentation de Y. Foehr-Janssens et E. Métry, d'après le texte latin édité par A. Hilka, Turnhout, 2000, 237 p. (Miroir du Moyen Âge).

Traduction française de 1223

Herbert. Le roman de Dolopathos. Édition du ms H 436 de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier publiée par J.-L. Leclanche, Paris, 3 vol., 1997 (Les classiques français du Moyen Âge, 124-126).

La version latine du *Roman* mentionne le prodige de l'huile immédiatement après avoir raconté l'effondrement du « Temple de la Paix et de la Concorde sur le fronton duquel Romulus avait écrit qu'il ne s'écroulerait pas avant que la Vierge ait enfanté un fils », les deux événements s'étant produits lors de la Nativité. Voici ce qui concerne le prodige de l'huile :

Rome etiam trans Tiberim natiuitatis ipsius tempore fons olei erupit de terra et tota die efluxit in Tyberim, significans uerum oleum, id est ueram misericordiam, de terra, id est, de uirgine ortam esse. (p. 106, éd. A. Hilka).

À Rome encore, dans le Transtévère, au moment même de cette nativité, une source d'huile jaillit de la terre et s'écoula pendant une journée entière dans le Tibre, pour signifier que l'huile véritable, c'est-à-dire la véritable miséricorde, provenait de la terre, c'est-à-dire de la Vierge. (trad. Y. Foehr, p. 231)

Seraient à épingle ici la précision *in Tyberim* déjà signalée plus haut dans le commentaire en prose du *Speculum regum* de Godefroi, et surtout le développement d'une interprétation chrétienne en deux volets : l'huile symbolise la véritable miséricorde (*veram misericordiam*) et elle provient de la vierge Marie.

*

La traduction du *Dolopathos* en ancien français, due à Herbert et légèrement postérieure au texte latin original, contient elle aussi le passage sur le prodige de l'huile (éd. J.-L. Leclanche, vers 12699-12715). Il y figure à la même place, c'est-à-dire après le récit de l'effondrement du temple, avec toutefois quelques vers de transition (12697-12698) et surtout une explication plus complexe, développant le thème de la miséricorde en l'élargissant (douceur, paix, concorde) :

<i>Et si avint veraïemant autres miracles ausimant. Plus beil miracles n'estuet quarre c'une fontaine issit de terre</i>	12700	Et de même se produisirent vraiment d'autres miracles. Il n'y eut guère plus beau miracle que celui d'une source jaillie de terre au-delà du Tibre, dans une plaine : la fontaine était d'huile fine ; elle coulait rapidement vers le Tibre tout un jour abondamment.
<i>oultre lou Toivre an une plainne : de fin oille fut la fontaine ; au Thoivre coroit roidemant tout un jor arouteïemant.</i>	12704	Cela avait une très grande signification : cela signifie sans aucun doute que Dieu était venu sur terre.
<i>Ce fut molt grant signïfiance : ceu signefie sens doutence ke Deus an terre estoit venus. Miracles fut et grant vertus, c'est voirs, ne lou mecreiez mies</i>	12708	Ce fut un miracle, et de grande valeur, c'est vrai, n'en doutez pas. L'huile signifie la miséricorde dans la sainte Écriture,
<i>Misericorde signefie li oiles, an sainte Escripiture, et bien saichiez tout a droiture, bien fut neie misericorde, et dousors, et pais, et concorde au jor ke li filz Deui fut neiz ; etc.</i>	12712	et sachez bien, en toute vérité, que sont bien nées la miséricorde, la douceur, la paix et la concorde, le jour où est né le fils de Dieu ; etc...

Présentons maintenant quelques autres œuvres, en commençant par un sermon de Noël d'Innocent III.

11. Innocent III (pape de 1198 à 1216)

On a évoqué [plus haut](#) un sermon de Noël de Nicolas de Clairvaux (milieu du XII^e siècle), où le prodige de l'huile était cité en même temps que l'effondrement du Temple de l'Éternité comme événements marquants de la nuit de Noël.

Ces deux événements se retrouvent dans un autre sermon, toujours de Noël, mais dû cette fois à Innocent III, pape de 1198 à 1216. C'est le *Sermo II in nativitate Domini* (P.L., t. 217, Paris, 1855, col. 457-460). Il y est question, un peu en vrac (col. 457-458), d'une série de prodiges liés à la Nativité du Seigneur : l'étoile de Bethléem, la vision d'Octavien et la Sibylle, l'effondrement du Temple de la Paix, et... le prodige de l'huile, lequel est présenté très brièvement, dans les termes suivants :

Fons olei per totum diem de taberna emeritorum largissimus emanavit ; signans quod ille nasceretur in terris, qui unctus erat oleo prae consortibus suis (Psal. XLIV [ou 45])

Une source d'huile coula à très larges flots, pendant toute une journée, de la taverne des émérites, signifiant que naissait sur terre celui qui avait été oint d'huile de préférence à ses compagnons. (trad. personnelle)

On relèvera deux particularités. Nous connaissons l'adjectif *emeritoria*, doublet de *meritoria*, pour qualifier la *taberna*. Mais son utilisation comme substantif dans l'expression *taberna emeritorum* est une nouveauté. Autre nouveauté, le recours à un texte scripturaire pour mieux lier symboliquement l'huile de la source à l'onction du Christ. Innocent III recourt à un passage du *Psaume XLIV* [Vulg. XLV], exaltant la magnificence du roi : *Tu aimes la justice et tu hais l'iniquité, / C'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint / d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons* (trad. A. Crampon). Bref, on ne cesse au Moyen Âge de travailler sur l'interprétation chrétienne et de la perfectionner.

Nous rencontrerons [plus loin](#) une autre utilisation du prodige dans un sermon de Noël encore, mais plus tardif, dû à Denys le Chartreux (XVe siècle). Là aussi il sera encadré par d'autres prodiges censés s'être produits le jour même de la Naissance du Christ. Pareils regroupements n'ont rien d'inhabituel.

12. Calendre, *Les empereurs de Rome* (entre 1213 et 1220)

Calendre, qu'on a rencontré déjà plus haut, une [première](#) fois à propos du prodige du cercle autour du soleil et une [seconde](#) fois à propos de la vision d'Octavien, est, on s'en souviendra, un clerc d'origine champenoise, qui rédige entre 1213 et 1220, en vers octosyllabiques, un abrégé de l'histoire de Rome (*Les empereurs de Rome*).

Selon lui, plusieurs sources d'huile ont surgi à Rome le jour de l'entrée en fonction d'Octavien. Le traitement du prodige est plutôt curieux : il est amplifié (les sources sont plusieurs) ; il est détaché de la Nativité du Christ (il marquerait la prise de pouvoir de l'empereur) ; toute interprétation chrétienne en est absente :

*Ci me reconte ceste estoire
Une mervoille tote voire
Qu'a Rome avint tot en apert*

Ici je raconte cette histoire,
un prodige tout à fait vrai,
qui survint à Rome au grand jour,

<i>Qu'an vit .I. signe a descobert,</i>	et où l'on vit un signe manifeste.
<i>Le jor que cist fu empereres</i>	Le jour où celui-ci fut empereur
<i>Sordrent d'uile fontainnes cleres,</i>	jaillirent des sources d'huile claire,
<i>An Rome tot .I. jor antier ;</i>	à Rome durant toute une journée.
<i>N'i ot ne voie ne santier</i>	Il n'y eut ni chemin ni sentier
<i>Qui n'an corrust et n'an fust plainne</i>	qui n'en fut inondé et rempli
<i>Ausi com d'eve de fontainne.</i>	comme par l'eau d'une fontaine.
<i>Ice virent tuit et le sorent</i>	Le virent et le surent tous ceux
<i>Cil qui onques savoir lo volrent.</i>	qui alors voulurent le savoir.
(vers 2233-2244)	

C'est immédiatement après ce texte, que Calendre a introduit la vision, par tout le peuple de Rome, du cercle d'or autour du soleil, qu'il considère comme un prodige, « plus grand encore » que celui-ci et « auquel nul autre, dit-il, n'est comparable ». C'était, rappelons-le, une amplification très développée du prodige classique, qui, au-delà de l'avènement d'Octavien, annonçait le règne du Christ. Mais en ce qui concerne le prodige de l'huile proprement dit, il ne reçoit ici de la part de Calendre aucune interprétation spécifique, ni augustéenne, ni chrétienne.

13. Vincent de Beauvais (avant 1260)

Il a déjà été question de ce compilateur [plus haut](#) dans la discussion sur le prodige du bœuf parlant, ainsi d'ailleurs que dans un de nos articles ([FEC, 26, 2013](#)) consacré aux prodiges attribués à Virgile au Moyen Âge. Vincent de Beauvais est notamment l'auteur d'un *Speculum historiale*, écrit vers 1244 et revu avant 1260.

Nous avons présenté dans le développement [sur le bœuf parlant](#) le passage du chapitre 48 du livre VI du *Speculum historiale*, où Vincent introduisait sous la garantie d'Eusèbe (*Eusebius in cronicis*) une série d'événements censés s'être déroulés dans les trois premières années de la prise de pouvoir à Rome d'Octave-Auguste. C'était presque textuellement une sélection de notices présentes chez Eusèbe-Jérôme, mais distribuées sur trois années (*anno primo, anno sequenti, anno sequenti*).

Reprenons ici le passage. Vincent place le prodige du boeuf dans la première année du règne d'Auguste, tandis qu'il date celui de l'huile de l'année suivante :

Anno imperii Augusti primo inter cetera portenta que facta sunt toto orbe, bos in suburbio Rome ad arantem locutus est, frustra se urgeri, non enim frumenta sed homines brevi defuturos. [...] Anno sequenti e taberna meritoria trans Tyberim oleum terra erupit, fluxitque tota die sine intermissione, signans Christi gratiam ex gentibus. [...] Anno sequenti Cornificius poeta a militibus desertus interit [etc.] (Speculum historiale, VI, 48)

La première année du principat d'Auguste, parmi les autres prodiges qui se produisirent par le monde entier, un bœuf, dans la campagne autour de Rome, dit à un laboureur qu'il le pressait inutilement, car ce n'était pas les blés mais les hommes qui viendraient à manquer sous peu. [...] L'année suivante de la

taverne *meritoria* au-delà du Tibre, de l'huile jaillit de terre et coula, sans interruption durant tout un jour, signalant la grâce du Seigneur sortant des nations. [...] L'année suivante, le poète Cornificius mourut, abandonné de ses soldats [...] (trad. personnelle)

En ce qui concerne la description et la signification du prodige de l'huile, la version de Vincent de Beauvais

e taberna meritoria trans Tyberim oleum terra erupit, fluxitque tota die sine intermissione, signans Christi gratiam ex gentibus

reste fidèle à celle d'Eusèbe-Jérôme, son modèle :

e taberna meritoria trans Tyberim oleum terra erupit fluxitque tota die sine intermissione significans Christi gratiam ex gentibus

à l'exception toutefois d'un *signans* prenant la place de *significans* et de quelques différences dans la ponctuation (dues aux éditeurs plus qu'aux auteurs).

14. Jacques de Voragine (1260-1298)

Jacques de Voragine et *La légende dorée* n'ont évidemment plus à être présentés. On sait que l'œuvre fut commencée en 1260 et qu'elle fut remaniée par son auteur jusqu'en 1298, date de sa mort. Ici, comme dans le cas de la [vision d'Octavien](#), c'est le chapitre 6 intitulé *La Nativité du Seigneur* qui nous intéresse.

Ce chapitre, on s'en souvient, fournit une liste, quelque peu désordonnée mais impressionnante, d'une douzaine de phénomènes censés, non pas annoncer la Nativité des années avant qu'elle n'ait lieu, mais marquer sa venue, la manifester, la solenniser en quelque sorte. C'est un peu un catalogue des événements qui se produisirent à ce moment.

Voici comment y est décrit le prodige de l'huile :

Rome etiam, ut testatur Orosius et Innocentius papa tertius, fons aque in liquorem olei uersus est et erumpens usque ad Tyberim profluxit et tota die illa largissime emanauit et ibi est modo Sancta Maria trans Tyberim. Prophetauerat enim Sibylla quod quando erumperet fons olei nasceretur saluator. (éd. G.P. Maggioni, p. 68-69)

À Rome aussi, comme l'attestent Orose et Innocent III, une fontaine d'eau s'est transformée en une fontaine d'huile, qui s'écoula jusque dans le Tibre en flots abondants qui se répandirent toute la journée. Et c'est là où se trouve actuellement Sainte-Marie du Transtévère. Car la Sibylle avait prédit que, lorsqu'une fontaine d'huile jaillirait, le Sauveur naîtrait. (trad. A. Boureau, p. 54)

Quelques pages plus loin (éd. G.P. Maggioni, p. 71-72 ; trad. A. Boureau, p. 56), Voragine rappellera ce prodige par les simples mots de *fonte olei*. Mais revenons, pour l'analyser, au passage détaillé.

La description du prodige est placée sous la garantie d'Orose et d'Innocent III. Ce n'est pas exact. Nous avons examiné plus haut le témoignage de ces deux auteurs, ce qui nous permet d'affirmer que ni [Orose](#) ni [Innocent III](#) (a) ne parlent d'une fontaine d'eau qui se serait

transformée en une fontaine d'huile, (b) ne localisent l'événement en référence à Sainte-Marie du Transtévère et (c) ne font état d'une prophétie de la Sibylle d'après laquelle une source d'huile aurait annoncé la naissance du Sauveur.

D'où proviennent alors ces informations ? La référence à Sainte-Marie du Transtévère est banale dans la tradition des *Mirabilia*, et Voragine a fréquenté les *Mirabilia*, mais si, sur ce point précis, il avait directement utilisé ce traité, on ne comprendrait pas qu'il fasse état d'une transformation d'eau en huile, et on s'expliquerait mal aussi qu'il ait gommé la mention, fort caractéristique et si répandue, de *taberna meritoria*. Bref, la question se pose de savoir quel texte il recopie ici.

*

On se souviendra qu'à propos de la vision d'Octavien, nous nous interrogeons (cfr [plus haut](#)) sur l'origine chez Jacques de Voragine du motif d'une fusion entre l'apparition de la Vierge à l'Enfant et le prodige du cercle autour du soleil. Nous avons alors montré le rôle important qu'avait pu jouer Barthélemy de Trente, qui, quelques dizaines d'années avant l'auteur de *La légende dorée*, rédigeait un recueil un peu analogue au sien. N'en serait-il pas de même pour le motif de la transformation d'eau en huile ?

Effectivement, dans son *De nativitate Domini* (le même titre de chapitre que chez Jacques de Voragine), Barthélemy de Trente, énumérant les marqueurs de la Nativité, mentionne le prodige de l'huile sous la forme suivante :

Fons aque in rivum olei ea die convertitur et ibi, ut nunc cernitur, est Sancta Maria trans Tyberim.
(Barthélemy de Trente, *Liber epilogorum*, XVII, p. 34, éd. E. Paoli, 2001)

Une source (ou fontaine) d'eau s'était ce jour-là transformée en un flot d'huile. À cet endroit, comme on le voit encore maintenant, se trouve Sainte Marie du Transtévère (trad. personnelle)

C'est probablement là le texte qui a influencé Jacques de Voragine.

*

Reste, dans *La légende dorée*, la curieuse prophétie de la Sibylle : « Car la Sibylle avait prédit, continue Voragine, que, lorsqu'une fontaine d'huile jaillirait, le Sauveur naîtrait ». La question de son origine n'est en tout cas pas résolue par la consultation de Barthélemy de Trente. Dans le chapitre XVII sur la Nativité, la Sibylle n'intervient que dans la vision d'Octavien, pas dans le prodige de l'huile.

Quoi qu'il en soit, ce motif est plus ancien que Jacques de Voragine. Nous l'avons rencontré [plus haut](#) dans le *Pantheon* (p. 152, éd. G. Waitz) de Godefroi de Viterbe, selon lequel la Sibylle aurait prédit « que lorsqu'une fontaine d'huile jaillirait, le Sauveur naîtrait ».

16. Le « document Codagnellus » (XIII^e siècle)

Iohannes Codagnellus est un notaire de Plaisance qui, au début du XIII^e, écrivit en latin une chronique de sa ville (*Annales Placentini*). Elle traite des événements de 1031 à 1235 et fut éditée en 1901 dans la collection des *Monumenta Germaniae Historica*. Mais le « document Codagnellus » est indépendant de cette chronique. Il fut découvert dans un manuscrit du XIII^e siècle (Bibliothèque Nationale de Paris, Lat. 4931) au milieu d'un ensemble hétéroclite de textes, plus ou moins courts, à caractère historique, géographique ou chronologique, qui n'ont pas nécessairement été rédigés par Codagnellus mais que ce dernier pourrait avoir rassemblés pour son information personnelle ou pour préparer un autre travail.

Quoique isolé et composé de plusieurs parties, ce document doit être perçu comme un ensemble car il porte dans le manuscrit un titre spécifique : *Miraculum magnum quod accidit in Romana urbe*. On y annonce un grand miracle qui se produisit à Rome la nuit de la Nativité, à savoir la destruction complète du bâtiment censé abriter les statues magiques qui à la fois symbolisaient Rome et la protégeaient.

Édition

O. Holder-Egger, *Über die historischen Werke des Johannes Codagnellus von Piacenza (I)*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde*, t. 16, 1891, p. 474-509. Le document y figure aux pages 324 et 325, dans la partie intitulée *Vor und aus der Chronik des Johannes Codagnellus*. Nous l'avons longuement étudié dans notre [article de 2013](#) consacré aux « statues magiques aux clochettes ».

Mais il évoque aussi, dans sa partie finale, un « autre miracle » qui se produisit dans la même ville et le même jour : celui de l'huile :

Item aliud quoque accidit miraculum suprascripta die in Roma, quod quidam fons olei erupit et fluxit usque in Tyberim ad significandum, quod doctrina Domini et misericordia eius debebat emanare et discurrere per univrsam orbem.

Le même jour à Rome se produisit encore un autre miracle : une source d'huile jaillit et coula jusqu'au Tibre, pour signifier que la doctrine de Dieu et sa miséricorde devaient couler et se répandre dans l'univers entier. (trad. personnelle)

Le lecteur aura reconnu dans la description la « tradition d'Eusèbe-Jérôme », jusqu'au *significandum* en tout cas, car l'interprétation qui suit s'en écarte et est davantage élaborée. L'huile qui coule jusqu'au Tibre ne symbolise plus simplement la *Christi gratiam ex gentibus*, comme encore chez [Vincent de Beauvais](#), mais la doctrine de Dieu et sa miséricorde qui se répandent sur le monde. [Innocent III](#) n'avait rien dit de tel, et [Nicolas de Clairvaux](#), pour sa part, voyait dans le *fons olei* une « source de miséricorde sortant de la Vierge » (*fons misericordiae de Virgine*). Il ne semble pas qu'ait existé au Moyen Âge une interprétation chrétienne reçue et officialisée du phénomène de l'huile.

17. *Les Joies Notre Dame de Guillaume le Clerc de Normandie (début XIII^e siècle)*

On a étudié [plus haut](#) le passage où Guillaume le Clerc de Normandie, après avoir célébré Octavien pour la paix qu'il installe dans son empire, décrit la vision qui s'est offerte à lui. Un peu plus loin dans son œuvre, le poète annonce (v. 84-86) qu'il va rapporter trois « merveilles » qui se produisirent à Rome lors de la naissance du Christ.

Il mentionne d'abord l'effondrement du Temple de la Paix et de la Concorde ainsi que celui de la statue qui y représentait Rome ; ensuite le mouvement qui agita pendant la Nuit un palais extraordinaire de plus de mille fenêtres (*tutes de quivre et de metal*) : ces fenêtres, fermées, s'ouvrirent brusquement dans un vacarme épouvantable (cfr [plus haut](#)) ; enfin le prodige de la source d'huile dont la présentation, on va le voir, est assez originale.

Cette troisième « merveille » se manifeste sur le site d'une taverne, dont Guillaume ne donne pas le nom mais qui ne peut être que la *taberna meritoria* (ou *emeritoria*). Avant de décrire le prodige lui-même, le poète propose à ses lecteurs une description détaillée de ce qui s'y passait puis termine par quelques mots sur l'église qui en occupe aujourd'hui le site (vers 169-198) :

<p><i>E puis de la tierce merveille ; oncques ne oistes sa pareille.</i></p> <p><i>Une taverne a Rome aveit, qui par devers le Teivre esteit, en un mult delitable lieu. La ert le hasart e le gieu, les meillors pains, les meillors vins,</i></p> <p><i>les veneisons, les peissons fins, tuz les delicious mangiers. La metteit l'en les chevaliers, qui mes aider ne se poeient, quant tant por la cite aveient</i></p> <p><i>e travaille e combatu, que il perdeient la vertu en cele taverne veneient e tuz lur deliz i aveient. Les meillors vins, k'em poeit querre,</i></p> <p><i>i veneient par desuz terre de bons celiars par bons tuiels : blanz e vermelz, vielz e novels, dont cil beveient chescun jur, qui la esteient a sojur.</i></p> <p><i>Issi fu ancienement ; mais il vait or mult autrement. Mult sunt puis les choses muees, leis changees e remuees, e sainte iglise est or florie la ou donc out mahomerie car la gent, qui idonc esteient, fol[e]ieient e mescreieient.</i></p>	<p>170</p> <p>175</p> <p>180</p> <p>185</p> <p>190</p> <p>195</p>	<p>[Je parlerai] ensuite de la troisième merveille : jamais vous n'avez ouï chose pareille. Il y avait à Rome une taverne qui se trouvait du côté du Tibre, dans un endroit très agréable. Là se trouvaient le hasard et le jeu, les meilleurs pains, les meilleurs vins, les venaisons, les poissons fins, tous les mets délicieux. Là on mettait les chevaliers qui ne pouvaient plus servir, après avoir, pour la cité, tant travaillé et combattu qu'ils en avaient perdu leur vigueur. Ils venaient dans cette taverne et y trouvaient tous leurs plaisirs. Les meilleurs vins qu'on pouvait chercher y venaient de bons celliers souterrains, par de bons tuyaux : blancs et rouges, vieux et jeunes, dont se désaltéraient chaque jour ceux qui y séjournaient. C'était des faits anciens ; il en va aujourd'hui tout autrement. Les choses ont depuis beaucoup changé, elles ont été transformées et déplacées, et la sainte église fleurit maintenant, là où régnait l'idolâtrie. Car les gens qui vivaient alors étaient des fous et des mécréants.</p>
---	---	---

Dans cette présentation, longue et détaillée, qui lui est propre, Guillaume considère manifestement cette taverne comme un endroit où les soldats qui ont épuisé leurs forces au service de la cité (il ne s'agit plus ici du sénat et des sénateurs, comme dans les *Mirabilia* primitifs) peuvent bénéficier d'une vie de calme et de plaisir. On parle de jeux, de nourritures délicieuses et de boissons raffinées, apparemment servies sans restriction aucune.

Le texte n'autorise pas de faire de cette *taberna* une maison de débauche. L'expression du vers 182 (*il perdeient la vertu*) ne doit pas être mal interprétée : le mot *virtu* désigne « la force, la vigueur ». En d'autres termes, ces vieux soldats, après avoir beaucoup combattu, n'avaient plus la force de le faire ; un séjour agréable dans cette taverne était leur récompense.

Quoi qu'il en soit, après cette première description, Guillaume apparaît soucieux d'ancrer le bâtiment disparu dans la topographie connue de son lecteur. Il note que les temps ont changé (vers 193-194) et, comme c'est l'usage dans la tradition des *Mirabilia*, il signale qu'une « église sainte » occupe aujourd'hui l'emplacement de la taverne. Il n'en donne pas le nom, tout comme il ne donnait pas celui de la taverne, mais nous savons qu'il s'agit de Sainte-Marie du Transtévère.

Ce qui apparemment l'amène à gloser sur ce changement radical, en opposant, dans les trois derniers vers de la citation, les occupants actuels du lieu, bons chrétiens, à ceux du passé, qui ne pouvaient être que des païens et des mécréants.

Vient alors le récit du prodige, avec son interprétation (vers 479-496) :

<p><i>E el tierz lieu, dont jeo vus dis, ou la taverne esteit tutdis, surst oile de la terre plaine come un russet de fontaine, qui s'en corut desi qu'el Teivre. Bien fait tel ovre a rementeivre : car merveillos miracle out ci. A cele hore, que cil nasqui, qui tut fist e tut governe, surst oile el fonz de la taverne. Grant chose e grant mistere i a, que cele oile senefia, Qui tutes ewes adulci : car a icele hore nasqui la fontaine de humilite, vie e veie de verite a tuz les poeples enseigna e tut le monde enlumina.</i></p>	<p>480</p> <p>485</p> <p>490</p> <p>495</p>	<p>Et en ce troisième lieu, dont je vous parle, où la taverne se trouve toujours, de l'huile jaillit de la terre plane comme un ruisseau de fontaine, qui s'écoula jusqu'au Tibre. Il est bien de rappeler un tel fait car il y eut ici un grand miracle. À l'heure où naquit celui qui a tout fait et gouverne tout, a jailli la fontaine d'huile de la taverne. C'est grande chose et grand mystère, ce que signifia cette huile, qui adoucit toutes les eaux : car à cette heure naquit la fontaine d'humilité, la vie et la voie de vérité qui enseigna à tous les peuples et éclaira le monde entier.</p>
--	---	--

Cette seconde partie est également intéressante. Que le prodige de l'huile se soit produit dans la nuit de Noël est chose courante, mais l'interprétation chrétienne que donne le poète de

la fontaine d'huile, ne ressemble pas à celles que nous avons vues précédemment. Selon lui, le Christ, en naissant, éclaire le monde entier et enseigne à tous les peuples l'humilité, la vie et le chemin de la vérité.

Peut-être est-il temps d'avancer un peu dans le temps et de présenter deux textes du XIV^e siècle, avant de nous pencher sur le cas du *Romanz de saint Fanuel* et sur celui du *Myreur des Histoires* de Jean d'Outremeuse.

18. *Renart le Contrefait*, 2^{ème} branche, version en prose (début XIV^e siècle)

Le traité intitulé *Renart le Contrefait* a déjà été rencontré plus haut, à propos d'abord du prodige du [bœuf parlant](#), ensuite, plus longuement, de la [vision d'Octavien](#). Nous nous intéresserons ici à ce qui concerne le prodige de l'huile. Le récit figure dans le chapitre 1, avec lequel s'ouvre la partie en prose. C'est un texte qui rassemble une série de notices venant d'Eusèbe-Jérôme. Nous l'avons présenté plus haut, mais il peut être utile de le reprendre ici :

*Le premier empereur qui fu a Romme par ellection aprez Julius Cezar, ce fu Octovien, qui fu apellé Cezar Auguste, et de lui tous les aultres empereurs sont appellez Augustes. Le premier an de l'empire Cezar Auguste, en ung forbourg a Romme, ung bœuf parla parolle humaine, et dist a celui qui le touchoit en allant : « Les hommes fauldront et les fromens habonderont ». En celle année, Ovide qui est appellé Naazon pour ce qu'il ot grant nez, nasqui a Pelignez. **En celle année, oultre le Thybre ueulle sourdy et ne cessa toute une journée de couir comme une fontaine, et signifioit la grace Jhesucrist qui assez tost devoit venir au monde.** En ce tempz, le filz de Anthipater, nommé Herode, fut fait roy de Judée [...], et fu le premier roy estrange qui regna sur les Juifs, etc. (ch. 1, p. 226-227)*

Le premier empereur élu à Rome après Jules César fut Octavien, qui fut appelé César Auguste, et c'est de lui que tous les autres empereurs sont appelés Augustes. La première année du règne de César Auguste, dans un faubourg de Rome, un bœuf prononça des paroles humaines, et dit à celui qui le touchait en le conduisant : « Les hommes feront défaut et les blés seront abondants ». Cette année-là, naquit chez les Péligniens Ovide, appelé Naso parce qu'il avait un grand nez. **En cette année, au-delà du Tibre de l'huile jaillit et ne cessa de couler toute une journée, comme une fontaine ; elle symbolisait la grâce de Jésus-Christ qui devait bientôt venir au monde.** En ce temps-là, le fils d'Antipater, nommé Hérode, devint roi de Judée [...], et fut le premier roi étranger à régner sur les Juifs, etc. (trad. personnelle)

En français moderne, la description du prodige de l'huile donnerait : « Cette année-là, au Transtévère, de l'huile sortit et n'arrêta pas de couler un jour entier, comme une fontaine ; cela symbolisait la grâce de Jésus-Christ qui bientôt allait venir au monde ».

En écrivant ces mots, le poète du XIV^e siècle ne nous a pas donné une traduction exacte du texte latin de Jérôme. Ce dernier ne faisait pas allusion à une *fontaine*, l'expression *fons olei* n'est pas attestée avant Orose au début du Ve siècle. Le *ex gentibus* de Jérôme a été ici glosé pour mieux correspondre à ce qui deviendra au Moyen Âge l'*opinio communis* sur la signification du prodige. À plusieurs reprises déjà, nous avons noté que cette expression posait des problèmes aux utilisateurs de Jérôme. Peut-être le rédacteur du *Renart* avait-il sous

les yeux un des nombreux continuateurs-adaptateurs de l'auteur du *Canon* ? Mais lequel ? Peu importe au fond.

La suite de la version en prose est occupée par des développements sur Hérode, sur Virgile et les merveilles qu'on lui attribue à Naples et à Rome, sur la naissance de la Vierge Marie et son éducation au Temple, sur la Visitation, sur la Naissance de Jean-Baptiste, sur le recensement prescrit par Auguste, sur la généalogie de Joseph, sur les Âges du Monde, sur l'incarnation et la nativité de Jésus, avec les prophéties à son propos et les prodiges qui la marquèrent. Le chapitre 9 traite d'une manière assez détaillée de deux événements auxquels nous avons consacré des études particulières : d'abord l'effondrement à Rome du Temple de la Paix et de la statue de Romulus qu'il abritait, ensuite la chute des Idoles notamment en Égypte.

Dans l'exposé de toutes ces matières, le rédacteur du *Renart le Contrefait* en prose ne suit plus Eusèbe-Jérôme, sinon de très loin. Par contre, au chapitre 10 (nous sommes maintenant à la p. 231 de l'édition), il se place à nouveau *expressis verbis* sous sa garantie :

(§ 1) *Eusebe dist que ung pou devant la nativité de Jhesucrist, aprez la mort Julez Cezar, troiz soleulx apparurent en Orient qui puis s'assemblerent en ung signe de la nativité de Jhesucrist, laquelle furent en une personne unies trois choses : le char humaine, la vye, la deÿté. Nous avons dit dessus [il renvoie à son premier chapitre] de la fontaine d'oeulle, qui sourdi de terre et tout ung jour ne cessa de courre jusquez au Tybre. Innocent le tiers raconte aussi comme il trouva en aucunes histores que quant Octavien l'empereur ot mis en la sussesion des Roumains aussi comme tout le monde, il fut si amiable au Senat qu'ilz le voulrent aorer, comme dieu. Mais l'empereur, sage et cler voyant et attendant sa mortalité, il ne vault usurper, etc.» (ch. 10, p. 231)*

(§ 1) Eusèbe rapporte qu'un peu avant la naissance de Jésus-Christ, après la mort de Jules César, trois soleils apparurent en Orient, qui se réunirent ensuite en signe de la Nativité du Christ, par laquelle trois choses furent unies en une personne : l'incarnation, la vie, la divinité. **Nous avons parlé plus haut de la fontaine d'huile qui jaillit de la terre et ne cessa de couler jusqu'au Tibre durant toute une journée.** Innocent III raconte aussi – comme il le trouva dans certaines histoires –, que quand l'empereur Octavien eut soumis les Romains et le monde entier, il fut si apprécié du Sénat qu'ils voulurent l'adorer, mais l'empereur, sage et clairvoyant et attendant sa mort, ne voulut pas usurper, etc. (trad. personnelle)

Suivront, dans ce même chapitre 10, aux p. 231-232, de longs développements sur « la vision d'Octavien », demandant à la Sibylle s'il doit accepter les honneurs divins et recevant, en réponse en quelque sorte, la vision de Marie avec l'enfant. Comme nous avons examiné [plus haut](#) ce récit, nous n'envisagerons ici que les deux prodiges qui ouvrent le chapitre.

Le rappel du prodige de l'huile n'appelle aucune observation nouvelle. Celui des trois soleils, rencontré à quelques reprises dans nos analyses, faisait partie intégrante d'Eusèbe-Jérôme sous la forme *Romae tres simul exorti soles paulatim in eundem orbem coierunt*, mais le *Canon* du IV^e siècle ne fournissait pas d'interprétation chrétienne du phénomène, pas même une mise en rapport avec la Naissance du Christ. Dans le *Renart* par contre, le prodige

bénéficie d'une symbolisation fort élaborée : « un signe de la Nativité, où trois choses fusionnent en une seule personne : la chair humaine, la vie et la divinité ». Preuve nouvelle de la grande influence de Voragine, dans le chapitre 6 duquel on pouvait lire :

Per quod significatur quod trini et unius dei notitia toti orbi imminabat, uel quod natus erat ille in quod tria, scilicet anima, caro et deitas, in unam personam conuenerant. (Légende dorée, p. 69, éd. G.P. Maggion,)

Il est ainsi signifié que la connaissance du Dieu trine et unique allait se répandre dans tout l'univers, ou bien qu'était né celui en qui trois choses, l'âme, la chair et la déité (*anima, caro et deitas*) se conjoignaient en une seule personne. (trad. d'après A. Boureau p. 54)

19. Ptolémée de Lucques, *Ecclesiastica historia* (entre 1314 et 1316)

Historia ecclesiastica nova : nebst Fortsetzungen bis 1329 / Tholomeus von Lucca ; herausgegeben von Ottavio Clavuot ; nach Vorarbeiten von Ludwig Schmugge, Hanovre, 2009, 784 p. (M.G.H., S.S., XXXIX). Accessible aussi sur la [Toile](#).

Ptolémée de Lucques ou Tolomeo da Lucca (c. 1236 - c. 1327) est un Dominicain italien, théologien et chroniqueur, qui fut un temps confident et confesseur de Thomas d'Aquin. Il rédigea notamment une *Historia ecclesiastica nova* en 24 livres, qui fut publiée en 1314 et 1316 et qui racontait l'histoire de l'Église de la naissance du Christ à l'année 1294.

Le chapitre 3 du premier livre (p. 10 et 11 de l'éd. Clavuot) est consacré aux événements extraordinaires qui ont marqué la naissance miraculeuse du Christ à Bethléem et qui, selon lui, dépassent les possibilités de la nature terrestre : *Natura [...] terrestris quedam agit singularia ultra sue virtutis cursum*. À la fin du chapitre, il les qualifiera de *mirabilia*.

Le passage ne manque pas d'intérêt. Le voici, accompagné d'une traduction française. Le premier paragraphe concerne l'effondrement du temple de la Paix le jour même de la Nativité :

Primum, quod refert Historia scolastica, quod ea die, qua natus est Dominus, templum pacis in Vrbe corruit edificatum per Romulum, quod sic dicebatur, ut historie referunt, quia in ipso Romulus iam primus rex in dicta civitate in prefato templo immunitatem malefactoribus dedit, et quia locus erat munitissimus et fortis, queritantibus de firmitate eius respondit prefatus rex tunc ruinam pati, cum virgo pareret, quod et factum fuit in ortu Domini. [...] (I, 3 ; p. 10, éd. Clavuot)

D'abord, ce que rapporte l'*Histoire scolastique*, c'est le fait que, le jour de la naissance du Seigneur, le Temple de la Paix, à Rome, s'effondra. Il avait été construit par Romulus, et était ainsi appelé, à ce qu'on raconte, parce que Romulus, le premier roi de la cité, avait dans ce temple donné asile aux malfaiteurs. C'était un endroit très fortifié et solide. Et à des gens qui l'interrogeaient sur sa solidité, Romulus avait répondu qu'il ne tomberait en ruine que lorsqu'une vierge mettrait un enfant au monde. Ce qui arriva à la naissance du Seigneur. [...] (trad. personnelle)

Ptolémée de Lucques renvoie donc à l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur. Nous avons fait allusion [plus haut](#) à l'*additio* au texte de Pierre, où se trouvaient précisément rassemblés, sous une forme extrêmement brève (*Romae templum pacis corruit, fons olei erupit, Caesar praeceperat ne quis eum divum vocaret*, dans *P.L.*, t. 198, col. 1540 C), les

trois prodiges dont Ptolémée de Lucques va traiter ici. Mais les développements qu'il leur consacre ne sont plus de Pierre le Mangeur.

En ce qui concerne le « Temple de la Paix », appelé aussi dans la tradition « Temple de l'Éternité » et dont il a longuement été question dans un autre article ([FEC, 27, 2014](#)), le Dominicain italien, qui a bien enregistré le présage conditionnel d'éternité dont bénéficia ce Temple, le confond ici avec l'asile où Romulus, soucieux après la fondation de Rome de gonfler la population de la Ville, avait accueilli une série de personnages peu recommandables (cfr par exemple Tite-Live, I, 8, 4-6, et toute la tradition sur l'Asile romuléen).

Le paragraphe suivant, qui nous concerne davantage ici, développe le *fons olei erupit* de Pierre le Mangeur, en s'intéressant surtout à la *taberna (e)meritoria*, mais, on va le voir, d'une manière assez personnelle :

Ipsa etiam die taberna emeritoria oleum emisit quasi rivum usque ad Tiberim, sic dicta, quia milites antiquitati ibidem quiescerent, quibus iam tanquam sine laboris merito providebatur de fisco. Et quia tantam ostenderunt Romani circa milites legionis antiquos meritos pietatem, ostendit Deus in ortu Domini virtutem sui effectus in ipsa taberna. Et sicut nascebatur ille, qui unctus erat oleo misericordie et fluentis gratie, hoc significaret predicta domus. (I, 3 ; p. 10-11, éd. Clavuot)

Ce jour-là aussi, de l'huile sortit de la *taberna emeritoria* comme un ruisseau, coulant jusqu'au Tibre. La taverne était ainsi appelée, parce que, dans l'antiquité y trouvaient refuge les soldats qui bénéficiaient, à juste titre, du soutien de l'État, sans plus être en service. Et parce que les Romains montraient une telle piété envers leurs vieux légionnaires démobilisés, Dieu, à la naissance du Seigneur, montra, dans cette taverne, l'effet de sa puissance. La demeure dont nous parlons aurait précisément signifié que naissait celui qui était oint par l'huile de la miséricorde et les flots de grâce. (trad. personnelle)

Pour ce qui est de la définition de la *taberna (e)meritoria* et de la signification que voulait lui donner Ptolémée de Lucques, E. von Frauenholz (*Augustus*, 1926, p. 103) pense que Ptolémée de Lucques « faisait sortir la source d'huile d'une *tabula emeritoria*, comme signe de la satisfaction (*Wohlgefallen*) divine à voir les Romains aider les soldats qui avaient terminé leur service. »

Le troisième et dernier paragraphe porte sur le *Caesar praeceperat ne quis eum divum vocaret* de Pierre le Mangeur, auquel Ptolémée se réfère expressément une nouvelle fois, en avouant avoir également repris des informations à Orose (VI, 22, 4-5). Nous ne donnerons que le début du texte :

Refert etiam eadem historia et hoc idem Orosius in VI. libro Contra paganos, quod eadem die, qua natus est Dominus, precepit Cesar Augustus, ne quis ipsum dominum vocaret. (I, 3 ; p. 11 éd. Clavuot)

L'*Histoire scolastique* ainsi qu'Orose au livre six de son *Contra paganos* rapportent également que, ce même jour de la Nativité de Dieu, César Auguste ordonna que personne ne l'appelât « Seigneur ». (trad. personnelle)

Ptolémée continue en disant que, ce même jour, « comme le rapporte Luc », l'empereur ordonna le recensement universel, « en gage d'allégeance et de soumission à Notre Seigneur Jésus-Christ », mais la discussion sur ces textes nous entraînerait trop loin du « prodige de l'huile ».

20. *Li Romanz de saint Fanuel* (XIII^e siècle)

Avant de retrouver Jean d'Outremeuse, il nous faut encore dire un mot du prodige de l'huile tel qu'il est présenté dans le *Romanz de saint Fanuel* (cfr [plus haut](#)). Sa version, très courte, se réduit en tout et pour tout à deux vers (vers 1771-1772), mais, après ce qui vient d'être dit sur l'évolution pluriséculaire du motif, elle ne peut que surprendre.

Le rédacteur, demandant à son public attention et silence, annonce qu'il va raconter les merveilles qui marquèrent la naissance du Christ :

<i>Ovrés vos cuers et vos oreilles.</i>	1767	Ouvrez vos cœurs et vos oreilles
<i>Si escoutez molt grans merveilles</i>		et écoutez les très grandes merveilles
<i>qui a Rome avindrent le jor</i>		qui se produisirent à Rome le jour
<i>que Dex naqsqui por nostre amor.</i>	1770	où Dieu naquit par amour pour nous.
<i>La grant riviere et tot le Tibre</i>		La grande rivière et tout le Tibre
<i>Qui cort a Rome devint oile.</i>		qui coule à Rome devinrent huile.

Les deux derniers vers interpellent. On ne voit pas où le rédacteur aurait rencontré un texte formulé de cette manière. Bien sûr, on entrevoit l'origine du mot français *riviere* : il rend le *rivus* latin qui, dans plusieurs des textes antérieurs, caractérisaient « le flot d'huile » censé couler de la *taberna*. On comprend aussi la présence du Tibre dans le récit : non seulement le surgissement de l'huile avait eu lieu dans le Transtévère (*trans Tiberim* en latin), mais plusieurs textes antérieurs précisaient aussi que « le flot d'huile » allait se déverser dans le Tibre. Mais cela étant, l'*opinio communis* au Moyen Âge envisageait un surgissement d'huile et non une transformation d'eau en huile.

Un seul autre texte, semble-t-il, va dans ce sens. Il est isolé, mais important en ce qu'il figure sous la plume de Jacques de Voragine. Au chapitre 6 de *La légende dorée*, qui traite de la Nativité du Seigneur, on trouve en effet, dans la liste des prodiges qui ont marqué l'événement, qu'une « fontaine d'eau s'est transformée en une fontaine d'huile (*fons aque in liquorem olei uersus est*), qui s'écoula jusque dans le Tibre en flots abondants » (trad. A. Boureau). Le plus curieux est que le même Voragine met *expressis verbis* cette vision des choses sous la garantie d'Orose et d'Innocent III.

Nous avons étudié ce texte [plus haut](#) en faisant remarquer que l'auteur de *La légende dorée* se trompait sur ce point. À notre connaissance en tout cas, ces deux prétendus garants

ne parlent pas « d'une fontaine d'eau qui se serait transformée en une fontaine d'huile ». Ils ne localisent pas non plus l'événement en référence à Sainte-Marie du Transtévère et ne font pas davantage état d'une quelconque prophétie de la Sibylle concernant cette source d'huile. Ces deux informations aussi figurent dans le même passage de Voragine.

Et que dire alors d'une transformation en huile de l'eau du Tibre ? Ces deux vers du *Romanz de Saint Fanuel* n'ont aucun sens en soi et ne correspondent à rien de ce que nous connaissons de l'évolution du motif dans la tradition. Et pourtant, ils vont influencer, au moins en partie, Jean d'Outremeuse.

21. Jean d'Outremeuse (XIV^e siècle)

Très curieusement, Jean d'Outremeuse signale le prodige de l'huile trois fois dans *Ly Myreur*, mais dans des contextes différents, et sans qu'on puisse relever de cohérence entre les trois mentions.

a. Premier texte (*Myreur*, I, p. 344-345)

Le premier texte est le passage où Jean d'Outremeuse mentionne les trois prodiges censés s'être produits lors de la Naissance du Christ à Bethléem.

Item doit-ons savoir que ons true en la sainte escripture que le jour quant Dieu fut neis avient à Romme mult grant myracle, car les riwes qui coroient là, et par especial la Tybre, et une fontaine que ons nom la Tabarite emeritoir, qui siet en [p. 345] Trans-Tyberin, devinrent oyle, et par tout le jour jettont grans riwes. Et enssi apparut I circle entour le soleal, al manere del arch celeste.

Item en la citeit de Jherusalem entrat à chi jour une bieste que oncques nuls hons n'avoit plus veyut, n'en ne savoit-ons dont elle venoit, ne queile bieste chu astoit : elle coroit par la citeit de Jherusalem, et disoit que Jhesus astoit neis de virgue, qui venoit tout le monde rachateir. (Myreur, I, p. 344-345)

On doit aussi savoir qu'on trouve dans la sainte écriture que le jour de la naissance de Dieu, un très grand miracle se produisit à Rome. Les rivières qui y coulaient, et spécialement le Tibre, ainsi qu'une fontaine qu'on nomme la *Taberna Meritoria*, située dans le Transtévère, se changèrent en huile, coulant à flots durant tout le jour. Un cercle apparut aussi autour du soleil, comme un arc-en-ciel.

Ce jour-là entra dans la cité de Jérusalem une bête que personne n'a plus jamais vue ; on ne savait pas d'où elle venait, ni de quelle bête il s'agissait ; elle courait à travers la cité de Jérusalem, et disait que Jésus était né d'une vierge et qu'il venait racheter l'univers. (trad. persnnelle)

Laissons de côté la bête parlante de Jérusalem, sur laquelle le texte ne donne aucune précision, et concentrons-nous sur les prodiges romains. Le cercle autour du soleil nous est familier : il est souvent cité, a été beaucoup discuté et ne nécessite plus ici de commentaire particulier. Ce n'est pas le cas du prodige de l'huile.

Le chroniqueur liégeois est certainement influencé par *Li Romanz de saint Fanuel*, qui lui a servi de modèle dans les pages précédentes. Cela explique fort bien deux éléments caractéristiques rares dans la tradition : le changement d'eau en huile et la double mention des rivières et du Tibre. La formule *les riwes qui coroient là, et par especial la Tybre* (« les

rivières qui y coulaient et spécialement le Tibre ») correspond très bien aux vers 1771-1772 du modèle : *La grant riviere et tot le Tibre / Qui cort a Rome.*

Mais l'allusion à la *taberna meritoria*, curieusement dénommée *Tabarite meritoir*, ne peut pas provenir du *Romanz*, où elle n'apparaît pas. Si Jean d'Outremeuse la connaît, c'est par une autre voie, qu'il n'est pas difficile d'identifier.

d. Deuxième texte : *Myreur*, I, p. 68

En fait le chroniqueur liégeois en avait déjà parlé auparavant, dans la section du *Myreur* où il avait traduit en français les *Mirabilia urbis Romae*. Voici textuellement ce qu'il écrivait en *Myreur*, I, p. 68 :

<p><i>Item, à Sainte-Marie trans Tyberim fut li temple Ravennant, et fut la maison de deserte, où ons deservoit aux chevaliers chu qu'ilh faisoient por les senateurs, et demoroient là lesdis chevaliers. (Myreur, I, p. 68).</i></p>	<p>À Sainte-Marie au Transtévère s'élevaient le Temple des Ravennates ainsi que la Maison du Mérite, où on récompensait les chevaliers de ce qu'ils faisaient pour les sénateurs. C'est là que demeuraient les dits chevaliers. (trad. personnelle)</p>
--	---

Cela nous ramène aux analyses précédentes qui portaient sur le texte des *Mirabilia* ([plus haut](#)) et sur celui de Martin d'Opava ([plus haut](#)). Le *Temple Ravennant* de Jean d'Outremeuse est tout simplement la traduction « brute » d'un *Templum Ravenna(n)tium*, qu'il trouvait dans son modèle et qu'il ne comprenait certainement pas plus que lui. Notre commentaire a montré que cette curieuse expression conservait plus que probablement le souvenir d'un ancien camp militaire romain (*castra Ravenna[n]tium*), celui des marins de la flotte de Ravenne détachés à Rome.

Quant à la *maison de deserte* du chroniqueur liégeois, elle représente évidemment la traduction de *taberna meritoria*. L'emploi, en français, du substantif *deserte* (« ce qu'on a mérité, la récompense, le salaire », [Dictionnaire du Moyen Français](#)) et du verbe *deservoit* (« récompenser, payer en retour », [Dictionnaire du Moyen Français](#)), montre que notre traducteur s'est orienté vers l'idée de « récompense ». Selon lui cette maison accueillait les *chevaliers* (entendez les « soldats ») qu'on souhaitait récompenser pour les services rendus aux sénateurs.

On sait combien l'expression latine de *taberna (e)meritoria* a interpellé les auteurs médiévaux qui ne savaient pas exactement ce qu'elle signifiait. On se souviendra notamment des commentaires de Guillaume le Clerc de Normandie ([plus haut](#)) et de Ptolémée de Lucques ([plus haut](#)).

Mais – on l'aura constaté – cette attestation de *Myreur*, I, p. 68, ne fait pas allusion au prodige de l'huile. Ce n'est pas difficile à comprendre après ce que nous avons dit plus haut :

dans leur description de la zone du Transtévère, ni la version ancienne des *Mirabilia urbis* ([plus haut](#)), ni celle, postérieure, de Martin d'Opava ([plus haut](#)) ne mentionnent le prodige de l'huile. Il n'était question chez elle que des bâtiments : l'église de Sainte-Marie, la *taberna* et le *Templum*.

Ainsi donc, des deux textes de Jean d'Outremeuse dont nous venons de parler, le premier (*Myreur*, I, p. 68), qui reflète étroitement la tradition des *Mirabilia*, décrit les lieux mais ne contient aucune allusion au prodige lui-même, tandis que le second, situé beaucoup plus loin dans l'œuvre (*Myreur*, I, p. 344-345) et traitant de la Naissance à Bethléem, décrit les lieux et rapporte le prodige de l'huile.

c. Troisième texte : *Myreur*, I, p. 331-332

Un troisième texte du chroniqueur liégeois (*Myreur*, I, p. 331-332) mentionne aussi le phénomène de la fontaine d'huile, en le liant à un prodige. Mais cette fois il ne s'agit pas simplement (comme en I, 345) d'un cercle mais de *trois* cercles autour du soleil. Le passage figure dans l'histoire d'Hérode, une dizaine de pages avant la présentation des trois prodiges entourant la naissance de Bethléem (*Myreur*, I, p. 344-345). Il s'y trouve d'ailleurs plutôt isolé. Voyons cela de plus près.

Dans la chronologie de Jean d'Outremeuse, nous sommes en l'an 579 de l'exil à Babylone, c'est-à-dire dix ans avant la Naissance du Christ. Dans le récit du chroniqueur, les faits sont en général présentés sous forme de notices, souvent brèves.

Après plusieurs d'entre elles qui touchent à la biographie d'Hérode, le chroniqueur liégeois revient à Rome pour signaler des prodiges survenus dans la cité *en cel temps*, un temps contemporain donc des réalisations d'Hérode :

En cel temps, en Trans Tyberim à Romme, apparut I fontaine qui jettoit oyle à si grant planteit, que li riwe en corroit par si grant habundanche que ch'estoit mervelhe. Item, adont apparurent trois cercles entour le soleal, sicom ly arc Dieu. (Myreur, I, p. 331-332)

À cette époque, au Transtévère à Rome, apparut une fontaine qui déversait une telle quantité d'huile qu'elle coulait à flots, avec une telle abondance que c'en était merveille. Alors aussi apparurent trois cercles entourant le soleil, comme des arcs-en-ciel. (trad. personnelle)

Le chroniqueur liégeois reprend ensuite l'énoncé des réalisations d'Hérode, qu'il mêle à des notices sur le roi de Tongres.

La chronologie qu'il adopte ici pour le prodige de l'huile ne correspond à rien dans la tradition conservée, laquelle le place soit dans la période suivant la mort de César (il a alors une valeur d'annonce), soit au moment de la naissance du Christ (il contribue à la célébrer). La mention de trois cercles autour du soleil est également curieuse. Sauf erreur de notre part,

les prodiges « solaires » consistent soit en trois soleils qui finissent par n'en plus former qu'un, soit en un cercle autour du soleil, une sorte d'arc-en-ciel, l'image de la Vierge et de l'Enfant pouvant éventuellement s'introduire dans le cercle.

Comment cette notice s'est-elle introduite dans le récit des événements liés à Hérode et au roi de Tongres ? On ne le sait pas.

Mais quoi qu'il en soit, quand on est habitué aux mentions du prodige de l'huile dans la tradition, une absence saute aux yeux. Aucun de ces trois textes de Jean d'Outremeuse n'évoque les interprétations chrétiennes de ce prodige, un aspect des choses sur lequel pourtant plusieurs auteurs médiévaux s'étaient penchés en laissant courir leur imagination.

22. La *Weltchronik* d'Heinrich von München (vers le XIV^e siècle)

Nous avons présenté [plus haut](#) cette énorme compilation d'histoire universelle, à la tradition manuscrite très compliquée, écrite dans le courant du XIV^e siècle et conventionnellement présentée sous le nom d'Heinrich von München.

Rappelons que la section qui nous intéresse ici est le deuxième chapitre de la *Neue EE*. Il y est question de la naissance de Jésus (*Geburt Jesu*) et des événements qui y sont liés, notamment la vision d'Octavien et le prodige de l'huile (vers 105-114 ; éd. Fr. Schaw, 2008, p. 8). Voici ce qu'il en est de ce dernier :

<i>Do nu got geporn waz</i>	105	Quand Dieu fut né
<i>und sein die magt genesen waz,</i>		et que la vierge fut guérie,
<i>von ol zu Rom ein prunn ersprank.</i>		une source d'huile jaillit à Rome.
<i>schon ol auz der erd drank</i>		L'huile sortit abondamment de la terre,
<i>alz daz wasser und flos.</i>		comme de l'eau, et se mit à couler.
<i>daz waz von got ein wunder groz.</i>	110	C'était une grande merveille de Dieu.
<i>den prunn manig mensch sach.</i>		Beaucoup de gens virent la source,
<i>der ran mer dann jar und tach</i>		qui coula plus d'une année et un jour
<i>in daz wazzer zu hant</i>		et alla se jeter dans l'eau
<i>ze Rom daz die Teifer ist genant.</i>		à Rome qui est appelée le Tibre.

Le prodige nous est bien connu. Mais c'est la première fois qu'il est lié à l'état de santé de la Vierge, la première fois aussi qu'on rencontre pour le phénomène une durée aussi curieuse. D'après l'éditeur moderne Fr. Shaw, ce vers 112 pourrait être une reprise textuelle du vers 2255 d'un ouvrage que Heinrich avait utilisé dans la rédaction des vers précédents, en l'occurrence la *Marienleben* du Frère Philippe le Chartreux. Heinrich von München aurait-il repris ce vers sans se rendre compte de la difficulté qu'il présentait ?

Il n'est en tout cas pas question ici d'une transformation d'eau en huile, comme chez d'autres auteurs. Mais on aura remarqué la présence du mot *wazzer* à deux reprises, tout comme celle du mot *ol*.

23. La *Chronique* de Jacob Twinger von Königshofen (vers 1400)

Jacques Twinger de Koenigshoffen (1346-1420), presque un contemporain de Jean d'Outremeuse, a déjà été présenté et utilisé [plus haut](#), dans la discussion sur la vision d'Octavien.

Le chapitre analysé alors est suivi (toujours à la p. 336 de l'édition de Leipzig, 1870), sous le titre *Von Zeichen*, d'une notice dans laquelle le chroniqueur strasbourgeois évoque, très brièvement, le prodige de l'huile et l'effondrement du Temple de la Paix qui eurent lieu le jour même de la Nativité. Nous donnons ci-dessous le texte intégral de ce chapitre, qui signale aussi d'autres événements, à savoir l'arrivée des trois Rois à Bethléem au treizième jour de la Naissance, ainsi que la fuite en Égypte située à quarante jours de voyage de Bethléem et le séjour dans ce pays qui durera sept ans, jusqu'à la mort d'Hérode.

Ces deux derniers points se rapportent bien sûr à l'Épisode égyptien des Enfances de Jésus, étudié dans un autre article ([FEC, 27, 2014](#)). Mais comme ce texte de la *Chronique* de Jacob Twinger von Könisghofen nous avait alors échappé, nous avons jugé utile de le citer ici.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne le prodige de l'huile, la notice ne contient rien de vraiment intéressant pour notre sujet.

Von zeichen

Uf disen selben dag also got geborn wart, do entsprang ein burne zû Rome, us dem ging ein gros fluhs oleys den gantzen dag, das do flos untze in die Tyber. Und der tempel des friden zerfiel.

Donoch an dem 13. tage koment die heiligen drige künige zû dem kindelin gein Betlehem und opfertent ime, also in lompartica historia volleklicher geschriben stet. Donoch in dem selben jore floch Joseph mit dem kindelin in Egiptenland uf 40 tageweide von Betlehem und worent do untz das künig Herodes gestarb : daz was 7 jor. (p. 336, Leipzig, 1870)

Des signes

Le jour même où Dieu naquit surgit à Rome une source, de laquelle coula pendant une journée entière un grand flot d'huile qui alla se jeter dans le Tibre. Et le temple de la Paix s'écroula.

Ensuite au treizième jour, les trois saints rois arrivèrent à Bethléem auprès de l'Enfant à qui ils offrirent des présents, comme on le raconte dans l'*Historia Lombardica*. Ensuite, la même année, Joseph s'enfuit avec l'Enfant en Égypte à quarante journées de Bethléem et il y resta jusqu'à la mort du roi Hérode, c'est-à-dire sept ans. (trad. personnelle)

24. Denys le Chartreux (1402 ?-1471)

D. Dionysii Cartusiani enarratio epistolarum et evangeliorum de Sanctis per totum anni circulum. [...]. Pars altera. Homiliarum Dionysii, quae peculiariter est de Sanctis. Ad verum originale diligenter recognita, & sermonibus aliquot, qui alias desiderant, studiose adaucta. Editio Tertia, Coloniae, Petrus Quentel, 1542, 398 folios.

Notre dernier exemple viendra d'un auteur du XV^e siècle, postérieur donc, à Jean d'Outremeuse, en l'espèce Denys le Chartreux. Il est, comme Nicolas de Clairvaux ([plus](#)

[haut](#)) et Innocent III ([plus haut](#)), l'auteur de plusieurs sermons de Noël. L'un de ceux-ci, le septième (*In summa missa nativitatis Domini*), rapporte une série de miracles rattachés à la naissance du Christ. Il en a été question à deux reprises, une fois à propos du [cercle d'or autour du soleil](#) et une autre fois à propos de la [vision d'Octavien](#).

On se souviendra que ce *Sermo VII* s'étend sur les folios XLVIII verso et XLIX recto et verso de l'édition utilisée, que le passage qui nous intéresse se trouve à la fin du sermon et que le prédicateur y déclare utiliser des textes d'Innocent III, pape de 1198 à 1216.

Denys évoque ainsi les nombreux miracles réalisés par le Christ le jour de sa naissance pour la faire connaître au monde (*hodie Christus dominus noster multa mirabilia fecit in mundo, per quae suam declaravit natiuitatem*). Il décrit d'abord l'effondrement du Temple de l'Éternité, appelé aussi Temple de la Paix, rappelant la prédiction d'éternité qui avait été faite à son sujet par Apollon. Avec lui s'effondra aussi, continue Denys, la statue de Romulus qu'il abritait. Vient ensuite l'allusion à la fontaine d'huile :

Iterum ait Papa Innocentius tertius, & idem testatur Orosius, quod in nocte natiuitatis Christi, fons aquae uersus est Romae in oleum, qui erumpens usque in Tiberim fluxit, totoque die illo largissime emanauit, & ibi nunc est S. Maria trans Tiberim. Prophetauerat quippe Sibylla quod quando erumperet fons olei, nasceretur saluator. Per hoc autem significatum est, quod per Christi aduentum fons pietatis diuinae misericordiam suam cunctis hominibus prae solito copiosissime exhiberet, quia per oleum misericordia designatur. (fol. XLIX verso de l'édition)

Le Pape Innocent III et Orose affirment encore que dans la nuit de la naissance du Christ, une fontaine d'eau à Rome se transforma en huile ; elle jaillit à flots pendant toute la journée et coula jusqu'au Tibre. C'est là que se trouve aujourd'hui Sainte-Marie du Transtévère. La Sibylle en effet avait prophétisé que le Sauveur naîtrait lorsque surgirait une fontaine d'huile. La signification de tout cela est la suivante : l'huile désigne la miséricorde et, avec l'arrivée du Christ, la fontaine de la piété divine a manifesté sa miséricorde pour tous les hommes plus abondamment que d'habitude. (trad. personnelle)

On se méfiera de la garantie d'Orose et d'Innocent III dont se réclame Denys le Chartreux. Les passages de ces deux auteurs, que nous avons conservés, n'évoquaient en effet ni la transformation de l'eau en huile, ni la prophétie de la Sibylle. Mieux encore, Orose ne plaçait pas le prodige de l'huile dans la nuit de Noël.

Il est vraisemblable à ce propos que, dans son sermon, Denys le Chartreux se soit borné à retranscrire ce qu'avait écrit, plus de deux siècles auparavant, l'auteur de *La légende dorée* :

Rome etiam, ut testatur Orosius et Innocentius papa tertius, fons aque in liquorem olei uersus est et erumpens usque ad Tyberim profluxit et tota die illa largissime emanauit et ibi est modo Sancta Maria trans Tyberim. Prophetauerat enim Sibylla quod quando erumperet fons olei nasceretur saluator. (éd. G.P. Maggioni, p. 68-69)

Nous avons eu l'occasion plus haut ([plus haut](#)) d'expliquer en détail que cette vision de Jacques de Voragine ne correspondait ni aux vues d'Orose, ni à celles d'Innocent III.

*

Denys le Chartreux présente ensuite la Chute des Idoles d'Égypte et la vision d'Octavien avant de clôturer son sermon par les mots suivants : « On peut lire dans les livres que beaucoup d'autres miracles furent accomplis ce jour-là pour montrer combien cette naissance fut admirable et heureuse » (*Multa alia mirabilia die hoc facta leguntur, per quae omnia declaratur, quam admiranda ac gratiosa fuit natiuitas Christi filii Dei ex uirgine*). Il a donc laissé tomber un certain nombre de prodiges. C'est une première observation. On peut en faire d'autres.

D'abord pour souligner qu'il faut se montrer très défiant à l'égard des garants dont les noms apparaissent dans les citations. Il a été facile de montrer la légèreté manifestée en la matière par Denys le Chartreux et par Voragine, mais leur exemple est loin d'être isolé. Au fond, les auteurs médiévaux se copient et se recopient, sans véritable vérification. Il semble de bon ton de citer des sources, qui... n'en sont pas.

Ensuite pour relever, cette fois à propos de la liste même des prodiges, qu'abstraction faite de la Chute des Idoles, les trois prodiges retenus correspondent à ceux qui étaient déjà énumérés dans l'*additio* au chapitre 5 de Pierre le Mangeur, à savoir : *Romae templum pacis corruit, fons olei erupit, Caesar praeceperat ne quis eum divum vocaret* (P.L, t. 198, col. 1540 C). Plusieurs autres textes médiévaux donnent ce même trio de prodiges dans le même ordre.

25. John Capgrave, *Ye Solace of Pilgrimes* (1450)

Dans son guide écrit vers 1450 à l'usage des pèlerins de Rome (cfr [plus haut](#)), John Capgrave consacre un chapitre de son deuxième livre à *Sancta Maria in Trastevere*. Il situe d'abord l'église en expliquant le sens du mot Transtévère, puis rapporte qu'elle fut construite à l'endroit où jadis (*in eld tyme*) avait été fondée une sorte de maison de repos pour les soldats âgés (*ordeyned to refresching of knhytis aftir her labour whan thei were falle in age*). Il n'utilise toutefois pas l'expression *Tabula Meritoria*.

Il évoque ensuite sans insister le prodige de l'huile :

Le jour où naquit le Christ, c'est précisément là que jaillirent deux sources d'huile (*too wellis of oyle*) qui, toute la journée, se déversèrent en abondance dans le Tibre. Pour les gens de l'endroit, les deux sources sont encore l'objet d'une profonde vénération. (trad. personnelle)

L'originalité du voyageur anglais est de préciser qu'il y avait *deux* sources, et surtout de gloser longuement sur la signification de l'huile. En effet de tous les auteurs rencontrés jusqu'ici, c'est celui qui s'étend le plus sur la question du lien entre l'huile et la miséricorde :

La raison pour laquelle elles répandirent de l'huile plutôt qu'un autre liquide est attribuée par les érudits au fait que l'huile est le signe de la miséricorde ; c'est qu'alors était venu ce roi qui apportait avec lui une loi pleine de miséricorde. Dans leurs travaux, ils parlent de cette correspondance entre huile et

miséricorde. Ils disent que, comme l'huile couvre tout autre liquide, ainsi la miséricorde du Seigneur s'élève au-dessus de toutes ses œuvres.

Pensez à la manière dont on fait l'huile : de petites semences, de petits fruits, sont pressés fortement pour obtenir ce doux nectar. Dans le monde, le Christ fut considéré seulement comme un petit fruit, mais quand il fut tué sur la croix jaillit de lui la miséricorde en grande abondance pour notre rédemption. Considérez l'excès de miséricorde qui est dans la nouvelle loi : sous la loi de Moïse, celui qui ramassait un petit morceau de bois sec le jour de la fête était lapidé à mort ; sous la nouvelle loi, la femme surprise en commettant un adultère fut miséricordieusement épargnée de la mort grâce au jugement de Notre Seigneur Jésus. Avant, la loi disait : œil pour œil, dent pour dent, fracture pour fracture. Aujourd'hui est en vigueur la loi de la miséricorde ouvertement imposée, qui impose d'agir comme suit : si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui également l'autre.

Dans son *Épithalame de la miséricorde*, Salomon proclame ouvertement ceci : « Huile généreusement répandue sur tout, tel est ton nom ». Le nom de Jésus est une huile répandue avec générosité sur toute chose, au ciel, sur terre, en enfer. Au ciel il donne aux saints plus de joie qu'ils n'en méritent ; sur terre, il fait du bien à ceux qui le méprisent, et les peines qu'il inflige dans l'enfer ne sont pas proportionnelles à la gravité du péché. Nous sommes convaincus que les âmes de l'enfer souffrent de peines moindres que celles qu'elles méritent. (Capgrave, *Solace*, II, 12, p. 111-112 de l'édition C.A. Mills, 1911) (trad. personnelle)

Ici, c'est du Christ en croix qu'est censée jaillir une miséricorde, abondante, excessive même, qui touche tout le monde.

Ce commentaire de John Capgrave fait évidemment songer à [Nicolas de Clairvaux](#) (1150) qui avait pris comme thème de son sermon de Noël, et dans le contexte du prodige de l'huile, la même phrase de l'*Épithalame de Salomon*, que nous appelons aujourd'hui le *Cantique des Cantiques* (1, 2) : *Oleum effusum nomen tuum*.

26. Les vestiges archéologiques et/ou iconographiques

Nous avons rencontré [plus haut](#), dans un commentaire en prose du *Speculum regum* de Godefroi de Viterbe, un texte faisant état de l'existence, à l'époque du rédacteur, de « traces visibles » de la source (*ubi fontis uestigia uidentur hodierna die*). Quelles pourraient être ces traces ?

a. Généralités sur la zone du Transtévère

Avant de répondre à la question, il nous faut dire quelques mots du Transtévère, de la *Piazza di Santa Maria*, de ses fontaines, de son église et de ses richesses artistiques.

Administrativement, la zone du Transtévère (« au-delà du Tibre », par rapport au centre de Rome bien sûr) n'a été rattachée qu'assez tard à la Ville dont, quoique bien peuplée déjà à la période républicaine, elle ne faisait pas encore partie. Ce rattachement est dû à Auguste qui fit aussi creuser non loin de l'actuel hospice Saint-Cosme une naumachie, c'est-à-dire un bassin où se donnaient des spectacles de combat naval.

Un des endroits typiques du Transtévère est certainement la *Piazza di Santa Maria in Trastevere*, qui tire son nom de la *Basilica di Santa Maria in Trastevere*. La fontaine qui se

dresse au centre de cette place compte parmi les plus anciennes de Rome. Elle connut au fil des siècles de nombreuses restaurations, dont celle du Bernin en 1659 et, à la fin du XVII^e siècle, celle de l'architecte italo-suisse Carlo Fontana.



Piazza Santa Maria in Trastevere – La fontaine dans son état actuel

Source : <http://www.enjoyrome.com/walking/jewish.html>

Quant à l'église qui, dans son état actuel, date de la reconstruction du XII^e siècle (Innocent II, pape 1130-1143), elle a connu plusieurs états antérieurs, depuis le pape Calixte (217-222) qui, avec l'autorisation de l'empereur Alexandre Sévère, y aurait érigé un premier lieu de culte, abandonné pendant les persécutions. Jules Ier (337-352) y aurait établi une véritable église. En 828, Grégoire IV lui adjoignit un couvent. Au IX^e siècle aussi, elle fut transformée et dotée d'une crypte. Dans les siècles suivant sa reconstruction par Innocent II, elle fut restaurée à plusieurs reprises. Quant au portique actuel, il date du début du XVIII^e siècle.

C'est cette église qui abrite les *uestigia* du prodige de l'huile, évoqués dans le commentaire en prose de Godefroi de Viterbe.

b. Pietro Cavallini, la mosaïque de la Nativité (fin XIII^e siècle)

On a cité [plus haut](#), à propos de la vision d'Octavien, le nom du peintre Pietro Cavallini qui, à la fin du XIII^e siècle, avait peint à la fresque sur la voûte de l'église Sainte-Marie du Capitole une Vierge à l'Enfant entourée *da un cerchio di sole*. Le même artiste réalisa

également à Sainte-Marie du Transtévère plusieurs mosaïques de la vie et de la mort de la Vierge (en 1295-1299).

L'une d'elles, celle de la Nativité, a heureusement été conservée sous la conque absidiale.



Pietro Cavallini

Basilique de *Santa Maria in Trastevere*. Mosaïque de l'abside.

Source : <http://nativita.hypotheses.org/65>

L'accent est mis sur la grotte où Marie est étendue à côté du berceau de l'Enfant, veillé par l'âne et le bœuf. Joseph est aux pieds de Marie. Une étoile brille au-dessus de la grotte, derrière laquelle, à gauche, deux anges contemplant l'intérieur, tandis qu'à droite un troisième vient annoncer la naissance à un des bergers. Le messager porte un phylactère explicite : *Nuntio vobis gaudium magnum*. C'est le texte de Luc (II, 10), auquel correspond d'ailleurs assez bien la scène décrite jusqu'ici.

Ce qui ne correspond plus au texte évangélique et qui nous intéresse davantage, c'est la partie inférieure de la mosaïque. Elle présente un imposant bâtiment, désigné par *TABERNA* d'un côté et par *MERITORIA* de l'autre. Il a la forme d'une église avec un clocher. Des flots de

couleur sombre en sortent et viennent se jeter dans le Tibre, dont les eaux sont plus claires et auquel le bétail vient s'abreuver.

En bas de l'image, en guise de légende, une sorte d'invocation se déroule sur trois lignes :
IAM PVERVM IAM SVMME PATER POST TEMPORA NATVM / ACCIPIMVS GENITVM TIBI QVEM NOS
ESSE COEVVM / CREDIMVS HINCQVE OLEI SCATVRIRE LIQVAMINA TYBRIM : « Père très haut,
nous recevons maintenant l'enfant né après les temps écoulés ; cet enfant, nous croyons qu'il
a été engendré, qu'il est éternel comme toi et que d'ici [ou de lui] jaillissent des flots d'huile
vers le Tibre ».

c. L'inscription *Fons Olei*



Basilique de *Santa Maria in Trastevere*. Clôture du chœur.
Source sur la [Toile](#) (avec un assez long texte)

Toujours à l'intérieur de la Basilique, mais à droite des escaliers conduisant au sanctuaire, un panneau treillisé porte une inscription FONS OLEI, censée marquer l'endroit où l'huile sortit du sol, et sur le pavement, juste devant le panneau, une plaque de marbre livre un texte de commentaire, dont la photo ci-dessous n'a conservé que les deux premières lignes : HINC OLEVUM FLVXIT CVM CHRISTVS VIRGINE LVXIT. HIC ET DONATVR VENIA A QUOCVMQUE ROGATVR. NASCITVR HIC OLEVUM, DEVS VT DE VIRGINE, VTROQUE TERRARVM EST OLEO ROMA SACRATA CAPVT. VERSVS QVI OLIM LEGEBANTVR AD FONTEM OLEI : « D'ici coula l'huile quand le Christ vit le jour de la Vierge. Ici aussi le pardon est accordé à tout qui le demande. Ici est née l'huile, comme Dieu est né de la Vierge, et par ces deux huiles Rome a été sacrée tête du monde entier [Vers qu'on pouvait lire jadis près de la fontaine d'huile] ».

d. L'inscription *Taberna Meritoria* du plafond

Un autre texte, cette fois sur un des caissons du plafond, œuvre de Domenico Zampieri, dit Le Dominiquin, au XVIIe siècle, conserve aussi le souvenir du prodige :



Basilique de *Santa Maria in Trastevere*. Caisson du plafond.

Source : [Benediktinerabtei KorneliMünster](#)

IN HAC PRIMA DEI MATRIS AEDE / TABERNA OLIM MERITORIA / OLEI FON S E SOLO ERVMPENS / CHRISTI OR TVM PORTENDIT : « Dans cette première église de la Mère de Dieu, jadis *Taberna meritoria*, une source d’huile sortant du sol annonça la naissance du Christ ». L’adjectif *prima* fait penser à un passage de l’inscription rencontrée [plus haut](#) à propos de l’*Ara Coeli*, qui se présentait comme « la première de toutes celles jamais installées sur terre » (*cunctarum prima que fuit orbe sita*). Il est très vraisemblable qu’ait existé entre ces deux églises mariales une rivalité portant sur leur importance ou sur la date de leur construction. Elle n’apparaît d’ailleurs pas dans les textes littéraires, mais uniquement dans des inscriptions présentes dans les églises respectives.

e. Le tableau du Musée de Stuttgart

On se souviendra peut-être aussi d’un tableau vénitien du musée de Stuttgart (seconde moitié du XIVe), signalé [plus haut](#), qui pourrait avoir été inspiré par la fresque de Pietro Cavallini sur la vision d’Octavien, aujourd’hui disparue. Ce tableau comporte un détail intéressant, en l’espèce une fontaine circulaire où trois génies debout soutiennent de leurs épaules une vasque dans laquelle deux dragons crachent un liquide. La base de cette fontaine porte une inscription éloquente : *Fons aque in liquorem olii Rome versus est die qua Christus de Maria Virgine natus est* : « Une fontaine d’eau s’est transformée à Rome en fontaine d’huile le jour où le Christ est né de la Vierge Marie ». Manifestement le dessin est censé représenter la fontaine au centre de la *Piazza* :



Tableau vénitien du musée de Stuttgart. Détail.
Source : Ph. Verdier, *Naissance*, 1982, p. 107, fig. 3.

Ce n'est donc plus ici de la *Taberna meritoria* qu'il s'agit, mais d'une fontaine en pleine activité. Comme l'indique sans ambiguïté l'inscription, le motif représenté n'est plus l'huile surgissant du sol (cfr la mosaïque de P. Cavallini ou le *e solo erumpens* du caisson), mais la transformation en huile de l'eau d'une fontaine existante.

Ce motif de la transformation, moins courant dans la littérature médiévale que celui de la source d'huile, apparaît pour la première fois, à notre connaissance en tout cas, dans *La légende dorée* de [Jacques de Voragine](#). Comme nous l'avons vu, ce dernier, qui l'attribue erronément à Orose et à Innocent III, le transmettra (directement ou indirectement) au [Romanz de Fanuel](#), à [Jean d'Outremeuse](#) et à [Denys le Chartreux](#).

L'iconographie du prodige de l'huile est donc assez abondante, moins peut-être que celle de la vision d'Octavien, mais en tout cas davantage ciblée, topographiquement parlant.

Sur la *Piazza* et la *Basilica Santa Maria in Trastevere*, outre les pages signalées plus haut, on pourra voir sur la Toile le site [The Pilgrim](#) + <http://www.mariedenazareth.com/qui-est-marie/s-maria-trastevere> + <http://www.rome-roma.net/sainte-marie-du-trastevere.php> + <http://www.rome-passion.com/sainte-marie-trastevere.html>

27. Conclusions et perspectives

Le présent article a analysé la christianisation d'un certain nombre de motifs romains, qui, au départ, n'avaient aucun lien avec la Nativité, ni d'ailleurs avec la nouvelle religion, mais le cas du prodige de l'huile est particulièrement caractéristique. Le motif de la vision d'Octavien, analysé dans le chapitre précédent, était dès le départ un montage d'origine chrétienne, intégrant dans sa construction des éléments romains préchrétiens. Il avait connu une très longue évolution.

Pour sa part le motif de l'huile est entièrement d'origine romaine et son point de départ est infime. Il se christianise assez vite mais, une fois christianisé, il ne se fixe pas ; il se développe au contraire pour connaître une évolution fort longue, on oserait dire pluriséculaire,

portant à la fois sur le contenu et sur l'interprétation. Un monde de différence sépare en effet le point de départ mentionnant une sorte de liquide huileux apparu près du Tibre vers 40 avant Jésus-Christ de la vision d'auteurs postérieurs, comme Jean d'Outremerse (*Myreur*, I, p. 344-345) selon qui l'eau du Tibre se serait transformée en huile, pendant toute une journée. Nous avons tenté de retrouver, auteur après auteur, siècle après siècle, l'histoire de ce qu'on appelle « le prodige de l'huile ».

a. Les interprétations symboliques du prodige de l'huile

On ne connaît pas avec certitude le sens que les contemporains donnèrent au prodige (peut-être un présage de prospérité), mais très vite, comme en atteste déjà le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme, les chrétiens ont vu dans cet écoulement d'huile le symbole de « la grâce du Christ » : *significans Christi gratiam*. Pour des gens qui savaient que *Christos* voulait dire en grec « celui qui a été oint », « l'oint » (en latin *unctus*), le lien entre l'huile et le Christ s'imposait.

Mais avant d'aller plus loin, il importe d'attirer l'attention sur l'importance de l'huile dans l'Antiquité et de dire quelques mots de son symbolisme.

Le symbolisme de l'huile en général

Dans le monde antique, l'huile (surtout d'olive, mais il y en avait d'autres) était le « principal corps gras végétal ». Elle jouait un grand rôle, notamment dans l'alimentation, l'éclairage, le culte, l'hygiène, les soins du corps, la parfumerie, la pharmacie, le graissage des cuirs et des mécanismes. Sa production était énorme, son commerce florissant, et sa symbolique multiple, touchant à la flatterie, la récompense, le triomphe, la divinité, la majesté, la prospérité, l'abondance, la puissance, la force, la vie, voire la résurrection.

Intérêt des articles de dictionnaire sur le sujet : Jean-Pierre Brun, *Huile*, dans J. Leclant, *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, 2005, p. 1102-1103, s.v^o, pour la culture et les multiples utilisations. Plus particulièrement pour sa valeur de symbole : Jean-Claude Belfiore, *Dictionnaire des Croyances et Symboles de l'Antiquité*, Paris, 2010, p. 569-574. Sur la Toile, on pourra voir :

* <http://tecfa.unige.ch/tecfa/teaching/UVLibre/0001/bin41/symboles.htm>

* <http://seigneurjesus.free.fr/symboleschretiens.htm>

* <http://www.liturgiecatholique.fr/Qu-est-ce-que-la-messe-chrismale.html>

Dans l'Ancien Testament, l'huile symbolise la force de Dieu qui vient en nous et sert à consacrer prêtres, prophètes et rois. La liturgie catholique, elle aussi, utilise des huiles bénites, ainsi : l'huile des catéchumènes qui sert dans les célébrations préparatoires au baptême surtout pour les adultes ou les enfants déjà grands, l'huile des malades qui intervient dans la célébration du sacrement des malades, et le saint chrême, la principale des saintes huiles,

utilisée pour les sacrements du baptême, de la confirmation et de l'ordre, ainsi que pour la dédicace des églises et des autels. Cette dernière huile « symbolise la pénétration de l'Esprit Saint et de ses dons dans les âmes des fidèles. » Pareille énumération aide à comprendre l'importance de l'huile dans la vie des chrétiens.

D'après R. Le Gall (Dom), *Dictionnaire de liturgie*, Chambray-lès-Tours, 1983, 279 p., Accessible sur le [Portail de la Liturgie chrétienne](#).

On ne s'étonnera donc pas de l'intérêt porté par la tradition chrétienne médiévale à cette huile apparue mystérieusement au Transtévère, précisément à une époque de transition entre le monde païen et le monde chrétien.

L'huile et la miséricorde divine

L'huile « signifie la grâce du Christ » (*significans Christi gratiam*), lisait-on déjà chez Eusèbe-Jérôme (fin IVE-début Ve). Mais cette formulation ne semblant peut-être pas assez explicite, les auteurs postérieurs en retravaillèrent le symbolisme, généralement dans le sens de la « miséricorde divine ». L'huile véritable, écrira par exemple l'auteur du *Roman de Dolopathos*, c'est la miséricorde divine (*uerum oleum, id est ueram misericordiam*). Pour Nicolas de Clairvaux aussi, la « fontaine d'huile » est « fontaine de miséricorde » (*fons misericordiae*), et pour Denys le Chartreux, « l'huile désigne la miséricorde » (*per oleum misericordia designatur*). Ce motif de « l'huile de miséricorde » semble être assez courant dans la littérature médiévale.

Jean d'Outremeuse par exemple, inspiré par les apocryphes, en fait largement état dans le contexte de la descente du Christ aux Enfers. À plusieurs reprises (notamment *Myreur*, I, p. 396 et p. 416), il évoque « l'huile de miséricorde » qui sort de « l'arbre de miséricorde » et la présente comme un remède particulièrement efficace. En voici un exemple.

Dans les Enfers, c'est Seth, le fils d'Adam, qui parle :

Alors Seth dit : « Je suis allé aux portes du paradis, et j'ai prié l'ange afin d'obtenir de *l'huile de miséricorde*, pour oindre le corps d'Adam, mon père, qui gisait malade. Et là l'ange me répondit disant : Seth, ne te fatigue pas pour avoir de *l'huile de miséricorde* pour oindre Adam ton père, et guérir la douleur de son corps. Tu ne pourras pas en obtenir avant le dernier jour, quand cinq mille deux cents ans seront accomplis. Car alors viendra sur terre le très doux Jésus, le Fils de Dieu ; il prêchera pendant trente-trois ans, enseignera sa loi, mourra en croix et sortira des peines de l'enfer ton père et les autres amis de Dieu. Alors recevront de *l'huile de miséricorde* tous ceux qui croiront en lui et qui seront baptisés dans l'eau du Saint-Esprit et ils auront la vie éternelle. Alors Jésus descendra sous terre, et emmènera Adam ton père au paradis à l'arbre de miséricorde. » (*Myreur*, I, p. 416 ; trad. personnelle)

La Miséricorde. Aujourd'hui encore, cette notion conserve une très grande valeur dans le christianisme : la prochaine Année Sainte, qui s'ouvrira à Rome le 8 décembre 2015, a été

voulue par l'actuel pape François comme un *Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde*. Dans la « [Bulle d'Indiction](#) » adressée à tous ses fidèles, il la présente comme suit :

Elle [= La miséricorde] est source de joie, de sérénité et de paix. Elle est la condition de notre salut. Miséricorde est le mot qui révèle le mystère de la Sainte Trinité. La miséricorde, c'est l'acte ultime et suprême par lequel Dieu vient à notre rencontre.

Puis il déclare :

En cette fête de l'Immaculée Conception, j'aurai la joie d'ouvrir la Porte Sainte. En cette occasion, ce sera une *Porte de la Miséricorde*, où quiconque entrera pourra faire l'expérience de l'amour de Dieu qui console, pardonne, et donne l'espérance.

Cette notion papale de « Porte de la Miséricorde » ne semble-t-elle pas très proche de celle de « Fontaine de la Miséricorde » des auteurs médiévaux ?

L'huile, la miséricorde et Marie

Quoi qu'il en soit, cette Porte de la Miséricorde, dont parle le pape François, c'est en la fête de l'Immaculée Conception qu'elle s'ouvrira. Le rôle important ainsi attribué à Marie évoque également les vues de certains de nos auteurs médiévaux, commentant la « source de miséricorde » qu'était devenue la *fons olei* dans la tradition chrétienne.

La miséricorde sortirait donc de la Vierge. C'est en tout cas la vision de Nicolas de Clairvaux, vers 1150, pour qui « la source de la miséricorde sort de la Vierge » (*quia fons misericordiae de Virgine emanat*). Pour l'auteur du *Roman de Dolopathos* aussi (fin XIIe-début XIIIe), l'huile véritable, « c'est-à-dire la véritable miséricorde », provient de la terre, « c'est-à-dire de la Vierge » (*significans uerum oleum, id est ueram misericordiam, de terra, id est, de virgine ortam esse*).

Mais toutes les interprétations de la *fons olei* ne font pas intervenir la Vierge. Il en existe en effet d'autres, plus ou moins élaborées.

D'autres interprétations

On notera par exemple le commentaire, fort élargi, de Nicolas de Clairvaux (vers 1150), dont le sermon de Noël se veut une exégèse d'un vers du *Cantique des Cantiques* (1, 2) : *Oleum effusum nomen tuum* (« Ton nom est une huile répandue »). L'huile, continue Nicolas, *lucet, pascit et ungit : Idem facit Christi nomen* [...] (col. 831) : « elle éclaire, nourrit et oint. Le nom du Christ fait la même chose ». Bref, pour ce prédicateur, la venue du Christ dans le monde et son action salvatrice parmi les hommes trouvent leur expression imaginée dans le vers *oleum effusum nomen tuum* et dans le surgissement de la source d'huile, qui le symbolise. Trois siècles plus tard (1450), John Capgrave, dans son *Ye Solace of Pilgrimes* développera la même idée, en faisant lui aussi référence au texte du *Cantique des Cantiques*.

Le voyageur anglais voit même cette miséricorde jaillir du Christ en croix et toucher le ciel, la terre et l'enfer.

Dans le « Document Codagnellus » (XIII^e siècle), le surgissement de l'huile signifie que « la doctrine de Dieu et sa miséricorde devaient couler et se répandre dans l'univers entier (*ad significandum, quod doctrina Domini et misericordia eius debebat emanare et discurrere per universum orbem*). Et Denys le Chartreux, au XV^e siècle, interprète ainsi le phénomène : « l'huile désigne la miséricorde et, avec l'arrivée du Christ, la fontaine de la piété divine a manifesté sa miséricorde pour tous les hommes plus abondamment que d'habitude » (*Per hoc autem significatum est, quod per Christi aduentum fons pietatis diuinae misericordiam suam cunctis hominibus prae solito copiosissime exhiberet, quia per oleum misericordia designatur*).

*

Peut-être y aurait-il encore beaucoup d'autres choses à dire pour élargir le débat, mais les considérations qui précèdent suffisent, semble-t-il, à expliquer pourquoi, parmi les très nombreux prodiges antiques, celui de l'huile – un minuscule prodige parmi tous ceux enregistrés dans la littérature gréco-romaine de l'antiquité – a particulièrement occupé les esprits médiévaux.

b. Les grandes étapes de l'évolution du motif

Dans l'évolution du prodige de l'huile, l'examen des éléments constitutifs du récit a dégagé quelques étapes principales. Si on laisse de côté les simples allusions, par définition peu significatives, on constate que les versions quelque peu détaillées contiennent un certain nombre d'éléments de base que l'on retrouve pour ainsi dire partout et qui forment la structure fondamentale de la notice. Nous pourrions les appeler « éléments de base », « éléments classés ».

Le point de départ

Le témoin antique le plus neutre et le plus proche de l'événement est Dion Cassius, qui, bien qu'écrivant au III^e siècle de notre ère, s'appuie sur des témoins plus anciens. Selon lui, un peu d'huile (ou ce qui ressemble à de l'huile) sort du sol près du Tibre, vers 40 avant Jésus-Christ (sans autre précision topographique ou chronologique). Le phénomène est qualifié par les autorités romaines de « prodige ». Tout part de là.

Les éléments classés de la première étape du développement

Très vite, sous l'influence manifeste des chrétiens, l'épisode apparaît transformé. Sa datation initiale n'a pas changé, mais le travail de christianisation qu'il subit introduit des éléments nouveaux que nous considérons comme fondamentaux. Il est toujours question d'huile, mais cette huile s'échappe d'un endroit précis du Transtévère, appelé *Taberna Meritoria* et elle symbolise le Christ et ses dons. C'est la vision du *Canon* d'Eusèbe-Jérôme (fin IVe-début Ve).

Au Ve siècle toujours, cette fois après l'intervention d'Orose qui semble avoir beaucoup contribué à la mise en forme des éléments de base, voici comment se présente la tradition :

- dans un bâtiment du Transtévère, nommé *Taberna Meritoria*,
- se produit un écoulement d'huile relativement important : on parle maintenant de *fons olei*, c'est-à-dire d'une source ou d'une fontaine d'huile (le latin *fons* a les deux sens) ;
- sur le plan symbolique, cette *Taberna Meritoria* est censée représenter l'Église et l'huile qui s'en échappe est mise en rapport avec le Christ.

Ces trois éléments de base (la *Taberna Meritoria* - l'huile - le symbolisme chrétien) se conserveront dans l'évolution ultérieure.

Mais permanence ne veut pas dire absence de modifications. Au fil du temps, ces éléments font l'objet de variations portant sur le contenu et la signification. Ainsi par exemple, l'importance de l'écoulement connaît une gradation significative (l'huile ne se borne pas à sortir du sol, elle se met à couler pendant une journée entière, parfois même à très larges flots) ; le détail des interprétations symboliques se modifie (c'est toujours le Christ, mais tantôt sa grâce, tantôt sa miséricorde, tantôt autre chose).

Ces variations indiscutables peuvent toutefois être jugées « mineures », dans la mesure où elles restent dans le cadre des éléments qui figurent dans le résumé ci-dessus et que nous avons considérés comme classés. Rappelons que ces derniers représentaient la situation de la notice, non pas au moment où le prodige est survenu (vers 40 avant Jésus-Christ), mais au début de sa christianisation, disons en gros au Ve siècle.

Des écarts plus ou moins importants par rapport à ces éléments classés

Mais l'évolution de la tradition a aussi produit des variantes plus significatives parce qu'elles s'écartent de ces éléments classés.

a. La première variante est le **déplacement chronologique**. Le prodige de l'huile daté à l'origine des années 40 avant Jésus-Christ sera censé se produire au moment de la Nativité, et devenir un marqueur parmi beaucoup d'autres. Cette donnée importante et promise au succès est postérieure à Orose. Elle n'a rien pour étonner : pareil déplacement est régulièrement

conservé dans le cas d'éléments d'origine romaine ayant connu une interprétation chrétienne. Nous en avons rencontré au fil de cet article beaucoup d'autres exemples.

b. Une autre variante, totalement absente des premières attestations chrétiennes, est une modification substantielle de la nature du prodige : l'écoulement d'huile originel devient une **transformation d'eau en huile**. Ce détail est d'ailleurs susceptible d'évoluer lui aussi, le phénomène pouvant affecter une ou plusieurs fontaines, voire l'eau du Tibre et d'autres rivières.

C'est chez Jacques de Voragine (XIII^e siècle) qu'on rencontre pour la première fois cette variante, placée – faussement d'ailleurs, on va le dire – sous la garantie d'Orose et d'Innocent III :

Rome etiam, ut testatur Orosius et Innocentius papa tertius, fons aque in liquorem olei uersus est et erumpens usque ad Tyberim profluxit et tota die illa largissime emanauit et ibi est modo Sancta Maria trans Tyberim. (éd. G.P. Maggioni, p. 68-69)

À Rome aussi, comme l'attestent Orose et Innocent III, une fontaine d'eau s'est transformée en une fontaine d'huile, qui s'écoula jusque dans le Tibre en flots abondants qui se répandirent toute la journée. Et c'est là où se trouve actuellement Sainte-Marie du Transtévère. (trad. A. Boureau, p. 54)

L'auteur de *La légende dorée* en est-il responsable ? Énumérant en détail les marqueurs de la Nativité, aurait-il voulu étoffer sa rubrique des « corps matériels transparents et translucides » (A. Boureau, p. 54) ? Il avait commencé en donnant l'exemple de « l'obscurité de l'air qui se transforme en clarté du jour », une allusion à la grotte de la Nativité, qui, d'obscurité qu'elle était, s'était éclairée comme en plein jour à la naissance du Seigneur (cfr [plus haut](#)). Pourrait-on supposer que, entraîné par cette notion de « transformation », le compilateur dominicain aurait appliqué le même mécanisme au motif de l'huile ? En tout cas, les garants qu'il se donne (Orose et Innocent III) ne connaissaient pas cette transformation. Mais le procédé de la « pseudo-garantie » est trop courant chez les auteurs médiévaux pour nécessiter une remarque détaillée.

En tout cas, cette variante sera accueillie telle quelle par l'auteur du *Passional* (XIII^e) et par Denys le Chartreux (XV^e), tandis que le *Romanz de Saint Fanuel* (aux vers 1771-1772) et *Ly Myreur des Histors* (t. I, p. 344-345) en donneront des versions très amplifiées. On y verra le Tibre entier véhiculant des flots d'huile au lieu d'eau.

c. Intéressante aussi est la variante concernant la **Sibylle**. Certains auteurs pensent en effet que la prophétesse aurait annoncé le phénomène. Ce détail apparaît pour la première fois chez un poète (Godefroi de Viterbe), mais comme elle est reprise dans *La légende dorée*, on ne doit pas s'étonner de la rencontrer après Voragine dans le *Passional* ou chez Denys le Chartreux. Pareil développement ne surprend guère. On se souviendra de l'importance que joue la

Sibylle dans la légende de la vision d'Octavien, pour ne pas parler du grand rôle que le Moyen Âge a fait jouer aux Sibylles dans la pensée chrétienne.

d. Une variante, minuscule et tout à fait isolée, porte sur le nombre des sources (fontaines). Il n'est généralement question que d'une source, mais le poète Calendre (entre 1213 et 1220) en mentionne plusieurs, tandis que John Capgrave (vers 1450) parlera de deux sources.

e. La dernière variante que nous retiendrons fait intervenir le *Templum Ravennantium*, au lieu de la *Taberna Meritoria*. Beaucoup plus riche d'intérêt, elle mérite un développement particulier. Elle est en effet susceptible de mettre en évidence ce qui pourrait se révéler comme une branche différente et cependant fort ancienne de la tradition du motif de l'huile.

c. *Templum vs Taberna : deux branches distinctes à l'origine ?*

Cette variante est présente dans les *Mirabilia* anciens (milieu du XIIe siècle) dont le chapitre XXXI décrit ainsi le Transtévère :

Trans Tiberim, ubi nunc est Sancta Maria, fuit templum Ravennantium, ubi terra manavit oleum tempore Octaviani imperatoris, et fuit ibi domus Meritoria, ubi merebantur milites qui gratis serviebant in senatu. (Mirabilia, XXXI, éd. Valentini-Zucchetti, Codice topografico, III, 1946, p. 65)

Dans le Transtévère, à l'endroit où s'élève aujourd'hui Sainte-Marie [= l'église de *Santa Maria in Trastevere*], il y avait jadis le *Templum Ravennantium*, où, à l'époque de l'empereur Octavien, de l'huile coula du sol. Se trouvait également là la *domus Meritoria*, où étaient hébergés les soldats qui étaient mis gratuitement à la disposition du sénat.

Elle ne contient aucun des développements qui, dès Eusèbe-Jérôme et Orose, entourent l'événement. Pas question de *fons olei*, ni d'écoulement long et intense, ni d'une quelconque *interpretatio Christiana*. Pas trace non plus d'un déplacement chronologique destiné à faire coïncider l'événement avec la Nativité. Elle fait état d'un « simple » écoulement d'huile « à l'époque de l'empereur Octavien ».

Nous en avons conclu que cette notice devait certainement refléter une version très ancienne. Bien sûr, les *Mirabilia* primitifs ont été rédigés au milieu du XIIe siècle, mais ils s'appuient sur des sources que nous ne possédons plus, difficiles à identifier et qui peuvent remonter beaucoup plus haut.

Cette notice est également caractéristique en ce qu'elle signale deux bâtiments (*Templum Ravennantium* et *domus Meritoria*), alors que les autres textes sur le prodige de l'huile ne mentionnent que le second, sous la forme légèrement différente de *taberna Meritoria*.

Cette différence n'a rien pour surprendre. Des traités comme les *Mirabilia* proposent à leurs lecteurs les « curiosités » (c'est le sens de *Mirabilia*) de la Ville. Par définition, ils s'intéressent aux questions topographiques et accordent beaucoup d'importance aux réalités archéologiques, aussi bien antiques que chrétiennes. On comprend fort bien qu'un guide général de Rome, décrivant le Transtévère, se soit intéressé à autre chose que le prodige de l'huile. Et, qu'en l'occurrence, il ait retenu dans la zone deux bâtiments qu'il présente chacun avec une caractéristique propre (*ubi... ubi*).

Mais ce qui nous frappe évidemment, c'est de voir le *Templum Ravennantium* signalé comme l'endroit du surgissement de l'huile, alors que le reste de la tradition la fait unanimement sortir de la *taberna/domus Meritoria*.

L'ensemble de ces éléments nous porte à croire que les *Mirabilia* primitifs ont, dans cette notice du chapitre XXXI, conservé la trace d'une couche relativement ancienne de la tradition sur le prodige de l'huile. Dans cette perspective, le *Templum* aurait précédé la *taberna* comme lieu d'origine du phénomène. Oserait-on penser qu'avant les développements chrétiens qui nous sont familiers, l'information initiale sur le prodige aurait été quelque chose comme : « De l'huile – ou ce qui ressemblait à de l'huile – serait sortie du sol vers les années -40 au Transtévère dans la zone des *Castra Ravennantium* » ? Ce n'est pas du tout absurde. C'est sur cette base qu'aurait travaillé la tradition « chrétienne » sur le prodige de l'huile.

Auraient donc existé deux branches dans la tradition du prodige de l'huile. Une « branche ancienne », d'origine païenne, intéressée par la description du Transtévère, axée sur les bâtiments importants de la zone et où la mention du prodige sert simplement à caractériser l'un d'entre eux ; et une « branche chrétienne » centrée sur la description du prodige, sur la mention du bâtiment où il s'est produit et sur les interprétations qui s'y rapportent.

*

En tout cas, dès les premiers auteurs chrétiens (Eusèbe-Jérôme et Orose), le *Templum/Castra Ravennantium* disparaît complètement des notices sur le prodige de l'huile. Désormais, c'est toujours de la *taberna/domus Meritoria* que l'huile va couler.

On ne perdra pas de vue qu'il s'agissait de deux bâtiments voisins, les plus caractéristiques de la zone apparemment, du moins à l'époque de la rédaction des *Mirabilia* primitifs (ou de sa source). On ne peut pas exclure que ces deux bâtiments aient existé dans la réalité, à une certaine date (difficile pour nous à préciser). D'autre part, le peu que nous savons d'eux oriente vers une fonction militaire : une caserne de marins de la flotte de

Ravenne et un bâtiment abritant des soldats chargés cette fois de la protection du sénat et/ou des sénateurs. C'était apparemment une zone militaire.

*

Si nous avons raison dans notre reconstruction, il resterait à expliquer l'effacement du premier bâtiment au profit du second dans l'histoire de la tradition. On imaginera assez facilement que l'intervention d'Orose dût être décisive en la matière. Une fois que l'historien du Ve siècle eut vu dans la *domus/taberna* « l'Église vaste et hospitalière » (*hospita largaque Ecclesia*), l'autre bâtiment perdait tout intérêt et pouvait disparaître de la tradition, pour ne plus être conservé que dans les notices – plus techniques en quelque sorte – prolongeant la tradition des *Mirabilia*.

En tout cas, c'est désormais le seul nom de la *taberna Meritoria* qui figurera dans les textes et dans les représentations iconographiques, traitant du prodige de l'huile. On se souviendra notamment que, dans la mosaïque de la Nativité dont il avait décoré l'abside de *Santa Maria in Trastevere* à la fin du XIIIe siècle, Pietro Cavallini a donné au bâtiment explicitement dénommé *Taberna Meritoria* la forme d'une église, d'où s'écoulent les flots d'huile qui vont se jeter dans le Tibre. Et, dans cette même église, l'inscription du XVIIe siècle décorant le plafond de Domenico Zampieri affirme encore et toujours que l'huile avait coulé de la *Taberna Meritoria*.

Il reste que, aux origines de la tradition des *Mirabilia*, c'est du *Templum Ravennatium* que l'huile avait jailli. Nous ne savons pas trop pourquoi, à moins de supposer que historiquement ce phénomène se serait produit dans le camp des marins de Ravenne !

*

Deux branches donc, la plus ancienne, « païenne », et la plus récente, « chrétienne ». Mais on se méfiera du premier couple d'adjectifs (« ancien » et « récent »), car la notice des *Mirabilia* qui nous a permis de repérer la branche « ancienne » date du milieu du XIIe siècle, quelque sept siècles après Orose, notre témoin le plus important de la branche « récente ».

Des auteurs comme Martin d'Opava et Jean d'Outremeuse ont été en contact avec ces deux branches. Dans le cas du chroniqueur liégeois, la chose est claire lorsqu'on compare *Myreur I*, p. 68, où Jean d'Outremeuse décrit Rome d'après les *Mirabilia*, avec *Myreur I*, p. 344-345, où il raconte la Nativité d'après une autre source.

Le premier texte reflète étroitement la tradition des *Mirabilia*, décrit les lieux et mentionne les deux bâtiments, sans même évoquer le prodige, tandis que le second, dans sa

description des lieux, ne connaît que la *Taberna*, en ignorant tout du *Templum*, mais rapporte le prodige de l'huile qu'il présente comme un marqueur de la Nativité.

La même constatation a été faite dans le cas de Martin d'Opava, lorsqu'on confronte, comme nous l'avons fait [plus haut](#), le texte de *Chronique*, p. 402 avec celui de *Chronique*, p. 408.

On terminera en soulignant le peu de succès du *Templum Ravennantium* dans la littérature médiévale. On ne le rencontre que dans la tradition des *Mirabilia* bien sûr et chez les deux auteurs étroitement liés à celle-ci et dont nous venons à l'instant de parler.

d. La Taberna Meritoria et ses significations

La tradition des *Mirabilia*, on vient de le voir, atteste l'existence (certainement dans l'imaginaire médiéval, mais peut-être aussi à une certaine période de l'histoire) de deux bâtiments voisins dans la zone du Transtévère, respectivement appelés *domus Meritoria* et *Templum Ravennantium*. On peut voir dans ce dernier la trace des *castra Ravennantium* des archéologues. La *domus Meritoria* était peut-être une caserne réservée à d'autres soldats que les marins des *castra*, qui seraient chargés de la garde du sénat et des sénateurs. La tradition chrétienne sur le prodige de l'huile la connaît mieux sous le nom de *taberna Meritoria*.

Sa graphie ne connaîtra qu'une seule et légère variation, sans conséquence sur le sens. Ainsi Godefroi de Viterbe, Martin d'Opava et Ptolémée de Lucques utilisent *Emeritoria* au lieu de *Meritoria*.

Nous avons consacré en appendice un développement de type linguistique sur le sens de l'adjectif *meritoria*, qui peut d'ailleurs être employé substantivement. Il n'a rien apporté de définitif sur le sens de l'expression, mais il est clair que dans l'antiquité l'adjectif caractérise généralement un bien ou un objet, voire un personnage, qu'on peut louer.

*

Les auteurs médiévaux ne s'entendent guère sur le sens à donner à cette expression de *taberna/domus Meritoria*. Le témoignage le plus ancien – une fois encore – est celui du chapitre XXXI de la version primitive des *Mirabilia urbis Romae* :

Trans Tiberim, ubi nunc est Sancta Maria, fuit templum Ravennantium, ubi terra manavit oleum tempore Octaviani imperatoris, et fuit ibi domus Meritoria, ubi merebantur milites qui gratis serviebant in senatu. (*Mirabilia*, XXXI, éd. Valentini-Zucchetti, *Codice topografico*, III, 1946, p. 65)

Dans le Transtévère, à l'endroit où s'élève aujourd'hui Sainte-Marie [= l'église de *Santa Maria in Trastevere*], il y avait jadis le *Templum Ravennantium*, où, à l'époque de l'empereur Octavien, de l'huile coula du sol. Se trouvait également là la *domus Meritoria*, où étaient hébergés les soldats qui étaient mis gratuitement à la disposition du sénat.

Si l'existence à date ancienne de ce bâtiment peut raisonnablement être postulée, le plus délicat est de déterminer sa fonction, la définition « militaire » de l'auteur médiéval ne pouvant pas être recoupée pour confirmation par des textes antiques. On peut toutefois espérer qu'ici, comme dans le cas du *Templum* des Ravennates, une donnée ancienne ait été plus ou moins correctement conservée.

L'idée que nous avons pour notre part avancée est que, dans la pensée du rédacteur médiéval en tout cas, il se serait agi d'un bâtiment abritant des militaires chargés de la protection du sénat et des sénateurs.

D'autres auteurs du Moyen Âge interpréteront les choses un peu différemment.

Guillaume le Clerc de Normandie (début XIIIe) est peut-être celui qui s'est le plus attardé sur la description de ce bâtiment. Il le signale, dans les *Joies Nostre Dame*, pour introduire la « merveille » que constitue pour lui le prodige de la fontaine d'huile. Dans sa présentation, longue et détaillée, il considère manifestement ce bâtiment, non comme une caserne, mais comme un endroit où les soldats qui ont épuisé leurs forces au service de la cité (il ne s'agit plus ici du sénat et des sénateurs, comme dans les *Mirabilia* primitifs) pouvaient bénéficier d'une vie de calme et de plaisir. Il est question dans son texte, avec moult précisions, de jeux, de nourritures délicieuses et de boissons raffinées, apparemment servies sans restriction aucune. Ces vieux soldats, après avoir beaucoup combattu, n'en avaient plus la force ; un séjour très agréable dans cette taverne était leur récompense.

La version de Ptolémée de Lucques (début XIVe) est également assez personnelle. Il semble qu'elle abordait deux aspects différents. Elle envisageait d'abord la fonction du bâtiment, qui aurait été de fournir, aux frais de l'État, accueil et repos aux soldats démobilisés. Elle tentait ensuite d'expliquer pourquoi Dieu avait choisi ce bâtiment pour y faire couler la source d'huile. Il aurait voulu honorer ainsi l'attitude des Romains qui montraient une telle piété envers leurs vieux légionnaires démobilisés. C'était, selon E. von Frauenholz (*Augustus*, 1926, p. 103), « un signe de la satisfaction (*Wohlgefallen*) divine à voir les Romains aider les soldats qui avaient terminé leur service. »

C'est fondamentalement la version reprise au XVIe siècle par Andrea Palladio présentant la *Taberna Meritoria* dans sa version des *Mirabilia urbis Romae*. Voici le texte d'une traduction française faite de cet ouvrage en 1676 :

Av lieu où est l'Eglise de s. Marie de la le Tybre, il y auoit vne habitation nômée Taberna Meritoria, où logeoyent les vieux Soldats, & les malades, qui auoyent seruy au peuple Romain, ou ils estoient alimentez tout le temps de leurs vie. Grande oeuvre de pieté, que N.S. Iesus Christ à sa naissance honora de beaux mysteres, faisant tout vn jour, & vne nuict entiere sourdre du mesme endroit vne tres abondante fontaine

d'huile, dont couloit vn grand ruisseau jusques au Tybre, signifiant que la grace estoit venuë sur nous en terre. (p. 165)

Le bâtiment aurait donc été pour lui une sorte d'hospice accueillant jusqu'à la fin de leur vie les anciens soldats. Cette « grande œuvre de piété », Dieu avait voulu l'honorer en y faisant jaillir la fontaine d'huile, « signifiant que la grace estoit venuë sur nous en terre ».

Nous ignorons si d'autres définitions furent avancées au Moyen Âge, mais en fin de compte, la fonction exacte de la construction est ici relativement accessoire (Pour plus de détails, cfr G. De Spirito, *Taberna meritoria*, dans *LTVR*, Rome, t. V, 2000, p. 9-10).

e. Sancta Maria in Trastevere

Notre exposé a brièvement retracé l'histoire de ce qui est aujourd'hui la *Basilica di Santa Maria in Trastevere*. Il semble qu'au III^e siècle déjà, bien avant le *Canon* d'Eusèbe-Jérôme, sous Calixte I (pape de 217-222), l'endroit était déjà un lieu de culte. Mais on ne parle d'une véritable église qu'au siècle suivant, sous Jules Ier (337-352), un pape réputé bâtisseur. L'édifice connaît une importante transformation au IX^e siècle, avec l'adjonction d'une crypte pour accueillir des reliques, notamment celles de Calixte. C'est au milieu du XII^e siècle, vers 1140, qu'est construite l'église actuelle.

L'époque de la construction correspond assez bien au moment où, vers 1150, apparaît la version la plus ancienne des *Mirabilia*, dont le chapitre XXXI décrit la zone du Transtévère. Le texte a été cité à plusieurs reprises :

Trans Tiberim, ubi nunc est Sancta Maria, fuit templum Ravennantium, ubi terra manavit oleum tempore Octaviani imperatoris, et fuit ibi domus Meritoria, ubi merebantur milites qui gratis serviebant in senatu. (*Mirabilia*, XXXI, éd. Valentini-Zucchetti, *Codice topografico*, III, 1946, p. 65)

Dans le Transtévère, où s'élève aujourd'hui Sainte-Marie, il y avait jadis le *Templum Ravennantium*, où, à l'époque de l'empereur Octavien, de l'huile coula du sol. Il y avait également là la *domus Meritoria*, où étaient hébergés les soldats qui étaient mis gratuitement à la disposition du sénat.

Vbi nunc est Sancta Maria. Cette précision n'implique évidemment pas que le bâtiment n'a porté ce nom qu'à partir du milieu du XII^e siècle. Mais on ne dispose pas d'informations précises sur sa (ou ses) dénomination(s) précédente(s).

Ce qu'on retiendra en tout cas, c'est qu'à l'époque de saint Jérôme et d'Orose, morts tous les deux pratiquement à la même date (vers 420), une véritable église s'élevait certainement à cet endroit. Et, vu le succès rencontré par la dénomination de *Taberna Meritoria*, il est tentant de penser que cette dernière expression aurait pu servir dès le Ve siècle à désigner le bâtiment. Ce dernier était-il déjà dédié à Marie ? Ce n'est pas exclu. *Taberna Meritoria* étant le nom d'un lieu-dit, une église à la Vierge aurait fort bien pu être désignée par un *cognomen* de type

topographique, du genre : *Sancta Maria ad Tabernam Meritoriam*. Des dénominations de ce genre ne sont pas rares. Mais aucun document ne permet d'étayer cette hypothèse.

Aucun document. Sauf peut-être une trace minuscule dans certaines interprétations avec lesquelles notre analyse de textes nous a mis en contact et qui nous a fait songer à la *Bulle d'Indiction* du pape François annonçant l'ouverture d'une « Année sainte de la Miséricorde » le jour de la fête de l'Immaculée Conception. Chez Nicolas de Clairvaux et dans le *Roman de Dolopathos*, l'huile, symbole de la miséricorde de Dieu, qui sourdait de la *Taberna Meritoria* provenait « de la Vierge ». Mais on ne peut exploiter trop ces témoignages de beaucoup postérieurs à la construction de la Basilique du Transtévère.

On rappellera toutefois que selon les auteurs antérieurs au XIIe siècle, l'huile n'apparaît jamais dans le *Templum Ravennatum*, comme c'est le cas dans les *Mirabilia* primitifs, mais toujours dans la *Taberna Meritoria*, un bâtiment que ces mêmes *Mirabilia* ne lient pas au prodige de l'huile. Preuve supplémentaire – s'il en était encore besoin – de l'indépendance des deux traditions : la tradition « chrétienne » et celle, « païenne », des *Mirabilia*.

Cette localisation du prodige de l'huile était si puissamment ancrée dans les esprits qu'aucun auteur postérieur, même ceux qui, comme Martin d'Opava et Jean d'Outremeuse, connaissaient les deux traditions, ne fera sortir l'huile du *Templum*. Il faut dire que, s'ajoutant à l'influence d'Orose identifiant la *Taberna Meritoria* à « l'Église vaste et hospitalière », la décoration de *Santa Maria in Tevere* (mosaïque et inscriptions), qui mettait largement l'accent sur la *Taberna Meritoria*, a dû beaucoup contribuer à l'oubli de la tradition des *Mirabilia* primitifs et du *Templum Ravennatum*.

Il y eut toutefois beaucoup d'auteurs postérieurs aux *Mirabilia* primitifs, qui ne se soucièrent pas de précisions : ils situent le jaillissement de l'huile « au Transtévère », sans plus, comme le rédacteur du *Roman de Dolopathos* (fin XIIe-début XIIIe), ou ne mentionnent que Rome comme lieu du prodige (comme le rédacteur du *Passional*, au XIIIe siècle). Mais le motif de l'huile sortant du *Templum Ravennatum* sera exclusivement réservé à la notice des *Mirabilia* primitifs et aux textes qui dépendent étroitement de lui.

CH. VII. EN GUISE DE CONCLUSION...

Plan

1. [Une présentation non exhaustive](#)
2. [Le poème latin *Vita Beate Virginis Marie* \(vers 1225\)](#)
3. [Une liste de marqueurs d'origine romaine](#)
4. [Une liste de marqueurs d'autre origine](#)

On ne trouvera pas dans ce dernier chapitre un résumé des résumés, mais des remarques générales sur les marqueurs de la Nativité, quelles que soient la nature et l'origine de ces derniers.

*

Le présent travail n'a pas mis sur le même pied tous les faits extraordinaires proposés par la littérature médiévale pour marquer la Naissance du Christ. Il s'est particulièrement intéressé aux éléments d'origine romaine – totale ou partielle – que les chrétiens utilisèrent et souvent transformèrent pour servir de marqueurs.

Nous avons ainsi rencontré les prodiges, solaires ou non, liés à la lumière ; les animaux parlants ; la maison violemment secouée par la tempête ; la remise des dettes ; la construction des routes ; l'effondrement d'un amphithéâtre ; Octavien-Auguste et la vision de la Vierge à l'Enfant qui s'offrit à lui ; le prodige de l'huile survenu au Transtévère. Les deux derniers surtout ont bénéficié d'un traitement très étendu parce qu'ils ont connu au Moyen Âge une évolution pluriséculaire, portant tant sur le contenu du prodige que sur son interprétation. D'autres comme la Chute des Idoles ou l'effondrement de monuments ayant fait l'objet d'une prédiction conditionnelle d'éternité avaient déjà été traités dans d'autres articles d'une manière approfondie.

Nous sommes partis, on s'en souviendra, de la liste du chapitre 6 de Jacques de Voragine, un Dominicain de la seconde moitié du XIII^e siècle bien connu pour son rôle de compilateur et pour les objectifs qu'il poursuivait. Membre éminent de l'ordre dont il assura par intérim la direction générale de 1283 à 1285, proche par ailleurs de la Papauté, cet archevêque de Gênes voulait aider les prédicateurs en leur fournissant un matériau conforme à l'enseignement officiel de l'Église. Il entendait réaliser un travail pratique et sérieux, aussi bien informé que

possible et qui ne verserait pas dans la fantaisie poétique. Cela explique le vif succès et la longue influence de sa *Légende dorée*.

Sa liste, raisonnée et soigneusement établie, enregistrait, sans faire de distinctions entre eux, des marqueurs qui trouvaient leur origine, directe ou indirecte, dans la Rome païenne, et d'autres qui n'avaient rien à voir avec cette dernière, comme l'étoile des Mages, l'annonce faite aux bergers, l'acte d'adoration des animaux de la crèche, la mort des Sodomites, le miracle des vignes d'Engaddi, la chute des idoles d'Égypte.

Dans ce chapitre terminal, nous voudrions d'abord insister sur le caractère non exhaustif de notre enquête, ensuite revenir sur ces marqueurs non romains, pour montrer qu'il existe d'autres chantiers à ouvrir dans ce domaine.

1. Une présentation non exhaustive

Bien que notre étude portât essentiellement sur les marqueurs d'origine romaine, nous n'avons toutefois pas présenté et discuté tous les textes où ils apparaissaient. Plusieurs ont été laissés de côté, parce que, relativement récents ou trop répétitifs, ils n'apportaient rien de neuf à la discussion.

Fallait-il, par exemple, reprendre en détail les sermons d'un Dominicain danois du premier quart du XIV^e siècle, [Mathias Ripensis](#), évoquant sans originalité, dans son sermon du premier dimanche de l'Avent, des marqueurs bien connus, comme l'huile coulant à Rome *in taberna meritoria*, l'effondrement du Temple de la Paix, trois soleils se réunissant en un seul, la vision de l'empereur Octavien ? Fallait-il également discuter son sermon sur la circoncision du Christ, où, reprenant l'*oleum effusum nomen tuum* du *Cantique des Cantiques*, il explique que « l'huile éclaire, apaise la douleur, donne du goût aux aliments, et pénètre jusqu'au plus profond du corps » (*Oleum illuminat, dolorem mitigat, cibos saporat et usque ad intime penetrat*) ? Après les sermons de Noël de Nicolas de Clairvaux (vers 1150), d'Innocent III (pape de 1198 à 1216) et de Denys le Chartreux (XV^e siècle), analysés dans les pages précédentes, celui du Frère Prêcheur de Ribe ne pouvait pas nous apporter grand-chose.

De même, si nous avons examiné avec une attention certaine les *Mirabilia* primitifs, datés du milieu du XII^e siècle et à l'origine d'une tradition longue et complexe, nous avons peu abordé le cas des auteurs appartenant aux stades ultérieurs de cette tradition. Seul John Capgrave, écrivant au milieu du XV^e siècle, nous a retenus quelque peu.

Cet auteur est important, et c'est à propos de lui d'ailleurs qu'il a surtout été question des *Libri Indulgentiarum* et notamment des [deux importants catalogues](#) d'églises médiévales (Ch.

Huelsen, 1927 et N.R. Miedema, 2001). Mais dans ce domaine précisément des *Indulgentiae*, dernière étape de l'évolution de la tradition des *Mirabilia urbis Romae*, nous n'avons pas tout dit, loin de là. Nous aurions pu citer d'autres textes que ceux qui ont été retenus dans notre sélection.

*

Prenons l'exemple de l'église du Capitole, Sainte-Marie d'Araceli, liée, comme on le sait, à la vision d'Octavien. Quelle place avait-elle reçue dans les *Libri Indulgentiarum* ? Ch. Huelsen, dans son catalogue, avait noté que cinq manuscrits (sur les six dont il disposait) faisaient état de cette église et, à chaque fois, d'une manière différente.

Nous retiendrons trois textes seulement, de longueur variable. Le premier, très bref, signale que l'église appartient aux Frères Mineurs et qu'elle « vaut » trois mille ans d'indulgences (*cod. Vatic. Lat. 4265*, de 1375).

In ecclesia Sanctae Maria in Araceli, ubi sunt fratres minores iuxta Capitolium, tria milia annorum.

Dans l'église Sainte-Marie d'Araceli, où se trouvent les Frères Mineurs près du Capitole : trois mille ans. (trad. personnelle).

Le second, un peu plus long (*cod. Stuttgartens. 459* du XIV^e siècle), se borne à résumer la légende liée à l'église, celle de la vision d'Octavien, qui aurait eu lieu dans « la chambre de l'empereur, où se trouve aujourd'hui l'église des Frères Mineurs », avant de donner la « valeur du jour » de l'église en termes d'indulgences (seulement deux mille ans !)

In Sancta Maria de Araceli vidit Octavianus in celo unam pulcherrimam virginem super altare stantem in brachiis tenentem puerum ; qui miratus est valde. Et audivit vocem de celo dicentem sibi : hec ara celi filii dei est ; qui statim cecidit ad terram et adoravit Christum venturum. Hec visio fuit in camera Octaviani imperatoris prope Capitolium, ubi nunc est ecclesia fratrum minorum, et ibi sunt II. anni

Dans l'église Sainte-Marie d'Araceli, Octavien vit dans le ciel une vierge très belle debout sur un autel et tenant un enfant dans les bras. Il l'admira beaucoup. Il entendit aussi une voix venant du ciel qui lui disait : « cet autel céleste appartient au fils de Dieu ». Et l'empereur, tombant aussitôt à terre, adora le Christ qui allait venir. Cette vision eut lieu dans la chambre de l'empereur Octavien, près du Capitole, là où se trouve maintenant l'église des Frères Mineurs. On y a 2000 ans d'indulgences. (trad. personnelle)

Le troisième (*cod. Monacens. Lat. 14630*, du XV^e siècle), plus long encore, résume aussi la légende et donne la « valeur » d'une visite de l'église « le premier dimanche après l'Assomption ». Pour le pèlerin, ce n'est plus cette fois une indulgence partielle, mais « la rémission de tous les péchés ». Rien de bien original toutefois dans le premier paragraphe que voici :

In ecclesia Sanctae Maria ara celi vidit Octavianus circum in celo et ibi virginem pulcherrimam super altare stantem in suis brachiis puerum tenentem habentem crucem in fronte. Qui miratus est valde et audivit vocem dicentem : hec est ara celi filii dei ; qui procedit ad terram et adoravit Christum venturum. Cum hec visio fuerat in camera Octaviani imperatoris et ipse construxit ibi primum altare et prima dominica post assumptionis Marie est ibi remissio omnium peccatorum.

Dans l'église Sainte-Marie de l'Araceli, Octavien vit un cercle dans le ciel et là une vierge très belle debout sur un autel et tenant dans ses bras un enfant avec une croix sur le front. Il l'admira beaucoup et entendit une voix qui disait : « Cet autel céleste est celui du fils de Dieu ». Il tomba à terre et adora le Christ qui allait venir. Comme cette vision avait eu lieu dans la chambre de l'empereur Octavien, il y construisit lui-même un autel. Le premier dimanche après l'Assomption de Marie, on y obtint la rémission de tous les péchés. (trad. personnelle)

Le second paragraphe du troisième texte par contre livre sur une relique conservée dans l'église une information qui pourrait sembler intéressante. Il s'agissait d'une tablette d'ivoire due « au bienheureux Luc » (l'évangéliste ?) et représentant l'image de la Vierge Marie. Cette indication est suivie du récit d'une histoire qui s'y rattachait et qui faisait intervenir le pape Grégoire le Grand, le Château Saint-Ange, et une épidémie de peste. En voici le texte avec sa traduction française :

Item est ibi hec venerabilis ymago beate Marie virginis impressa in una tabula a beato Luca eburata, quae multa gerens mirabilia beatus papa Gregorius portavit hanc ymaginem in festo rogationis, cum pestilentia fuerat Rome, cum magna solemnitare in processione ; venientibus illis prope castellum sancti Angeli, angelus marmoreus, qui stat super castellum, inclinat se ad hanc venerabilem ymaginem pluribus videntibus et audientibus angelum in aere cantare : regina celi letare.

Il y a là aussi cette vénérable image de la Bienheureuse Vierge Marie qu'avait représentée sur une tablette d'ivoire le bienheureux Luc. C'était une image miraculeuse. Le bienheureux pape Grégoire l'avait très solennellement portée en procession dans la Ville lors des Rogations, alors qu'une épidémie de peste sévissait à Rome. Lors du passage du cortège près du Château Saint-Ange, l'ange de marbre qui se trouvait sur le Château s'inclina vers cette vénérable image. Un grand nombre de personnes virent ce geste et entendirent l'ange chanter dans l'air : « Reine du Ciel, réjouis-toi ». (trad. personnelle)

Cette légende, qui fait intervenir Grégoire I, dit le Grand, pape à l'époque de la grande peste, suppose qu'en 590 le Mausolée d'Hadrien portait déjà le nom de Château Saint-Ange et était déjà couronné d'une statue en marbre représentant un ange. Ce récit ne correspond toutefois pas à la légende traditionnelle, liée elle aussi à Grégoire I, à la peste de 590, au Mausolée d'Hadrien et à la statue de l'ange qui la couronne.

Voici, sans les notes, la notice de Wikipédia (s.v° [Château Saint-Ange](#)) sur l'origine du bâtiment :

« Le château tire son nom actuel d'une légende apparue au IXe siècle, au sujet de la grande peste de 590. Le pape d'alors, Grégoire Ier, aurait eu une apparition de l'archange Michel, au sommet du château, remettant son épée au fourreau, signifiant ainsi la fin de l'épidémie. Pour commémorer l'événement, une statue d'ange coiffe l'ouvrage (d'abord un marbre de Raffaello da Montelupo datant de 1544, et depuis 1753, un bronze de Peter Anton von Verschaffelt). En fait, la légende explique a posteriori la présence d'une chapelle dédiée à l'archange par Boniface IV au VIIe siècle. La tradition consistant à coiffer un édifice d'un être ailé est ancienne : presque tous les édifices du Forum romain étaient couronnés de Victoires ailées. »

On comprend mieux après cela le peu de valeur du second paragraphe du codex de Munich (XVe siècle). Son rédacteur a probablement transcrit ce que les Frères Mineurs racontaient aux pèlerins de l'Ara Celi du Capitole, mais ce récit, récent et fantaisiste, n'avait qu'un objectif : donner une valeur éminente à une ancienne tablette en ivoire de la Vierge

vénérée dans l'église. Les Frères qui la gardaient l'avaient déjà attribuée à l'évangéliste Luc, ils voulaient la doter de pouvoirs miraculeux et, pour donner aux pèlerins un exemple éminent de sa valeur, ils fabriquèrent le récit que l'on sait, construit avec des éléments empruntés à une autre légende plus ancienne, censée expliquer la présence d'une chapelle élevée au VIII^e siècle à l'archange Saint-Michel sur le Mausolée d'Hadrien.

Valait-il la peine d'introduire dans les chapitres précédents le cas de cette relique et de la légende qui s'y attachait ? Nous ne le croyons pas. N'aurions-nous pas gonflé inutilement le nombre, déjà fort important, des analyses qu'ils contiennent ?

Il en aurait été de même, pensons-nous, si nous avions, à propos de la même tradition des *Indulgentiae*, présenté et discuté les mentions de l'église de Sainte-Marie du Transtévère.

Les informations fournies sont plus limitées encore que dans le cas précédent. Dans le catalogue de Ch. Huelsen, cette église occupe le n° 74 (p. 152) et celui de N.R. Miedema lui consacre les p. 683-689.

Chez Ch. Huelsen d'abord. Le manuscrit le plus ancien (*Cod. Vatic. Reg. 520* de l'année 1364) utilisé par le savant n'évoque même pas la légende de l'huile, se bornant à signaler que la visite procure sept années d'indulgence et que l'église abrite les corps d'un certain nombre de saints ; désignés par leurs noms. Tous les manuscrits donnent évidemment ce qu'on appellerait avec un rien d'irrespect « le cours du jour », qui oscille beaucoup : après les sept années signalées dans le manuscrit le plus ancien, le « cours » monte en flèche : 100 ans, 200 ans, 500 ans, pour atteindre, dans le manuscrit le plus récent (XV^e siècle), 100 années d'indulgence pour une visite effectuée n'importe quel jour de l'année (*omni die*) et par la « rémission de tous les péchés » à ceux qui choisissent d'y venir dans l'octave de l'Assomption. En ce qui concerne la légende proprement dite, trois manuscrits seulement prendront la peine d'évoquer la légende, mais en quelques mots rapides : *ubi erumpebat fons olei in nativitate Christi*, ou *ibi resiliebat fons olei in illa nocte quando natus fuit dominus Deus noster Iesus Christus in mundum* ou *ubi erumpebat fons olei in nativitate domini*.

Rien dans tout cela ne valait, croyons-nous, la peine d'être présenté et discuté *in loco*.

Chez N.R. Miedema, vu la masse des témoins dépouillés, on trouve des données beaucoup plus nombreuses et plus détaillées encore, mais peu étaient pertinentes pour le présent travail. Le relevé systématique des indulgences offertes (cela va de 100 jours à 25.000 ans !) ne concerne guère notre sujet, pas plus d'ailleurs que celui des reliques qui y sont conservées.

Un seul élément plus intéressant peut-être pour notre sujet apparaissait dans une définition de la *Taberna Meritoria*, relevée dans un témoin du XVe siècle, appartenant à la phase la plus récente de la tradition des *Mirabilia*, celle que la spécialiste allemande appelle *Historia et descriptio urbis Romae*. En voici le texte :

... « *taberna meritoria* », in qua Romani milites qui amplius militare non poterant vite sua[e] subsidia percipiebant, et appellabatur « *meritoria* », quia pro bene meritis eorum et sportularis pecunia donabatur. (Miedema, *Die römischen Kirchen*, 2001, p. 684)

...*taberna meritoria*, là où les militaires romains qui ne pouvaient plus commander recevaient de l'aide. La *taberna* était appelée *meritoria*, parce que, pour les bons services qu'ils avaient rendus, de l'argent leur était également donné pour vivre. (trad. personnelle)

Mais là encore, on retrouve, sous une forme légèrement différente, des éléments rencontrés dans des témoignages antérieurs.

Ces exemples montrent qu'un examen approfondi et systématique des *Libri Indulgentiarum* aurait pu faire apparaître beaucoup d'autres éléments que ceux que nous avons retenus, mais sans réelle importance pour nos objectifs, à savoir l'étude de l'origine et de l'évolution du motif de la vision d'Octavien.

En d'autres mots, la présentation et l'examen de toutes les mentions tardives, souvent répétitives d'ailleurs, n'auraient fait qu'encombrer un développement déjà bien lourd.

Mais cela dit, nous ne faisons aucune illusion. À côté de ces textes que nous avons identifiés et qui sont restés dans nos cartons, il y en a certainement d'autres qui nous ont échappé, alors qu'ils concernaient explicitement les marqueurs de la Nativité d'origine romaine (en tout ou en partie), qu'ils auraient été très utiles et auraient mérité un examen sérieux. Bref, notre travail ne se prétend pas exhaustif, même pour les marqueurs romains. À fortiori aussi, pour les autres.

2. Le poème latin *Vita Beate Virginis Marie* (vers 1225) et les marqueurs non romains

C'est précisément à propos de ces marqueurs non romains que nous voudrions maintenant dire quelques mots.

Et pour le faire, nous souhaiterions partir une nouvelle fois d'une liste de marqueurs de la Nativité, très différente toutefois de celle de Voragine qui nous a surtout servi de guide jusqu'ici. Elle figure dans une œuvre anonyme, antérieure à *La légende dorée* et relevant d'un tout autre genre littéraire, puisqu'il s'agit de poésie. Elle ne provient pas d'Italie, mais du monde germanique (probablement la Bavière) et elle est issue d'un monastère, probablement de Bénédictins ou de Cisterciens, milieu fort différent – pour les préoccupations – de celui des Frères Prêcheurs auquel appartenait Jacques de Voragine.

Il s'agit de la *Vita Beate Virginis Marie et Salvatoris rhythmica*. C'est une sorte de « geste biblique », un poème latin anonyme, long de plus de 8000 vers et écrit au début du XIII^e siècle, vers 1225 (K. Gärtner, s.v^o, dans *Verfasserlexikon*, 1999, col. 439). C'est par ailleurs une œuvre importante, en ce qu'elle fut la source de plusieurs *Marienleben*, en vers aussi, mais en allemand, et écrites du XIII^e au XV^e siècle. On citera notamment, dans le dernier tiers du XIII^e, l'imposante *Marienleben* de Walther von Rheinau (16.263 vers), et, un peu plus tard, dans la première moitié du XIV^e, la *Marienleben* de Wernher le Suisse (quelque 11.000 vers). Comme *La légende dorée* de Voragine, la *Vita beatae Virginis Mariae* eut une grande influence, mais dans des milieux différents.

Elle compte quatre livres. Le premier (v. 1-1477) parle des parents de Marie, de sa naissance et de son enfance, puis de sa vie au Temple et de son mariage avec Joseph. Le deuxième (v. 1478-3622) raconte l'annonciation et la naissance de Jésus, la fuite en Égypte, le retour en Judée et la vie à Nazareth. Le troisième (v. 3622-6061) aborde la vie publique du Christ, essentiellement à ses miracles, avant de traiter de sa passion et des souffrances de Marie. Le dernier (v. 6062-8031) comporte une première partie sur les événements entre la Résurrection et la Pentecôte et une seconde, beaucoup plus longue, sur les dernières années de Marie, sa mort et son élévation au ciel.

Dans la seule édition – non critique – de cette *Vita*, due à A. Vögtlin (Tübingen, 1888 [Bibliothek des Literarischen Vereins, 180]), la section du premier livre traitant des marqueurs (les *signa* en latin) de la Nativité comprend deux rubriques successives intitulées *De signis que fiebant in nativitate Christi* (p. 69-70, vers 1864-1907) et *De signis que fiebant per totum mundum in nativitate Christi* (p. 70-71, vers 1908-2045). La distinction adoptée par le rédacteur est donc d'ordre géographique : d'abord les signes manifestés à Bethléem même, ensuite ceux qui sont apparus dans le reste du monde.

La première rubrique (Bethléem) ne réserve aucune surprise. C'est l'apparition d'une nouvelle étoile *supra domum ubi Christus est natus* (vers 1870), l'annonce de la naissance du Sauveur faite par l'ange aux bergers, le déplacement de ces derniers sur les lieux où ils trouvent Marie, la crèche où repose Jésus enveloppé de langes (*panniculis velatum*, vers 1900), et les deux animaux habituels que sont l'âne et du bœuf. Les bergers diffusent la nouvelle autour d'eux et tous ceux qui les entendent sont dans l'admiration. Quant à Marie, « elle amassait ces choses dans son cœur, les y conservait et confiait le tout à sa mémoire » *Hec Marie conferens in corde conservabat / Et omnia memorie sue comendabat* (vers 1906-1907). C'est en somme le récit évangélique de Luc (II, 7-19), à quelques différences près

toutefois. Ainsi l'évangéliste ne signalait pas d'animaux dans la crèche. On est donc dans le droit fil des textes canoniques, et les rares éléments ajoutés tirés des apocryphes restent « de bon ton ».

Les choses changent totalement dans la seconde partie, la plus longue, que l'auteur fait précéder d'un prologue (vers 1908-1915) qui n'a rien d'anodin. Il déclare en substance qu'il va maintenant décrire divers autres signes merveilleux (*signa*) qui se produisirent à la naissance de Jésus : il ne garantit pas leur véracité, précise-t-il, mais on peut les « réciter en l'honneur de Jésus-Christ comme des hymnes de louange » (vers 1912-1913 : *ad decus Jesu Christi... possunt ea recitari pro laudis hymnodia*). Ce prologue se termine par les mots « toute créature est soumise à son pouvoir » (vers 1915). En d'autres termes, selon le rédacteur anonyme, les faits qui vont suivre ne sont peut-être pas vrais, mais après tout, Dieu étant tout puissant, ils pourraient bien s'être déroulés. Et de toute façon, cela ne fait mal à personne de les raconter « à la plus grande gloire de Jésus-Christ ».

Le lecteur moderne va alors devant une foule de signes, présentés sans beaucoup d'ordre. Certains sont bien connus, et leur présence, tout comme leur contenu, n'offrent rien de bien neuf : la fontaine d'huile (vers 1916-1919) ; la vision d'Auguste César avec l'explication de la Sibylle et la soumission de l'empereur qui détruit sa propre statue en guise d'hommage (vers 1020-1933) ; la mort subite des Sodomites (vers 1941-1941) ; l'effondrement du Temple de la Paix, objet naguère d'une prédiction conditionnelle d'éternité (vers 1965-1969) ; le prodige des trois soleils qui se réunissent en un seul, phénomène « où il ne paraît pas incongru de voir une image mystique de la trinité d'un dieu unique » (vers 1973-1974).

Mais d'autres sont nouveaux. Ainsi, « à l'heure où naquit le fils de Dieu », une pluie de miel tomba sur terre dans le monde entier » (1934-1937) et « tous les fleuves s'arrêtèrent de couler pendant trois heures » (1938-1939). La même nuit, l'arche de Noé, restée perchée sur les monts d'Arménie, « témoigna de la Trinité florissante (*verum testimonium florenti trinitati*, vers 1944) » : « trois planches reverdirent cette nuit-là, et portèrent branches, feuilles, fleurs avec leurs fruits » (vers 1946-1947).

Il est difficile de savoir d'où proviennent exactement la notice de la pluie de miel tombant sur toute la terre et celle des fleuves s'arrêtant de couler pendant trois heures. Le miel, comme l'huile, bénéficie d'une très riche symbolique aussi bien dans l'antiquité gréco-romaine que dans la Bible (J.-Cl. Belfiore, *Dictionnaire des croyances et symboles*, Paris, Larousse, 2010, p. 677-681). Il symbolise notamment, avec le lait, l'extrême fertilité du pays de Canaan, Terre promise « où coulent le lait et le miel » (*Exode*, III, 8). Quant au motif de l'eau s'arrêtant de

couler, il évoque, outre l'épisode du passage de la Mer Rouge à pieds secs, celui, également célèbre dans la Bible, où Josué fait traverser le Jourdain aux prêtres portant l'Arche d'Alliance et à tout son peuple. En voici un résumé (*Josué*, III, 15-17) :

Dès que les porteurs du coffre arrivent au Jourdain et mettent les pieds dans l'eau, l'eau qui vient du haut du fleuve s'arrête comme s'il y avait un barrage. Elle est arrêtée sur une grande distance, à partir de la ville d'Adam, qui est proche de Sartan. L'eau qui va vers la mer Morte s'arrête de couler, et le peuple traverse le Jourdain en face de Jéricho. Les prêtres qui portent le coffre de l'alliance du Seigneur s'arrêtent sur la terre sèche au milieu du fleuve. Pendant ce temps, tous les Israélites passent sur un chemin sec, et les prêtres restent là jusqu'à ce que tout le peuple finisse de traverser le Jourdain.

Mais les différences sont nettes. Chez le rédacteur de la *Vita*, le phénomène miraculeux ne concerne pas un fleuve qui s'arrête de couler un moment, mais tous les fleuves de la terre qui sont bloqués pendant trois heures.

Quant au bois mort qui reverdit, voire refleurit, c'est un motif folklorique très répandu, rencontré d'ailleurs dans les récits apocryphes du mariage de Joseph et de Marie ([FEC, 28, 2014](#)), mais faire reverdir trois planches de l'arche de Noé pour témoigner de la Sainte-Trinité, c'est jouer sur le motif classique, d'une manière beaucoup plus raffinée. Cette notice apparaît-elle en dehors des adaptations-traductions allemandes de la *Vita* latine ? Nous ne le savons pas.

La seule présence de ces prodiges dans un ouvrage de la première moitié du XIIIe montre que bien des *signa* en circulation avaient échappé au travail de compilation de Voragine.

Le *signum* qui, dans la *Vita*, suit directement l'épisode de l'Arche de Noé ne figurait pas non plus chez Voragine. Il nous ramène directement à Rome, puisqu'il concerne l'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes qui eut lieu en 27 après la Naissance du Christ. Discuté [plus haut](#) dans le chapitre IV, il ne sera cité ici que pour mémoire.

Les autres notices, également absentes de *La légende dorée*, relèvent de la fantaisie la plus totale. Mais nous ne voudrions pas priver notre lecteur de quelques plongées dans un passionnant imaginaire médiéval.

La première représente indiscutablement une variation très éloignée sur le motif de la Vierge à l'Enfant apparu dans le ciel à Octavien-Auguste. Elle figure aux vers 1952-1964 de la *Vita*. Le phénomène décrit est censé s'être passé *in barbara Ryzia* (vers 1952), un endroit difficile à préciser mais qui pourrait avoir un rapport soit avec la Reuss, une rivière suisse de quelque 160 km qui traverse le Lac des Quatre-Cantons et se jette dans l'Aar, soit avec la Reuss, une ancienne principauté de Thuringe en Allemagne, qui fut créée au XIIIe siècle. La traduction-adaptation que constitue la *Marienleben* de Walther von Rhenau situe l'événement

ze *Riuzen* (vers 3730), « à Reuss », un peu comme s'il s'agissait d'une ville, et rattache le récit à un livre intitulé « Histoire des Huns » (*an der Hiunengeschihte buoche*).

Nous laisserons à plus qualifiés que nous le soin d'identifier cette *barbara Ryzia* et cette *Riezen*, pour ne donner que le contenu de la notice, qu'on pourrait résumer comme suit en français :

À cette heure-là [de la Nativité], lors d'un violent orage de grêle (*grandine*) dans la *barbara Ryzia*, tomba du ciel une image ou une statue (*quedam iconia*). Elle représentait une vierge tenant dans ses bras un enfant portant une couronne sur la tête. Personne ne savait de quelle matière elle était faite. On aurait songé à de la glace, mais elle ne fondait pas à la chaleur. En tout cas, elle se conserva 32 ans dans un sanctuaire local avant de se liquéfier.

Le poète y voit un symbole pertinent du mystère de l'incarnation et de la passion : les 32 ans représenteraient la durée de la vie du Christ et la liquéfaction serait due aux souffrances de Jésus et la compassion de la Vierge.

L'énumération des *signa* se termine par trois prodiges qui concernent l'histoire des Rois Mages. Plus fantaisistes encore, ils mettent chacun un mage en cause.

Le premier (vers 1982-1903) élève un oiseau sauvage, qui couve les deux œufs qu'il a pondus : de l'un sort un agneau et de l'autre, un lion. Selon le poète, cette éclosion curieuse annonce le Christ, agneau innocent lors de sa mort et lion lors de sa résurrection.

Le prodige lié au deuxième mage (vers 1904-2007) est d'un autre ordre :

Le second Mage avait un jardin planté d'aromates, dans lequel il cultivait un baumier perpétuel. Sur le tronc de celui-ci croissait une plante qui y avait été greffée et que personne ne connaissait. Elle avait les feuilles de la vigne et, à son sommet, une fleur agréable et rose, mais plus belle qu'une rose. La gousse (*folliculus*) de la fleur grandit sans que personne ne puisse dire quelle sorte de fruit (*quid... germinis*) elle portait. Lors de sa croissance, elle se dilatait et peu à peu mûrissait. Enfin elle se rompit pour livrer passage à un oisillon ressemblant à une colombe, qui prononça les paroles suivantes : « Un dieu est né d'une vierge, créateur du ciel, de la terre, des mers, et sauveur des hommes. »

Le troisième mage n'est pas en reste (vers 2009-2021) :

L'épouse du troisième Mage mit au monde un enfant qui constitua pour le public le signe le plus grand de la naissance de Jésus. À peine né, cet enfant se tint debout sur ses pieds, parlant avec assurance de cette naissance. Il proclama : « Je suis né pour mourir. Par ma naissance, je montre que le maître du siècle va naître de l'utérus intact d'une vierge. Ayant pris chair de celle-ci et issu du verbe de Dieu, il est destiné après trente-trois ans à être supplicié pour tous les hommes et pour racheter le monde. Par ma propre mort, je donnerai de sa fin un signe évident, car je mourrai dans trente-trois jours. » Trente-trois jours plus tard, l'enfant mourut, non sans avoir annoncé de très nombreux événements futurs.

Ainsi donc « au pays des Brahmanes » (vers 2036), un oiseau sauvage pond deux œufs donnant naissance à un agneau et à un lion ; un oiseau sort d'une fleur pour annoncer la naissance d'un dieu né d'une vierge, créateur et sauveur ; l'enfant d'un mage à peine né se met debout et annonce l'événement, avec plus de détails théologiques encore que l'oiseau. Il prophétise le rôle de l'enfant-dieu et marque symboliquement la durée de sa vie.

Le chapitre que l'auteur anonyme de la *Vita* avait intitulé *De signis que fiebant per totum mundum in nativitate Christi* se termine par un développement plutôt surprenant, à savoir que les Mages (*Bragmanorum populus*, vers 2036) croyaient déjà à l'incarnation « mille ans avant le Christ ». Ce qui explique qu'en apercevant l'étoile, ils comprirent immédiatement ce qui se passait :

Le peuple des Brahmanes, voyant briller l'étoile
annonciatrice de la nativité, commença à exulter,
car il avait cru depuis de nombreuses années
que le verbe devait s'incarner et Dieu se faire homme.

2040 Ces gens en effet, mille ans avant que le Christ
ne s'incarne et que Dieu ne prenne la condition d'homme,
avaient cru, en l'enseignant, à la coéternité
du père, du verbe et de l'esprit en un seul dieu,
et de trois personnes avec une égale majesté,

2045 un seul dieu en trois personnes avec le même pouvoir.

Il serait difficile de faire mieux dans l'anticipation. Virgile, fonctionnant comme prophète chez Jean d'Outremeuse, avait lui aussi annoncé à ses compatriotes de Rome l'incarnation et le mystère de la Trinité, mais il vivait quelques décennies seulement avant la naissance du Christ. Les Mages, eux, étaient déjà informés de tout cela un millénaire avant lui. Par qui ? Comment ? Le poète ne le dit pas.

*

L'examen de *La légende dorée* avait montré qu'il existait d'autres marqueurs de la Nativité que ceux utilisant du matériel emprunté à l'antiquité romaine. L'exemple de la *Vita Beate Virginis Marie* en vers latins ne fait que confirmer la chose en apportant au catalogue de nouvelles pièces, certaines totalement inattendues.

Les deux œuvres datent du XIII^e siècle, mais la *Vita* latine, écrite vers 1225, précède de plusieurs dizaines d'années la *Legenda aurea*, commencée en 1260 et remaniée par son auteur jusqu'en 1298. Bien sûr certaines notices sont présentes des deux côtés, parce qu'elles sont anciennes et classiques, mais les différences d'organisation et de contenu interdisent de postuler des contacts précis entre elles. Pour ce qui est des *signa* marqueurs de la Nativité, Voragine, indiscutablement beaucoup plus « sobre » que le moine allemand n'a certainement pas utilisé la *Vita*. Les deux œuvres relèvent de traditions différentes.

On sent, après ce rapide coup d'œil sur la *Vita*, qu'une étude approfondie de **tous** les « marqueurs » de la Nativité dans la littérature médiévale serait souhaitable. Nous ne nous sommes réellement occupé que des marqueurs d'origine romaine. Élargir la recherche

nécessiterait évidemment le dépouillement de beaucoup d'autres textes que ceux que nous avons abordés.

3. Une liste de marqueurs d'origine romaine

Nous terminerons par deux listes. La première reprendra les marqueurs d'origine romaine identifiés jusqu'ici, qui ont été mis par les chrétiens en rapport avec la Nativité et dont nous avons retracé l'histoire, ici ou dans d'autres articles.

1. La Chute des Idoles d'Égypte, au cours de l'épisode égyptien des Enfances de Jésus.
2. L'écroulement, à Rome cette fois, de statues (p. ex. Romulus) et de bâtiments (p. ex. Temple de la Paix) bénéficiant d'une prédiction d'éternité « conditionnelle », censée durer « jusqu'à ce qu'une vierge mette un enfant au monde ».
3. L'apparition, en pleine journée, de trois soleils qui finissent par fusionner en un seul.
4. L'apparition, en pleine journée aussi, d'un cercle entourant le soleil.
5. L'apparition, en pleine nuit, d'une lumière aussi vive qu'en plein jour.
6. Un bœuf (ou des bœufs) qui parle(nt) pour annoncer un événement.
7. Le prodige d'une maison violemment secouée par la tempête et dont les fenêtres, fermées, s'ouvrent brusquement dans un bruit assourdissant.
8. La remise des dettes par l'empereur Auguste.
9. La construction, par ce même empereur, de routes dans tout l'empire.
10. L'installation, toujours par ce même empereur, de la paix dans le monde.
11. L'apparition de la Vierge à l'Enfant qui s'offre à cet empereur en présence de la Sibylle pour lui annoncer la naissance d'un roi plus puissant que lui et auquel il se soumet.
12. Le prodige de l'huile qui s'écoule mystérieusement du sol au Transtévère.
13. L'effondrement à Fidènes d'un amphithéâtre qui fait des dizaines de milliers de victimes.

4. Une liste de marqueurs d'autre origine

La seconde liste reprendra les marqueurs de la Nativité qui ne sont pas d'origine romaine et que nous rencontrés au cours du travail :

1. L'annonce faite par l'ange aux bergers
2. L'apparition près de la crèche d'une troupe céleste chantant les louanges de Dieu.
3. Les animaux de la crèche adorant le nouveau-né.
4. L'étoile guidant les Rois mages vers la crèche.
5. La bête parlante de Jérusalem annonçant la naissance du Sauveur.
6. La floraison mystérieuse des vignes d'Engaddi.
7. La mort brusque de tous les sodomites.

8. La pluie de miel tombant sur terre dans le monde entier.
9. Tous les fleuves de la terre qui s'arrêtent de couler pendant trois heures.
10. Trois planches de l'arche de Noé, restée perchée sur les monts d'Arménie, qui reverdissent et qui portent des branches, des feuilles, des fleurs avec leurs fruits.
11. En Germanie, une statue tombe du ciel lors d'un violent orage de grêle. Elle représente une vierge tenant dans ses bras un enfant portant une couronne sur la tête. Personne ne sait de quoi elle est faite. Ce n'est pas de la glace, car elle ne fond pas à la chaleur. Elle se conserve 32 ans dans un sanctuaire local avant de se liquéfier.
12. En Orient, un oiseau sauvage élevé par un mage couve deux œufs, d'où sortent, de l'un, un lion, de l'autre un agneau. C'est l'annonce de la naissance du Christ : agneau innocent lors de sa mort, et lion lors de sa résurrection.
13. En Orient encore, dans le jardin d'un autre mage, une plante inconnue se développe sur le tronc d'un baumier perpétuel. Elle a des feuilles de vigne et, à son sommet, une fleur agréable et rose. Son fruit grandit, se dilate et livre passage à un oisillon qui annonce la Naissance du Christ.
14. En Orient toujours, l'enfant d'un troisième mage, à peine né, se tient debout sur ses pieds, proclame la Naissance du Christ et prophétise les événements de la vie de ce dernier. Il meurt trente-trois jours plus tard.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

1. Quelques abréviations

- * *C.F.H.B.* = *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*.
- * *LTVR* = *Lexicon Topographicum urbis Romae*, dir. Steinby (E.M.), Rome, 5 vol., 1993-1999.
- * *M.G.H.* = *Monumenta Germaniae Historica (S.S. = Scriptores series)*.
- * *P.G.* = *Patrologia Graeca*.
- * *P.L.* = *Patrologia Latina*.
- * *RVW* : cfr Engels.
- * *V.Z.* = Valentini-Zucchetti : *Codice topografico della città di Roma*, éd. Valentini (R.) et Zucchetti G.), Rome, 4 vol., 1940-1953 (Fonti per la storia d'Italia, 81, 88, 90, 91).
- * *Verfasserlexikon* = *Die deutsche Literatur des Mittelalters : Verfasserlexikon*, éd. Ruh (K.), 2e éd., Berlin, New York, 14 vol., 1978-2008.

2. Auteurs et œuvres du Moyen Âge

Armazzino Giudice

- * Armazzino Giudice, *La Fiorita* (sur manuscrit).

Barthélemy de Trente

- * Barthélemy de Trente : *Bartolomeo da Trento. Liber epilogorum in gesta sanctorum*, éd. Paoli (E.), Florence, 2001, CCXLVII, 518 p. (Edizione nazionale dei testi mediolatini. Serie I, 1. Edizione nazionale dei testi mediolatini, 2)

Calendre

- * *Les empereurs de Rome par Calendre*. Édité par Millard (G.), Ann Arbor, University of Michigan Press (University of Michigan Contributions in Modern Philology, 22), 1957, viii + 179 p.

Capgrave (John)

- * John Capgrave : *Ye Solace of Pilgrimes : A Description of Rome, circa A. D. 1450, by John Capgrave, an Austin Friar of King's Lynn*. Ed by Mills (C.A.), with an introductory note by [...] Bannister (H.M.) [...], Londres, 1911, 190 p. Original accessible intégralement sur [Internet Archive](#).
- * John Capgrave, *Ye solace of pilgrimes : una guida di Roma per i pellegrini del Quattrocento*. Introduzione e traduzione integrale a cura di Giosuè (D.), Rome, 1995, 231 p.

Codagnellus (Document de)

- * Holder-Egger (O.), *Über die historischen Werke des Johannes Codagnellus von Piacenza (I)*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde*, t. 16, 1891, p. 474-509. Le document y figure aux

pages 324 et 325, dans la partie intitulée *Vor und aus der Chronik des Johannes Codagnellus*. Nous l'avons longuement étudié dans notre [article de 2013](#) consacré aux « statues magiques aux clochettes ».

Denys le Chartreux

- * *D. Dionysii Cartusiani enarratio epistolarum et evangeliorum de Sanctis per totum anni circulum. [...]. Pars altera. Homiliarum Dionysii, quae peculiariter est de Sanctis. Ad verum originale diligenter recognita, & sermonibus aliquot, qui alias desiderant, studiose adaucta. Editio Tertia, Coloniae, 1542, 398 folios.*

Eusèbe de Césarée et Jérôme

- * *Eusebi Chroniconum Libri duo*, edidit Schöne (A.), Dublin-Zurich, 2 vol., 1967, 245 et 236 p. [réimpression de l'éd. de 1875-1866] : I. *Eusebi Chroniconum liber prior* ; II. *Eusebi Chroniconum Canonum quae supersunt*. La version de saint Jérôme se trouve dans le volume II.
- * *Eusebius Werke. Siebenter Band. Die Chronik des Hieronymus. Hieronymi Chronicon. I : Text mit einem Namenregister; II : Lesarten der Handschriften und Quellen-kritischer Apparat zur Chronik*, éd. Helm (R.), Berlin, 2 vol., 1913-1926, 270 et 778 p. (Corpus de Berlin, 24 et 34). Une deuxième édition en un seul volume est parue en 1956 (Corpus de Berlin, 47).

Frédégaire (Chronique de)

- * *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii Scholastici libri IV cum continuationibus*, éd. Krusch (B.), dans les *M.G.H., Scriptores rerum Merovingicarum*, II, Hanovre, 1888. Accessible intégralement [sur la Toile](#).

Giovanni de' Bonsignori

- * Giovanni de' Bonsignori, *Libro imperiale*, s.l. [= Rome], 1488, un incunable de la *Biblioteca Nazionale Marciana*, Inc. 931, pour lequel on dispose sur la [Toile](#) d'une reproduction numérisée intégrale.

Godefroi de Viterbe

- * Godefroi de Viterbe, *Speculum regum* et *Pantheon*, édités par Waitz (G.), dans le même volume des *M.G.H., S.S., XXII*, 1872 (p. 21-93 pour le *Speculum regum*, p. 107-307 pour le *Pantheon*). Ils sont aussi disponibles en [version numérique](#).

Guillaume le Clerc de Normandie

- * Reinsch (R.), *Les Joies Nostre Dame de Guillaume le Clerc de Normandie*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 3, 1879, p. 200-231. Nous n'avons pu consulter la dissertation de Rist (P.), *Les Joies Nostre Dame de Guillaume le Clerc de Normandie*, Zurich, 1910, qui semble avoir également édité le texte.

Heinrich von München

- * *Die Weltchronik Heinrichs von München : Neue EE*, éd. Shaw (Fr.), Fournier (J.) et Gärtner (K.), Berlin, 2008, 589 p. (Deutsche Texte des Mittelalters, 88).

Innocent III

- * Innocentius III, *Sermones de tempore. Sermo II in nativitate Domini*, dans *P.L.*, t. 217, Paris, 1855, col. 455-480.

Jacob Twinger von Königshofen

- * Historische Commission bei der Königl. Akademie der Wissenschaften (Éd.), *Die Chroniken der oberrheinischen Städte. Straszburg, Band I. - I. Fritsche (Friedrich) Closener's Chronik. 1362 - II. Chronik des Jacob Twinger von Königshofen. 1400 (1415)* [les deux premiers chapitres], Leipzig, 1870 (Die Chroniken der oberrheinischen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert). Accessible [sur la Toile](#).

Jacques de Voragine

- * Maggioni (G.P.), *Iacopo da Varazze : Legenda aurea*, 2e éd. revue par l'auteur, Florence, 2 vol., 1998, 1366 p. (Millennio medievale, 6. Testi, 3).
- * Boureau (A.), *La légende dorée*. Édition publiée sous la direction de A. Boureau, Paris, 2004 p. (Bibliothèque de la Pléiade, 504).

Jean d'Outremeuse

- * *Ly Myreur des Histors. Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse*, publiée par Borgnet (A.), Tome 1, Bruxelles, 1864, 684 p. (Publications de la Commission Royale d'Histoire de Belgique. Collection des chroniques belges inédites. Corps des chroniques liégeoises).

Martin d'Opava

- * Martini Oppaviensis *Chronicon Pontificum et Imperatorum*, éd. Weiland (L.), dans *M.G.H., S.S., XXII*, Hanovre, 1872. p. 377-475.

Mirabilia urbis Romae [version ancienne]

- * *Mirabilia urbis Romae [version ancienne]* = *La più antica redazione dei « Mirabilia »*, dans *V.Z.*, t. III, 1946, p. 3-65.

Nicolas de Clairvaux

- * *In nativitate Domini Sermones tres*, dans *P.L.* t. 184, 1879, col. 827-846.

Oracle de Baalbek

- * Alexander (P.J.), *The Oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek Dress*, Washington, 1967, 151 p. Cet ouvrage est téléchargeable intégralement sur [Scribd](#).

Orose

- * Orose, *Histoires (Contre les Païens)*, éd. Arnaud-Lindet (M.-P.), 3 vol., Paris, 1990-1991 (Collection des Universités de France).

Passional (Das)

- * *Passional. Buch I : Marienleben*, éd. Haase (A.), Schubert (M.), Wolf (J.), Berlin, 2 vol., 2013 (Deutsche Texte des Mittelalters 91,1.2).

Pierre le Mangeur

- * *Petrus Comestor, Historia scholastica*, dans *Patrologia Latina*, t. 198, 1855, col. 1045-1721 [facilement accessible sur la [Toile](#)].

Ptolémée de Lucques

- * *Historia ecclesiastica nova : nebst Fortsetzungen bis 1329 / Tholomeus von Lucca*, éd. Clavuot (O.), Hanovre, 2009, 784 p. (*M.G.H., S.S., XXXIX*). Accessible aussi sur la [Toile](#).

Renart le Contrefait

- * *Le Roman de Renart le Contrefait*, publié par Raynaud (G.) et Lemaître (H.), Paris, 2 vol., 1914, XXII, 367 et 358 p.

Roman de Dolopathos

- * *Jean de Haute-Seille. Dolopathos ou Le roi et les sept sages*. Traduction et présentation de Foehr-Janssens (Y.) et Métry (E.), d'après le texte latin édité par Hilka (A.), Turnhout, 2000, 237 p. (Miroir du Moyen Âge).
- * *Herbert. Le roman de Dolopathos. Édition du ms H 436 de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier publiée par Leclanche (J.-L.)*, Paris, 3 vol., 1997 (Les classiques français du Moyen Âge, 124-126). [Traduction française de 1223]

Romanz de saint Fanuel

- * Chabaneau (C.), *Le Romanz de saint Fanuel, et de Sainte Anne, et de Nostre Dame, et de Nostre Segnor et de ses apostres*, dans *Revue des Langues romanes*, 3e série, t. 14, 1885, p. 118-123 (généralités) et p. 157-258 (texte) et 4e série, t. 2, 1888, p. 361-409 (notes).
- * Musil (W.), *Le Roman de Saint Fanuel. Édition critique*, University of Chicago, Department of Romance Languages and Literatures, 1977, 488 p. [Thèse en microfilms]. [non utilisée]

Vincent de Beauvais

- * Vincentius Bellovacensis, *Speculum maius*, en 4 vol. : *Speculum naturale* ; *Speculum historiale* ; *Speculum doctrinale* ; *Speculum morale*, Douai, 1624. Cfr l'[Atelier Vincent Beauvais](#).

Vita Beate Virginis Marie et Salvatoris rhythmica

- * *Vita Beate Virginis Marie et Salvatoris rhythmica*, éd. Vögtlin (A.), Tübingen, 1888, 290 p. (Bibliothek des Literarischen Vereins, 180).

3. Travaux modernes

- * **Bately** (J.), *Alfred's « Orosius » and « Les Empereurs de Rome »*, dans *Studies in Philology*, t. 57, 1960, p. 567-586 [pour les rapports de Calendre avec Orose].
- * **Belfiore** (J.-Cl.), *Dictionnaire des croyances et symboles*, Paris, Larousse, 2010, 1073 p.
- * **Déonna** (W.), *La légende d'Octave-Auguste, dieu, sauveur et maître du monde*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. 83, 1921, p. 32-58; t. 84, 1921, p. 163-195; t. 85, 1922, p. 77-107 [pour l'image de l'empereur chez les Romains].
- * **Engels** (D.), *Das römische Vorzeichenwesen (753-27 v. Chr.). Quellen, Terminologie, Kommentar, historische Entwicklung*, Stuttgart, 2007, 877 p. (Postdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 22). [abrégé en RVW].
- * **Graf** (A.), *Roma nella memoria et nelle immaginazioni del Medio Evo*, Turin, 1923, 810 p. [réimpr. Bologne, 1987 ; l'édition originale, en 2 vol., Turin, date de 1882-1883].
- * **Huelsen** (Ch.), *Le Chiese di Roma nel Medio Evo. Cataloghi e Appunti*, Florence, 1927, cxv-639 p.
- * **Inglebert** (H.), *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (IIIe-Ve siècles)*, Paris, 1996, 744 p. (Collection des études augustiniennes. Série antiquité, 145).
- * **Landsberg** (Fr.), *Das Bild der alten Geschichte in mittelalterlichen Weltchroniken*, Berlin, 1934, 119 p. (Universität Basel. Philosophische Fakultät) [dissertation allemande; fort générale].
- * **Leeker** (J.), *La présence des auteurs classiques dans l'historiographie des pays romans (XIIIe au XVe siècles)*, dans *Classica et Mediaevalia*, t. 47, 1996, p. 325-357.
- * **Miedema** (N.R.), *Die römischen Kirchen im Spätmittelalter nach den « Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae »*, Tübingen, 2001, 897 p. (Bibliothek des Deutschen historischen Instituts in Rom, 97).
- * **Poucet** (J.), *La prédiction d'éternité conditionnelle portant sur des statues et des bâtiments dans la littérature médiévale*, dans *Folia Electronica Classica*, t. 27, 2014, 66 p. [pdf, 506 K] ([FEC, 27, 2014](#)).
- * **Poucet** (J.), *La Chute des Idoles dans l'épisode égyptien des Enfances de Jésus*, dans *Folia Electronica Classica*, t. 27, 2014, 67 p. [pdf, 571 K] ([FEC, 27, 2014](#))
- * **Poucet** (J.), *Jean d'Outremeuse, traducteur des « Mirabilia » et des « Indulgentiae »*, dans *Folia Electronica Classica*, t. 25, 2013 [8 fichiers html, 709 K] ([FEC, 25, 2013](#))
- * **Poucet** (J.), *Virgile magicien dans les « Mirabilia Romae », les guides du pèlerin et les récits de voyage*, dans *Folia Electronica Classica*, t. 24, 2012 [7 fichiers html, 423 K] ([FEC, 24, 2012](#))
- * **Verdier** (Ph.), *La naissance à Rome de la Vision de l'Ara Coeli. Un aspect de l'utopie de la paix perpétuelle à travers un thème iconographique*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome. Moyen Âge*, t. 94, 1982, p. 85-119.
- * **Vigourt** (A.), *Les présages impériaux d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 2001, 532 p. (Collections de l'Université Marc Bloch-Strasbourg. Études d'archéologie et d'histoire ancienne).
- * **von Frauenholz** (E.), *Imperator Octavianus Augustus in der Geschichte und Sage des Mittelalters*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 46, 1926, p. 86-122.

- * **von Nostiz-Rieneck** (R.), *Sagengeschpinste um die Zeit des Kaisers Augustus*, dans *Stimmen aus Maria Laach*, t. 78, 1910, p. 308-324 [utile, comme le précédent, pour la réception des différentes formes de la légende dans les littératures médiévales autres que la littérature française].
- * **Wenzel-Beck** (R.), *Das Augustusbild der Französischen Literatur des Mittelalters*, dissertation de 307 pages présentée à l'Université de Chemnitz en 2002 et entièrement disponible [sur la Toile](#) [pour l'image d'Auguste dans la littérature française médiévale].